LE

PRINCE EUGÈNE

Mémoires et Correspondance politique et militaire du prince Eugène, publiés, annotés et mis en ordre par M. A. Du Casse, auteur des *Mémoires du roi Joseph*.

Le prince Eugène n'était pas un homme de génie; je dirai plus, ce n'était pas même un homme *d'esprit* dans le sens exclusif et trop restreint que les Français attachent à ce mot. Dans toute sa correspondance, qu'on vient de publier en dix volumes, on chercherait vainement une pensée forte, un trait vif et piquant, une de ces expressions saillantes qu'à défaut même de l'esprit la passion suggère quelquefois. Le fils adoptif de Napoléon était-il donc un homme médiocre? Non certes, à moins qu'on ne donne à cette expression de *médiocrité* une valeur plus rapprochée peut-être de son sens primitif que celle qui s'y attache généralement, à moins qu'on n'entende, en l'appliquant au prince Eugène, que s'il n'était pas au niveau des grands hommes, il dépassait de beaucoup, par l'ensemble de ses facultés et surtout par son caractère, celui des hommes ordinaires. Si je ne craignais de tomber dans l'affectation de l'antithèse, je dirais qu'il y avait en lui une absence d'originalité qui, à l'époque où il vécut, constituait une originalité véritable. Au milieu de tous ces personnages étranges qu'avait fait éclore la révolution, et en qui l'esprit d'aventure, l'ambition la plus illimitée, le mépris ou plutôt l'oubli, l'ignorance de tous les principes se trouvaient trop souvent unis à de grands talens, à une rare énergie et au plus héroïque courage, Eugène se faisait remarquer par une intelligence froide et calme, par une bravoure égale et chevaleresque, supérieure peut-être dans son prin-

cipe à l'impétuosité brillante et irréfléchie de tel de ses compagnons d'armes, par le goût de la règle, le sentiment du devoir, enfin (et ce dernier trait est surtout à noter) par une disposition constante à se contenter de la situation qu'il occupait sans aspirer à de nouveaux agrandissemens. Peut-être trouvera-t-on que cette situation fut de bonne heure assez brillante, assez supérieure à ce qu'il avait pu naturellement espérer, pour qu'il n'y eût pas un grand mérite à s'en montrer satisfait; mais pour peu qu'on se rappelle les rêves de souveraineté, de royauté, qui, évoqués par quelques exemples éclatans, tourmentaient alors l'imagination des principaux lieutenans de Napoléon, on ne saurait s'empêcher de tenir compte à son fils adoptif de la modestie au moins relative qui, placé comme il l'était sur les marches d'un trône, l'empêchait d'aspirer ardemment à s'y asseoir.

L'attitude d'Eugène, le cours de ses idées, toute sa manière d'être semblent bien plutôt appartenir à un rejeton de quelque vieille dynastie, préservé par une éducation intelligente de la mollesse et des préjugés trop souvent inhérens à ces hautes positions, qu'au représentant d'une famille nouvelle issue de la plus terrible et de la plus désordonnée des révolutions. S'il avait eu quelques années de plus, on pourrait supposer que les habitudes de l'ancien régime entraient pour quelque chose dans cette manière d'être. Il tenait par sa naissance à l'ancienne aristocratie. Sa famille, sans faire partie de la haute noblesse, de ce qu'on appelait la noblesse de cour, occupait depuis longtemps un rang assez distingué. Cependant, comme il n'avait encore que huit ans au moment où éclata la révolution, comme son éducation, à peine commencée, fut d'abord troublée, puis complétement interrompue par les désordres de ces temps orageux, il est évident qu'on ne doit pas chercher dans ses traditions de famille, mais bien dans sa nature même, le germe des qualités qui se développèrent plus tard en lui, et que l'ensemble de sa carrière va nous révéler.

I.

Son père avait figuré avec une partie considérable de la jeune noblesse dans le côté gauche de l'assemblée constituante. Appelé en 1793 au commandement de l'armée du Rhin, il partagea le sort de la plupart de ces officiers de l'ancien régime qui n'avaient pas émigré, qui s'étaient déclarés dans une certaine mesure pour la cause de la révolution, et que le gouvernement républicain dut se résigner à laisser à la tête des armées en attendant que des talens militaires se fussent fait jour dans les rangs plébéiens, mais qu'il envoya sans hésitation à la mort dès qu'il leur eut trouvé des successeurs.

M. de Beauharnais monta sur l'échafaud le 5 thermidor, quatre jours seulement avant la fin de la terreur. Sa femme, celle qui fut depuis l'impératrice Joséphine, était en prison. Eugène et sa sœur Hortense, préservés encore par leur âge des rigueurs extrêmes de cet épouvantable régime, avaient dû, aux termes d'un arrêté qui exigeait que les enfans des nobles apprissent un métier, être mis en apprentissage, l'un chez un menuisier, l'autre chez une couturière. La chute de Robespierre ayant ouvert les prisons et amené un état social plus supportable, Mme de Beauharnais, rendue à la liberté, put s'occuper de préparer à son fils une carrière plus digne de lui. Le général Hoche, naguère détenu avec M. de Beauharnais, qui, avant de mourir, lui avait recommandé Eugène, l'emmena avec lui à l'armée de la Vendée, dont on venait de lui confier le commandement, et lui fit remplir les fonctions d'officier d'ordonnance. Cela peut paraître extraordinaire, puisque Eugène n'avait guère alors plus de treize ans; mais il l'affirme en termes formels dans le fragment de *mémoires* placé en tête de sa correspondance. Il ne donne d'ailleurs aucun détail sur cette campagne, qui, comme on sait, fut plus politique que militaire; il se contente de dire qu'*il trouva là un maître sévère et une rude école*. Il n'explique pas non plus pour quels motifs, au bout de quelques mois, Hoche le renvoya à sa mère peu de temps avant la catastrophe de Quiberon, en sorte qu'il n'eut pas à assister à ce massacre, qui ternit si déplorablement l'œuvre de la pacification de la Vendée.

Il se trouvait à Paris au moment de la tentative contre-révolutionnaire du 13 vendémiaire, dont le mauvais succès rendit pour quelque temps l'ascendant au parti jacobin. Cette journée, personne ne l'ignore, fut le véritable point de départ de la fortune du général Bonaparte. En récompense de la part décisive qu'il avait eue au triomphe de la convention, il obtint, avec le grade de général de division, le commandement de la division militaire de Paris. L'ordre ayant été donné à tous les habitans de remettre leurs armes, Eugène de Beauharnais, qui ne pouvait se résigner à se séparer du sabre de son père, alla trouver le général Bonaparte pour lui demander la permission de le conserver. Bonaparte, frappé de cette démarche d'un aussi jeune homme ou plutôt d'un enfant, lui fit quelques questions auxquelles il répondit avec assez de bonheur, et, non content de lui accorder l'autorisation qu'il sollicitait, voulut la porter lui-même le lendemain à Mme de Beauharnais, qu'il n'avait jamais vue. En la quittant, il exprima le désir de renouveler sa visite, et quelque temps après il lui offrait sa main, qui fut aussitôt acceptée.

Eugène et Hortense, dès qu'ils purent soupçonner que leur mère pensait à se remarier, en témoignèrent un tel déplaisir qu'elle jugea

convenable de les éloigner en les plaçant dans des pensionnats, à Saint-Germain, sous prétexte de terminer leur éducation. Cette répugnance, que les orphelins éprouvent presque toujours en pareil cas, pouvait d'ailleurs s'expliquer par des motifs particuliers : il n'est pas impossible qu'ils crussent voir une mésalliance dans le mariage de la veuve du vicomte de Beauharnais avec un jeune officier sans fortune, d'un extérieur étrange et presque sauvage, à qui le hasard d'une émeute heureusement réprimée venait de procurer les bonnes grâces du gouvernement, mais qui n'avait jamais commandé contre l'ennemi une armée ni même une division. Ce qui est certain, c'est que les amis du général Bonaparte, s'exagérant, dans leur ignorance des élémens de l'ancienne société française, la situation qu'y occupait Mme de Beauharnais, se persuadèrent qu'en l'épousant il s'alliait à la plus haute aristocratie et en conçurent quelque vanité. Il ne serait donc pas surprenant, je le répète, que l'amour-propre du jeune Beauharnais et de sa sœur eût été froissé d'un événement qui cependant leur préparait un si brillant avenir.

Le moment n'était pas éloigné où ils devaient reconnaître que leur mère n'avait pas pris un si mauvais parti. Le général Bonaparte fut nommé commandant en chef de l'armée d'Italie. Au moment de partir pour ouvrir cette campagne immortelle que ses plus brillans exploits, pendant tout le reste de sa carrière, ont à peine égalée et n'ont certainement pas surpassée, il promit à Eugène de l'appeler auprès de lui dès qu'il aurait, par un travail opiniâtre, réparé le temps perdu pour son instruction au milieu des désordres révolutionnaires. Encouragé par cette promesse, le jeune homme se mit à l'œuvre avec une telle ardeur que l'année suivante ses études étaient terminées. Nommé à quinze ans sous-lieutenant de hussards par la protection toute-puissante de son glorieux beau-père, il alla remplir auprès de lui les fonctions d'aide-de-camp. Déjà l'Italie était conquise; mais Bonaparte le chargea de travaux qui supposaient des connaissances positives et une certaine maturité d'esprit, tels que des levées de terrain et même une sorte de mission diplomatique dans les Iles-Ioniennes, dont le jeune officier s'acquitta, à ce qu'il paraît, d'une manière satisfaisante.

L'année d'après, il l'emmena avec lui en Égypte. Eugène assista aux principaux faits d'armes de cette expédition, et à dix-sept ans il fut promu au grade de lieutenant. Dans le récit qu'il fait de cette époque de sa vie, un trait m'a particulièrement frappé, parce qu'il prouve tout à la fois une fermeté remarquable dans un homme de cet âge et un sentiment de dignité morale bien rare dans le monde où il vivait. Le général Bonaparte avait formé une liaison intime avec la femme d'un des officiers de l'armée, et il se promenait sou-

vent en voiture avec elle. Le fils de Joséphine refusa de l'accompagner dans ces promenades, et pour éviter la position fausse où le plaçait cette intrigue si publiquement affichée, il demanda au chef de l'état-major général de le faire passer dans un régiment. Bonaparte, blessé de la leçon que lui donnait ainsi son beau-fils, se livra à un violent accès de colère; Eugène conserva ses fonctions d'aide-de-camp, mais les promenades qui l'avaient scandalisé ne se renouvelèrent pas.

Revenu en France avec son général, il était auprès de lui pendant la journée du 18 brumaire, qui éleva le vainqueur de l'Italie, non pas encore au trône, mais au pouvoir suprême. Désirant s'instruire à fond de toutes les parties du métier des armes, il quitta la position si enviée qu'il occupait auprès du nouveau chef de l'état pour entrer comme capitaine dans les chasseurs à cheval de la garde consulaire. C'est en cette qualité qu'il prit part à la bataille de Marengo, où il se distingua, et après laquelle il fut nommé chef d'escadron, n'ayant pas encore accompli sa dix-neuvième année.

Le traité de Lunéville rendit pour quatre ans la paix au continent. On eût dit que l'Europe réparait ses forces avant d'engager la lutte terrible et décisive qui devait se continuer jusqu'en 1815. Cependant la puissance de Bonaparte croissait de jour en jour. Il était déjà entouré d'une sorte de cour dont Eugène était naturellement appelé à faire partie, mais où il ne se montrait pourtant qu'assez rarement, bien que tous les matins il vînt prendre les ordres du premier consul. Il préférait aux amusemens qu'il aurait pu trouver aux Tuileries ou à La Malmaison les travaux et les études propres à le rendre digne de l'avancement sur lequel il pouvait compter et à le mettre en état d'exercer les emplois élevés dont la perspective s'ouvrait devant lui. Bientôt promu au grade de colonel, puis à celui de général de brigade, de nombreuses lectures, des conversations avec les officiers les plus renommés dans les différentes armes, les détails du service, des inspections, des revues où il commandait sous le premier consul, remplissaient tout son temps et complétaient son éducation militaire autant qu'il est possible de la compléter en temps de paix. Il restait d'ailleurs tout à fait étranger aux actes de la politique intérieure, et ses mémoires sont à peu près muets sur ceux qui remplirent cette période de l'histoire de Napoléon. Il y parle pourtant du meurtre du duc d'Enghien avec le sentiment d'horreur qu'il inspira à tous les gens de bien. Il en fut, dit-il, d'autant plus peiné, qu'il crut que la gloire du premier consul en était flétrie. Il raconte que sa mère, tout en larmes, fit entendre à Napoléon les plus violens reproches, disant que c'était une action atroce dont il ne pourrait jamais se laver, et qu'il avait été bien mal

inspiré en cédant aux perfides conseils de ses ennemis, trop heureux de pouvoir ternir l'histoire de sa vie par une page aussi horrible. Ce récit, conforme à la tradition contemporaine, mérite d'autant plus d'être recueilli que, comme tous ceux dont se compose ce fragment de *mémoires*, malheureusement trop court, il est empreint d'un caractère de simplicité et de franchise qui ne permet pas d'en suspecter la sincérité.

L'établissement de l'empire ne sembla pas d'abord devoir changer beaucoup la situation d'Eugène. L'étiquette sévère dont le nouvel empereur s'entoura dès le premier moment eut même pour effet d'interdire à son beau-fils les rapports faciles et familiers dans lesquels il avait jusqu'alors vécu avec lui. Son grade le reléguait dans un des salons d'attente les plus éloignés. Pour améliorer sa situation, on lui offrit de le nommer grand-chambellan, mais cette dignité ne convenait ni à ses goûts ni à son caractère; il la refusa. Peut-être, dit-il naïvement, n'aurait-il pas refusé celle de grand-écuyer, qui lui eût donné des occupations plus analogues, sous certains rapports, à la profession des armes. L'empereur le nomma colonel-général des chasseurs, et cette nomination le combla de joie.

Ce n'était que le prélude de faveurs bien plus éclatantes. Peu de mois après, au commencement de 1805, il fut créé prince de l'empire et investi de l'archichancellerie d'état, une de ces magnifiques sinécures qui, dans le système impérial, devaient fonder autour du trône une classe intermédiaire entre le souverain et les sujets, et servir de base, de premier chaînon, à une nouvelle aristocratie. Enfin, le 7 juin de la même année, un décret le nomma vice-roi d'Italie et lui confia l'administration de ce pays, dont Napoléon venait d'assumer la souveraineté.

Remettre de telles fonctions à un jeune homme de vingt-quatre ans, jusqu'alors complétement étranger à la politique comme à l'administration et en qui rien n'indiquait ces facultés éminentes qui peuvent jusqu'à un certain point remplacer l'expérience, les lui remettre sans placer auprès de lui un conseiller autorisé, capable de l'éclairer, de le diriger au besoin, c'était certainement quelque chose d'extraordinaire, et un tel choix prouvait que déjà, auprès du nouveau monarque comme auprès des souverains issus des vieilles dynasties, le premier de tous les titres était de lui tenir par les liens du sang ou de l'alliance. Au surplus, la pensée de Napoléon n'était pas de conférer à Eugène des pouvoirs bien étendus, et il comptait, par son intermédiaire, gouverner l'Italie d'une manière aussi absolue et presque aussi directe que la France. Je ne sache rien de plus caractéristique que le malentendu qui se manifesta sur ce point entre l'empereur et le vice-roi, et la partie de leur correspondance qui s'y

rapporte est sans aucun doute une des plus intéressantes. Les instructions que Napoléon envoyait à son lieutenant suivant l'inspiration des circonstances constituent un véritable code de despotisme, tantôt raffiné, tantôt brutal, et parfois de machiavélisme. C'est ainsi qu'il lui recommandait de laisser à la presse une légère apparence de liberté, afin de pouvoir faire publier contre les puissances étrangères des articles dont on eût le droit de décliner la responsabilité devant les ambassadeurs.

Eugène cependant avait pris au sérieux l'autorité dont on lui avait conféré le titre. Placé en présence d'un corps législatif qui ne se montrait pas disposé à accepter aveuglément toutes les propositions du gouvernement, il avait cru pouvoir prendre de lui-même et sans consulter l'empereur les mesures propres à surmonter cette opposition. Il avait fait appeler un député appelé Salembrini, qui s'était permis de dire dans une conversation : « Nous ferons voir à ces chiens de Français que nous sommes des Italiens, » et il lui avait adressé une sévère réprimande. Après avoir essayé sans succès de satisfaire et de ramener l'assemblée en modifiant de son propre mouvement un projet de loi présenté au nom de l'empereur et roi, Eugène avait dissous cette chambre récalcitrante. A la manière dont il rendit compte à l'empereur de ces diverses mesures, on voit très bien qu'il s'attendait à recevoir des éloges sur sa fermeté; mais cette attente fut cruellement déçue. Napoléon trouva, non sans quelque raison, que le langage qu'il avait tenu à Salembrini manquait d'*élévation et de dignité*, et crut apparemment faire preuve de l'une et de l'autre en déclarant que, si ce malencontreux député continuait à tenir de mauvais propos, il le ferait fusiller; en attendant, il destitua son frère, général dans l'armée italienne. Quant à l'initiative par laquelle le vice-roi s'était permis de modifier un projet de loi et de dissoudre le corps législatif, Napoléon n'y vit rien moins qu'une usurpation de pouvoir, un empiétement sur sa propre autorité, et il s'en montra vivement blessé. Déjà d'ailleurs il avait pris la résolution de clore la session, et il en avait transmis l'ordre à Eugène par une dépêche dont il faut citer les termes, parce que l'orgueil du despotisme s'est rarement étalé avec une telle naïveté :

« J'ordonne, y disait-il, que le corps législatif termine ses séances; mon intention, pendant que je régnerai en Italie, est de ne plus le réunir. J'avais trop bonne opinion des Italiens; je vois qu'il y a encore beaucoup de brouillons et de mauvais sujets... Ce n'est pas l'autorité du corps législatif que je voulais, c'est son opinion; vous ne lui ferez pas de message, vous ne lui rendrez aucun honneur; vous ferez cependant connaître mon mécontentement... Ne leur laissez pas oublier que je suis le maître de faire ce que je veux; cela est nécessaire pour tous les peuples, et surtout pour les Italiens, qui n'o-

béissent qu'à la voix du maître. Ils ne vous estimeront qu'autant qu'ils vous craindront, et ne vous craindront qu'autant qu'ils s'apercevront que vous connaissez leur caractère double et faux. D'ailleurs votre système est simple: l'empereur le veut. Ils savent bien que je ne me dépars pas de ma volonté. »

Dans une dépêche un peu postérieure, on lit ces paroles non moins significatives : « Quand ces législateurs auront un roi à eux, il pourra jouer à ce jeu de barres; mais comme je n'en ai pas le temps, que tout est passion et factions chez eux, je ne les réunirai plus. » Un peu plus tard, l'empereur écrivait encore : « Il faut partir du principe que, tant que je conserverai la couronne, je veux conserver le pouvoir législatif; quand elle passera en d'autres mains, *je verrai* ce qu'il sera convenable de faire. »

Un document plus curieux encore que ces lettres de Napoléon, c'est une lettre qu'il fit écrire par Duroc, son confident intime, au vice-roi, avec qui ce dernier était lié d'une étroite amitié. Elle est évidemment non-seulement inspirée, mais dictée par l'empereur, dont on reconnaît à chaque ligne le tour de pensée et d'expression. En voici les passages les plus saillans :

« ..... Sa majesté m'a fait l'honneur de m'appeler dans son cabinet pour me parler de vous... Sa majesté est mécontente et très mécontente de vous... D'abord vous outre-passez vos pouvoirs, vous faites des choses qui n'appartiennent qu'à elle seule; ainsi par exemple vous avez dissous le corps législatif, vous n'avez pas présenté les lois telles qu'on vous les avait envoyées.

« 1° Sa majesté se plaint de ce que vous lui demandez son avis sur certaines choses, et que, sans attendre le retour des courriers, vous passez outre, de manière que ses ordres arrivent, et ils sont inutiles; elle trouve que c'est lui manquer... Il existe des principes dont vous ne devez jamais vous écarter... D'abord vous avez le décret qui fixe vos fonctions et détermine ce que le roi s'est réservé : dans aucun cas et sous aucun prétexte,... il ne faut faire ce qui appartient au roi;... il ne vous le pardonnera jamais. Quand un ministre vous dira : *Cela est pressé, le royaume est perdu, Milan va brûler,...* il faut lui répondre : *Je n'ai pas le droit de le faire, j'attendrai les ordres du roi.*

« 2° Lorsque pour une chose même que vous pouvez faire,... vous croyez pouvoir prendre son avis, il faut l'attendre avant que de rien faire, sans quoi c'est lui manquer. Ainsi par exemple et pour parler de la plus petite chose, si vous demandez à sa majesté ses ordres ou son avis pour changer le plafond de votre chambre, vous devez les attendre; et si, Milan étant en feu, vous les lui demandez pour l'éteindre, il faudrait laisser brûler Milan et attendre les ordres, ou bien, quand cela vous appartient, ne pas les demander...

« De même qu'il ne faut pas croire les alarmistes, il ne faut pas croire non plus les flatteurs, ni se fier à quelques applaudissemens. Vous avez du courage et des baïonnettes qui vous répondraient de ce que vous annonce-

raient les premiers; vous n'avez pas encore pu faire pour les Italiens ce qui pourrait vous valoir les autres. Il eût été préférable que les journaux n'eussent pas rapporté les adresses qui vous ont été faites.

« L'empereur se plaint aussi de ce que vous lui faites des réflexions sur des mesures qu'il prend et qu'il a bien réfléchies.

« Les Italiens sont intrigans et rusés, il faut vous en défier. »

Jamais, je crois, l'infatuation du pouvoir absolu, l'orgueil de la plus égoïste personnalité, la passion de tout ramener à soi, ne se sont révélés avec autant d'abandon et on peut dire de cynisme. Peu de jours après, Napoléon, répétant directement au vice-roi les avis qu'il lui avait fait donner par Duroc, lui écrivait, entre autres choses : « Si vous tenez à mon estime et à mon amitié, vous ne devez sous aucun prétexte, la lave menaçât-elle de tomber sur Milan, rien faire de ce qui est hors de votre autorité. » Il est facile de comprendre l'impression que de semblables réprimandes, bien que tempérées par quelques paroles affectueuses, produisirent sur l'esprit du prince Eugène. Il tomba pour quelque temps dans une telle défiance de lui-même qu'il n'osait plus rien prendre sur lui, et bientôt Napoléon fut obligé de l'avertir qu'une certaine mesure pour laquelle il demandait un décret du souverain était un acte de pure administration locale.

La guerre était sur le point de recommencer entre la France et l'Autriche, et le royaume d'Italie était menacé d'une invasion des Autrichiens, qui à cette époque possédaient encore la Vénétie. Le maréchal Jourdan avait jusqu'alors commandé l'armée française qui occupait la Lombardie; Napoléon, qui ne lui croyait pas *assez de vigueur et de persistance dans le caractère*, lui donna pour successeur, à la veille des hostilités, le maréchal Masséna. Le vice-roi, âgé seulement de vingt-quatre ans et qui n'avait paru sur les champs de bataille que comme officier subalterne, ne pouvait évidemment être appelé au commandement suprême en présence d'un ennemi formidable, alors que les Autrichiens avaient pour chef l'illustre archiduc Charles, dont la réputation était dans tout son éclat. Napoléon le sentait si bien, qu'au grand regret d'Eugène et malgré ses instances réitérées, il ne lui permit pas de faire cette campagne, comprenant l'impossibilité de lui donner le commandement en chef et ne voulant pas apparemment, dans la position élevée où il l'avait mis, lui donner un commandement secondaire.

Le vice-roi se vit donc condamné, pendant qu'on se battait si près de lui, à borner son activité aux détails de l'administration intérieure de l'Italie et au soin de préparer à ses défenseurs des renforts et des approvisionnemens. Il eut aussi à protéger les populations contre les exactions de certains généraux et agens français qui

trouvaient commode de faire vivre les troupes au moyen de réquisitions imposées aux villes et aux campagnes, en s'appropriant les fonds destinés à l'entretien de ces troupes, et qui de plus touchaient pour leur compte des contributions dont ils ne versaient rien au trésor. Eugène mit tout à la fois beaucoup de mesure et de fermeté à rechercher et, autant que cela dépendait de lui, à réprimer ces désordres. L'empereur, averti par lui, fit rendre gorge aux déprédateurs, mais se montra assez indifférent aux souffrances des peuples dont ils avaient fait leurs victimes. Il gourmanda même le vice-roi sur sa répugnance pour le système des réquisitions forcées. « Il ne faut pas, lui écrivait-il, vous épouvanter des cris des Italiens. Ils ne sont jamais contens. Demandez-leur comment faisaient les Autrichiens. » Dans la même lettre, prévoyant le cas où le sort des armes forcerait le vice-roi à abandonner Milan, l'empereur disait que les grands-officiers et les personnes attachées à la maison royale devaient le suivre, sans quoi, à son retour, il les ferait fusiller comme des traîtres.

La capitulation d'Ulm, la prise de Vienne et la bataille d'Austerlitz, promptement suivie du traité de Presbourg, mirent fin à une crise qui, pour l'Italie, avait été un moment bien menaçante. Eugène, qui, comme on l'a vu, n'avait pris personnellement aucune part à cette guerre si glorieuse dans sa courte durée, en retira pourtant les plus grands avantages. Non-seulement, par la réunion au royaume d'Italie du territoire vénitien, il vit grandir son importance personnelle avec l'étendue du pays qu'il était chargé de gouverner, mais l'empereur le nomma commandant en chef des troupes de ce royaume, lui donna le titre de prince de Venise, et enfin l'adopta pour son fils en le déclarant son successeur à la couronne d'Italie dans le cas, rendu très probable par l'âge de l'impératrice, où il ne laisserait pas d'enfans. Cette adoption avait pour objet de le rendre plus digne d'une alliance éclatante à laquelle les combinaisons de la politique venaient de l'appeler : l'empereur, en conférant à l'électeur de Bavière la dignité royale avec un grand accroissement de puissance territoriale, avait demandé et obtenu pour le vice-roi la main de la fille aînée de ce souverain, préludant ainsi au système par lequel on le vit ensuite mêler le sang de ses parens et de ses alliés à celui des vieilles dynasties, dans l'espoir d'ajouter le prestige de la tradition et des souvenirs à la force qui résulte d'une origine récente et populaire.

La correspondance que j'analyse contient des révélations piquantes sur ce mariage. On y voit que la princesse Auguste avait été destinée au prince Charles de Bade, celui qui épousa depuis Stéphanie de Beauharnais, qu'elle tenait beaucoup à ce projet d'union, que le roi

de Bavière eut de grands efforts à faire pour la décider à y renoncer, et qu'il dut, pour obtenir ce sacrifice, recourir aux instances les plus suppliantes. On y voit aussi qu'en se résignant à ce qu'on lui demandait, la princesse voulut d'abord y mettre quelques conditions, par exemple celle que son futur époux serait immédiatement déclaré roi d'Italie. Napoléon, de son côté, avait tout arrangé sans consulter Eugène. Il est vrai que, de sa part, l'hésitation ne paraissait guère possible. La princesse Auguste n'était pas seulement, au point de vue de la politique, un parti des plus brillans et qui aurait pu satisfaire à l'ambition la plus exigeante; sa beauté, les grâces de sa personne, l'élévation de son âme, une grande douceur mêlée d'une extrême sensibilité et dans l'occasion d'une dignité fière, faisaient d'elle une des femmes les plus accomplies de son temps. Elle ne tarda point à éprouver, pour l'époux qu'on lui avait donné un peu malgré elle, une tendresse dévouée qui ne devait jamais se démentir.

Napoléon avait pour son fils adoptif toute l'affection, toute la confiance dont son cœur était capable. Ce jeune homme courageux, modeste, sensé, plein du sentiment du devoir, qu'il avait formé depuis son enfance, qui lui devait tout, qui ne pouvait, comme tel de ses lieutenans, se faire l'illusion d'avoir en France une importance personnelle indépendante de celle qu'il voulait lui donner, désarmait en quelque sorte ses soupçons, si faciles à éveiller. Cette disposition, si peu habituelle en lui, adoucissait parfois sa nature. A l'époque du mariage d'Eugène, qui flattait évidemment l'orgueil et l'ambition de l'empereur, sa correspondance avec le vice-roi, les lettres surtout qu'il écrivait de loin en loin à la jeune vice-reine, ont un caractère de paternité attentive, presque délicate et même naïve. Il s'occupe beaucoup de sa belle-fille adoptive, de sa santé, de ses goûts, des moyens de rendre son existence agréable. Il lui envoie une bibliothèque choisie avec soin, il lui conseille la lecture. Lorsqu'elle devient grosse, il lui recommande de boire tous les jours un peu de vin pur, affirmant que c'est un moyen certain de ne pas avoir une fille. Plus tard, voulant la consoler d'une courte absence du vice-roi, il lui promet son prompt retour, et il ajoute cette réflexion sentimentale : « On ne sent bien que l'on aime que lorsqu'on se revoit ou que l'on est absent; on n'apprécie la santé que lorsqu'on a un peu de migraine ou lorsqu'elle nous quitte. » Il reproche à plusieurs reprises à Eugène de trop travailler, de mener une vie trop monotone. « Cela est bon pour vous, lui dit-il, parce que le travail doit être pour vous un objet de délassement; mais vous avez une jeune femme qui est grosse,... vous devez vous arranger pour passer la soirée avec elle et vous faire une petite société. Que n'allez-vous au théâtre une fois par semaine?... Je pense

que vous devez avoir aussi un petit équipage de chasse... Il faut avoir plus de gaieté dans votre maison. Cela est nécessaire pour le bonheur de votre femme et pour votre santé... Je mène la vie que vous menez; mais j'ai une vieille femme qui n'a pas besoin de moi pour s'amuser, et j'ai aussi plus d'affaires, et cependant il est vrai de dire que je prends plus de divertissement et de dissipation que vous n'en prenez... Vous aimiez jadis assez le plaisir, il faut revenir à vos goûts; ce que vous ne feriez pas pour vous, il est convenable que vous le fassiez pour la princesse... Vous aviez l'habitude de vous lever matin, il faut reprendre cette habitude; cela ne gênerait pas la princesse si vous vous couchiez à onze heures avec elle, et, si vous finissiez votre travail à six heures du soir, vous auriez encore dix heures à travailler en vous levant à sept ou huit heures. » Il y a certes de la bonhomie dans ces conseils, où, par un singulier trait de caractère, la manie de tout ordonner, de tout régler, se révèle sous la forme de la sollicitude paternelle.

Napoléon, comme on peut le croire, ne bornait pas à ces détails d'intérieur sa correspondance avec le vice-roi. Il continuait à lui faire parvenir sur tous les points de son administration, et dans une forme parfois bien sévère, des avertissemens tantôt très sensés et très pratiques, tantôt empreints de cette manie de pouvoir absolu, de cet esprit machiavélique dont nous avons déjà vu plus d'un exemple. Dans son horreur de la publicité, il lui recommandait non-seulement de faire peu de proclamations, mais de ne pas laisser imprimer les actes purement administratifs, ni les adresses des autorités et des corporations dont les termes ne lui paraîtraient pas assez mesurés. Il se plaignait de ne pas recevoir des renseignemens, des comptes assez précis, assez détaillés, sur l'état du royaume d'Italie, et menaçait le vice-roi, s'il ne l'informait pas mieux à cet égard, d'entrer en correspondance directe avec ses ministres. Un autre grief qui lui tenait fort à cœur, c'est le penchant qu'avait le prince Eugène à écouter les plaintes des Italiens contre les impôts dont ils étaient surchargés. Il trouvait ces plaintes tout à fait mal fondées. « On voudrait l'impossible, disait-il, payer peu de contributions, avoir peu de troupes, et se trouver une grande nation : tout cela est chimère. Les gens de sens doivent s'en rapporter à moi. Je vois ce qui convient et ce qui est bien, parce que mes vues sont supérieures... La seule réponse à faire est celle-ci : Paie-t-on plus qu'en France? Certes mes peuples de France paient beaucoup plus d'impositions que mes peuples d'Italie... »

Un des argumens que l'empereur employait volontiers, lorsqu'il condescendait à donner des raisons au lieu de promulguer des oracles, pour justifier des actes qui, tels que certaines mesures doua-

nières, sacrifiaient les intérêts de l'Italie à ceux de la France, c'était celui-ci, que dans l'état des choses, et en attendant que la nouvelle organisation de l'Europe fût consolidée par le temps, tout ce qui fortifiait l'empire français tournait aussi à l'avantage du royaume italien. On peut aller loin avec de semblables raisonnemens. Eugène, un peu revenu de l'étourdissement où l'avaient jeté les premières et brutales réprimandes de l'empereur, hasardait, bien que timidement, quelques objections. C'est ainsi qu'il se crut obligé de signaler le mauvais effet produit par un décret qui créait, sur le territoire vénitien, douze duchés richement dotés aux dépens du pays et destinés, suivant toute apparence, à des généraux français. Quoiqu'il se fût bien gardé de paraître approuver ce mécontentement, l'empereur reçut fort mal cette insinuation. « Je n'ai pas l'habitude, répondit-il, de chercher mon opinion politique dans le conseil des autres; mes peuples d'Italie me connaissent assez pour ne devoir point oublier que j'en sais plus dans mon petit doigt qu'ils n'en savent dans toutes leurs têtes réunies. » Il ajouta qu'aucun des nouveaux duchés ne serait donné à un Italien.

Eugène, qui n'avait pris aucune part à la campagne d'Austerlitz, n'en prit aucune non plus aux campagnes d'Iéna, d'Eylau, de Friedland. Il resta par conséquent étranger à la période la plus brillante des guerres de l'empire. Ce fut pour lui une vive contrariété. Il insistait autant qu'il l'osait pour sortir de cette inaction, si singulière à son âge et à une pareille époque; mais l'empereur restait sourd à ses sollicitations. On a peine à concevoir qu'avec les vues qu'il avait sur le vice-roi, il le tînt ainsi éloigné du théâtre où il aurait pu acquérir de l'expérience et de la gloire. Augmenter les fortifications du royaume d'Italie, développer en ce pays l'esprit militaire, c'étaient là les principales préoccupations du jeune prince. Le système adopté par Napoléon conduisait en effet nécessairement à considérer la création des instrumens de guerre comme le grand but d'un gouvernement. Avec de l'argent, avec l'habileté des ingénieurs français, il était facile de construire ou de perfectionner des citadelles; mais il ne l'était pas également de changer en un peuple de soldats une nation endormie depuis des siècles dans de tout autres habitudes. La correspondance du vice-roi atteste les nombreuses difficultés qu'il rencontra dans cette tâche: elle n'avait rien d'ailleurs qui pût lui répugner; mais il n'en est pas de même de celle que lui imposaient les différends qui s'étaient élevés entre l'empereur et le saint-siége, et qui prenaient chaque jour plus de gravité.

Je n'ai pas à retracer ici les immenses détails de cette lutte fameuse. Bien des questions s'y trouvèrent successivement engagées; mais lorsqu'on l'étudie avec quelque attention, on reconnaît qu'une

seule avait une véritable gravité aux yeux de l'empereur, et que, sans elle, toutes les autres, ou ne se seraient pas produites, ou auraient pu se résoudre sans grande difficulté. Cette question, c'était la prétention de Napoléon, maître par lui-même ou par sa famille de tout le reste de l'Italie, d'obliger le pape, souverain du centre de la péninsule, à entrer avec lui dans des rapports d'alliance qui eussent réduit le saint-siége à un véritable état de vassalité, qui l'auraient obligé à avoir les mêmes amis et les mêmes ennemis que la France, à fermer ses ports aux Anglais, à rappeler son envoyé de Saint-Pétersbourg, lorsque l'Angleterre et la Russie étaient en guerre avec l'empire français. Le refus d'une telle alliance était, suivant Napoléon, un acte d'hostilité, et la situation du royaume d'Italie et du royaume de Naples ne permettait pas de laisser subsister entre eux une puissance ennemie. Les conséquences d'une telle argumentation se déduisaient en quelque sorte d'elles-mêmes. On sait où elle conduisit l'empereur, on sait de quels incroyables raisonnemens il crut pouvoir l'appuyer en invoquant le souvenir de *son prédécesseur Charlemagne*, qui, disait-il, n'avait pas donné au pape les états de l'église pour qu'il en fît usage dans l'intérêt des hérétiques. Voilà à quel degré, je ne dis pas seulement d'iniquité et de violence, mais tranchons le mot, d'absurdité, peut descendre un grand homme, lorsque les faveurs exagérées de la fortune et l'intensité du despotisme, réduisant tout le monde autour de lui au silence de la terreur et l'isolant dans son orgueil irrité, ne laissent plus arriver à ses oreilles cette voix du genre humain, ces inspirations de la conscience publique, qui peuvent seules préserver des plus funestes aberrations la toute-puissance, même unie au plus grand génie.

On se tromperait pourtant, si l'on pensait qu'à l'origine de cette querelle Napoléon en eût prévu ou désiré le dénoûment. Après avoir fait passer sous le joug tous les princes du continent, après les avoir contraints à se coaliser avec lui contre l'Angleterre, à subir toutes les gênes, tous les sacrifices exigés par l'application du système continental, il ne pouvait se persuader que le faible souverain de l'état pontifical oserait s'y refuser. Étonné de sa résistance, il crut que des menaces appuyées de quelques mesures de contrainte et de rigueur en auraient promptement raison. L'occupation successive, puis la réunion à l'empire de plusieurs provinces des états de l'église, plus tard l'occupation de Rome même, l'espèce de captivité où le pape y resta pendant une année avant d'en être éloigné, l'enlèvement, l'emprisonnement de ses conseillers, le désarmement de ses soldats fidèles, les châtimens infligés à quiconque, pour lui obéir, se mettait en opposition avec les ordres du pouvoir usurpateur, telles furent, pour ainsi parler, les étapes par lesquelles on arriva, en trois ans, au grand attentat de 1809. La correspondance

de Napoléon pendant ces trois années porte la trace des violentes agitations auxquelles son âme était livrée. Si dans certains momens il affecte de se féliciter de l'imprudente obstination du pape, qui fournira, dit-il, une belle occasion de s'emparer de ses états, dans d'autres on le voit préoccupé du désir d'éviter un éclat définitif, sans pourtant renoncer à des prétentions où son amour-propre est engagé plus encore que sa politique. Il veut écrire directement au pape, puis il y renonce; mais il charge le vice-roi de le faire à sa place, d'essayer d'intimider Pie VII en lui montrant les conséquences d'une rupture, et de lui envoyer confidentiellement copie d'une lettre qu'il est censé avoir reçue de l'empereur. Rien de plus étrange que cette lettre : elle roule principalement sur une question relative au mode de nomination des évêques italiens; mais la question générale y déborde tout à fait l'incident particulier. Répondant, dans cette forme indirecte, à une communication antérieure du pape :

« J'ai vu, dit Napoléon, que sa sainteté me menace. Croirait-elle donc que les droits du trône sont moins sacrés aux yeux de Dieu que ceux de la tiare? Il y avait des rois avant qu'il y eût des papes. Ils veulent, disent-ils, publier tout le mal que j'ai fait à la religion. Les insensés! ils ne savent pas qu'il n'y a pas un coin du monde, en Allemagne, en Italie, en Pologne, où je n'aie fait encore plus de bien à la religion que le pape n'y a fait de mal... Ils veulent me dénoncer à la chrétienté; cette ridicule pensée ne peut appartenir qu'à une profonde ignorance du siècle où nous sommes... Le pape qui se porterait à une telle démarche cesserait d'être pape à mes yeux. Je ne le considérerais que comme l'antéchrist envoyé pour bouleverser le monde et faire du mal aux hommes... Je séparerais mes peuples de toute communication avec Rome, et j'y établirais une police. Elle me répondrait que les scènes qui ont eu lieu ne se renouvelleraient plus, telles que ces prières mystérieuses et ces réunions souterraines imaginées pour alarmer les âmes timorées. La cour de Rome prêche la rébellion depuis deux ans... Je souffre depuis longtemps de tout le bien que j'ai fait. Je le souffre du pape actuel, que je cesserai de reconnaître le jour où je reconnaîtrai que ces tracasseries viennent de lui. Je ne le souffrirai pas d'un autre pape. Que veut faire Pie VII?... Mettre mes trônes en interdit, m'excommunier! Pense-t-il que les armes tomberont des mains de mes soldats? mettra-t-il le poignard aux mains de mes peuples pour m'égorger? Cette infâme doctrine, des prêtres furibonds et nés pour le malheur des hommes l'ont prêchée. Il ne resterait plus au saint-père qu'à me faire couper les cheveux et à m'enfermer dans un monastère... Me prend-il pour Louis le Débonnaire?... Le pape s'est donné la peine de venir à mon couronnement à Paris. J'ai reconnu à cette démarche un saint prélat; mais il voulait que je lui cédasse les Légations : je n'ai pu ni voulu le faire. Le pape actuel est trop puissant. Les prêtres ne sont pas faits pour gouverner. Qu'ils imitent saint Pierre et saint Paul et les saints apôtres, qui valent bien les Jules, les Boniface, les Grégoire, les Léon. Jésus-Christ a dit que son royaume n'était pas de ce monde. Pourquoi le

pape ne veut-il pas rendre à César ce qui est à César? Est-il sur la terre plus que Jésus-Christ?... Qu'a de commun l'intérêt de la religion avec les prérogatives de la cour de Rome? La religion est-elle fondée sur l'anarchie, sur la guerre civile et sur la désobéissance?... Le pape me menace de faire un appel à mes peuples. Ainsi il en appellera à mes sujets?... Ils diront comme moi qu'ils veulent la religion, mais qu'ils ne veulent rien souffrir d'une puissance étrangère, que nous nous soumettrions à la mission divine... d'un saint anachorète, mais jamais à la décision d'un vicaire de Dieu souverain sur la terre, lorsque, sous le prétexte de choses religieuses, il ne sera animé que par les passions attachées aux grandeurs humaines. Simple anachorète, il n'agira que pour Dieu et ne sera point tenté par le démon de la discorde et des vanités terrestres... La religion n'a été rétablie en Italie que par moi... Ce n'est pas d'aujourd'hui que la religion est le dernier des intérêts qui occupent la cour de Rome... C'est le désordre de l'église que veut la cour de Rome, et non le bien de la religion. Elle veut le désordre pour pouvoir s'arroger un pouvoir arbitraire... Je commence à rougir et à me sentir humilié de toutes les folies que me fait endurer la cour de Rome, et peut-être le temps n'est-il pas loin... où je ne reconnaîtrai le pape que comme évêque de Rome, comme égal et au même rang que les évêques de mes états. Je ne craindrai pas de réunir les églises gallicane, italienne, allemande, polonaise, dans un concile pour y faire mes affaires sans le pape... Les papes ont profité de l'ignorance des peuples des Gaules, de l'Espagne et du Nord;.., mais au moins il y avait dans ce temps de la politique, de l'esprit... Aujourd'hui il n'y a qu'inactivité, ignorance et esprit de vertige... C'est pour la dernière fois que j'entre en discussion avec cette prêtraille romaine. On peut la mépriser et la méconnaître et être constamment dans la voie du salut et dans l'esprit de la religion... Les droits de la tiare ne sont autres que s'humilier et prier. L'insolence et l'orgueil ne font pas partie de ses prérogatives... Jamais je ne permettrai que mes évêques aillent à Rome se soumettre à un souverain étranger; que le pape cesse d'être souverain, et je consentirai à avoir des communications avec lui... D'ailleurs Jésus-Christ n'a pas institué un pèlerinage à Rome comme Mahomet à La Mecque...»

Cette lettre, aussi dépourvue de dignité que de logique et qui semble l'œuvre d'un enfant irrité, n'était pas faite pour amener une conciliation. A mesure que la résistance du pape se prolongeait et que les moyens par lesquels on cherchait à la vaincre suscitaient des difficultés nouvelles, l'exaspération de Napoléon augmentait. Il s'emportait contre ses propres agens, qui ne lui semblaient pas entrer avec assez d'ardeur dans sa passion contre le pape. Il rappelait de Rome son ambassadeur Alquier, l'ancien conventionnel, coupable de trop de ménagemens envers Pie VII. Il accusait aussi de faiblesse le général Miollis, commandant du corps d'occupation, parce qu'il cherchait à prévenir ou à adoucir les collisions journalières inséparables d'une telle situation. Il lui faisait donner l'ordre de ne plus rien ménager, *puisque le pape ne gardait aucune mesure*, de s'emparer à Rome même du gouvernement, de faire parader les troupes

sur la place du Vatican sans s'inquiéter si le saint-père y demeurait, de ne lui rendre aucun honneur. Il enjoignait de faire arrêter et d'envoyer en France tout gouverneur, tout agent qui se permettrait des publications en faveur du pape, de *pendre* le libraire qui les imprimerait, de recourir à la *mitraille* à la moindre apparence de soulèvement, de *fusiller* tout porteur ou distributeur d'une certaine cocarde adoptée comme signe de ralliement à la cause de l'église, *fût-ce même un cardinal*. Ces mots de *mitraille*, de *fusillade*, reviennent à chaque instant dans ces tristes dépêches. Il est vrai que, dans celle même où il donne l'ordre de *fusiller* les distributeurs de cocardes, il recommande un peu plus loin de les *garder longtemps en prison*. Quelque déplorables que fussent les actes, ils l'étaient heureusement beaucoup moins que les paroles, expression d'une fureur qui semblait par momens toucher à la démence.

Cette fureur se manifestait aussi tantôt par le mépris et le dédain affectés, tantôt par la violence injurieuse avec lesquels Napoléon parlait du pape, de ses conseillers et de ses adhérens. Un jour il écrivait qu'il ne voulait pas s'engager dans des tracasseries avec de pareils *nigauds*, qu'il désespérait de faire entendre raison à des hommes *ineptes*, disait-il, *au-delà de tout ce qu'on pouvait imaginer*, qu'il n'y avait *rien de bête comme ces gens-là*, qu'il était impossible de perdre plus *bêtement* la puissance temporelle, formée par le génie et la politique de tant de papes, et il ajoutait, en forme de réflexions philosophiques : « Quel triste effet produit le placement d'un sot sur le trône! » Dans d'autres momens, il s'emportait contre la *perfidie* des cardinaux qui entouraient le saint-père; il ne voyait dans la cour de Rome que de *méchantes gens*. Pie VII lui-même était un *méchant homme*. La colère de l'empereur ne connut surtout plus de bornes lorsque, tenant déjà le pape prisonnier loin de Rome, il s'aperçut qu'il ne pouvait l'empêcher d'exercer encore sur les fidèles une action qui entravait les projets du tout-puissant despote. Comme Pie VII faisait défendre aux évêques nommés, mais non institués, de prendre l'administration de leurs diocèses, « cet homme, écrivit l'empereur en apprenant cette défense, distille partout le poison et la discorde. » Ailleurs, parlant de certains papiers saisis par la police : « Il en résulte, dit-il, que le pape à la plus horrible conduite joint la plus grande hypocrisie. »

Forcé, par sa qualité de principal lieutenant de l'empereur en Italie, de tenir la main à l'exécution de plusieurs des mesures que je viens d'indiquer, le vice-roi n'était pas en position de faire entendre à Napoléon des représentations qui n'auraient servi qu'à l'irriter davantage; mais on entrevoit dans sa correspondance, à travers d'excessifs ménagemens, que, si cela eût dépendu de lui, on

aurait usé d'autres procédés. D'accord avec l'ambassadeur Alquier, il fit rappeler de Civita-Vecchia un général dont l'indigne conduite ne pouvait que compliquer les difficultés en soulevant contre la France l'opinion publique. Presque au début de la querelle, il avait écrit à l'empereur qu'*il lui serait plus facile de faire du pape un martyr qu'un homme raisonnable*, ce qui était dire, dans le seul langage alors permis, qu'on ne le ferait pas céder, et qu'il fallait le prévoir.

II.

Trop longtemps mêlé à ces déplorables affaires, Eugène eut au moins le bonheur de ne pas participer à ce qu'elles eurent de plus odieux. Lorsque le pape fut enlevé de Rome, il se trouvait transporté bien loin de là sur un théâtre plus digne de lui. L'Autriche, dont Napoléon lui écrivait naguère que, si elle bougeait, elle serait écrasée avant d'avoir pu réunir une armée, l'Autriche, encouragée par les signes non équivoques de la décadence morale dont l'empire français était déjà attaqué au milieu de ses prospérités apparentes, par la résistance des Espagnols et par le soulèvement de l'opinion publique contre l'oppresseur de l'Europe, venait de reprendre les armes et d'engager une lutte nouvelle, où elle devait encore succomber, mais qui mit en péril l'existence de son terrible adversaire. Napoléon, surpris au début de la guerre et réduit à faire usage de toutes ses ressources, se décida enfin à charger le vice-roi du commandement de l'armée qui devait défendre l'Italie.

On a cru généralement que l'empereur, en mettant à la disposition du prince Eugène le général Macdonald, depuis longtemps disgracié et écarté du service à cause de ses opinions politiques, mais à qui il reconnaissait *du talent et du nerf*, avait voulu lui donner un lieutenant capable de suppléer à son inexpérience. Il paraît cependant que Macdonald fut placé auprès du vice-roi comme un subordonné et nullement comme un tuteur, et que le vice-roi avait bien réellement et sans contrôle le commandement en chef. La confiance que lui témoignait ainsi l'empereur n'était-elle pas un peu prématurée? Le début de la guerre put le faire croire. Le 16 avril 1809, le prince Eugène fut battu à Sacile par l'archiduc Jean, son armée mise dans une complète déroute, et il se vit forcé d'abandonner la ligne de la Piave. Trop loyal et trop modeste pour essayer de dissimuler sa défaite ou d'en rejeter la responsabilité sur quelqu'un de ses généraux, la douleur qu'il éprouva fut d'autant plus vive que l'empereur ne lui épargna pas les reproches. Celui sur lequel il insista le plus, c'est l'insuffisance des informations que le prince lui avait fait parvenir sur les circonstances de cet échec, et qui, en lui

laissant ignorer le véritable état des choses, ne lui permettait pas de prendre les mesures nécessaires pour y remédier.

« On peut perdre une bataille, lui écrivait-il, mais non pas oublier à ce point le sentiment des convenances et de ses devoirs... Mes affaires sont perdues en Italie, et vous n'osez pas me le dire... Je vois avec peine que vous n'avez ni habitude, ni notion de la guerre... Quand on est raisonnable, on doit se sentir et connaître si l'on est fait ou non pour ce métier. Je sais qu'en Italie vous affectez de mépriser Masséna. Si je l'eusse envoyé, ce qui est arrivé n'aurait point eu lieu. Masséna a des talens militaires devant lesquels il faut se prosterner; il faut oublier ses défauts, car tous les hommes en ont. En vous donnant le commandement de l'armée, j'ai fait une faute; j'aurais dû vous envoyer Masséna et vous donner le commandement de la cavalerie sous ses ordres. Le prince royal de Bavière commande une division sous le duc de Dantzig; les rois de France, les empereurs même ont souvent commandé une division ou un régiment sous les ordres d'un vieux maréchal... Je n'ai point de mécontentement des fautes que vous avez faites, mais de ce que vous ne m'écrivez pas... »

Il est assez difficile de comprendre quels sont ces rois de France et ces empereurs qui, suivant Napoléon, avaient servi comme colonels sous des maréchaux. Quoi qu'il en soit, ces réflexions étaient sages, elles contenaient l'aveu explicite de la faute qu'avait commise l'empereur en ne confiant pas l'armée d'Italie à un de ses généraux les plus habiles et les plus expérimentés. L'hommage éclatant rendu à Masséna est d'autant plus digne de remarque que Napoléon, dans un passage de ses *Mémoires* et aussi dans une lettre que donnent à la date de 1805 ceux du roi Joseph, parle de sa capacité en termes presque dédaigneux. C'est une preuve de plus des erreurs auxquelles on s'expose en acceptant comme des oracles les appréciations défavorables qu'il exprimait parfois, dans un mouvement d'humeur ou avec quelque arrière-pensée, sur les hommes les plus éminens de son temps.

En terminant la dépêche dont je viens de citer quelques passages, l'empereur recommandait au vice-roi, pour le cas où l'ennemi continuerait à faire des progrès, de prier le roi de Naples, Murat, de venir prendre le commandement de l'armée. Cette nécessité eût été bien cruelle pour le prince Eugène. Subordonné à Murat, il n'aurait pas eu l'occasion de réparer son échec. Heureusement pour lui, les revers éprouvés en Allemagne par les Autrichiens les ayant contraints à évacuer l'Italie, non-seulement il n'eut pas besoin d'appeler à lui un incommode auxiliaire, mais il put se mettre à la poursuite de l'ennemi en retraite et lui faire éprouver des pertes assez sensibles.

Pendant le peu de temps qu'avait duré l'occupation des anciennes provinces vénitiennes par les Autrichiens, il s'était manifesté en leur

faveur, dans une partie de la population, des sympathies qui avaient fort irrité l'empereur, d'autant plus que des bruits inexacts les lui avaient d'abord présentées sous un aspect exagéré. Les ordres qu'il donna à ce sujet au vice-roi, s'il fallait les prendre à la lettre, seraient dignes des tyrans les plus sanguinaires. Il lui écrivait le 10 mai : « On dit que l'évêque d'Udine s'est mal comporté; si cela est, il faut le faire fusiller. Il est temps enfin de faire un exemple de ces prêtres, et tout est permis au premier moment de la rentrée. Que cela soit fait vingt-quatre heures après la réception de ma lettre, c'est un exemple utile. » Dans une autre lettre du 28 mai, on lit ce qui suit : « Il y a des individus de Padoue qui se sont mal comportés; rendez-m'en compte pour que j'en fasse un exemple éclatant... S'il y a quelque grande famille qui se soit mal comportée, je veux la détruire de fond en comble, père, frères, cousins, pour qu'elle serve d'exemple dans les annales de Padoue. »

Eugène était peu disposé à entrer dans ces voies de terreur. Il se garda bien pourtant de parler à son redoutable maître le langage de la clémence; il lui promit dans sa réponse de traiter sans miséricorde les véritables coupables. Il affirma qu'il n'aurait pas attendu ses ordres par rapport à l'archevêque d'Udine, s'il eût été aussi coupable qu'on l'avait dit dans les premiers momens; mais il expliqua que si ce prélat, cédant aux instances des Autrichiens, avait consenti à célébrer par un *Te Deum* leur entrée dans sa ville épiscopale, c'était uniquement de sa part un acte de faiblesse dont il l'avait sévèrement réprimandé. Il parla de lui comme d'un bon prêtre et d'un sujet fidèle; il dit que dans ce qui venait de se passer il avait vu des hommes faibles et peureux, mais bien peu de traîtres, et aucun parmi les propriétaires et les hommes aisés; il ajouta qu'il avait fait arrêter à Padoue, à Udine, à Venise, à Trévise, un certain nombre de personnes compromises, qu'il les ferait examiner avec attention, que les coupables seraient traités sans miséricorde, mais qu'il fallait se défier des dénonciations de beaucoup d'Italiens, qui, si on n'y prenait garde, exerceraient des vengeances personnelles en se donnant l'air de servir la chose publique.

Bientôt après le vice-roi, poursuivant l'archiduc Jean, pénétra en Hongrie, gagna sur lui, le 14 juin 1809, la bataille de Raab, et prit une part glorieuse à la victoire de Wagram, qui en juillet termina la guerre. Pendant toute cette campagne, et en général dans toutes celles où il a commandé, le prince Eugène mit un soin particulier à maintenir dans son armée une stricte discipline, et à préserver autant que possible des maux de la guerre les populations dont il occupait le territoire. Pour y parvenir, il ne reculait pas devant la nécessité de faire des exemples sévères. Le même esprit de justice le portait à soigner avec une vive sollicitude les intérêts des soldats, à

dénoncer à l'empereur les torts d'une administration peu paternelle, qui, en ne leur payant pas exactement leur solde et leurs gratifications, tendait, disait-il, à les dégoûter de leur profession. Pour remédier à ces abus, il proposait d'en rendre les généraux responsables.

La guerre terminée, le vice-roi fut chargé de réprimer l'insurrection du Tyrol, qui, enlevé quatre ans auparavant à l'Autriche pour être réuni à la Bavière et regrettant son ancien souverain, s'était soulevé contre ses nouveaux maîtres. Il eut l'honneur d'encourir le mécontentement de l'empereur et même celui du cabinet de Munich par les ménagemens qu'il porta dans l'accomplissement de cette pénible mission, par ses efforts pour y réussir à l'aide des moyens de clémence plutôt que par la force et la rigueur. Napoléon, avec les emportemens de langage qui lui devenaient de plus en plus habituels, écrivait que les *Tyroliens étaient une infâme engeance capable de toutes les horreurs*, ce qui signifiait simplement qu'ils avaient l'audace de lui résister. Il y eut plusieurs exécutions capitales. L'héroïque chef de l'insurrection, Hofer, fut fusillé à Mantoue sur l'ordre formel de Napoléon. Eugène avait essayé de lui sauver la vie en l'engageant à désavouer certaines proclamations, mais il avait refusé de se prêter à ce mensonge. Dans la Carniole, dans l'Istrie, séparées aussi de l'Autriche pour agrandir le royaume d'Italie, des mouvemens analogues avaient éclaté, et là aussi le sang coula sur l'échafaud. Telle est la terrible nécessité des guerres de conquête, elle oblige le conquérant à traiter et à punir comme des rebelles et des traîtres des hommes coupables seulement de patriotisme et de dévouement à leur prince. Peut-être est-ce là le plus grand crime de ces sortes de guerres.

La campagne d'Austerlitz, à laquelle le vice-roi, on le sait, n'avait pris aucune part, avait singulièrement agrandi sa position, puisqu'un de ses résultats avait été de lui faire épouser une princesse de Bavière et de lui assurer l'hérédité de la couronne d'Italie pour le cas où l'empereur viendrait à mourir sans enfans. Par un bizarre contraste, la campagne de 1809, dans laquelle Eugène s'était distingué, amoindrit ses chances d'avenir. Le mariage de Napoléon avec une archiduchesse d'Autriche, que le cabinet de Vienne accepta et rechercha même pour conjurer les conséquences les plus dangereuses de sa défaite, n'eut pas seulement pour effet de faire descendre du trône la mère du vice-roi; la naissance du roi de Rome lui enleva à lui-même la chance de régner un jour en Italie, et il n'en fut que bien incomplétement dédommagé par l'assurance de l'hérédité du grand-duché de Francfort. On ne l'avait initié qu'assez tard au projet qui devait changer si gravement le sort de sa mère, et l'ordre qu'il reçut alors de se rendre à Paris n'était accompagné d'aucune explication. L'empereur voulait se servir de son entremise pour décider Joséphine

à se prêter de bonne grâce au grand sacrifice qu'on lui demandait. Comprenant l'inutilité de toute résistance, le vice-roi contribua en effet à lui inspirer la résignation nécessaire, et ce fut en sa présence que les deux époux se mirent enfin d'accord pour leur séparation. L'empereur voulut aussi qu'Eugène, en sa qualité d'archichancelier d'état, allât prêter serment dans le sein du sénat et y prît place pour la première fois le jour où l'on notifiait à cette assemblée la dissolution du mariage de sa mère. Une telle exigence avait quelque chose de cruel; mais Napoléon tenait sans doute à prouver que sa volonté était acceptée pleinement et sans arrière-pensée par ceux même dont elle blessait les sentimens et les intérêts, et tout devait céder devant une pareille considération.

L'Italie était agitée et mécontente. L'espérance de former un jour un royaume indépendant lui avait longtemps fait supporter avec patience les charges pesantes, les mesures oppressives dont Napoléon l'accablait pour en faire un des instrumens de ses projets ambitieux; mais cette espérance s'était beaucoup affaiblie, surtout depuis que le prince Eugène se trouvait désigné comme héritier d'un autre état. On craignait même que l'autonomie apparente du royaume ne disparût complétement, et qu'il ne fût formellement réuni à l'empire français, comme l'étaient déjà le Piémont, la Toscane et les états de l'église. Plus d'un indice semblait justifier cette inquiétude. Le sénat, substitué au corps législatif, qu'on avait cessé de réunir, votait chaque jour des lois qui avaient pour effet de rendre la législation italienne identique à celle de la France. Le code civil, le code de procédure civile, le code d'instruction criminelle, à peine établis à Paris, étaient ainsi transportés à Milan. Les mesures de l'administration avaient le même caractère. Le régime des douanes était combiné tout entier, je ne dirai pas dans l'intérêt de la France, mais d'après le système que l'on croyait alors conforme à cet intérêt. Vainement le vice-roi s'enhardissait parfois à représenter que ce régime ruinait l'Italie et qu'il y excitait de grands mécontentemens.

« Mon principe, lui répondait l'empereur, c'est la France avant tout... Ce serait mal voir que de ne pas reconnaître que l'Italie n'est indépendante que par la France, que cette indépendance est le prix de son sang, de ses victoires, et que l'Italie ne doit pas en abuser, qu'il serait surtout fort déraisonnable d'aller calculer si la France obtient ou non quelques avantages commerciaux... J'entends mieux que personne la politique de l'Italie. Il faut que l'Italie ne fasse pas de calculs séparés de la prospérité de la France; elle doit confondre ses intérêts avec les siens; il faut surtout qu'elle se garde bien de donner à la France un intérêt à la réunion, car si la France y avait intérêt, qui pourrait l'empêcher? Prenez donc aussi pour devise : la France avant tout. Si je perdais une grande bataille, un million, deux millions d'hommes de ma vieille France accourraient sous mes drapeaux, toutes

les bourses m'y seraient ouvertes, et mon royaume d'Italie lâcherait pied... Il faut que les douanes d'Italie soient mises sur le pied de celles de France; sans cela, je ne vous cache pas que je réunirais le royaume d'Italie. La seule considération des douanes m'a obligé à réunir la Hollande. »

Quelque temps après, Napoléon disait au vice-roi que les Hollandais étaient très satisfaits de cette réunion, qu'il n'avait vu nulle part d'aussi bons sentimens, et que son attente avait été agréablement surpassée. Deux ans ne devaient point s'écouler avant qu'une cruelle expérience ne lui démontrât son erreur. Était-elle sincère?

La conscription n'était pas le moindre grief d'une population alors complétement étrangère aux habitudes militaires. Le royaume d'Italie compta, en quatre ans, vingt-deux mille conscrits réfractaires et dix-huit mille déserteurs. Le vice-roi représentait l'impossibilité d'appliquer en toute rigueur à quarante mille individus les peines terribles qui frappaient ce genre de délit.

Les affaires religieuses contribuaient aussi à entretenir dans les esprits le mécontentement et l'agitation. Napoléon avait espéré tout terminer en dépouillant le pape de sa puissance temporelle, en le transférant de prison en prison, et il voyait avec étonnement que la résistance du clergé n'était pas domptée, que, vaincue en apparence sur certains points, elle renaissait aussitôt sur d'autres. Il voulait absolument en finir, et lorsqu'il se croyait près d'atteindre le but, il trouvait que tout était à recommencer. Il se figurait apercevoir partout des intrigues de moines. « Mon intention, disait-il, n'est pas de me laisser insulter par cette vermine. »

On touchait cependant à une nouvelle guerre, à celle qui devait clore enfin le grand drame commencé vingt ans auparavant. Napoléon se disposait à envahir la Russie, la seule des puissances du continent qui n'eût pas encore tout à fait subi son joug. La campagne de 1812 allait commencer. L'empereur, rassemblant toutes ses forces pour cette grande entreprise qui devait couronner toutes les autres, n'ayant cette fois rien à craindre pour l'Italie, puisque l'Autriche était son alliée, voulut que l'armée italienne prît part, sous les ordres du vice-roi, à la lutte qui allait s'engager à l'autre extrémité de l'Europe. Eugène en ressentit une vive joie. Il ne paraît pas avoir été du nombre de ceux qui, à l'approche de cette lutte, éprouvèrent de sinistres pressentimens. Il doutait que les Russes osassent l'engager, il pensait qu'ils céderaient au dernier moment; en cas de guerre, la victoire, et une prompte victoire, lui semblait certaine. Il se félicitait d'être appelé à en partager l'honneur, et il comptait bien qu'avant l'hiver il pourrait être de retour en Italie. Sa seule inquiétude, c'était que l'empereur, vainqueur des Russes et profitant de ses succès pour rétablir le royaume de Pologne, ne voulût le faire monter sur ce nouveau trône. Aussi éprouva-t-il un véritable soulagement lorsqu'il

crut savoir que la couronne polonaise était destinée au roi de Westphalie, Jérôme. « Je prie le ciel, qui nous a si bien placés, écrivait-il à la vice-reine, de nous laisser ainsi toute notre vie. »

La partie de la correspondance du prince Eugène avec l'empereur qui se rapporte à la campagne de 1812 manque presque en entier. Elle aura sans doute péri dans la retraite. Je trouve cependant, sur cette époque, une lettre de Napoléon qui me paraît mériter d'être citée, parce qu'elle réfute une assertion souvent répétée par ses panégyristes. A les en croire, il se serait refusé à toute tentative pour soulever les serfs de Russie, par crainte des excès auxquels ils auraient pu se porter; de la part d'un conquérant, un tel scrupule aurait été rare et méritoire. Malheureusement nous voyons que, le 5 août 1812, Napoléon, répondant au vice-roi, qui lui avait parlé de quelques mouvemens parmi les paysans sans lui dire s'ils avaient eu lieu en Russie ou en Lithuanie, lui écrivait : « Si cette révolte de paysans avait lieu dans l'ancienne Russie, cela pourrait être considéré comme une chose très avantageuse, et dont nous tirerions bon parti... Faites-moi connaître quelle espèce de décret ou de proclamation on pourrait faire pour exciter la révolte des paysans dans la Russie et se les rallier. »

On sait quelle part active et glorieuse prit le prince Eugène aux nombreux faits d'armes de cette expédition. Autant qu'on peut en juger par sa correspondance avec la vice-reine, ses illusions sur l'heureuse issue de la guerre se prolongèrent beaucoup. A Moscou, après l'incendie, il s'étonnait de la barbarie des Russes, qui n'avaient pas reculé devant la pensée de ruiner trois cent mille habitans et les six cents plus grands seigneurs du pays, le tout pour enlever quelques ressources aux troupes françaises en farines, en vins, en draps et en souliers. Quelques jours après, le 21 septembre, envoyant de Moscou même des étrennes à sa femme, il s'excusait de s'y prendre si longtemps d'avance, alors qu'il était encore possible que tout fût fini et qu'il pût la rejoindre avant le 1er janvier.

Pendant les affreux désastres de la retraite, la correspondance d'Eugène avec la vice-reine continua avec autant d'activité et de régularité que le permettait la difficulté des communications. De peur de l'effrayer, ce ne fut que peu à peu, et encore d'une manière incomplète, qu'il lui fit connaître l'étendue des pertes de l'armée, ses privations, ses souffrances de tout genre, celles qu'il avait lui-même à subir. On sent, en lisant ces lettres, qu'il est profondément triste, quelque effort qu'il fasse de temps en temps et un peu lourdement pour plaisanter, mais il n'est pas abattu : « Nous avons souffert, dit-il; mais c'est justement dans ces circonstances difficiles qu'on juge les hommes. »

Napoléon ayant quitté l'armée au mois de décembre et Murat au

mois de janvier, le vice-roi se trouva chargé du commandement en chef des débris qui, échappés de la Russie, durent se replier à travers la Prusse et la Pologne sur l'Oder, puis sur l'Elbe, enfin sur le Mein. La position était terrible. Avec une poignée d'hommes désorganisés, épuisés, découragés, que les renforts successivement envoyés de France purent à peine porter, au bout de quatre mois, à la force de cinquante mille combattans, sans cavalerie, sans matériel, abandonné ou mal secondé par des généraux qui, sans en excepter les plus héroïques, avaient presque tous perdu la tête, poursuivi par un ennemi supérieur en nombre et victorieux, en butte au mauvais vouloir des populations allemandes, dont les ressentimens longtemps comprimés éclataient à l'aspect de nos désastres, menacé et bientôt attaqué par les Prussiens, ne pouvant plus compter sur l'appui de l'Autriche, prévoyant sa prochaine défection et obligé de calculer tous ses mouvemens d'après cette prévision, le prince Eugène fit preuve, dans ces circonstances presque désespérées, d'un calme, d'une présence d'esprit, d'une égalité de courage, d'un dévouement à ses devoirs, qui sont peut-être son plus beau titre à l'estime et, je le dirai cette fois, à l'admiration publique. Il y eut, pendant ces quatre mois, peu de faits d'armes proprement dits; on n'était guère en état de combattre. Tout ce qu'on pouvait se proposer, c'était de ne céder le terrain que le plus lentement possible, d'occuper l'une après l'autre toutes les lignes de défense dans lesquelles, sans courir le risque d'être tourné, on était en mesure de retarder la marche de l'ennemi ou de contenir les populations hostiles, et de ménager ainsi à l'empereur le temps nécessaire pour créer une autre armée et venir reprendre l'offensive. Il fallait cependant recomposer les régimens et les corps à peu près dissous en y incorporant les nouvelles recrues, et en leur donnant une organisation appropriée aux conjonctures dans lesquelles on se trouvait.

Ce qui rendait cette tâche plus difficile et plus pénible encore, c'étaient les illusions que Napoléon continuait à se faire sur la situation et qui le portaient sans cesse à envoyer au vice-roi des ordres inexécutables, à blâmer des mesures dont il n'aurait pu contester la nécessité, s'il eût voulu se rendre compte de cette situation. On eût dit que, de retour à Paris, il avait oublié l'état dans lequel il avait laissé l'armée, et qui d'ailleurs s'était fort aggravé depuis son départ. Cherchait-il à se dissimuler à lui-même une vérité trop pénible et qui humiliait son orgueil, ou bien, par une méthode qui lui était devenue familière depuis qu'il avait quitté les voies de la politique pratique et sensée pour se jeter dans le monde des chimères, espérait-il exalter le courage et doubler les forces de ses lieutenans en les trompant par des exagérations mensongères? Ce qui est certain, c'est que sa correspondance avec le prince Eugène pendant

les premiers mois de l'année 1813 a toute l'extravagance d'un rêve. A peine échappé des déserts de la Russie, il pense à recommencer l'expédition insensée où il a failli périr. Il compte rentrer en campagne au mois de mai, et après avoir dégagé les places de Dantzig et de Thorn, bloquées en ce moment par les Russes, après avoir rétabli ainsi les communications, et mis, s'il le faut, garnison dans Kœnigsberg, peut-être renverra-t-il à une autre campagne les opérations ultérieures, mais peut-être aussi, vers le 15 août, passera-t-il le Niémen. C'est le moment le plus favorable, celui où la récolte est faite, où les fourrages sont mûrs, et deux mois et demi suffisent pour se porter sur Witepsk et le Borysthène, ou pour toute autre entreprise. Ainsi parle Napoléon à la fin de janvier 1813. Le 5 mars, il exprime encore la plus entière confiance d'être en état, au mois de mai, de rejeter les Russes au-delà du Niémen. Il veut croire l'armée russe réduite à un tel affaiblissement, qu'elle n'est plus en état de rien tenter. Il ne semble pas avoir la moindre inquiétude sur les intentions de l'Autriche et de la Prusse. A l'en croire, l'Autriche, en supposant même qu'elle n'intervienne pas dans la lutte comme partie principale en faveur de la France, élèvera à soixante mille hommes la force du contingent qu'elle a jusqu'alors opposé à l'ennemi; elle paralysera ainsi un nombre égal de Russes, et, lorsque la campagne active sera ouverte, secondera les opérations de la grande armée française en s'emparant de la Volhynie. Quant à la Prusse, malgré la défection alors accomplie du général Yorck, malgré tant d'autres indices, Napoléon se tient tellement certain de sa persistance dans l'alliance onéreuse qu'il lui a imposée, il s'est tellement habitué à la traiter sans ménagement, qu'en ce moment même il veut disposer d'elle comme il aurait à peine pu le faire si le roi Frédéric-Guillaume eût été son vassal. Il ordonne au vice-roi, comme la chose du monde la plus simple, de réunir les troupes prussiennes aux troupes bavaroises sous le commandement du maréchal Gouvion Saint-Cyr; puis, lorsque ces troupes commencent enfin à lui devenir suspectes, il recommande d'en empêcher le recrutement. De même qu'il atténue dans ses calculs les forces de l'ennemi, il exagère d'une manière vraiment fantastique les ressources dont le vice-roi peut disposer. Aussi lui reproche-t-il avec amertume de céder sans cesse du terrain, de n'avoir pas su défendre Posen, puis d'avoir évacué Berlin sans nécessité, et il lui enjoint de reprendre l'offensive pour occuper de nouveau cette capitale. Il l'accuse de céder à une terreur panique. Il trouve ridicule que le maréchal Davoust ait abandonné la défense de l'Elbe devant quelques partisans. Dans sa colère, il veut qu'on fusille un officier de la garde qui, se croyant hors d'état de défendre un poste qu'on lui a confié, s'en est retiré à l'approche des Russes.

A ces reproches si mal fondés, à ces suppositions si inexactes dans lesquelles s'égare un grand génie fourvoyé, le vice-roi répond avec la supériorité du bon sens s'appuyant sur des faits positifs, sur des calculs précis. Le mécontentement de l'empereur l'afflige, mais ne le déconcerte plus, comme dans les premiers temps. Il demande à être remplacé dans le commandement, si on n'est pas satisfait de lui. Alors Napoléon lui écrit que les observations qu'il lui a faites ne tendent qu'au bien du service, et qu'il aurait tort de les interpréter autrement. Eugène cependant s'efforce, sans beaucoup de succès, de faire voir à l'empereur toute la vérité. Il démontre à merveille que les instructions qui lui sont envoyées pour la réorganisation de l'armée ne sont point en rapport avec la situation, qu'on ne se fait pas à Paris une juste idée de l'extrême faiblesse à laquelle les corps sont réduits, du découragement dans lequel ils sont tombés, du petit nombre de généraux et d'officiers restés à leur poste, de leur *démoralisation*. Recevant l'ordre de fondre ces tristes débris avec les excellentes troupes qu'on a tirées d'Espagne pour les renforcer, il représente que, par un tel amalgame, l'on risquerait d'introduire dans ces dernières un principe de dissolution. Lorsque l'empereur veut croire encore à la fidélité de la Prusse, dont le roi Frédéric-Guillaume, moins résolu que son peuple, vient de lui faire porter l'assurance par un envoyé spécial, le vice-roi, pour détruire cette dangereuse illusion, lui peint les dispositions hostiles de la population contre la France. Il lui apprend que le général Bulow, commandant le corps prussien mis, pendant la dernière campagne, à la disposition de l'empereur, déclare n'avoir plus d'ordres à recevoir que de son souverain, qu'il donne des bals où il reçoit des généraux russes, qu'il est sans cesse en conférence avec eux, et que déjà les Cosaques viennent, sans rencontrer d'obstacles, faire des logemens dans les lieux occupés par les bataillons prussiens.

Ceci se passait avant la déclaration de guerre du cabinet de Berlin. L'Autriche n'en était pas là encore; mais déjà le vice-roi avait appris, par le rapport d'un aide-de-camp envoyé au quartier-général du prince Schwarzenberg, que les Autrichiens n'étaient rien moins que disposés à continuer de se battre pour nous, que ce général avait reçu l'ordre de ne pas compromettre ses troupes, qu'il s'y conformait scrupuleusement, et qu'aux avant-postes les soldats buvaient continuellement avec les soldats russes.

La franchise avec laquelle le prince Eugène faisait entendre à l'empereur des vérités désagréables était d'autant plus méritoire que, tout en voyant le mal et le danger, il ne perdait pas courage, et que son zèle grandissait avec le péril. A sa femme, qui témoignait le désir de le revoir à Milan, il écrivait que ce n'était pas le moment de demander un congé à l'empereur, alors que tant de gens l'abandon-

naient et qu'il était en proie à de si cruels soucis, et il ajoutait que c'était surtout dans les occasions pénibles et difficiles qu'on devait montrer du dévouement, du courage et de la résignation.

On était ainsi arrivé à la fin d'avril 1813. Napoléon, accourant de France avec une armée de conscrits qu'il avait formée en quatre mois, et y joignant les forces déjà réunies sous les ordres du prince Eugène, commença cette campagne qui, pour un moment, devait lui rendre presque tout son prestige. A Lutzen, à Bautzen, à Würtchen, il battit les armées russe et prussienne réunies, et, bien qu'il n'eût pu avec des soldats novices, et presque sans cavalerie, tirer de ses victoires les résultats décisifs qu'il en tirait jadis, quelques semaines lui suffirent pour reconquérir la Thuringe et la Saxe, envahir la Silésie, reprendre Hambourg, se mettre en état de menacer Berlin. Suivant toute apparence, il serait encore sorti triomphant de cette lutte, si l'Autriche ne se fût hâtée d'intervenir d'abord à titre de médiatrice, puis, après la rupture du congrès de Prague, en déclarant la guerre à Napoléon, qui n'avait pas accepté les conditions de paix proposées par elle.

Aussitôt après la bataille de Lutzen, l'empereur avait chargé le prince Eugène d'aller prendre le commandement des forces de l'Italie et de l'Illyrie et de former sur l'Adige un corps d'observation. Décidé dès lors à repousser les offres du cabinet de Vienne, qui cependant lui laissaient encore une immense puissance, mais dont l'acceptation aurait humilié son orgueil, il avait compris qu'il fallait se mettre en défense contre ce nouvel ennemi. La présence du prince Eugène était donc nécessaire pour couvrir l'Italie. En se séparant de son père adoptif et bien que l'horizon fût déjà fort assombri, le vice-roi était loin de penser qu'ils ne dussent plus se revoir. Il croyait la paix prochaine, parce qu'il la désirait vivement, parce qu'il n'avait pas les passions qui la faisaient repousser par Napoléon. Comme bien d'autres, il essayait de se persuader que les victoires récentes de l'empereur, en désintéressant son amour-propre et en donnant à réfléchir aux ennemis, faciliteraient un accommodement. En passant par Munich, il vit le roi son beau-père, et il écrivit à l'empereur que les dispositions de ce prince étaient excellentes, qu'on pouvait compter sur lui. Le roi de Bavière était sans doute de bonne foi en l'autorisant à s'exprimer ainsi, mais les circonstances devaient bientôt l'entraîner dans un autre sens.

Les lettres que le vice-roi reçut de Napoléon dans le courant des mois de juin et de juillet et au commencement d'août détruisirent bientôt ses espérances de paix. Le cabinet de Vienne, à cette époque, conservait encore sa position de médiateur. Le 1er juin, Napoléon écrivait : « ... La maison d'Autriche paraît fort exigeante. Il faut s'attendre à la guerre avec elle... Faites comme si vous deviez

être attaqué à la fin de juin... » Le 28 du même mois, il s'exprimait ainsi : « ... Nous allons voir si le congrès peut se réunir à Prague ; mais toutes les probabilités paraissent à la guerre. » Le 1er juillet, parlant des préparatifs militaires de l'Autriche et s'abandonnant aux vaines illusions qui, à la veille de la levée en masse de la Prusse, lui avaient fait croire que le roi Frédéric-Guillaume ne pourrait pas disposer de plus de vingt-cinq mille hommes, il donnait pour certain que la cour de Vienne, avec tous les efforts imaginables, n'était pas en état de tenir sur pied plus de cent mille hommes répartis en trois corps pour faire face à la fois du côté de la Saxe, de la Bavière et de l'Italie. Il est difficile de concevoir sur quelles bases était fondé cet étrange calcul. Napoléon avait-il donc oublié qu'en 1809 l'Autriche lui avait opposé plus de cinq cent mille combattans, et que les pertes territoriales qu'elle avait faites depuis cette époque n'atteignaient pas les sources vitales de sa puissance?

Le 28 juillet, il fit savoir au vice-roi que les hostilités ne commenceraient pas avant le 16 ou le 17 août. Le 9 août enfin, il lui apprit que le congrès allait très mal, que probablement l'armistice serait dénoncé le 10 par les alliés, et que la déclaration de guerre de l'Autriche nous serait alors notifiée. C'est exactement ce qui arriva. On voit que Napoléon ne fut point surpris, comme on l'a quelquefois supposé, par une confiance exagérée dans le bon vouloir de l'Autriche, qu'il ne se méprenait pas sur les conséquences de son refus d'accéder aux propositions de M. de Metternich, et qu'il courait, en pleine connaissance de cause, toutes les chances de la rupture.

La reprise des hostilités fut suivie presque immédiatement d'une de ses plus éclatantes victoires, la bataille de Dresde, après laquelle il put pendant quelques instans se croire de nouveau le maître de l'Europe. Le prince Eugène, en l'apprenant, se persuada encore une fois que la paix était prochaine; mais déjà de graves et nombreux échecs éprouvés par les lieutenans de l'empereur sur les points où il ne pouvait se trouver en personne avaient plus que compensé les effets de cette victoire, et le réduisaient, dans la forte position centrale qu'il occupait en Saxe, à une impuissance d'action qui lui portait un coup mortel en détruisant son prestige. Quant à la position du vice-roi, elle n'était point facile. Pour défendre les provinces illyriennes et l'Italie, il n'avait, avec quelques divisions françaises, qu'une armée italienne toute neuve, l'ancienne ayant péri presque entièrement en Russie, une armée composée de jeunes gens de dix-huit à vingt-ans à qui un mois ou six semaines passés dans les dépôts n'avaient pu donner l'instruction et les habitudes militaires, et qui n'avaient pas même la force physique nécessaire pour supporter les fatigues de la guerre. Les maladies, développées par une saison exceptionnellement rigoureuse, ne tardèrent pas à éclaircir les rangs.

Les désertions se multiplièrent parmi les soldats dalmates et italiens et même parmi les Piémontais, les Génois, les Toscans, que l'on voulait considérer comme Français, parce que le Piémont, Gênes et la Toscane faisaient alors partie, non pas du royaume d'Italie, mais du grand empire. Dès les premiers jours d'octobre, le vice-roi n'avait plus à sa disposition que trente mille baïonnettes, deux mille chevaux et deux mille artilleurs. Cependant le duc de Feltre, ministre de la guerre, qui correspondait de Paris avec lui, affectait, à la manière de l'empereur, de lui croire des forces beaucoup plus considérables et lui donnait des directions en conséquence; mais ces calculs erronés et les exigences déraisonnables dont ils étaient la base n'avaient d'autre effet que de troubler et de remplir d'amertume l'esprit du vice-roi.

Les hostilités étaient à peine commencées qu'une insurrection éclatait en faveur de l'Autriche dans les provinces illyriennes. Les troupes croates passaient en masse à l'ennemi, et le vice-roi se voyait forcé d'abandonner sa première ligne de défense pour se replier sur celle de l'Isonzo, qu'il ne devait pas garder longtemps. Les événemens se précipitaient. A mesure que l'étoile de Napoléon pâlissait, la défection gagnait ceux de ses alliés qui lui étaient jusqu'alors restés fidèles, et qui maintenant craignaient de se perdre avec lui. Le 8 octobre, le roi de Bavière se décidait à entrer dans la coalition formée contre l'empire français. Le jour même, il écrivit à son gendre, le vice-roi, pour l'informer du parti qu'il venait de prendre et auquel il avait été contraint, disait-il, par l'abandon où la France l'avait laissé. La lettre se terminait par une insinuation sur la possibilité d'un armistice entre le royaume d'Italie et l'Autriche moyennant la retraite des Italiens en-deçà du Tagliamento, et par des assurances d'amitié et d'appui dans les circonstances qui pourraient survenir. La réponse du vice-roi, datée du 15, de Gradisca, est très noble. « .... Vous me connaissez assez, dit-il, pour être convaincu que, dans cette pénible circonstance, je ne m'écarterai pas un instant de la ligne de l'honneur et de mes devoirs... C'est en me conduisant ainsi que je suis certain de trouver toujours en vous pour moi, pour votre chère Auguste, pour vos petits-enfans, un père et un ami... Si la fortune m'est à l'avenir aussi contraire qu'elle m'a été favorable jusqu'à présent, je regretterai toute ma vie qu'Auguste et ses enfans n'aient pas reçu de moi tout le bonheur que j'aurais voulu leur assurer; mais ma conscience sera pure, je laisserai pour héritage à mes enfans ma mémoire sans tache. Je ne sais pas, mon bon père, ce que votre nouvelle position vous rendra possible... N'oubliez pas votre fille et vos petits-enfans. » Le vice-roi disait ensuite qu'il était disposé à s'entendre avec les Autrichiens sur les bases d'un arrangement qui aurait fait de l'Isonzo

la ligne de séparation entre les deux armées; mais ces bases ne furent pas acceptées.

La vice-reine, informée de ce qui se passait, écrivit à son mari une lettre touchante, dans laquelle, tout en laissant voir ce qu'il lui en coûtait de rompre avec sa famille, avec son pays, elle promettait d'oublier qu'elle était Bavaroise, l'encourageait à faire son devoir, et lui exprimait la ferme espérance que, quel que fût leur avenir, ils trouveraient encore ensemble le bonheur, fût-ce dans une chaumière. Elle écrivit aussi à son père pour prendre congé de lui, et, après lui avoir rappelé, par une allusion délicate, qu'il lui avait jadis demandé, comme une preuve de dévouement, d'épouser le vice-roi, « c'est pour mes enfans, lui dit-elle, que je réclame vos bontés; ce sont les enfans de votre Auguste, que vous paraissiez aimer autrefois; vous vous trouverez dans la situation de demander un sort pour eux... Voilà la dernière lettre que vous recevrez de moi... »

Eugène, toujours un peu enclin à l'optimisme, se flattait de l'espoir que la défection de la Bavière disposerait enfin l'empereur à la paix, et qu'une victoire dont il ne voulait pas douter la lui rendrait plus facile. Il apprit bientôt que la défaite de Leipzig avait rejeté Napoléon, avec les débris de son armée, dans les limites de l'ancienne France. La vice-reine écrivit alors à l'empereur une lettre où l'on retrouve toute la générosité de ses sentimens. « Je croirais, lui disait-elle, manquer à mon devoir, si dans cette circonstance je ne renouvelais à votre majesté l'assurance de mon tendre attachement. Croyez que rien au monde ne me fera oublier mon devoir, et que vous pouvez compter sur mon entier dévouement, comme sur celui d'Eugène. Il défendra le royaume jusqu'au dernier moment; de mon côté, je tâcherai de ranimer les esprits faibles... »

Les alliés, étonnés de leur victoire, n'osant en comprendre toute la portée et hésitant encore à passer le Rhin, s'efforçaient de détacher de Napoléon ses derniers défenseurs. Déjà Murat était plus qu'ébranlé dans sa fidélité à l'alliance de la France. On voulut essayer de séduire aussi le vice-roi. Le roi de Bavière fut prié de faire auprès de lui les démarches nécessaires. Sans dissimuler à ceux qui lui donnaient cette commission le peu d'espérance qu'il fondait sur les chances d'une pareille tentative, il consentit à s'y prêter. Il chargea un de ses aides-de-camp, le prince de La Tour et Taxis, de se rendre, déguisé en parlementaire autrichien, auprès du prince Eugène, de lui remettre une lettre dans laquelle le roi lui transmettait les propositions de la coalition et d'en discuter avec lui le contenu. Ces propositions consistaient dans l'offre d'être reconnu roi d'Italie à la condition de séparer sa cause de celle de l'empereur. Eugène refusa. Aux instances de l'envoyé bavarois, qui alléguait les circonstances et l'intérêt politique, il opposa la sainteté du serment

et les liens de reconnaissance qui l'attachaient à Napoléon. Comme le prince de La Tour et Taxis essayait de l'émouvoir en lui parlant de ses enfans : « J'ignore, lui dit-il, si mon fils est destiné à porter un jour la couronne de fer; mais en tout cas il ne doit y arriver que par la bonne voie... On ne peut nier que l'astre de l'empereur commence à pâlir, mais c'est une raison de plus pour ceux qui ont reçu de ses bienfaits de lui rester fidèles. » L'officier bavarois lui ayant donné à entendre que Murat paraissait disposé à traiter avec les alliés, en sorte que le vice-roi était menacé de voir bientôt un nouvel ennemi déboucher sur son flanc droit : « J'aime à croire, reprit Eugène, que vous vous trompez; si toutefois il en était ainsi, je serais certainement le dernier à approuver la conduite du roi de Naples. Encore la situation ne serait-elle pas exactement la même : lui est souverain; moi, je ne suis ici que le lieutenant de l'empereur. » Le prince de La Tour et Taxis ayant fini par lui demander s'il ne pourrait pas trouver quelque moyen de concilier ses intérêts avec ceux de l'empereur des Français, il répondit que tout ce qu'il pourrait admettre, ce serait un armistice de deux mois sur la ligne de l'Adige. L'envoyé bavarois parut croire que les alliés s'y prêteraient facilement; mais ceux-ci déclarèrent ne vouloir l'accepter qu'autant que le vice-roi entrerait en négociations avec eux pour abandonner la France. Cette déclaration mit fin à tous les pourparlers. Eugène était indigné. « En quel temps vivons-nous? écrivait-il à sa femme, et comme on dégrade l'éclat du trône en exigeant pour y monter lâcheté, ingratitude et trahison! Va, je ne serai jamais roi! » Le bon roi de Bavière parut presque satisfait de n'avoir pas réussi dans sa tentative d'embauchage. « Je le leur avais bien dit! » s'écria-t-il lorsque son envoyé lui en eut fait connaître le résultat; puis il écrivit à sa fille : « Embrassez Eugène de ma part, et dites-lui que je le reconnais à tout ce qu'il fait et dit. Il n'existe pas deux hommes comme lui. Vous devez être bien fière d'avoir un tel mari! »

En faisant connaître à l'empereur ce qui venait de se passer, le vice-roi lui expliqua que, s'il avait proposé un armistice, c'était à cause de l'état alarmant de l'Italie, de la mauvaise direction imprimée à l'esprit public, et parce qu'il y avait tout avantage à gagner le temps nécessaire pour organiser des renforts. Déjà il avait dû se replier, d'abord sur le Tagliamento, puis sur l'Adige. Napoléon en témoigna quelque mécontentement. De retour à Paris, où il s'efforçait de tirer de la France épuisée une nouvelle armée pour repousser la coalition, il ne se résignait pourtant pas encore à renoncer à l'Italie. Il essayait de soutenir le courage de son fidèle lieutenant par des promesses de renforts. Il lui faisait dire que Murat promettait de marcher à son secours avec trente mille hommes, ajoutant que, s'il exécutait ce mouvement, l'Italie était sauvée, attendu que

l'armée autrichienne ne valait pas l'armée napolitaine, et que son infanterie surtout était absolument méprisable. De cette appréciation étrange, il tirait la conclusion que les Autrichiens ne pouvaient songer à passer l'Adige. L'empereur disait encore qu'il serait lui-même en mesure d'agir au mois de février, qu'il enverrait des détachemens au-delà des Alpes, et qu'en ce moment même il avait huit cent mille hommes en mouvement. Quelques jours après, il ne parlait plus que de six cent mille, mais il comptait porter l'armée d'Italie à cent mille combattans. N'oublions pas qu'à l'époque où Napoléon se livrait à ces exagérations monstrueuses, il était sur le point d'ouvrir cette immortelle campagne de France dans laquelle il ne put jamais, pour couvrir Paris, opposer plus de soixante mille hommes aux trois cent mille dont se composaient les deux principales armées coalisées.

Le vice-roi, instruit par l'expérience, n'ajoutait probablement qu'assez peu de foi à toutes ces assurances. C'était uniquement dans la prompte conclusion de la paix qu'il plaçait ses espérances de salut. Les propositions adressées de Francfort par les alliés à Napoléon et l'annonce de l'ouverture d'un congrès à Mannheim ranimèrent son optimisme un peu ébranlé. Le secrétaire d'état du royaume d'Italie, qui résidait à Paris auprès de l'empereur, lui rendit compte le 26 novembre d'une conversation dans laquelle Napoléon s'était exprimé ainsi qu'il suit : « Je vais enfin faire la paix, je dois renoncer au système continental, je céderai même à l'Autriche les états vénitiens; mais en revanche l'Italie recevra le Piémont, et la France rentrera dans ses limites naturelles, le Rhin, les Alpes et les Pyrénées. Le royaume d'Italie sera alors déclaré indépendant. » Cela voulait dire évidemment que le prince Eugène prendrait la couronne, et c'est en effet ce que l'empereur proposa plus tard au congrès de Châtillon. Eugène, au comble de la joie, s'empressa de mander cette bonne nouvelle à la vice-reine. « Tu vois, lui disait-il, que tout est loin d'être perdu; nous sommes à la porte du bonheur, puisqu'il est plus que permis d'espérer la paix. » Rien ne se terminait pourtant, et le vice-roi recommençait à s'alarmer. Sa correspondance porte de nombreuses traces de ces alternatives.

La politique de Murat se dessinait enfin : il s'avançait lentement vers le nord de la péninsule à travers les états de l'église et les provinces méridionales du royaume d'Italie, se donnant encore pour allié de la France et occupant à ce titre des territoires et des villes dont il comptait se faire bientôt un moyen et une base d'attaque contre les Français. Toute illusion sur ses projets était devenue impossible; mais, comme on ne voulait pas lui fournir un prétexte de rupture, on évitait toute attitude hostile envers lui; on se bornait à

prendre secrètement des mesures pour l'empêcher de s'emparer en passant des places fortes et pour rendre aussi difficiles que possible ses communications avec les Autrichiens.

Le vice-roi n'avait pas cessé de correspondre avec lui, et dans les lettres qu'il lui écrivait, il employait très habilement les argumens les plus propres à agir sur l'esprit d'un homme irrésolu, aussi faible dans le conseil que hardi sur les champs de bataille, entraîné par l'ambition, mais doutant encore si, même à ce point de vue, il suivait la meilleure voie, peu scrupuleux, mais qui néanmoins n'abandonnait pas sans quelque remords ses anciens drapeaux, ses compagnons d'armes, le chef auquel il devait sa couronne. Eugène, d'un ton de respect affectueux, le conjurait de ne rien précipiter, de ne pas prendre des résolutions irréparables au moment où des négociations allaient s'ouvrir pour la paix; il faisait appel à sa loyauté pour qu'en tout cas il l'avertît d'avance du parti auquel il se serait arrêté. Murat, dont le traité avec l'Autriche venait d'être signé, mais qui ne l'avouait pas encore, parce qu'il n'était pas ratifié, lui répondit le 21 janvier par une lettre où l'on entrevoit tout ce qui se passait dans son âme. Il commençait par y expliquer les motifs qui l'avaient empêché de passer le Pô pour venir au secours du vice-roi; c'eût été compromettre la sûreté de ses propres états, menacés tout à la fois par une grande fermentation intérieure contre le système français et par les forces anglaises et siciliennes; il prétendait que d'ailleurs les mouvemens de son armée avaient été fort utiles à la France, puisque l'inquiétude qu'ils avaient causée à l'ennemi ne lui avait pas permis jusqu'alors de passer l'Adige. Il avouait qu'un agent autrichien était venu lui proposer de concourir au rétablissement de la paix en Europe. « J'ai dû, disait-il, écouter de telles propositions faites au nom d'un grand souverain, parce qu'elles avaient un but qui est le vœu de l'humanité, et parce qu'elles m'offraient pour mon royaume une garantie d'autant plus précieuse à mes yeux que je ne recevais du côté de la France ni les informations ni les assurances que j'étais en droit d'attendre. Toutefois, il en est temps encore, si les assurances de paix dont votre altesse impériale me fait part se réalisaient,... cet événement, qui me comblerait de satisfaction, arrêterait tout l'effet des négociations dans lesquelles je suis entré... Si au contraire les événemens m'entraînaient à séparer ma cause de celle de l'empire, la France et la postérité me plaindraient de la violence que j'aurais dû faire aux sentimens les plus chers... de mon cœur; elles jugeraient que je n'ai pu céder qu'à mes devoirs envers mon peuple et mes enfans... Vous m'avez rendu justice en croyant que dans aucun cas je ne pourrais agir contre votre altesse impériale sans l'avoir prévenue...»

Le vice-roi mit beaucoup de convenance dans sa réponse à cette déclaration : « Il est donc vrai, écrivit-il à Murat, que votre majesté a jugé indispensable aux intérêts de sa couronne, non-seulement de s'allier aux ennemis de l'empereur, mais même de marcher contre ses troupes!... Je n'aurais jamais cru un tel événement possible, et j'éprouve le besoin de lui dire que j'en ressens une profonde douleur. Puisse votre majesté ne jamais regretter le parti qu'elle prend aujourd'hui!... Je me borne à dire à votre majesté que je reçois avec reconnaissance les nouvelles assurances d'amitié qu'elle me donne et que je me repose d'ailleurs entièrement sur sa parole royale qu'elle ne fera aucun mouvement qui puisse menacer l'armée de l'empereur... sans m'en avoir préalablement et à temps informé. » Murat s'empressa d'écrire de nouveau au vice-roi pour confirmer cette promesse, pour lui exprimer son désir d'une prompte paix qui lui épargnât la douleur d'en venir aux mains avec ses compatriotes, enfin pour le prier de le rappeler au souvenir de l'empereur et de lui parler de sa douleur. La lettre finissait ainsi : « Je verse des larmes en vous écrivant et je vous embrasse bien tendrement. »

Du moment qu'il n'avait plus été possible de s'abuser sur les projets du roi de Naples, le prince Eugène avait quitté la ligne de l'Adige pour se retirer sur celle du Mincio. Ce qui est remarquable dans cette campagne, qui ne fut de la part du vice-roi qu'une série de retraites, c'est la fermeté et le talent qu'il mit à les couvrir par des retours offensifs, par de glorieux faits d'armes, à leur ôter ainsi toute apparence de déroute, à se donner le droit de les présenter comme de purs mouvemens stratégiques, commandés sans doute par la nécessité, mais exécutés lentement et à loisir. Dans les nombreux engagemens qui eurent lieu, l'avantage fut constamment de son côté. La bataille du Mincio, livrée le 8 février, peut être considérée comme un de ses principaux titres de gloire, et elle jeta quelque éclat sur cette phase lugubre de notre histoire militaire, où la fortune semblait nous poursuivre avec autant d'acharnement qu'elle en avait mis naguère à accabler nos ennemis.

A tout prendre, cette époque fait le plus grand honneur au prince Eugène. La malveillance a pourtant essayé d'en faire sortir contre lui une accusation bien grave. On a prétendu qu'ayant reçu de l'empereur l'ordre de ramener en France une armée dont le concours aurait pu suffire pour assurer en Champagne la défaite de la grande armée coalisée, il s'était refusé à exécuter cet ordre dans l'espoir de se ménager à lui-même la couronne d'Italie en restant, avec les troupes qu'il commandait, sur le territoire italien; on en a conclu que, par cette désobéissance fondée sur un motif aussi égoïste, il s'était rendu moralement responsable du succès définitif de la coalition et de la chute du trône impérial. Cette accusation a été victo-

rieusement réfutée. Sans entrer dans les détails minutieux de la polémique qui s'est ouverte à ce sujet, je dois en exposer les incontestables résultats. Il n'est pas vrai, comme l'ont dit les adversaires du vice-roi, que dès le mois de décembre 1813 Napoléon lui eût donné l'ordre d'évacuer l'Italie. C'est seulement le 17 janvier suivant que l'empereur, ne pouvant plus douter de la prochaine défection de Murat, écrivit ce qui suit au prince Eugène : « Dès que vous en aurez la nouvelle officielle, il me semble important que vous gagniez les Alpes avec toute votre armée. Le cas arrivant, vous laisseriez les Italiens pour la garnison de Mantoue et autres places. » Ces instructions, énoncées dans une telle forme par un homme dont le ton était d'ordinaire si impératif et si absolu, ressemblaient à un conseil plutôt qu'à un ordre; mais ce qui est plus important à considérer, c'est que cet ordre ou ce conseil ne s'appliquait qu'à une hypothèse qui ne s'était pas encore réalisée en ce moment et qui ne devait même se réaliser qu'assez longtemps après, celle d'une rupture officielle de la part de Murat.

Eugène, ayant reçu le 24 janvier la lettre de l'empereur, lui répondit le lendemain qu'il *agirait de manière à remplir ses intentions*, mais que jusqu'à ce moment on n'était pas dans le cas qu'elles supposaient. Il ne dissimula point d'ailleurs que, les mesures qu'il avait prises lui permettant de tenir tête au moins pendant quelque temps aux Napolitains si Murat venait à prendre l'offensive, son armée serait bien aise de trouver l'occasion de donner une leçon à ceux dont la conduite inspirait tant d'indignation et de mépris. « Dans le cas, ajouta-t-il, d'un mouvement rétrograde, j'exécuterai les ordres de votre majesté quant aux places fortes et aux garnisons à y laisser; mais je ne lui cache pas que l'esprit est tel en Italie que beaucoup d'officiers, et surtout la troupe, se laissent séduire par le moyen que l'ennemi emploie en ce moment, l'*indépendance de l'Italie*. Il est fâcheux de dire, et pourtant il le faut, puisque c'est la vérité, que dès que l'armée de votre majesté aura quitté l'Italie, celle-ci sera perdue pour longtemps. Je n'envisage pas non plus sans effroi le mouvement rétrograde que je serai obligé de faire. Il est certain qu'y compris les sept mille conscrits que je viens de recevoir,... je n'ai pas douze mille hommes de l'ancienne France. Tous les hommes que j'ai reçus pour commencer la campagne étaient Toscans, Génois, Piémontais. Votre majesté doit s'attendre, même dans nos rangs, à une désertion considérable. »

Lorsque cette lettre arrivait à l'empereur, il était dans une position plus que difficile. Repoussé à Brienne par les immenses armées de de la coalition, déjà réduit à craindre pour Paris, mécontent du maréchal Augereau, qu'il avait chargé de couvrir Lyon et qui ne lui semblait pas porter dans l'accomplissement de cette tâche l'acti-

vité héroïque qui l'avait illustré à une autre époque, Napoléon pensa de nouveau à appeler à lui le prince Eugène. Le ministre de la guerre écrivit, par son ordre, au vice-roi pour lui enjoindre de se porter sur les Alpes ***aussitôt que le roi de Naples aurait déclaré la guerre*** à la France, et de ne laisser dans les garnisons d'Italie que les troupes italiennes. « Votre altesse impériale, disait le duc de Feltre, doit, de sa personne, venir, avec tout ce qui est Français, sur Turin et Lyon, soit par Fenestrelles, soit par le Mont-Cenis. Aussitôt qu'elle sera en Savoie, elle sera rejointe par tout ce que nous avons à Lyon. » Quelques jours après, le 17 février, le ministre écrivit de nouveau au prince Eugène pour insister sur une mesure que les circonstances, lui disait-il, rendaient de plus en plus urgente; il lui exprimait l'espérance qu'en ce moment même l'armée d'Italie avait déjà commencé à exécuter les ordres antérieurs de l'empereur, qu'elle seconderait efficacement les opérations prescrites au duc de Castiglione pour attaquer le corps autrichien de Bubna, déjà maître de Genève et des Échelles, et qu'avec cet appui le maréchal pourrait se porter à travers la Franche-Comté sur les derrières de la grande armée autrichienne, qui menaçait à la fois Paris et Orléans.

Ces dépêches ministérielles sont un témoignage curieux de la confusion qui, pendant cette crise suprême, régnait dans les conseils du gouvernement impérial. Le prince Eugène n'y est autorisé à évacuer l'Italie que dans le cas où les Napolitains déclareraient formellement la guerre à la France, et cependant on lui prescrit de prendre part, sur le territoire français, à des opérations combinées qui n'ont rien d'éventuel. Une telle contradiction le plaçait dans un grand embarras : quelque parti qu'il prît, il pouvait craindre de se voir désavoué, soit comme ayant perdu l'Italie, soit comme ayant refusé son concours pour la défense de l'empire.

Un trait non moins caractéristique de la situation, parce qu'il fait comprendre à quel point Napoléon sentait le déclin de sa puissance morale, c'est que, se défiant, à ce qu'il paraît, des dispositions du vice-roi, ou du moins croyant avoir besoin de stimuler son zèle, au lieu de lui envoyer directement un de ces ordres absolus, une de ces réprimandes foudroyantes que peu de mois auparavant il lui eût fait parvenir à la moindre apparence d'hésitation de sa part, il crut devoir recourir à l'impératrice Joséphine pour la prier d'exercer sur lui son influence maternelle. Les documens que nous avons sous les yeux ne nous font pas connaître en quels termes, dans quelle forme Napoléon réclama l'intervention de cette princesse. Nous ne pouvons nous en faire une idée que par la lettre qu'elle s'empressa d'écrire à son fils le 9 février. En voici quelques passages : « Ne perds pas un instant, mon cher Eugène; quels que soient les obstacles, redouble

d'efforts pour remplir l'ordre que l'empereur t'a donné. Il vient de m'écrire à ce sujet... Sa lettre finit par ces mots : La France avant tout! La France a besoin de tous ses enfans. Viens donc, mon cher fils; jamais ton zèle n'aura mieux servi l'empereur. Je peux t'assurer que chaque instant est précieux. » Une lettre de la reine Hortense à son frère, datée du lendemain, est plus remarquable encore. « Je t'envoie, dit-elle, la lettre de l'empereur à l'impératrice et la réponse de notre mère. Je ne comprends rien à tout cela... Ce qui prouve bien que l'empereur ne comptait pas sur toi pour venir en France, c'est que, d'après sa lettre, il dit ne t'avoir ordonné de quitter l'Italie que quand le roi de Naples lui déclarera la guerre, et cette guerre, à laquelle il devait s'attendre depuis longtemps, je parie qu'il s'est toujours fait illusion et ne l'a jamais crue possible... Tu vas te trouver dans un grand embarras... Suis ta tête, elle te fera mieux juger ce qu'il faut faire étant de près, et je suis sûre que tu suivras toujours ton cœur en faisant ce qui sera le mieux pour servir l'empereur. »

Le vice-roi avait écrit, dès le 16 février, au duc de Feltre qu'il se conformerait aux ordres dont on lui renouvelait l'expression, qu'aussitôt que Murat aurait jeté le masque, il commencerait son mouvement de retraite, qu'il l'opérerait d'ailleurs le plus lentement possible, à moins que, la présence de son armée étant jugée absolument nécessaire en France, on ne lui donnât l'ordre positif de s'y porter sans retard, mais qu'en tout cas, en rentrant en France, il ne lui serait guère possible, comme il l'avait déjà expliqué à l'empereur, d'y amener plus du tiers de cette armée, c'est-à-dire environ douze mille hommes.

Dans une lettre écrite le surlendemain à l'empereur lui-même, le prince Eugène ne dissimula point le sentiment pénible que lui faisaient éprouver des procédés qui semblaient mettre en suspicion son zèle et son obéissance. Il expliqua avec beaucoup de clarté et de logique que, l'ordre qu'il avait reçu étant subordonné à une condition non encore accomplie, il n'avait pu encore y donner suite; que cependant, par les positions qu'il avait fait prendre à ses troupes, il s'était mis en mesure de l'exécuter dès qu'il y aurait lieu; que Murat hésitait encore, et semblait par momens disposé à revenir à la cause pour laquelle il avait si longtemps combattu. Il fit voir qu'eût-il interprété autrement les intentions de l'empereur, se fût-il décidé à repasser immédiatement les Alpes, laissant dans les forteresses l'armée italienne proprement dite et très certainement abandonné par les soldats d'origine romaine, suisse, toscane et piémontaise, même par les Savoyards et les Genevois, il aurait tout au plus amené à la défense de la France dix mille combattans suivis de près par les soixante-dix mille Autrichiens du maréchal de Belle-

garde, qu'il contenait alors sur la ligne du Mincio, et très probablement aussi par l'armée napolitaine, notre retraite ne pouvant manquer de mettre fin aux hésitations de Murat. « Je suis convaincu, disait-il, que le mouvement de retraite... aurait été très funeste à nos armes... Mais si l'intention de votre majesté était que je dusse le plus promptement possible rentrer en France avec ce que j'aurais pu conserver de son armée, que n'a-t-elle daigné me l'ordonner?... Ses moindres désirs seront toujours des lois suprêmes pour moi; mais votre majesté m'a appris que, dans le métier des armes, il n'est pas permis de deviner les intentions, et qu'on doit se borner à exécuter les ordres... Il est impossible que de pareils doutes soient nés dans le cœur de votre majesté. Un dévouement aussi parfait que le mien doit avoir excité la jalousie; puisse-t-elle ne point parvenir à altérer les bontés de votre majesté pour moi! »

En écrivant à la vice-reine, Eugène donne un plus libre cours à son mécontentement. « Toutes ces contrariétés, lui disait-il, ne m'empêcheront pas de faire mon devoir; mais on éprouve bien du mal au cœur de voir qu'on est si mal récompensé... Patience, il viendra un temps où nous n'aurons à rendre compte qu'à notre conscience. » La vice-reine ressentit plus vivement encore que son mari l'injustice dont il était l'objet. Elle en écrivit à la reine Hortense dans les termes d'une extrême irritation. « Je suis dégoûtée de tout ceci, disait-elle; je perds la santé, le repos, le bonheur, et peut-il y avoir pour moi un plus grand tourment que de voir Eugène malheureux, lui que j'aime plus que la vie?... Si je succombe à tant de chagrins, ne vous en étonnez pas. » En ce moment, la vice-reine touchait au terme d'une grossesse. Une lettre qu'elle écrivit le même jour au vice-roi est d'une exaltation singulière. En voici quelques passages : « Je suis indignée, mon cher Eugène, et je ne m'étonne plus qu'on abandonne l'empereur. Peut-on être plus ingrat que ne l'est cet homme? Toi qui sacrifies tout pour lui, qui as fait des merveilles, recevoir des reproches pour récompense!... C'est clair, la famille de l'empereur et peut-être l'empereur lui-même est jaloux de toi... On ne te pardonnera jamais la réputation et l'estime dont tu jouis... Notre sort ne sera jamais fixé tant qu'il dépendra de l'empereur. Cette certitude ne doit pourtant pas nous empêcher de suivre le chemin de la vertu et de l'honneur... L'empereur m'a enfoncé un poignard dans le cœur... Si je pouvais aller avec toi en Amérique, je le ferais volontiers... Si cela continue, ma santé n'y résistera pas. » Ce qui me frappe surtout dans cette lettre, c'est que déjà la vice-reine, malgré sa générosité naturelle, éprouvait à son insu l'influence que les vicissitudes de la fortune exercent presque infailliblement sur l'esprit des faibles humains. Un an auparavant, à quelque degré qu'elle eût pu avoir à se plaindre de

l'empereur, ce n'est pas sur ce ton qu'elle eût parlé de lui, même dans les communications les plus intimes.

Le vice-roi était livré à la plus pénible anxiété. Tantôt, pour obéir à ce qui lui paraissait être, en définitive, la volonté de l'empereur, il se préparait à repasser les Alpes; tantôt, rassuré par la correspondance qu'il entretenait avec Murat, qui semblait hésiter de plus en plus à accomplir sa défection, il inclinait à rester en Italie. Une lettre que l'empereur lui écrivit le 18 février, pour le féliciter sur sa victoire du Mincio et pour lui annoncer, avec d'énormes exagérations, les brillans succès qu'il venait d'obtenir lui-même en Champagne sur les armées de Blücher et de Schwarzenberg, était conçue en termes si vagues, si contradictoires même, que, loin de mettre un terme aux incertitudes du vice-roi, elle était plutôt faite pour les augmenter. On serait presque tenté de croire que Napoléon, en évitant de s'expliquer plus clairement par écrit, voulait faire peser sur lui la responsabilité de la résolution à laquelle il s'arrêterait. Le même jour cependant, il lui envoya par un officier de confiance, M. de Tascher, aide-de-camp du vice-roi, qui avait apporté en France la nouvelle de la bataille du Mincio, des ordres verbaux par lesquels la question était enfin résolue. Napoléon, enivré par les avantages qu'il venait de remporter à Champaubert, à Montmirail, à Vauchamps, à Nangis, faisait dire au vice-roi de garder l'Italie le plus longtemps qu'il pourrait, de s'y défendre, *de ne pas s'occuper de l'armée napolitaine, composée de mauvais soldats, et du roi de Naples, qui était un fou, un ingrat*, de ne céder le terrain que pied à pied, et enfin, s'il était serré de trop près, de réunir toutes ses forces, de se retirer sous les murs de Milan, d'y livrer bataille, en cas de défaite d'opérer sa retraite sur les Alpes, et de n'abandonner la péninsule qu'à la dernière extrémité. Par de telles instructions, la conduite qu'avait tenue, les idées qu'avait exprimées le prince Eugène se trouvaient complétement justifiées. Aussi l'empereur ajoutait-il qu'il était content de lui.

Dès le lendemain, il lui écrivait pourtant une lettre qui devait le blesser profondément. La vice-reine, comme nous l'avons vu, était sur le point d'accoucher lorsque le prince Eugène s'était vu obligé de se replier sur le Mincio. Le théâtre de la guerre s'était ainsi rapproché de Milan, où elle résidait. Craignant de la voir, dans l'état où elle se trouvait, obligée de quitter précipitamment cette ville, Eugène s'était adressé au commandant en chef de l'armée autrichienne pour obtenir que la princesse pût, en tout état de choses, rester à Milan, si les médecins jugeaient qu'il y eût danger pour elle à se déplacer, tout en conservant la liberté d'aller rejoindre son mari lorsqu'elle serait rétablie. Le maréchal de Bellegarde avait répondu le 3 février que tout se passerait comme le vice-roi le désirait, et qu'il

allait d'ailleurs informer l'empereur son maître de cette communication. L'empereur François s'était empressé d'écrire à la vice-reine pour lui faire connaître sa pleine approbation de l'assentiment donné par le maréchal à la proposition du prince et lui annoncer qu'il venait d'ordonner la formation d'une garde d'honneur destinée éventuellement à la protéger. La lettre du monarque autrichien était très courtoise. Il était facile d'en comprendre le but, et Eugène ne s'y méprit pas. Les alliés voulaient donner, du moins en apparence, un caractère politique à une démarche inspirée par de tout autres motifs. Peut-être espéraient-ils qu'elle pourrait ouvrir la voie à des négociations plus importantes; peut-être aussi pensaient-ils qu'en lui donnant un certain retentissement, ils jetteraient entre Napoléon et le vice-roi des germes de méfiance. Il paraît qu'Eugène n'avait pas songé à informer l'empereur de la demande qu'il avait fait parvenir au général autrichien. Ce n'était très certainement qu'un oubli, assez étrange il est vrai, et qui prouve une fois de plus combien le prestige de la toute-puissance de Napoléon s'affaiblissait peu à peu, même dans l'esprit de ses serviteurs les plus fidèles. Bientôt le vice-roi et la princesse, se rendant compte de l'impression qu'il ne pouvait manquer d'en recevoir, avaient renoncé à leur projet, et elle s'était décidée, au risque de ce qui pourrait en arriver, à suivre son mari partout où le conduiraient les chances de la guerre.

Les choses en étaient là lorsque le vice-roi reçut de l'empereur un billet daté du 19 février, et qui contenait cet ordre péremptoire : « Il est nécessaire que la vice-reine se rende sans délai à Paris pour y faire ses couches, mon intention étant que, dans aucun cas, elle ne reste dans le pays occupé par l'ennemi; faites-la donc partir sur-le-champ. » Évidemment de nouveaux soupçons avaient pénétré dans l'âme de Napoléon lorsqu'il avait appris, par quelque voie indirecte, ce qui se négociait entre le prince Eugène et les Autrichiens, et accoutumé à tout sacrifier aux combinaisons de sa politique, plus irrité peut-être qu'il ne jugeait à propos de le témoigner, il n'avait pas hésité à donner, dans la forme la plus sèche, un ordre dont la stricte exécution pouvait compromettre la vie de la princesse. Le vice-roi, cruellement blessé, pensa un moment à donner sa démission; il s'en abstint pourtant, il se dit que, dans les circonstances où l'on se trouvait, elle pourrait être mal interprétée. En envoyant à sa femme la lettre de l'empereur, il lui recommanda de n'en parler à personne et de bien réfléchir au contenu. « Je suis navré, ajoutait-il, non de la chose, mais des expressions... Si ta santé te permet de partir, je désire que tu n'ailles pas à Paris; je suis sûr que tu penses comme moi. Je préférerais donc une ville du midi de la France, comme Aix ou Valence. » Puis il écrivit à l'empereur : « J'ai reçu l'ordre de votre majesté concernant le départ de

la vice-reine de Milan. J'ai été profondément affligé de voir, par la forme de cet ordre, que votre majesté s'était méprise sur mes véritables intentions en supposant que j'eusse jamais eu celle de laisser la vice-reine dans des lieux qu'auraient occupés les ennemis de votre majesté, à moins d'un obstacle physique. Je croyais, par toute ma conduite, avoir mérité que votre majesté ne mît plus mes sentimens en doute. La santé de ma femme a été très mauvaise depuis trois mois. Je vais lui communiquer les intentions de votre majesté, et dès que sa santé le permettra, elles seront remplies... »

Une lettre de la vice-reine exprima plus vivement à Napoléon les mêmes sentimens :

« Je ne m'attendais pas, disait-elle, qu'après toutes les preuves d'attachement qu'Eugène ne cesse de vous donner, vous exigeriez qu'il risquât aussi la santé et même la vie de sa femme et de ses enfans, seul bien et consolation qu'il a dans ce monde. S'il ne parle pas dans cette occasion, c'est à moi de le faire. Sans doute je connais ses devoirs et les miens envers votre majesté... Nous n'y avons jamais manqué; notre conduite est connue de tout le monde; nous ne nous servons pas d'intrigues, et nous n'avons d'autre guide que l'honneur et la vertu. Il est triste de devoir dire que, pour récompense, nous n'avons été abreuvés que de chagrins et de mortifications... Malgré que nous n'ayons fait de mal à personne, nous avons des ennemis... qui cherchent à nous nuire dans l'esprit de votre majesté... Qu'ai-je fait pour mériter un ordre de départ aussi sec? Quand je me suis mariée, je ne pensais pas que les choses en viendraient là. Le roi mon père, qui m'aime tendrement, m'avait proposé... de me prendre chez lui afin que je pusse faire tranquillement mes couches; mais je l'ai refusé, craignant que cette démarche jetât du louche sur la conduite d'Eugène, et je comptais aller en France. J'ai été malade depuis, et les médecins m'ont dit que je risquais beaucoup si je faisais un si grand voyage,... et alors je me suis décidée à rester à Monza si Eugène était forcé de quitter l'Italie, croyant que votre majesté ne pourrait pas le trouver mauvais; mais je vois que vous ne prenez plus aucun intérêt à ce qui peut m'arriver, ce qui m'afflige profondément. Malgré cela, j'obéirai à vos ordres, je quitterai Milan si les ennemis doivent y venir; mais mon devoir, mon cœur, me font une loi de ne pas quitter mon mari, et puisque vous exigez que je risque ma santé, je veux au moins avoir la consolation de finir mes jours dans les bras de celui qui possède toute ma tendresse... »

Napoléon comprit peut-être ce qu'il y avait eu de dur et d'injuste dans ses procédés, mais il avait trop d'orgueil pour en convenir. Il répondit à la vice-reine que, connaissant la sensibilité de son cœur et la vivacité de son esprit, *il n'était pas étonné de la manière dont elle avait été frappée*, qu'il avait pensé qu'avec son caractère elle ferait de mauvaises couches dans un pays qui était le théâtre de la guerre, que c'était pour cela qu'il avait voulu la faire venir à Paris. « Reconnaissez donc votre injustice, disait-il en finis-

sant, et c'est votre cœur que je charge de vous punir. » Avec le vice-roi, il fut plus rude. Il taxa d'extravagance sa lettre et celle de la princesse, et lui demanda s'il avait perdu la tête d'interpréter ainsi l'ordre qu'il lui avait envoyé, de rattacher à des considérations politiques ce qui y était tout à fait étranger. Sans trop insister sur l'exécution de cet ordre, il prétendit que, Paris ayant cessé d'être menacé par l'ennemi (ce qui, soit dit en passant, était complétement faux), rien ne serait plus simple pour la vice-reine que d'y venir faire ses couches au milieu de sa famille. Cette lettre contient un passage dans lequel l'empereur laissait voir assez disgracieusement combien il lui coûtait de se considérer comme lié envers qui que ce fût par un sentiment de reconnaissance. « Il est fâcheux pour le siècle où nous vivons, disait-il, que votre réponse au roi de Bavière vous ait valu l'estime de toute l'Europe; quant à moi, je ne vous en ai pas fait compliment, parce que vous n'avez fait que votre devoir, et que c'est une chose simple. »

Murat avait enfin déclaré la guerre et commencé les hostilités; mais ses opérations, paralysées par les incertitudes de son esprit, qu'augmentait encore la nouvelle des victoires remportées en Champagne par Napoléon, n'eurent jamais beaucoup d'activité. Il en fit assez pour se perdre auprès de l'empereur des Français, et trop peu pour contenter ses nouveaux alliés. En ce moment encore il négociait avec le vice-roi, avec Napoléon lui-même, et leur faisait espérer, moyennant le partage de l'Italie, qu'il se réunirait à eux pour expulser les Autrichiens. Était-ce de bonne foi qu'il proposait de pareilles conditions? Voulait-il ménager toutes les chances, ou bien la douleur dont il se disait pénétré à la pensée de combattre ses compatriotes, son bienfaiteur, celui qu'il appelait *son meilleur ami*, le disposait-elle à cette nouvelle défection? Tout est possible de la part d'un homme dont le caractère était aussi faible et aussi léger que son cœur était héroïque, et vraisemblablement les pensées les plus contraires prenaient successivement possession de son esprit. Napoléon, à qui il avait écrit, autorisa, le 12 mars, le prince Eugène à accueillir ses ouvertures. « Je reçois, lui disait-il, la lettre que vous m'écrivez avec le projet de traité que le roi vous a envoyé. Vous sentez que cette idée est une folie. Cependant envoyez un agent auprès de ce traître extraordinaire, et faites avec lui un traité en mon nom. Ne touchez pas au Piémont ni à Gênes, et partagez le reste de l'Italie en deux royaumes. Que ce traité reste secret jusqu'à ce qu'on ait chassé les Autrichiens du pays, et que vingt-quatre heures après sa signature le roi se déclare et tombe sur les Autrichiens... Rien ne doit être épargné dans la situation actuelle pour ajouter à nos efforts les efforts de Naples. On fera ensuite ce qu'on voudra, car, après une pareille ingratitude et dans de

telles circonstances, rien ne lie. Voulant l'embarrasser, j'ai donné ordre que le pape fût envoyé... aux avant-postes. J'ai fait savoir au pape qu'ayant demandé, comme évêque de Rome, à retourner dans son diocèse, je le lui ai permis. Ayez donc soin de ne vous engager à rien par rapport au pape, soit à le reconnaître comme à ne pas le reconnaître. »

Cette lettre prêterait à un long commentaire. Je me bornerai à en tirer cette induction, qu'alors que les alliés étaient à quelques lieues de Paris, Napoléon voulait encore conserver Gênes, le Piémont, et n'était pas même décidé à abandonner les états du pape! Cette négociation, si peu sincère de part et d'autre, ne devait pas aboutir; mais, par le seul fait des mouvemens des troupes napolitaines, la plus grande partie de l'Italie avait déjà échappé aux Français. Ancône, Livourne s'étaient rendus. La Toscane, les états de l'église étaient évacués. Gênes et Venise n'étaient guère en mesure de prolonger beaucoup leur défense. La désertion éclaircissait de plus en plus les rangs de l'armée italienne. La population était fort agitée. Le théâtre de la guerre se trouvait transporté du Mincio sur le Pô, et Mantoue était devenue le pivot de la résistance du vice-roi, parce que c'était la seule position où il pût tout à la fois, avec beaucoup d'habileté, faire tête aux Autrichiens venant du nord et aux Napolitains arrivant du midi. La vice-reine, résolue désormais à ne pas se séparer de son mari, vint, le 29 mars, s'enfermer dans Mantoue avec ses enfans.

On touchait au terme de cette longue agonie. Le surlendemain, les alliés entraient à Paris. Peu de jours après, l'empereur était déposé par le sénat, les Bourbons remontaient sur le trône; Napoléon abdiquait, et en acceptant pour lui-même, par le traité de Fontainebleau, la souveraineté de l'île d'Elbe, pour sa femme et pour son fils les duchés de Parme et de Plaisance, il stipulait qu'*il serait donné au prince Eugène un établissement convenable hors de France*.

III.

Le 17 avril, le vice-roi, informé déjà d'une partie de ces grands événemens, conclut avec le maréchal de Bellegarde, sur la proposition de ce maréchal, une convention qui établissait une suspension d'hostilités : les troupes françaises devaient rentrer sur-le-champ dans les limites de l'ancienne France, tandis que les troupes italiennes continueraient à occuper la partie du royaume d'Italie non conquise encore par les coalisés; une députation du royaume d'Italie pourrait se rendre au quartier-général des alliés, et dans le cas où elle n'obtiendrait pas une réponse satisfaisante pour toutes les parties, les hostilités ne recommenceraient que quinze jours après.

Les forteresses d'Osopo, de Venise et de Legnago étaient immédiatement remises aux Autrichiens.

Le vice-roi adressa aux troupes françaises qui allaient repasser les Alpes une proclamation dont il faut citer les principaux passages : « Soldats français! de longs malheurs ont pesé sur notre patrie. La France cherchant un remède à ses maux *sous son antique égide*, le sentiment de toutes ces souffrances s'efface déjà pour elle dans l'espoir du repos, si nécessaire après tant d'agitation... Vous allez reprendre le chemin de vos foyers. Il m'eût été bien doux de pouvoir vous y ramener... Mais... d'autres devoirs... m'ordonnent de me séparer de vous. Un peuple bon, généreux, fidèle, a des droits sur le restant de mon existence, que je lui ai consacrée depuis dix ans... » On a dans ces derniers temps reproché au prince Eugène d'avoir tenu dans cette proclamation, au sujet du changement de gouvernement qui s'opérait en France, un langage peu convenable de la part du lieutenant, du fils adoptif de Napoléon. On oublie que, pendant les premiers mois qui suivirent la restauration, tout le monde s'exprimait dans ce sens, que Napoléon lui-même à Fontainebleau engageait ses anciens soldats à se rallier aux Bourbons. Les événemens des vingt-cinq dernières années ne se présentaient plus aux esprits que comme un rêve à jamais évanoui. Malheureusement cette disposition ne devait pas durer.

L'armée italienne aurait désiré que le prince Eugène devînt roi d'Italie : elle chargea deux de ses généraux d'en exprimer le vœu aux puissances; mais ce vœu n'était pas, à beaucoup près, unanime dans le pays. Un parti autrichien s'y était organisé depuis quelques mois, dans lequel figuraient plusieurs hommes importans tombés en disgrâce auprès du vice-roi. Ce parti avait pris au sérieux les promesses d'indépendance faites par la cour de Vienne. S'il comptait peu d'adhérens dans les classes moyennes, il en avait beaucoup dans la noblesse et aussi dans le peuple, poussé à bout par le poids excessif des impôts et surtout par les abus de la conscription. Le 20 avril 1814, une insurrection éclatait à Milan, dispersait le sénat, pillait son palais; le ministre des finances, que la nature de ses fonctions avait rendu particulièrement odieux au peuple, était assassiné de la manière la plus barbare. La ville se trouvait dans une complète anarchie. C'était à ce moment même que le vice-roi recevait la nouvelle du traité de Fontainebleau, par lequel Napoléon renonçait, pour lui et les siens, à la couronne d'Italie. On lui notifiait en même temps que le royaume d'Italie devait être occupé, au nom des alliés, par l'armée autrichienne. Son rôle était évidemment terminé dans la péninsule. Pour remplir jusqu'au bout ses devoirs envers le peuple qu'il avait si longtemps gouverné, il conclut, le 24 avril, avec le maréchal de Bellegarde, une nouvelle

convention, qui, en stipulant le mode de remise du royaume entre les mains des Autrichiens, garantissait autant que possible les droits et les intérêts de l'armée et des employés civils. Deux jours après, il fit ses adieux au peuple italien par une proclamation dans laquelle il semblait encore conserver quelques illusions sur son avenir. « De nouveaux arrangemens politiques, y disait-il, m'obligent à m'éloigner de vous, et rendent incertain l'accomplissement d'un vœu qu'il me fut bien possible de laisser échapper une fois lorsque vous l'aviez vous-même manifesté mille... Vous pouvez me devenir étrangers, mais indifférens, jamais... Et vous, brave armée italienne,... peut-être ne me verrez-vous plus à votre tête et dans vos rangs, peut-être n'entendrai-je plus vos acclamations; mais si jamais la patrie vous rappelle aux armes, vous aimerez encore, au fort du combat, à vous rappeler le nom d'Eugène. »

Il quitta ensuite l'Italie, qu'il ne devait plus revoir, et, après avoir conduit sa femme à Munich, il partit pour Paris, où les souverains alliés étaient encore réunis, et où sa mère le pressait de venir veiller à l'accomplissement de la promesse que contenait en sa faveur le traité de Fontainebleau. Il y fut très bien accueilli, tant par les souverains que par Louis XVIII et sa famille. La conduite qu'il avait tenue dans les dernières circonstances, et qui faisait un tel contraste avec celle de bien d'autres personnages, appelait sur lui l'estime et la sympathie générales. La joie d'un triomphe inespéré inspirait alors d'ailleurs à ceux que la fortune venait de relever, après les avoir si longtemps accablés, des sentimens de bienveillance et de courtoisie que de nouvelles collisions devaient bientôt étouffer. Dans une lettre qu'Eugène écrivait à la princesse Auguste, il lui parlait en ces termes de l'accueil dont il était l'objet : « Je suis vivement touché de la manière dont je suis traité par tout le monde; amis, ennemis de toutes les nations, on me témoigne la plus haute estime. Les Français désireraient beaucoup que je fusse encore utile à leur malheureux pays;... mais j'ai tenu avant tout à rester indépendant. J'espère bien que tu n'auras pas cru un seul moment à la nouvelle du journal sur ma nomination comme maréchal de France. Puisque je ne te l'ai pas mandé, c'était faux. » Ce bruit avait couru en effet, et généralement on y avait ajouté foi. Comme je le disais tout à l'heure, on était tellement disposé à considérer comme un rêve l'édifice politique qui venait de s'écrouler, qu'au dire de bien des gens c'était, après tout, une rare bonne fortune pour un simple gentilhomme comme M. de Beauharnais de se trouver à trente-trois ans maréchal de France.

Dès ce moment pourtant, Eugène, par suite peut-être des confidences qu'il recevait, augurait mal de la tranquillité à venir de la France. Voici ce qu'il en écrivait à sa femme : « Retiens bien ceci,

et pour toi seule : ce n'est pas encore fini en France, et je plains du fond du cœur ce malheureux pays. » La correspondance du prince Eugène est plus explicite quant à ses rapports avec les souverains et les ministres étrangers. Elle s'étend complaisamment sur l'accueil que lui firent les empereurs, les rois et les princes, l'empereur Alexandre surtout. Ce monarque, naturellement généreux et prodigue de démonstrations, lui témoignait la plus grande bienveillance. « L'empereur, écrivait-il, est venu passer une journée chez ma sœur (à Saint-Leu), et tu ne peux te faire une idée combien il a été bon et aimable pour nous. Je lui ai parlé de nos intérêts, et il m'a assuré avec une grâce parfaite qu'il se chargerait de notre sort, qu'il espérait qu'il serait beau, quoique, a-t-il dit, il ne le serait jamais autant que nous le méritions. Je t'ai déjà mandé que les autres souverains m'avaient parfaitement reçu; j'ai vu ce matin leurs ministres, ils m'ont tous promis de l'intérêt... »

Eugène ne se dissimulait pourtant pas les difficultés qui s'opposaient à ce qu'il obtînt une pleine satisfaction. « D'après ce que j'ai appris, disait-il, il ne faut pas nous attendre à être trop bien traités. Chacun veut partager le gâteau; c'est énorme ce que chacun a la prétention d'avoir, et il est bien vrai de dire que les liens de famille les plus sacrés sont comptés pour rien en politique... Je ne sais plus quel coin on prendra pour nous assurer un établissement. » Quelques jours après, il écrivait encore à sa femme : « J'ai vu hier l'empereur Alexandre, et il m'a dit que je n'avais à me mêler de rien, qu'il se chargeait de tout, et qu'il avait l'amour-propre de croire que je serais content de lui. Je ne puis te dire combien il est bon et aimable pour tout ce qui regarde ma famille. »

Sur ces entrefaites, l'impératrice Joséphine, à qui l'empereur de Russie venait de faire une visite dans laquelle il l'avait comblée des attentions les plus recherchées, mourut presque subitement. Eugène reçut, à cette occasion, de nombreux témoignages de sympathie, et tous les souverains lui donnèrent des marques d'intérêt. L'empereur Alexandre, au moment de partir pour l'Angleterre, alla passer une journée à Saint-Leu avec lui et sa sœur.

Il avait été résolu que le partage des dépouilles de l'empire français ne se ferait qu'à Vienne, où les souverains et les cabinets étaient convenus de se réunir en congrès dans le cours de l'année. Eugène dut se résigner à attendre que ce congrès eût décidé de son sort. Il ne tarda point à quitter Paris pour retourner à Munich. Lorsqu'il alla prendre congé de Louis XVIII et des princes et princesses de sa famille, ils le reçurent avec la même bienveillance qu'à son arrivée, et lui parlèrent de la mort de sa mère en termes dont il fut très touché. Tous ses soins tendaient à entretenir les dispositions favorables de l'empereur de Russie, qui exerçait alors en Europe la principale

influence. Une lettre que ce monarque lui écrivit de Londres donne la mesure des relations qui existaient entre eux. « J'ai été bien touché, y dit l'empereur, de toute l'amitié que votre altesse impériale m'a témoignée... Je la prie de croire que j'y attache un prix infini, et que, de mon côté, je lui ai voué l'attachement le plus vrai et le plus inaltérable. Pardonnez-moi l'expression; mais votre caractère, votre âme, me conviennent si fort, que je suis fier de votre amitié. Je ne désire rien tant que d'être à même de vous prouver par des faits la sincérité de la mienne. »

Quelque flatteuses que soient ces expressions, elles ont, ce me semble, quelque chose de guindé qui semble indiquer un parti-pris de générosité plutôt que l'élan d'un sentiment vif et profond. Je l'ai déjà dit : l'empereur Alexandre était très démonstratif; il était de plus très susceptible d'engouement pour les personnes avec qui il se trouvait en relation dans des circonstances propres à frapper son imagination; enfin un peu de charlatanisme ou, si l'on veut, un extrême désir de plaire se mêlait à ce qu'il y avait de réel dans ses entraînemens. C'étaient là, de la part d'un prince aussi puissant, de grands moyens de séduction. Bien des gens s'y sont successivement laissé prendre. Il n'est pas étonnant qu'Eugène, habitué aux rudes façons de Napoléon, se soit exagéré ce qu'il y avait d'ailleurs de réel dans la bienveillance qu'Alexandre lui témoignait avec tant de courtoisie.

Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble qu'on éprouve un sentiment pénible à voir le fils adoptif de Napoléon poursuivre avec tant de persistance les bonnes grâces du souverain qui avait voué une implacable haine à l'empereur déchu, et qui, plus qu'aucun autre, avait contribué à sa perte. Cela contrarie un peu les idées, justes d'ailleurs, qu'on aime à se faire du caractère de l'ancien vice-roi. Je me hâte de dire que ce scrupule, ce blâme ne venaient alors à l'idée de personne, pas même des bonapartistes les moins suspects. Rien ne prouve mieux à quel point l'intolérable despotisme de Napoléon avait faussé tous les rapports, dénaturé toutes les idées, et combien il était alors universellement condamné par l'opinion.

Le congrès se réunit vers la fin de septembre. Le prince Eugène arriva presque aussitôt à Vienne pour veiller à ses intérêts. A en juger par une lettre qu'il écrivit quelques jours après à sa femme, la première impression qu'il en éprouva ne fut pas très favorable. « J'ai été bien reçu par tous les souverains, lui disait-il; malgré cela, je suis charmé que tu ne sois pas venue; tu y serais au milieu d'une foule immense de princes et de princesses, et toutes les politesses du monde t'auraient pourtant mise dans un rang déplacé... Je doute qu'on te rendît ce qui t'appartient. J'en juge par moi, qui n'ai pas même l'honneur d'un factionnaire à ma porte... » Quelques grands personnages se tenaient à l'égard du prince dans une froide réserve;

sa situation ne tarda pourtant pas à s'améliorer, au moins en apparence. L'empereur Alexandre continuait à le traiter avec une sorte d'ostentation de bienveillance et même d'affection. Il faisait presque chaque jour avec lui de longues promenades à pied. Ces démonstrations devaient nécessairement ramener au prince bien des gens qui s'étaient d'abord tenus éloignés de lui.

Eugène demandait deux choses au congrès : la levée du séquestre mis en Italie sur ses propriétés privées et la réalisation de la promesse qu'on lui avait faite d'une souveraineté. Aucun obstacle sérieux ne s'opposait à la levée du séquestre, qui n'eut lieu cependant qu'après bien des retards. La question de la souveraineté présentait de bien autres difficultés. Nous avons vu celle qui résultait de l'avide ambition des puissances, trouvant à peine à se satisfaire dans le partage des immenses débris de l'empire napoléonien. Une autre difficulté non moins grave, plus grave peut-être, c'était l'entraînement assez naturel des gouvernemens fondés sur le principe de la légitimité à ne rien laisser subsister du système qui avait naguère dominé la moitié de l'Europe, renversé bon nombre de dynasties séculaires, humilié et amoindri dans leur existence celles même qu'il ne renversait pas. Il semblait à bien des esprits qu'aussi longtemps qu'on n'aurait pas fait disparaître les derniers vestiges d'un tel bouleversement, les trônes relevés ne seraient point en sûreté. Déjà on pensait à enlever Napoléon de l'asile que lui avait assigné un traité solennel, et d'où, par son seul voisinage, il menaçait la France et l'Italie; déjà on parlait de retirer à sa femme et à son fils le petit duché de Parme; déjà même on agitait la question du détrônement de Murat, accusé de n'avoir pas exécuté de bonne foi les engagemens qu'il avait pris en se réunissant aux alliés. Le moment où l'on se préparait, dans l'intérêt de la légitimité, à supprimer, au mépris des traités les plus solennels, tout ce qui subsistait encore de l'ordre de choses naguère renversé, semblait peu favorable à la création d'une souveraineté qui se serait présentée aux esprits comme une relique de cet ordre de choses si odieux, d'autant plus que le traité de Fontainebleau n'en imposait pas l'obligation aux puissances, puisqu'il ne stipulait pour le prince Eugène qu'un *établissement convenable*.

Aussi, à l'exception de l'empereur de Russie, qui se considérait comme lié par ses promesses tant de fois répétées, et du roi Maximilien, dont le ministre même, tout occupé à soutenir les intérêts assez compromis de la Bavière, n'apportait pas une bien grande chaleur à la défense de ceux du prince Eugène, celui-ci ne trouva-t-il aucun appui réel dans le congrès, bien que tout le monde lui donnât de bonnes paroles. La France et l'Autriche étaient au fond

contraires à ses prétentions. M. de Talleyrand disait, de ce ton d'oracle avec lequel il prêchait maintenant le dogme de la légitimité, qu'Eugène de Beauharnais, sujet du roi de France, n'avait rien à demander au congrès, et devrait se contenter de ce qui conviendrait à son souverain. Ce n'était pas là, il est vrai, le langage officiel. Par ménagement pour l'empereur Alexandre, on mit successivement sur le tapis divers projets pour l'établissement de son protégé, sans s'arrêter à aucun. Tantôt il s'agissait de lui donner la ville de Trèves avec un arrondissement convenable, tantôt le duché de Deux-Ponts agrandi, tantôt les Iles-Ioniennes. Déjà cependant l'idée de réduire ce qui lui avait été promis à un grand apanage en Bavière, dans les états de son beau-père, commençait à prendre quelque consistance. Il paraît que le plénipotentiaire bavarois lui-même, le prince de Wrède, avait eu de bonne heure cette pensée. On l'insinua à Eugène; pour la lui rendre plus acceptable, on lui fit entrevoir comme une sorte d'appendice de cet apanage le gouvernement des provinces réunies à la Bavière par suite des arrangemens et des échanges territoriaux dont on s'occupait alors. Il rejeta bien loin ces propositions et crut pouvoir les considérer comme définitivement avortées. L'attitude de l'empereur Alexandre l'encourageait dans sa résistance. Le 7 février 1815, lorsque le congrès semblait tirer à sa fin, ce prince lui disait encore : « Je vous ai donné ma parole, et je ne puis partir d'ici que vos affaires ne soient terminées. »

On en était là lorsque la nouvelle de l'entreprise de Napoléon partant de l'île d'Elbe pour aller reconquérir la France vint jeter dans le congrès le trouble et la terreur. Eugène, qui, par une de ces illusions d'optimisme auxquelles il était assez enclin, se croyait sur le point d'atteindre la réalisation de ses espérances, comprit dès le premier moment tout ce que cet événement avait de malheureux pour lui et le prétexte que pourraient y trouver ses adversaires pour rétracter les promesses dont il sollicitait l'accomplissement. On sait que la terrible nouvelle surprit le congrès au milieu d'une fête donnée par l'impératrice d'Autriche. Par un hasard singulier, Eugène n'avait pu s'y rendre. Son absence parut suspecte, et lorsqu'il rentrait, à minuit, à son hôtel, des agens de police en occupaient déjà les abords. Il se hâta de voir les souverains et les ministres pour dissiper les soupçons qu'ils pouvaient avoir conçus sur son compte, pour leur donner l'assurance qu'autant il avait été jadis fidèle à Napoléon lorsque des devoirs sacrés le liaient envers lui, autant il le serait désormais à ceux que lui imposerait la situation nouvelle dans laquelle on le placerait, pourvu qu'on ne voulût pas l'obliger à servir contre la France. Alexandre comprit ce langage, et lui promit de nouveau de ne pas l'abandonner. Les autres souverains et leurs

conseillers se montrèrent également convaincus de sa bonne foi et de la droiture de ses intentions.

En ce moment, le succès de la tentative de Napoléon était encore incertain; quelques jours après, il ne paraissait plus douteux. Le 19 mars, le prince Eugène écrivait à sa femme : « On regarde déjà les Bourbons comme perdus et l'empereur Napoléon de nouveau sur le trône. On ne pense qu'à la haine personnelle qu'on lui portait, et, sans trop savoir si c'est bonne ou mauvaise politique, on se prépare à porter de nouveaux coups en France. Moi, je reste calme au milieu de cet orage; je demande un sort pour mes enfans, et je ne servirai jamais contre mon ancienne patrie. »

Le lendemain du jour où cette lettre fut écrite, Napoléon, on le sait, entrait à Paris. Eugène put bientôt s'apercevoir que les soupçons qui s'étaient élevés contre lui n'étaient dissipés qu'en apparence. Il sut qu'au moment même où, suivant ses expressions, *on l'accablait de politesses et de protestations d'estime*, on doublait autour de lui le nombre des espions, dont quelques-uns passaient la nuit dans un fiacre devant sa porte. Des courriers qui lui apportaient des lettres de Munich furent arrêtés, ces lettres saisies. S'il faut en croire un récit qui pourrait bien n'être que l'exagération des faits que je viens d'indiquer, la position du prince Eugène aurait même pris un moment un caractère assez menaçant. La police wurtembergeoise aurait intercepté deux lettres que lui écrivaient de Paris, par une occasion particulière, la reine Hortense et M. de Lavalette, et qui étaient naturellement conçues dans un sens favorable à la révolution du 20 mars; le congrès, en ayant pris connaissance, aurait cru y trouver la preuve de la complicité de l'ancien vice-roi dans cette révolution; l'empereur Alexandre se serait vu assailli de remontrances et même de reproches sur les rapports intimes qu'il continuait à entretenir avec un homme qui trahissait les intérêts de l'Europe. Tout étourdi de ces reproches, Alexandre aurait envoyé au prince un de ses aides-de-camp de confiance, Czernicheff, qui, en lui remettant les lettres ouvertes dans le congrès, lui aurait déclaré qu'après ce qui venait de se passer, l'empereur était obligé de rompre toutes communications avec lui. Eugène, d'abord consterné, se serait rassuré après avoir pris connaissance des lettres qu'on lui remettait toutes décachetées; il se serait rendu chez l'empereur, qui, les relisant froidement et à tête reposée, lui aurait avoué qu'il n'y trouvait rien de ce que le congrès avait cru y voir, l'aurait embrassé et aurait promis de lui faire rendre justice.

Ce récit, je le répète, me paraît inexact et exagéré, et il ne concorde pas avec la correspondance que j'ai sous les yeux. On y trouve bien une lettre dans laquelle le prince Eugène, ayant appris par le général Czernicheff qu'il doit renoncer aux témoignages flatteurs de

confiance et d'amitié sur lesquels, dit-il, l'empereur lui permettait de compter journellement, lui en exprime sa profonde affliction, lui annonce l'intention de quitter immédiatement Vienne, où sa position est devenue insupportable, pour aller à Munich chercher des consolations dans le sein de sa famille, et témoigne l'espérance que sa conduite, en justifiant la bienveillance dont l'empereur l'a jusqu'alors honoré, la lui fera un jour recouvrer tout entière; mais rien dans cette lettre ne fait la moindre allusion à la scène qui aurait eu lieu dans le congrès. Il n'en est pas question non plus dans la réponse de l'empereur, qui lui exprime son regret de ce qu'il a mal compris le message de Czernicheff, dont le seul but était de lui expliquer que les événemens récemment survenus rendaient nécessaire une sorte de circonspection dans leurs relations sans altérer *la tendre amitié* et *la véritable estime* qu'il lui portait.

Une lettre du prince Eugène à M. de Metternich, écrite vers la même époque, jette quelque jour sur cette situation. Il en résulte que ce ministre lui avait fait parvenir, dans une forme amicale, des avertissemens sur des accusations d'intrigues et de complots dont il était l'objet; mais il en résulte aussi que ces avertissemens ne reposaient sur rien de précis et de déterminé, car Eugène, en témoignant sa douleur de voir ainsi méconnaître sa loyauté et en remerciant d'ailleurs M. de Metternich, le prie de lui donner des informations plus détaillées sur ces accusations.

Grâce à l'insistance de l'empereur de Russie, le congrès prit enfin une résolution pour fixer le sort du prince : on lui offrit en toute souveraineté la petite principauté de Ponte-Corvo, située sur les frontières du royaume de Naples et des états de l'église, qu'on aurait arrondie dans la proportion nécessaire pour en porter la population à cinquante mille âmes; il n'aurait pu d'ailleurs y résider qu'avec le consentement de l'Autriche. Outre ses biens personnels en Lombardie, il aurait conservé, dans les Légations, les dotations que lui avait données l'empereur Napoléon; enfin le château de Bayreuth, en Bavière, avec ses dépendances, lui aurait été donné en propriété pour lui servir de résidence habituelle. Peu satisfait d'un arrangement qui restait si fort au-dessous de ses premières espérances, Eugène refusa la proposition du congrès et demanda que les puissances, en reconnaissant ses droits à obtenir un établissement souverain, indépendant et convenable pour lui et sa famille, s'engageassent à le lui procurer dès que les circonstances le permettraient. Ce contre-projet, appuyé par l'empereur Alexandre, fut agréé.

Les affaires du prince étant ainsi terminées ou plutôt ajournées, il partit pour Munich avec le roi de Bavière. Ses lettres à la princesse Auguste prouvent que depuis quelque temps déjà il désirait aller la rejoindre, et que s'il ne l'avait pas fait plus tôt, c'était dans la

crainte d'exciter des soupçons en se montrant trop pressé de quitter Vienne après le 20 mars. Il avait même un moment craint qu'on ne s'opposât à son départ. Cela n'est guère d'accord avec ce qu'on lit dans quelques ouvrages historiques, qu'on le renvoya en Bavière parce qu'il avait tenté je ne sais quelle démarche en faveur de Napoléon. Tout ce que je viens de raconter exclut, à mon avis, la possibilité d'une pareille démarche de sa part. Cependant une lettre que l'empereur Alexandre lui écrivit quelque temps après, le 18 juillet, un mois après la bataille de Waterloo, pourrait faire supposer qu'Eugène, dans un sentiment qui, en tout cas, ne mériterait que des éloges, avait essayé, au moins indirectement, de détourner de son pays natal la formidable attaque qui le menaçait. Voici les passages les plus saillans de cette lettre, dont la bienveillance générale n'exclut pas un certain ton de reproche : « ... J'espère que votre altesse me saura quelque gré maintenant des conseils que mon amitié pour elle m'a autorisé à lui donner à Vienne. Vous vous serez convaincu que mes calculs, loin d'avoir été exagérés, sont restés encore bien au-dessous de ce que les événemens ont prouvé, quand je vous soutenais que les forces que nous mettions en campagne étaient telles qu'il n'y avait pas de chances de revers pour nous à craindre, et qu'à la longue du moins la réussite était certaine... Une bataille rangée a suffi pour anéantir les moyens de résistance que Napoléon avait organisés, et dans dix-huit jours de campagne les alliés étaient à Paris. Voilà les bienfaits que la France doit au retour de Napoléon. Après l'avoir compromise et brouillée avec l'Europe entière, après avoir bouleversé son administration intérieure, après y avoir réveillé l'esprit de jacobinisme le plus exalté,... enfin après avoir trompé la France sur les moyens militaires de défense qu'il avait organisés,... il a adopté le plan d'opération le plus absurde,... et après avoir sacrifié l'armée dans une seule bataille, il a abdiqué une seconde fois, et, sauvant sa propre vie, il a abandonné la France à son malheureux sort... Tels sont ses hauts faits et tels sont les reproches que doivent s'adresser ses adhérens... Du reste, vous connaissez mes sentimens, mes principes, et persuadez-vous que partout où je pourrai être utile à la France,... j'y emploierai tous mes soins. » Dans cette dernière phrase, l'empereur répondait à une lettre par laquelle le prince Eugène avait fait appel à la *magnanimité de sa politique généreuse et libérale pour préserver la France des maux d'une guerre étrangère et des malheurs plus terribles des discordes intérieures.*

Avant la clôture du congrès, par conséquent avant la bataille de Waterloo, et lorsque l'empereur Alexandre était encore à Vienne, Eugène lui avait écrit une autre lettre qui prouve, de sa part, une étrange persistance à espérer. Apprenant que l'Autriche ne con-

serverait pas les légations de la Romagne, et ne sachant pas encore qu'on s'était décidé à les rendre au pape, il demandait s'il ne serait pas possible de les lui donner à lui-même, rappelant que l'empereur en avait eu un moment la pensée. Une semblable idée n'était plus qu'un rêve dans les conjonctures où l'on se trouvait et avec le mouvement qui emportait alors tous les esprits. Eugène finit par comprendre qu'il devait se résigner à ne pas prendre place parmi les souverains. Sa position fut enfin fixée, au mois de novembre 1815, par une déclaration des cabinets réunis à Paris. Au lieu d'une cession territoriale, on exigea en sa faveur du roi des Deux-Siciles, récemment rétabli dans ses états continentaux, une indemnité de 5 millions. Le pape lui restitua de très bonne grâce les propriétés que Napoléon lui avait données dans les Légations. Il vendit à l'Autriche ses biens meubles et immeubles de Lombardie. Le roi de Bavière lui conféra la principauté d'Eichstadt, dont le prix fut payé avec l'indemnité napolitaine, le créa duc de Leuchtenberg, et lui assura dans ses états un rang qui venait immédiatement après celui des princes de la maison royale.

Quelque inférieure que fût une pareille situation, non-seulement à celle qu'Eugène avait longtemps occupée, mais à ce qu'il lui avait été permis d'espérer encore quelques mois auparavant, il pouvait s'estimer heureux en comparant sa destinée à celle des autres membres de la famille de Napoléon, privés de tous leurs honneurs et placés, sous la stricte surveillance de la police européenne, dans des résidences dont il leur était interdit de s'éloigner. L'affection et la bonté de son beau-père lui assuraient à Munich une existence honorable; mais il y était en quelque sorte relégué, et en réalité il lui eût été difficile de voyager hors de la Bavière. Depuis le 20 mars, tout ce qui avait tenu à Napoléon était pour le gouvernement français, pour les alliés et pour les opinions alors triomphantes, un objet de suspicion et de terreur. Vainement le prince, par l'extrême circonspection de sa conduite, s'efforçait, en ce qui le concernait, de calmer ces inquiétudes; il ne pouvait empêcher qu'en France la pensée des mécontens ne se portât souvent sur lui, que son nom ne fût prononcé dans les conciliabules des conspirateurs, inscrit dans leurs proclamations, et le gouvernement français, qui le faisait surveiller de très près, se persuadait parfois qu'il n'était pas étranger à ces complots dont les auteurs, pour inspirer confiance à ceux qu'ils voulaient entraîner, feignaient de compter sur son concours. Des actes d'humanité auxquels il n'aurait pu se refuser sans renier son passé, sans encourir à juste titre le reproche d'ingratitude et de cruauté, suffisaient d'ailleurs pour entretenir les soupçons des esprits prévenus. Comment eût-il pu s'abstenir de venir au secours d'anciens compagnons d'armes, maintenant proscrits et dénués de

toutes ressources? Comment, lorsque M. de Lavalette, son ancien ami, fut parvenu à se soustraire à la peine capitale, aurait-il pu lui dénier un asile? Plus tard, apprenant que Napoléon, dans sa captivité de Sainte-Hélène, manquait d'argent, il lui fit parvenir, à ce qu'il paraît, des sommes considérables. Il écrivit même à l'empereur Alexandre une lettre qui tendait à obtenir, pour l'ancien maître de l'Europe, l'adoucissement des traitemens rigoureux auxquels il était soumis. Tout cela certes était bien naturel; malheureusement il est des époques où il suffit, pour se compromettre, de remplir les devoirs les plus sacrés.

L'empereur de Russie était le seul appui du prince Eugène contre la défiance et les soupçons dont il se voyait l'objet. Aussi ne négligeait-il rien pour se ménager cet appui si précieux; mais, malgré tous ses efforts, leurs relations devenaient peu à peu plus rares et plus froides, tant par l'effet du temps écoulé que par celui des modifications que les circonstances apportaient dans les idées du mobile autocrate. L'esprit révolutionnaire et bonapartiste, un moment comprimé, reparaissait en France. L'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, étaient livrées, soit à des agitations menaçantes, soit même à des bouleversemens éphémères. Alexandre, effrayé de l'avenir que ces mouvemens préparaient à l'Europe, commençait à se repentir des encouragemens qu'il avait prodigués aux idées libérales, aux propagateurs plus ou moins sincères du libéralisme, à tout ce qui n'était pas en accord avec le système des monarchies légitimes et du pouvoir absolu. Il ne soupçonnait pas Eugène de complicité avec les agitateurs, et lorsque ce prince lui écrivait pour se justifier des imputations calomnieuses par lesquelles on essayait de le compromettre, il lui répondait de manière à lui prouver que ces rumeurs n'avaient fait aucune impression sur son esprit; mais cependant il eût craint, en reprenant avec lui des relations intimes, de donner lieu à de fâcheuses interprétations. En 1818, l'empereur, qui à cette époque n'avait pas encore complétement abjuré son libéralisme, revenant du congrès d'Aix-la-Chapelle et faisant une visite à la cour de Wurtemberg, avait permis à Eugène de venir le trouver à Mergentheim, où ils avaient eu ensemble un long entretien. Il y avait été à peu près convenu qu'ils se reverraient à Saint-Pétersbourg; mais lorsque Eugène crut, à plusieurs reprises, pouvoir rappeler à son puissant protecteur la promesse qu'il lui avait faite de le recevoir dans sa capitale, Alexandre ajourna cette visite, puis fit comprendre au prince qu'à son grand regret elle ne pourrait avoir lieu tant que les circonstances générales de l'Europe n'auraient pas changé. Toute cette correspondance est triste à lire. Malgré la courtoisie de la forme, il est facile de comprendre, en parcourant les lettres de l'empereur, que ses sentimens de 1814 et de 1815 ont subi de grandes altérations.

Le duc de Leuchtenberg s'en rendait compte très certainement, alors même qu'il s'efforçait avec tant de persévérance d'entretenir ou plutôt de ranimer une bienveillance qui était sa seule ressource.

Je ne connais rien de plus mélancolique que l'existence de ce prince, dont toute la jeunesse s'était passée dans les travaux de la guerre et du gouvernement, et qui, au moment même où ses facultés avaient atteint leur plein développement, arrêté tout à coup au milieu de la plus brillante carrière, réduit à une entière inaction, sans espérance d'en sortir jamais, n'avait plus, ne pouvait plus avoir d'autre préoccupation que de s'annuler pour échapper aux soupçons, et de chercher à obtenir, comme une sauvegarde contre ses ennemis, quelques témoignages du bon vouloir d'un souverain qui, de son côté, ne croyait pouvoir les lui accorder qu'avec réserve. Une pareille situation devait affecter bien cruellement l'ancien vice-roi d'Italie; mais nous manquons de renseignemens sur ce qui se passait dans son âme, sur les occupations, les distractions qui remplirent les derniers temps de son existence.

Elle ne devait pas se prolonger beaucoup. Au commencement de l'année 1823, une première attaque d'apoplexie avait mis sa vie en péril. Une seconde l'emporta le 21 février 1824, lorsqu'il n'avait pas encore accompli sa quarante-troisième année. La duchesse de Leuchtenberg était destinée à lui survivre très longtemps. Il avait eu, avant de mourir, la consolation de marier l'aînée de ses filles au fils du roi de Suède, de ce Bernadotte qui, seul, était parvenu, au milieu de la restauration de toutes les anciennes dynasties, à se maintenir sur le trône où l'avait appelé le vœu de la nation suédoise. Eugène ne pouvait prévoir que, quelques années après, à la suite de révolutions nouvelles, l'aîné de ses fils épouserait la reine de Portugal, et le second la fille de l'empereur Nicolas.

Dans l'étude que je viens de consacrer aux *Mémoires* et à la *Correspondance du prince Eugène*, je crois lui avoir rendu une pleine justice. Je le répète, ce n'était pas un homme de génie, un grand homme; mais, par son caractère droit et loyal, sa modération, son bon sens, ses talens, il occupe certainement un rang distingué et à quelques égards une place à part entre les personnages qui ont joué un rôle considérable au commencement de ce siècle. Certains lecteurs me trouveront peut-être bien sévère pour l'empereur Napoléon. Ce n'est pas que j'aie cherché l'occasion de le rabaisser. Je ne suis nullement enclin à amoindrir ces grandes gloires qui forment la partie la plus éclatante du domaine intellectuel de l'humanité; mais il est une vérité que les nombreux documens publiés depuis quelques années sur la période napoléonienne mettent de plus en plus en lumière. Si l'on trouve dans ces documens de nouveaux motifs d'admirer les facultés prodigieuses et l'activité sans limites comme sans exemple dont

Napoléon fit preuve presque jusqu'à la fin de sa carrière, on y acquiert de plus en plus la conviction que l'époque pendant laquelle il suivit une politique sage et pratique, une politique qui pût le conduire ailleurs qu'à des abîmes, est renfermée dans des limites bien étroites. Ce serait lui donner beaucoup trop d'étendue que de supposer qu'elle a duré jusqu'à la fin du consulat. Lorsque Napoléon arriva à l'empire, il était déjà engagé, par son ambition déréglée, par son mépris du droit des gens et des convenances des autres états, dans une voie de perdition d'où sans doute il lui était encore possible, mais déjà difficile de sortir. Veut-on se faire une juste idée de ce qu'il fut dans son meilleur temps, de ses titres les plus incontestables à l'admiration du monde? Qu'on lise le sixième volume, tout récemment publié, de sa *Correspondance*, celui qui contient l'histoire de la première année du consulat. Quelle prodigieuse intelligence, chez ce jeune soldat jusqu'alors nourri dans les camps, des vrais besoins de la société, des conditions de l'ordre et du gouvernement, de ce que réclamait, de ce que permettait l'état de la France! Quelle habileté merveilleuse à rétablir le principe d'autorité, à tirer d'un pays en apparence ruiné et épuisé des ressources inattendues, à les proportionner aux nécessités de la situation! Quelle modération dans les vues et dans les projets! quelle adresse à manier les hommes, à ménager leur amour-propre, à les faire concourir au succès de ses desseins, sans se préoccuper de leur passé ni même des griefs personnels qu'il pouvait avoir contre eux! En y regardant de près, on aperçoit, il est vrai, dans ce tableau si brillant quelques points noirs, on entrevoit le germe des vices encore presque cachés qui finiront par étouffer ou par paralyser tant de grandes qualités. Le sentiment intime du bien et du mal, par conséquent celui du droit, le respect de la vérité, l'instinct de l'humanité, manquaient à Napoléon, et lorsque ces grands mobiles, qui ne suffisent pas toujours pour préserver les hommes puissans des entraînemens de l'orgueil et du despotisme, leur font défaut, lorsque de plus ils ont le malheur d'atteindre un degré d'omnipotence qui leur permet, pour quelque temps, de ne compter avec aucun obstacle, leur intelligence, quelque forte, quelque vaste qu'elle puisse être, finit nécessairement par succomber. Napoléon en était à ce point lorsqu'il disait, je ne sais plus en quelle occasion, que *c'était une folie de lui résister*. Évidemment ce jour-là il croyait être quelque chose de plus qu'un homme.

L. DE VIEL-CASTEL.

L'ANGLETERRE

ET

LA VIE ANGLAISE

XI.

LA PANTOMIME, LA COMÉDIE ET LES ACTEURS.

Les théâtres échappaient autrefois en Angleterre à la main de l'état. Vers 1736, une comédie de Fielding, intitulée *Pasquin* et jouée au théâtre de Haymarket, appela l'attention du gouvernement sur les satires politiques de la scène. Une autre pièce, *la Princesse dorée*, avait été présentée au directeur d'un petit théâtre qui s'élevait alors dans *Goodman's Fields*, M. Gifford. Cette pièce était remplie d'attaques grossières contre le cabinet, le parlement et le roi George II. Gifford, effrayé sans doute de la responsabilité qu'il allait assumer en faisant jouer un tel ouvrage, prit avec lui le manuscrit et le porta au premier ministre, qui profita de la circonstance pour faire voter au parlement un acte connu sous le nom de *licencing bill*. Les deux premiers ouvrages arrêtés par la censure furent *Gustave Vasa*, par Henri Brook, et *Eleonora*, par Thompson. Dans les deux cas, le public anglais fut tellement indigné de cette nouvelle restriction apportée à la liberté du théâtre qu'une souscription s'ouvrit en faveur des auteurs et produisit plus de mille livres sterling. Aujourd'hui les salles de spectacle sont placées à Londres sous l'autorité du lord chambellan. Les pièces de théâtre, avant d'être représentées, doivent être lues et recevoir l'approbation d'un fonc-

tionnaire connu sous le nom de *licencer of plays*. Cette espèce de censure constitue une anomalie dans un pays où la presse jouit d'une liberté absolue. Je dois pourtant dire que le *licencer* est un magistrat indépendant du ministère, et que ses pouvoirs auraient sans doute cessé depuis longtemps, s'il ne les exerçait avec une extrême discrétion. Dans la plupart des changemens imposés aux manuscrits dramatiques, il se borne à protéger le caractère des personnes et souvent celui des acteurs eux-mêmes en effaçant les noms propres ou les allusions trop directes. A côté des théâtres proprement dits se sont élevées depuis quelques années des salles de concerts et de divertissemens qui ne relèvent point de l'autorité du *lord chamberlain*. Ces dernières font aux salles de spectacle régulières (*licenced*) une concurrence alarmante : on y joue de petites pièces ou tout au moins des scènes qui attirent tous les soirs une grande affluence de curieux. Beaucoup d'Anglais préfèrent ces endroits-là, parce qu'ils y jouissent de plus de liberté qu'au théâtre; ils y fument leur cigare et y boivent leur verre de bière. Les théâtres de Londres viennent même de lancer contre les représentations dramatiques dans les *music halls* une action judiciaire dont il est difficile de prévoir les conséquences. Tout porte cependant à croire que, sans nuire à la prospérité des nouveaux établissemens, les tribunaux leur interdiront d'envahir le domaine de la scène.

Telle est la constitution des diverses salles de plaisir dans leurs rapports avec l'état; mais c'est surtout le monde des théâtres qu'on désire connaître. Le drame ne pouvait nous apprendre que peu de chose sur les mœurs anglaises (1). En sera-t-il de même de la pantomime et de la comédie? Dans des genres moins importans, nous découvrirons peut-être une trace plus profonde du caractère national. Le rire, cette faculté qui, selon certains physiologistes, sépare l'homme des animaux, distingue aussi entre elles les races humaines.

I.

Un écrivain français qui avait passé quelques jours à Londres, et qui était allé un soir au spectacle, me parlait, l'année dernière, avec étonnement du caractère *puéril* de la scène anglaise. On était alors au temps de Noël, et il ignorait en sa qualité de voyageur que dans toute la Grande-Bretagne cette époque de l'année appartient aux enfans. Ils règnent pendant six semaines en véritables petits despotes, non-seulement sur le foyer domestique, mais aussi sur les divertissemens publics. On peut trouver à cela deux raisons, d'abord les vacances d'hiver, qui coïncident avec les fêtes de Noël, et aussi une

(1) Voyez la livraison du 15 avril dernier.

vague réminiscence religieuse. Il ne faut pas oublier qu'en Angleterre surtout le théâtre est sorti de l'église. Les anciens prêtres catholiques, avec leurs *mystères*, leurs *moralités*, leurs *miracles*, ont été sur la terre actuelle du protestantisme les premiers *theatrical managers*. Aujourd'hui, il est vrai, le théâtre s'est tout à fait séparé du culte; mais il n'en est pas moins resté dans les mœurs certaines traces de l'union primitive que la réformation elle-même et le progrès des lumières n'ont pu effacer entièrement. La scène anglaise se trouve encore régie à certains égards par le calendrier et la liturgie ecclésiastiques. Deux fêtes chrétiennes, Noël et Pâques, avaient surtout donné lieu à une forme de divertissements toute particulière. Les *Easter entertainments* (*amusemens de Pâques*) ont beaucoup perdu, mais seulement depuis quelques années, de leur antique splendeur. On accuse, et avec raison, les chemins de fer d'avoir contribué à amener ce résultat; dès le commencement de la semaine sainte, les diverses administrations de *railways* annoncent aujourd'hui sur tous les murs de Londres et même sur le dos des hommes-affiches des trains de plaisir, des *trips*, des excursions qui font aux anciennes *attractions* pascales du théâtre une concurrence redoutable. Beaucoup de familles aiment mieux maintenant aller voir à Douvres, à Brighton ou dans l'île de Wight la fête de la nature renaissante, la mer égayée par un premier rayon de soleil et les oiseaux revenant de l'exil, que d'assister comme autrefois, dans une salle plus ou moins enfumée, aux panoramas mouvans, aux interminables processions de figurans, aux parodies et aux farces qui signalaient dans tous les théâtres cette saison de l'année. Le vieux *christmas*, ayant le bonheur de venir dans le temps des pluies, de la neige, des jours courts et sombres, a seul conservé ses priviléges. Un fait me surprit en arrivant en Angleterre, ce fut de retrouver dans un tout autre climat et au sein d'une population bien différente la même coutume que j'avais vue florir à Marseille. Il y a pourtant cette différence, qu'à Marseille, durant les fêtes de Noël, on joue pour les enfans de petits mystères sur la naissance de Jésus-Christ, tandis qu'à Londres et dans les autres villes de l'Angleterre, cette même fête de la crèche est joyeusement saluée par des pantomimes qui ont un caractère tout profane.

La pantomime de Noël forme avec le drame shakspearien, — *si parva licet componere magnis*, — un des genres les plus tranchés du théâtre anglais. Et pourtant qui ne voit que cette forme de pièce n'a point pris naissance dans la Grande-Bretagne? Les noms d'Arlequin, de Pantalon et de Colombine trahissent sans aucun doute une origine italienne. Le seul personnage anglais de la pièce serait le clown, et encore peut-on lui trouver des traits de ressemblance avec le Scapin napolitain; mais à quelle époque une troupe italienne

est-elle venue s'établir en Angleterre et acclimater sous le pâle ciel de la Tamise une sorte de comédie muette qui avait vu le jour dans la patrie du soleil? C'est là une question sur laquelle les meilleurs archéologues dramatiques n'ont pu me fournir que des renseignemens incomplets. L'histoire de la pantomime en Angleterre est très obscure : quelques antiquaires anglais, profitant peut-être de cette obscurité, ont voulu lui donner une origine ancienne et tout à fait nationale. C'est un fait reconnu que durant tout le moyen-âge la scène se divisait en trois plates-formes. A l'étage supérieur régnait l'Être suprême assis sur son trône. Sur la seconde plate-forme apparaissaient les anges et les esprits des justes admis aux faveurs du paradis. La troisième était occupée par les simples mortels, hommes et femmes, tandis que dans un coin de cette zone inférieure s'ouvrait toute béante une affreuse caverne appelée la bouche de l'enfer. A part le Père éternel, qui ne se montre jamais, on le pense bien, dans les divertissemens du théâtre moderne, et à cela près des anges, qui ont été remplacés par des fées ou des péris, comme dans le paradis de Mahomet, cette division donne assez bien les principaux plans de la pantomime anglaise. La première scène se passe encore le plus souvent dans une sombre caserne d'où les démons et les lutins se répandent sur le théâtre, comme ils faisaient déjà au moyen-âge, en excitant par leurs gestes et leurs grimaces le rire et l'effroi des spectateurs. Si maintenant on admet que la pantomime ait pu sortir de cet antre diabolique, les personnages italiens n'auraient fait que fournir des masques à un cadre de pièce qui existait depuis longtemps. Quoi qu'il en soit, la première pantomime anglaise dont les annales de la scène aient conservé le souvenir ne date que de 1702. Elle fut jouée à Drury-Lane sous le titre de *Tavern-Bilkers* (*les Escrocs de taverne*), et par les soins d'un nommé Weaver, maître de danse.

La pantomime de Noël (*Christmas pantomime*), — et c'est la seule que j'aie en vue dans cette étude,— a sans doute subi avec le temps des modifications considérables. D'abord le nom lui-même ne lui convient plus guère, ou du moins ne lui convient qu'à moitié. Ce genre de pièce se compose aujourd'hui de deux parties distinctes, l'une où l'on parle et qui est le plus souvent écrite en vers, l'autre qui est abandonnée aux acteurs muets. Cette circonstance confirme encore, il me semble, l'origine étrangère, sinon de la pantomime elle-même, du moins des principaux personnages qui y figurent. Dans les commencemens, sans aucun doute, les acteurs ne parlaient point, et ils avaient de bonnes raisons pour cela; mais à mesure que le sang anglais s'est, pour ainsi dire, infusé dans les types italiens, on a trouvé qu'il y avait avantage à appuyer les effets mimiques sur les jeux d'esprit et sur un dialogue le plus souvent

burlesque. Il est arrivé ainsi à la pantomime ce qui arrive en Angleterre à beaucoup de coutumes exotiques et surtout à certains mots de la langue. L'origine étrangère de ces mots-là ne saurait être douteuse; mais la prononciation anglo-saxonne les modifie tellement et les frappe d'un cachet si national, que l'oreille des peuples auxquels ils sont empruntés ne les reconnaît même plus. C'est ainsi qu'Arlequin, Pantalon et Colombine n'ont plus aujourd'hui rien de commun dans la Grande-Bretagne avec leurs ancêtres d'Italie. Le caractère dominant de la pantomime chez les peuples du midi est l'expression; on l'a définie avec raison une peinture d'idées par le geste. Tel n'est point aujourd'hui le caractère saillant du même genre de pièce chez les Anglais. Ils lui ont imprimé ce qui fait la puissance, les conquêtes et l'influence de leur race sur toute la terre, je veux dire l'action. Quant au jeu de la physionomie, il n'en faut point même parler, puisque le visage des acteurs se trouve couvert d'un énorme masque. De furieuses pirouettes, des sauts à se rompre le cou, des tours de force prodigieux, d'audacieuses gambades, un va-et-vient perpétuel de tourbillons humains qui balaient tout devant eux sur la scène, en un mot le mouvement dans tout ce qu'il a d'effréné, voilà ce qui tient beaucoup plus de place que les effets mimiques dans la partie muette des divertissemens renouvelés d'année en année pour faire plaisir au bon vieux Noël. La scène anglaise ressemble assez alors aux rues de Londres avec le mirage des affaires, les changemens à vue, les locomotives roulant comme un tonnerre au-dessus du toit des maisons et tout l'opiniâtre travail du déchargement des vaisseaux.

La vraie pantomime se trouve toujours encadrée dans une sorte de pièce plus ou moins féerique dont elle forme l'épisode final. Le sujet de cette pièce est le plus souvent tiré d'un conte d'enfans, ce que les Anglais appellent *nursery tale*. La mine en est à peu près inépuisable : vous pouvez choisir entre *Peter Wilkins*, les *Voyages de Gulliver*, les *Aventures de Robinson Crusoé*, *Sindbad le marin*, *la belle Rosamonde*, *Jack le tueur de géans*, ou toute autre histoire du bon vieux temps. Plus l'intrigue (le *plot*, comme disent les Anglais) en est extravagante, plus surtout elle vogue en pleine fantaisie, et mieux cela vaut, car il est plus facile d'y introduire des danses, des effets magiques et toutes les magnificences de la mise en scène. Quelquefois même la pantomime ne s'appuie que sur une chanson populaire; celle qui a été jouée cette année avec grand succès à *Haymarket Theatre* était le développement de deux vers anglais que les enfans chantent ici aux bêtes à bon Dieu (*lady-birds*) : « Bête à bon Dieu, bête à bon Dieu, vole chez toi ! ta maison est en feu, tes enfans sont seuls ! » Ces pièces de Noël offrent encore un autre genre d'intérêt : la pantomime est la comédie de l'année.

Comme le cadre se prête volontiers à toutes les divagations, on y passe en revue les ridicules du moment, quelquefois même les événemens politiques sur lesquels se porte l'attention des journaux (1). A la fin de 1860, le traité de commerce avec la France a naturellement fourni quelques scènes de circonstance à plus d'un théâtre de Londres. L'invasion des bouteilles de vin animées, les craintes du gros *Stout* menacé dans son empire ténébreux, — c'est le cellier que je veux dire, — les patriotiques réflexions de *Grog*, qui, représentant la marine anglaise, déclare n'avoir rien à redouter de l'étranger, tout cela ne pouvait manquer d'être applaudi. Les larcins littéraires que nous avons signalés dans une première étude du théâtre anglais n'ont point échappé à la satire. L'esprit du plagiat apparaît avec un livre à la main sur lequel est écrit en grosses lettres *original*. Le fantôme de la littérature française se saisit du livre en s'écriant : « Vous m'excuserez, mais ce livre est à moi. » Miss Crinolina elle-même, quoique déjà un peu vieille, n'a point été oubliée non plus par la pantomime, qui, étant hors d'âge, se montre sans pitié pour les faiblesses de son sexe; mais l'incident qui a le plus défrayé, en 1860, la critique des *Christmas entertainments* est celui des tables tournantes (2). Après tout, ces attaques n'étaient-elles point des représailles? Les esprits frappeurs, *spirit-rappers*, en mettant le monde à l'envers, en faisant danser les meubles, jouer les instrumens de musique sans le secours des doigts, tomber une pluie de fleurs sur la tête des assistans et flotter en l'air M. Home dans une chambre, ne portent-ils point à l'ancienne pantomime de très sérieux défis? Le théâtre anglais avait encore une autre raison de leur en vouloir. Non contens de troubler le monde inanimé, ces esprits ambitieux ont voulu enrôler dans leur troupe William Shakspeare. Des journaux *spiritualistes* ont publié très sérieusement des fragmens de drame en vers dictés ou plutôt frappés par je ne sais quelle table où s'était réfugiée l'âme du grand barde. J'ai lu ces fragmens, et en vérité je n'y ai pas reconnu l'auteur d'*Hamlet*; ce ne serait point la peine de revenir « des régions inexplorées dont pas un voyageur ne revient, » si, après avoir été un grand poète pendant sa

(1) Sous ce dernier rapport, la pantomime anglaise se rapprocherait assez des *revues de l'année* telles qu'elles se jouent sur nos petits théâtres. Il y a pourtant des différences essentielles. Les Anglais nous reprochent de nous montrer timides dans l'absurde et dans le grotesque. Quand l'Anglais, lui, se mêle d'être extravagant, il l'est bien. Il ne recule devant aucune folie.

(2) Cette manie des *spirit-manifestations* a été remise à la mode, l'année dernière par un remarquable article publié dans le *Cornhill Magazine* et par les soirées de M. Home, auxquelles se rendait toute l'aristocratie. J'ai assisté moi-même à l'une de ces séances privées; mais comme c'était un dimanche, la table déclara être trop bonne *sabbathérienne* pour travailler ce jour-là.

vie, on n'avait rien de mieux à communiquer aux pauvres mortels que de telles rapsodies d'outre-tombe.

C'est le lendemain de Noël, *boxing night*, que les nouvelles pantomimes font pour la première fois leur apparition sur tous les théâtres de l'Angleterre. Généralement cette pièce se joue à la fin du spectacle; mais quelques théâtres de Londres, ayant égard à l'âge de leur public, ont établi deux représentations, l'une qui a lieu dans l'après-midi et l'autre dans la soirée. Celle du jour est à mon avis la plus curieuse. Je ne parlerai point de la transition d'une lumière naturelle à une lumière artificielle, car le soleil de Londres est trop souvent au mois de décembre un pauvre invalide qui réclame dans les boutiques et même dans les rues l'assistance du gaz. Ce qu'il y a de particulier, c'est le personnel de la salle. Un poète anglais pourrait appeler ces représentations théâtrales les fêtes de la maternité. De solennelles matrones du West-End ou de la Cité en grande toilette trônent pompeusement dans les loges au milieu d'un groupe d'enfans dont les têtes blondes s'étagent comme des arbrisseaux en fleurs chez un pépiniériste du Kent. La verve de *Punch* s'est beaucoup égayée, il y a quelques années, aux dépens d'une société dont le modèle existe en Amérique, et qui se propose d'encourager l'amélioration de la race anglo-saxonne en offrant des prix aux mères qui présentent les plus beaux nouveau-nés. Eh bien! les salles de spectacle ressemblent assez bien, durant les deux mois qui suivent les fêtes de Noël, à cette institution philanthropique, le *babies show*. C'est un concours, une exhibition d'enfans aux joues fraîches, aux bras nus et potelés, avec cette seule différence qu'il n'y a point d'arbitres officiels, et que par conséquent chaque mère s'attribue pour les siens le prix de beauté. Quelquefois de grandes écoles de charité arrivent, conduites par les bienfaiteurs de l'établissement, et envahissent moitié des galeries ou du parterre. Qui dira la joie, la surprise, les exclamations naïves de ce public enfantin à la vue des merveilles et des splendeurs du monde enchanté, la vallée des diamans, la terre des fées, l'île des femmes volantes, la fontaine des perles liquides, la sphère de cristal ou le château aux portes d'or? Mais c'est surtout à la grande scène de la transformation (1) que les yeux des spectateurs brillent comme des étincelles, que les cœurs

(1) Pour comprendre la valeur de ce mot, il faut savoir que les principaux personnages de la pantomime sont durant toute la première partie de la pièce des chrysalides qu'une fée bienfaisante dégage de leur état d'imperfection en les touchant avec sa baguette. C'est alors que le clown, Arlequin, Pantalon et Colombine s'élancent, légers et aériens comme des papillons, vers une existence nouvelle. Cette scène de changement, pour laquelle on tient en réserve toutes les surprises de l'illusion, détermine généralement le succès de la pièce.

bondissent, et que les petites mains frappent l'une contre l'autre avec fureur. Le moyen en effet de ne point tomber en extase devant des palais d'eau naturelle qui jaillissent tout à coup dans l'air avec des merveilles d'architecture telles qu'on n'en a vu que dans les contes des *Mille et une Nuits*, des feux de Bengale aux mille couleurs, des femmes immobiles et posées commes des bouquets de fleurs artificielles sous des globes de verre, tandis que d'autres flottent de nuage en nuage et répandent à pleines mains une pluie d'or dans un ciel d'opale? Quelques Anglais s'élèvent d'ailleurs avec feu contre cette opinion que la pantomime soit faite seulement pour les enfans. A les entendre, nous avons tous un coin du cœur et de l'imagination qui reste jeune. La vérité est que j'ai vu aux représentations qui ont lieu pendant la journée beaucoup d'hommes graves et de vieillards qui semblaient prendre à ces contes de *Peau d'Ane* en action un plaisir extrême. « Ce qui fait, me disait l'un d'eux, le grand charme de la pantomime, ce sont les souvenirs d'enfance qu'elle réveille et les rêves bleus qu'elle a répandus sur notre sommeil dans un âge où l'on dort si bien. Elle nous parle d'un temps où nous avions notre père et notre mère, d'un temps où l'on croyait à tout, à la terre des fées, aux nains, aux géans, où l'on se figurait Colombine comme la plus belle des femmes et le clown comme le plus heureux des hommes. En l'applaudissant, c'est notre vie même que nous applaudissons, ou du moins la meilleure partie de notre vie qui n'est plus. Le secret de la durée de notre pantomime est dans les émotions de famille qu'elle renouvelle. On aura beau dire, l'Anglais ne se passera pas plus de pantomime qu'il ne se passe de *plum-pudding* à Noël, car l'une et l'autre sont pour lui comme les anneaux d'or de cette chaîne que vous appelez la mémoire du cœur. »

Quoique la pantomime représente surtout le côté de la fantaisie, elle offre un autre genre d'intérêt au point de vue commercial. Sans elle, beaucoup de théâtres de Londres ne pourraient pas vivre. Le temps de Noël est appelé dans le monde dramatique le temps de la moisson, et plus d'une fois cette moisson s'est montrée féconde en gerbes d'or. Le plus ou moins de succès des pantomimes passe même à Londres pour un thermomètre à l'aide duquel on peut évaluer l'état de la prospérité publique. Quand le théâtre ne va pas dans cette saison de l'année, rien ne va. A la fin de 1860 et au commencement de 1861, la recette n'a point répondu aux espérances des directeurs de théâtres, qui avaient presque tous hasardé sur les *Christmas entertainments* des sommes énormes. On a donné de ce fait plusieurs raisons, une température sévère qui retenait les familles au coin du feu, d'abondantes charités qui avaient épuisé la bourse des habitans de Londres, la grande concurrence des divertissemens

et l'état incertain des affaires en Europe. On a même cru y voir un signe de décadence pour la pantomime, dont la baguette magique aurait été brisée par la mort des anciens clowns. L'Anglais se montre, à mon avis, trop attaché à ses plaisirs traditionnels, et la pantomime de Noël tient par des racines trop profondes aux habitudes du pays, pour qu'il y ait sujet de craindre le déclin d'une forme théâtrale qui a du moins pour mérite l'ancienneté. Si grave que soit en apparence la société britannique, les femmes et les enfans y exercent sous certains rapports une influence beaucoup plus grande qu'on ne le croirait à première vue. Or quels sont les mères et les enfans qui voudraient se séparer d'un amusement toujours ancien et toujours nouveau, qui ramène sur la scène ces aimables personnages qu'il serait bien difficile de remplacer : le brillant Arlequin, le turbulent clown, le souffre-douleur Pantalon et la gracieuse Colombine? La pantomime a encore un autre titre à la considération des Anglais : c'est une importante affaire d'argent. La mise en scène de ces sortes de pièces jette chaque année dans le torrent de la circulation pécuniaire, non pas des centaines, mais des milliers de livres sterling (1); elle donne du travail aux hommes, aux femmes, aux enfans. Pour mieux apprécier encore la valeur industrielle des *Christmas entertainments*, il nous faut pénétrer dans l'intérieur du théâtre et voir la pantomime derrière la toile.

L'entrée des coulisses dans la plupart des théâtres de Londres présente un assez triste aspect; ce sont des murs délabrés et livides, des allées sombres, des escaliers étroits et huileux. On s'étonne de voir les robes de soie et les fraîches toilettes des actrices s'aventurer dans ces antres misérables. C'est pourtant là que dès le mois d'août, dans les grands théâtres, se préparent toutes les richesses et toutes les pompes du monde imaginaire. Un auteur qui a le plus souvent la confiance du directeur pour ces sortes de pièces, et que les Anglais nomment à cause de cela *house-author*, propose le sujet de la pantomime qui doit être jouée au commencement de l'hiver. C'est longtemps un secret entre l'auteur et le *manager;* cependant l'un et l'autre se mettent à l'œuvre. Il ne faut point perdre de vue que, surtout dans l'idée du directeur de théâtre, la pantomime est une affaire industrielle; elle doit payer pour la morte saison et combler dans la caisse les vides laissés par le drame ou la comédie. On ne s'étonnera donc plus de voir les régisseurs de théâtre passer d'avance des contrats avec les marchands de Londres pour annoncer certains produits ou certains articles de boutique. Ces annonces dé-

(1) Rien qu'à Covent-Garden, le théâtre, il est vrai, le plus renommé pour ce genre de divertissemens annuels, la pantomime coûte chaque année près de 700,000 livres sterling.

guisées, et qui semblent plus ou moins faire partie de la pièce, s'étalent dans une scène *ad hoc* entre le clown et Pantalon, qui font semblant de se moquer de la marchandise. L'auteur écrit de son côté ce qu'on appelle l'introduction, *opening*, ou la partie littéraire de l'arlequinade, car le reste est abandonné à la fantaisie du chef de la pantomime. On réunit alors les machinistes, les costumiers, les artistes, en un mot tout le monde théâtral, pour entendre la lecture du manuscrit. Chacun d'eux sait maintenant ce qu'il doit faire dans la ligne de ses devoirs, comme disent les Anglais.

Voici d'abord le *workshop*, où s'élaborent les divers instrumens destinés à produire l'illusion. On y moule par centaines, et d'après un procédé ingénieux, des masques dont un artiste a fourni les dessins (1). Il y en a de toutes les formes et de toutes les laideurs, depuis la grimace de Quasimodo jusqu'à la figure des insectes monstrueusement grossie par toutes les puissances du microscope. Là aussi croissent à vue d'œil les légumes fantastiques qui devront jouer un rôle sur la scène; là naissent comme par magie les *chaises fées* qui auront l'esprit de se changer en pianos, et le lit miraculeux qui s'envolera de lui-même vers le plafond dès que le clown s'y étendra de toute sa longueur. Tout cela et bien d'autres choses encore que les Anglais désignent en langage de théâtre sous le nom de *property* occupent, comme on peut le croire, un très grand nombre de mains. On assiste dans cet atelier à la réalisation des rêves de notre dessinateur Grandville. Je me demande d'ailleurs si ce besoin d'animer, de transformer, de personnifier la matière, qui est bien un des traits du caractère anglais, une tendance nationale, n'a point contribué au succès persévérant qu'obtient chez nos voisins la pantomime féerique.

A côté du *workshop*, ou de l'atelier du merveilleux, se trouve généralement la garde-robe, *wardrobe*. A l'approche de Noël, cette salle ressemble à une ruche d'abeilles travailleuses; *fervet opus*. Les couturières y taillent jour et nuit dans la dentelle pailletée d'or les robes des fées, des ondines ou des nymphes; les costumiers y découpent les tuniques des deux armées rivales, dont l'une devra combattre pour le droit et sauver la princesse malheureuse. Quelques-unes de ces étoffes sont réellement précieuses et coûtent des prix extravagans. Non contens d'habiller les dieux, les déesses, les génies et les héros mythologiques, ces artistes en toilette doivent encore dérober à la nature le secret de vêtir d'une manière tolérable les scarabées, les coccinelles, les cantharides, les fleurs animées, les houblons, les chèvrefeuilles et toutes ces personnifications du monde inférieur qui figurent dans le drame féerique.

(1) L'artiste le plus renommé pour le dessin des masques et des costumes est M. Dykwynkin.

Les costumes ne seraient rien encore sans les décors. C'est le pinceau des artistes qui fait à Londres le grand succès des pantomimes. L'atelier de peinture se trouve généralement situé dans la partie la plus élevée du théâtre. C'est une longue chambre dans laquelle la lumière se joue avec profusion, grâce à une galerie en verre qui a été construite pour cet objet. La toile destinée à recevoir le dessin et la couleur est souvent d'une grandeur prodigieuse; mais elle se laisse aisément manier au moyen de ressorts qui l'élèvent ou l'abaissent à volonté. Je ne décrirai point les procédés de cette sorte de peinture, qui est néanmoins fort intéressante à observer. Ce qui m'a surtout frappé est l'étonnante dextérité avec laquelle l'ouvrage avance pour ainsi dire à vue d'œil. Il est vrai qu'une bonne partie du travail se fait par des moyens mécaniques et qu'une armée de brosses envahit à la fois certaines parties de la toile. L'artiste qui préside à ces manœuvres dans les grands théâtres est le plus souvent un homme célèbre, Beverly, Telbin ou Grieve. Les costumes et les décors ont encore besoin d'un autre auxiliaire, qui est la charpenterie. Dans le *carpenter's shop*, des ouvriers construisent à grand bruit de scies et de marteaux les cadres, les machines et les accessoires qui doivent donner le mouvement mécanique à la pantomime.

Presque en même temps on commence les répétitions. La salle et la scène présentent alors, durant la journée, un triste contraste avec ce qu'elles devront être à la grande fête de *boxing night* (1). La salle est froide, morne, déserte, éclairée par en haut d'un jour blafard; un tuyau de gaz brûle au-dessus de l'orchestre, et les loges, recouvertes d'un linceul de calicot, semblent hantées par les ombres en attendant les heureuses figures qui les animeront dans quelques mois. Le rideau se lève, mais la scène reste terne et désolée. Un ami et moi, nous formions ce que les Anglais appellent l'*audience*. Comme cet ami avait un intérêt dans la pantomime, je lui adressai certaines questions. « Quels sont, lui demandai-je, ces pauvres enfans en habits déguenillés, aux pieds couverts de boue, qu'on est en train de ranger sur les rochers de cristal? — Ce sont, me répondit-il, les lutins et les gnomes de l'île fortunée. — Et ces jolies filles, assez mal vêtues pour la saison, qui soufflent là-bas dans leurs doigts? — Ce sont des fées. — Et ce petit vieillard cassé qui cause d'un air morne avec le directeur, tout en savourant une prise de tabac? — C'est le jeune, le gai, le fringant, l'inimitable clown. — Et cette danseuse en pantalon de tricot fané, en vieux souliers de satin blanc presque noirs, en chapeau de ville, qui vient d'essayer un pas et qui jette maintenant sur ses épaules un manteau brun? — C'est Co-

(1) Ainsi nommée parce que c'est le jour où les allumeurs de gaz, balayeurs des rues et autres serviteurs publics reçoivent leurs étrennes dans une sorte de boîte en fer-blanc, *box*.

lombine. » Pour le coup, je ne pus me défendre d'un mouvement de surprise. — Colombine? m'écriai-je. — Elle-même. Vous la voyez maintenant dans ses habits de travail; vous la verrez à la première représentation dans toute sa gloire, d'abord comme la princesse sur laquelle les mauvais esprits ont jeté un sort, puis comme l'être transfiguré qui recouvre aussitôt l'éclat, la puissance et la fraîcheur de ses charmes. Elle fera fureur. — De ce dialogue nous conclûmes, mon ami et moi, qu'il ne fallait point s'arrêter à l'envers des illusions ni aux répétitions d'une pantomime. Le personnel de ces pièces anglaises mérite pourtant quelque intérêt. Longtemps le principal rôle fut celui d'Arlequin. Le fameux Rich s'y montrait, dit-on, tour à tour gai, gracieux et pathétique. Aujourd'hui ce caractère a beaucoup perdu de son importance. L'Arlequin moderne n'est plus sur la scène qu'un grand enfant, un homme ébauché, dont le principal mérite consiste à tourbillonner comme une feuille d'or engouffrée par le vent, ou à sauter du plancher de la scène vers une fenêtre haute, derrière laquelle se trouve un matelas étendu pour le recevoir. Ce changement, si j'en crois les antiquaires du théâtre anglais, est dû à l'influence du grand clown Grimaldi. Son jeu extraordinaire rejeta sur le second plan et même effaça presque entièrement le héros de l'ancienne pantomime. Les choses en sont restées au point où les avait laissées Grimaldi (1); seulement les Anglais se plaignent avec amertume de n'avoir plus même de bons clowns. Deux des plus renommés, Arthur Nelson et surtout Richard Flexmore, après avoir fait les délices du public pendant des années, après avoir été, selon l'expression d'un Anglais, les plus merveilleux joujoux qu'on puisse offrir à des enfans dans la saison des étrennes, ont été tout dernièrement, et quoique jeunes encore l'un et l'autre, se mêler à l'inévitable danse des morts (2). En général les clowns ne vivent pas longtemps : le travail herculéen auquel ils se livrent sur la scène les vieillit avant l'âge et les expose à toute sorte de maladies. Les plus jeunes et les plus vigoureux tombent quelquefois épuisés dans la coulisse à la fin du spectacle. L'un d'eux me disait avec un sourire amer et en essuyant la sueur qui lui ruisselait du front : « Vous voyez, nous travaillons dur pour amuser le public. » Je ne pus en effet me défendre de réflexions pénibles sur les souffrances de ceux qui font rire. Il y a deux mois à peine, au théâtre d'Yarmouth, le clown se rendit, après la représentation, dans le *dressing-room* (chambre de toilette) pour changer d'habits,

(1) Une actrice, M[me] Céleste, a pourtant régénéré le personnage mimique d'Arlequin en lui donnant des grâces délicates; mais cette tentative isolée et venant d'une étrangère ne prouve rien contre le principe.

(2) Richard Flexmore avait débuté dès l'âge de onze ans. Il était marié à une Française, la fille du célèbre clown Auriol.

quand tout à coup il se plaignit d'un profond malaise et se coucha sur le flanc pour ne plus se relever. Il était attaqué depuis longtemps d'une maladie de poitrine, triste fruit de ses laborieux efforts, et tout mourant qu'il était, il n'avait jamais tant diverti la salle que ce soir-là.

Une autre branche très importante de la pantomime anglaise est le corps de ballet. Pas de *Christmas entertainments* sans danses, sans processions, sans tableaux vivans. Pour tout cela, il faut des femmes; aussi chaque théâtre de Londres engage chaque année une troupe d'au moins soixante danseuses ou figurantes, connues sous le nom de *ballet-girls*. Ces dernières, je dois le dire, se plaignent beaucoup de leur situation sociale. Elles accusent tout haut les théâtres de les exploiter, et leur principal grief est qu'on les oblige à suivre gratis, pendant trois ou quatre semaines, les répétitions. Je pus saisir moi-même, à travers les mouvemens chorégraphiques de la répétition, quelques-unes de leurs plaintes habituelles : « Quel métier! s'écriait l'une d'elles, jeune et jolie blonde. Faire Cupidon à deux shillings par soirée, et encore être forcée de trouver ses ailes par-dessus le marché! » Une autre, qui venait de loin pour assister aux répétitions du théâtre, réclamait une indemnité de chaussures. « Si encore, ajoutait-elle, nous pouvions marcher dans la vie sur des nuages, il n'y aurait rien à dire; mais hélas! mes souliers savent bien que nous ne marchons sur les nuages qu'au théâtre, et au risque souvent de nous rompre le cou. » Ce qui excitait surtout les murmures du corps de ballet était l'absence de rafraîchissemens, dont le besoin se faisait sentir après des danses fatigantes. « En vérité, dit une de celles qui semblaient le plus altérées, le directeur nous prend au sérieux pour des fées, et il croit que nous devons vivre de l'air du temps. — Merci pour le compliment! répondit une de ses compagnes, mais j'aimerais mieux un pot d'ale. » Ces propos et quelques autres m'apprirent que le monde des enchantemens avait aussi ses misères. Au point de vue économique, la légitimité de ces plaintes est au moins contestable. Les théâtres rentrent, comme entreprises industrielles, dans la condition de toutes les maisons de commerce, qui cherchent à obtenir le plus de travail au meilleur marché possible. Or, si peu rétribuées que soient les *ballet-girls*, la concurrence ne manque point à la porte des coulisses. Les théâtres font en outre observer qu'ils ne prennent aux danseuses ou aux figurantes qu'une partie de leur temps, et qu'un salaire de 15 ou 20 shillings par semaine est encore assez respectable, si on le compare à l'échelle ordinaire des prix fixés pour le travail des femmes (1). Toutes ces raisons sont à coup sûr très

(1) Les *managers* ne font pas eux-mêmes de très brillantes affaires : en ce moment

bonnes, et pourtant elles n'empêchent point les *ballet-girls* de constituer réellement une classe souffrante. Tout va encore assez bien tant que florit la pantomime; mais les fêtes de Noël ne durent pas toujours, et le temps où les *ballet-girls* se trouvent fort dépourvues, c'est lorsqu'après avoir dansé tout l'hiver viennent les mauvais jours d'été. L'une d'elles, âgée de dix-neuf ans, avait placé l'année dernière son nouveau-né à la campagne chez une femme très pauvre. D'abord la danseuse paya assez régulièrement les mois de nourrice; mais son engagement étant venu à cesser vers le temps de Pâques, elle n'envoya plus d'argent. L'enfant mourut littéralement de faim par suite de la négligence de la nourrice, qui recourut trop tard à la charité publique. Le juge n'eut point le courage de condamner la mère, car elle ne pouvait faire donner du lait à son enfant, n'ayant point elle-même de pain.

Les *ballet-girls* ont en outre une mauvaise réputation. La méritent-elles? C'est là une question délicate que je ne m'engage point à résoudre. Parmi les femmes qui se présentent dans les théâtres de Londres pour personnifier les Vénus de toutes les mythologies, on pense bien que les directeurs ne choisissent point les plus laides, et la pantomime anglaise doit une partie de son succès au luxe de cheveux blonds, de grands yeux bleus et de formes attrayantes qui se déploient alors sur la scène. La beauté associée à une vie de séductions et de misères ne constitue-t-elle point pour ces pauvres filles ce que tous les moralistes regardent comme le danger d'un faux pas? Tout ce que je puis dire, c'est qu'il y a parmi elles, selon le langage des Anglais, de *splendides* exceptions. Il y a quelques années, vivait à Londres une *ballet-girl* qui passait pour un modèle de toutes les vertus solides que les Anglais honorent surtout chez la femme. Elle nourrissait sa mère, qui était infirme, prenait soin du ménage dans une maison trop pauvre pour avoir une domestique, employait à des ouvrages d'aiguille le temps que lui laissait le théâtre, et défiait le souffle impur de la calomnie de toucher son front de neige. Quelques-unes d'entre elles, quoique en petit nombre, sont mariées. Il n'y a pas longtemps qu'à Édimbourg, au Théâtre de la Reine, *Queen's Theatre*, des jeunes gens, émerveillés par les visions féeriques de la pantomime, attendirent dans la rue, à la porte des coulisses, la sortie du corps de ballet. Une *ballet-girl* se laissa aborder par un étudiant, qui se mit à lui débiter les lieux-communs de la passion. Chemin faisant, ils arrivèrent dans une rue

même, *her Majesty's Theatre* et Drury-Lane sont fermés par suite de la faillite de M. Smith; l'*Olympic Theatre* est fermé malgré l'habile direction de M[me] Céleste; le *Saint-James Theatre* est loué pour la saison d'été à une troupe française. Ce qui nuit beaucoup à la prospérité des théâtres de Londres est la somme énorme qu'il faut payer pour le loyer de la salle.

sombre, puis devant une pauvre maison. Ayant gravi les dernières marches d'un escalier raide et étroit, la divinité engagea par un sourire malicieux l'étudiant à entrer dans son olympe, — un grenier où le pauvre jeune homme se trouva face à face avec un grand diable d'Écossais, le mari, qui le reçut de la bonne façon. Il y a d'ailleurs des degrés parmi les *ballet-girls*; quelques-unes ne sont guère que des figurantes, les autres sont de véritables danseuses auxquelles on ne saurait refuser du talent. Je ne dirai point tout à fait avec Thomas Moore que « leurs pieds sont éloquens, que leur demeure est l'air, et que c'est seulement par complaisance qu'elles touchent le sol; » mais il est certain que plusieurs d'entre elles se distinguent par un caractère qui convient surtout à la pantomime anglaise, l'énergie dans la grâce.

On peut maintenant se faire une idée de ce genre de pièce, qui ressemble à tout, à l'opéra, au drame féerique, à la farce, à la pantomime italienne, et qui pourtant, dans l'ensemble, se montre frappé d'un cachet profondément national. Le soin de relier entre elles les parties d'un tout si compliqué et de diriger les répétitions est généralement confié dans les grands théâtres à un homme qui en fait sa spécialité. Le plus célèbre de tous est M. Nelson Lee, dont le nom est plus cher aux enfans que celui de William Shakspeare. Nous avons parcouru au théâtre l'empire des chimères : ne devons-nous pas nous occuper d'un autre genre qui se rapproche davantage de la nature?

II.

Il existe un véritable type de comédie qui n'appartient qu'aux Anglais. J'ai surtout en vue celle dont Ben Jonson avait fourni le modèle, solide, massive, compacte, bien faite pour résister au temps, moins riche en jeux d'esprit que féconde en situations fortes, en caractères bien dessinés et en sentimens qui élèvent la nature humaine. Aujourd'hui pourtant cette comédie classique est à peu près abandonnée. La seule qui lui ait succédé et qui conserve encore une empreinte nationale est la comédie du coin du feu, *Englishman's fire-side* (1). Ce mot est littéralement plus juste qu'on ne pourrait l'imaginer, car je n'ai guère vu de comédie anglaise dans laquelle il n'y ait une cheminée avec du charbon de terre qui flambe. Les Anglais ont un tel amour de l'intérieur qu'ils poétisent volontiers les moindres détails de la vie domestique. J'écarterai d'ailleurs, dans cette étude, le point de vue littéraire : ce que je cherche avant tout sur la scène britannique, c'est une peinture de la société. Le théâtre

(1) Un des modèles du genre est la comédie de *John Bull*, par George Colman.

se montre bien ici, comme partout, le thermomètre de l'opinion publique et le miroir des mœurs; dois-je pourtant avouer que, sous certains rapports du moins, mes espérances ont été en partie déçues? Divers obstacles s'opposent à ce que la comédie soit en Angleterre le reflet de la vie anglaise, et d'abord l'imitation étrangère. On a vu quel contingent fournissait aux théâtres de Londres la traduction des drames français : eh bien! je crois que le genre comique est encore plus exposé aux larcins des arrangeurs. Sur dix comédies, il y en a au moins neuf où, malgré certains déguisemens plus ou moins habiles, on peut découvrir, comme disent les Anglais, le pied fourchu, *cloven foot*, c'est-à-dire la trace d'une origine illicite. On raconte ici que Voltaire, durant son séjour à Londres, se trouvait un jour dans un salon de l'aristocratie avec lord Chesterfield. Une lady, dont le visage était plaqué de rouge et de blanc de céruse, cherchait à soutenir la conversation avec le célèbre étranger, qui avait, surtout en Angleterre, la réputation d'un homme d'esprit. Chesterfield, frappant sur l'épaule de Voltaire, lui dit : « Prenez garde de vous laisser captiver. — Mylord, répondit l'auteur de *la Henriade*, je ne me laisserai jamais séduire par un fond anglais sous des couleurs françaises. » J'en dirais volontiers autant des comédies traduites ou adaptées, avec cette différence qu'ici c'est le fond qui est français et les couleurs qui sont anglaises. Les inconvéniens de ce système sont faciles à saisir : il tend à introduire sur la scène la représentation d'un monde dont les ridicules, les vices et les habitudes ne sont pas du tout en harmonie avec la société britannique. Je n'en citerai qu'un exemple : les duels sont à peu près inconnus en Angleterre, où la loi les assimile à un assassinat, et pourtant on les tolère sur la scène, par l'unique raison que les défis et les affaires d'honneur jouent un grand rôle dans nos pièces françaises. Un auteur dramatique anglais me faisait en outre observer avec beaucoup de sens que l'imitation étrangère avait même altéré le style des décorations. Pour faciliter les entrées et les sorties, nous représentons sur nos théâtres des appartemens à plusieurs portes communiquant d'une chambre à l'autre, et qui ne s'éloignent pas trop sous ce rapport de la forme de nos demeures; mais semblable disposition n'a jamais existé en Angleterre, où les maisons sont construites sur un tout autre modèle. L'action de la comédie se déroule ainsi chez nos voisins dans un milieu tout à fait étranger aux mœurs du pays.

La vérité a encore sur les théâtres de Londres un autre ennemi, c'est la tradition qui s'attache à certains caractères. Un fait expliquera mieux mon idée. Il existe sur la scène anglaise un type d'Irlandais, à peu près comme il existait dans notre ancien théâtre un type de Gascon. Se conformer à ce type, l'exagérer même de telle sorte qu'il s'écarte de plus en plus chaque jour de la nature et de

la vérité, semble être un parti-pris de la part des auteurs comiques qui se sont succédé depuis un ou deux siècles. Un tel personnage de convention avait sans doute pris naissance à l'origine dans les préjugés de la race saxonne contre les fils de la race gallique. Il fallait un bouffon, ce fut *Pad* (1) qu'on choisit. Pas de bonne farce au théâtre sans un Irlandais, et ce dernier joue presque toujours le rôle d'un personnage grotesque, effronté, ignorant, rusé, chevalier d'industrie (*fortune-hunter*), singulier mélange en un mot de naïveté et de rouerie, de balourdise et d'esprit naturel. L'*Irishman* n'est pas seulement un caractère, c'est un emploi au théâtre. Il y a des acteurs qui se consacrent presque uniquement à cette spécialité; l'un des plus célèbres *Irishmen* était, il y a quelques années, le comique Power, qui obtint un succès de réputation et d'argent. Non content de mouler et de remouler, si je puis m'exprimer ainsi, tous les Irlandais d'après le même type conventionnel, le théâtre anglais leur prête encore un accent et un langage de fantaisie qu'on rencontre partout excepté en Irlande. Colman se trouvait, il y a plusieurs années, à Dublin, où l'on venait de jouer sa comédie de *la Femme jalouse*. Quelqu'un lui demanda comment il trouvait la représentation : « Sur mon honneur, répondit-il, je n'ai pas trop compris ce que disaient les acteurs, car ils parlaient tous une sorte de patois, à l'exception pourtant de celui qui faisait le capitaine O'Cutter, et dont l'accent et la prononciation sont du plus pur anglais. » Il était difficile de faire une plus amère critique de la troupe, car ce capitaine O'Cutter, étant le seul personnage irlandais de la pièce, devait, d'après les traditions du théâtre, se distinguer des autres par son mauvais jargon. Je ne veux pas dire que Colman eût absolument tort, ni que les Irlandais ne puissent se reconnaître à leur accent; mais autre chose est de les entendre parler à la ville et de les écouter récitant leur rôle sur la scène. Ce n'est pas seulement au point de vue de l'art que cette contrefaçon du caractère de *Pad* présente des inconvéniens; au point de vue social, elle fournit des armes aux réclamations d'une race qui acquiert ainsi le droit de se dire maltraitée. Beaucoup des griefs politiques sur lesquels s'appuie le mécontentement des Irlandais sont à mon avis imaginaires; ce n'est pas dans le monde des faits, c'est dans le monde de la fiction qu'on se montre injuste envers eux. Seulement, comme la fiction exerce souvent presque autant d'empire que la réalité sur l'esprit des hommes, la comédie anglaise n'a point été étrangère, je le crains, aux animosités regrettables qui divisent les deux familles ou les deux nuances de la population. Une réaction heureuse contre les anciennes habitudes du théâtre a été sous ce rapport, dans ces derniers temps, la

(1) Nom populaire qu'on donne aux enfans de l'île d'Émeraude, *Emerald isle*.

pièce de *Colin Bawn*. Ce drame été joué à Dublin par un acteur irlandais et devant un public irlandais qui s'est enfin reconnu avec plaisir dans un miroir qui n'avait rien d'offensant ni d'exagéré.

Les enfans de l'*île-sœur* ne sont pas les seuls qui aient à se plaindre des infidélités de la scène anglaise. Il est rare de voir au théâtre un Écossais sans *kilt* et sans cheveux roux ébouriffés; le docteur Johnson lui-même, malgré ses préjugés tenaces contre les habitans de la vieille Calédonie, reconnaîtrait néanmoins, s'il vivait encore, que le portrait n'est point toujours exact. On se peigne en Écosse tout comme ailleurs, et quant au *kilt*, c'est aujourd'hui en Écosse une sorte d'habit théâtral que l'on ne porte plus que dans certaines montagnes des *highlands* et çà et là par fantaisie, mais très rarement dans les grandes villes. Un Écossais en costume national fait aussi bien événement dans les rues d'Édimbourg que dans celles de Londres. Par un procédé tout contraire, quoique toujours de convention, les auteurs comiques ont beaucoup flatté le caractère du vieux marin anglais, *old Jack*. La raison de cette partialité est facile à saisir : la marine constitue le plus solide rempart de l'Angleterre, c'est le bras droit de la défense nationale; aussi la littérature dramatique croit faire acte de patriotisme et en même temps obtenir les faveurs de John Bull en lui présentant toujours la vie des hommes de mer par le beau côté. Je n'ai certes rien à dire contre les marins anglais; des braves qui disputent aux tempêtes leur existence de chaque jour et l'honneur d'arborer le pavillon de la mère-patrie sur toutes les côtes du monde connu sont naturellement des gens de cœur. Je pourrais même citer au besoin plus d'un trait de générosité qui les honore; je les ai vus obliger de leur bourse des femmes, des enfans dans l'embarras, en demandant pour toute récompense qu'on se souvînt d'eux quand le vent sifflerait avec rage et quand l'éclair déchirerait le ciel noir. Tout ce que je regrette, c'est qu'on leur ait donné sur la scène anglaise une sorte de caractère stéréotypé. Qui a vu un vieux marin au théâtre les a vus tous. C'est toujours la même jaquette bleue, le même pantalon blanc, le même chapeau de paille ou de toile cirée: ce sont les mêmes danses et les mêmes tirades ronflantes sur la suprématie maritime de la vieille Angleterre. A Londres, ces déclamations sont assez innocentes, et peuvent même servir à ranimer le sentiment national; mais dans certaines villes de garnison où se trouvent réunis à la fois des soldats et des marins, la préférence qu'on accorde sur la scène à ces derniers donne souvent lieu dans la salle aux luttes les plus acharnées et les plus violentes. J'ai été témoin, il y a quelques années, d'un de ces conflits entre les chemises bleues et les habits rouges dans le petit théâtre de Chatam. Ce fut une tempête, une bataille de coups de poing qui se termina cette fois par la défaite des *homards;*

c'est ainsi que les marins appellent les soldats par allusion à la couleur de leurs habits.

Parmi les comédies qui se jouent aujourd'hui sur les divers théâtres de Londres, ne peut-on cependant détacher certains types qui soient de nature à donner une idée de la société anglaise? Un des caractères qui réussissent en ce moment sur la scène est celui de l'hypocrite, — non pas le Tartufe de Molière, mais une sorte de Tartufe anglais qui n'est guère connu en France, du moins sous les mêmes couleurs. Dieu me garde de dire que l'hypocrisie soit plus répandue dans la Grande-Bretagne que sur le continent! A première vue, on serait même tenté de croire que la liberté des institutions a étouffé ce vice ignoble; mais il est juste d'ajouter que, dans un pays où, à défaut de contrainte légale, l'opinion étend un sceptre de fer sur les mœurs, les habitudes et les préjugés, il y a encore une assez large place pour l'esprit de dissimulation. Au *Princess's Theatre*, dans une pièce intitulée *Bowl'd out* (*Démasqué*), j'ai vu un acteur comique de beaucoup de talent, H. Widdicomb, jouer au naturel le caractère du prêcheur et du distributeur de *tracts* (brochures religieuses). Pour comprendre la portée de l'abus que l'auteur (M. Craven) et l'acteur ont voulu frapper, il faut savoir qu'en Angleterre, parmi certaines sectes de dissidens (*dissenters*), c'est-à-dire parmi quelques-uns des protestans qui se sont séparés de l'église anglicane, tout homme est prêtre, en ce sens que tout homme peut se donner à lui-même la mission de semer la parole de Dieu. Le dimanche et même durant les jours de la semaine, on trouve dans les parcs, dans les carrefours et sur les places publiques des prêcheurs en plein vent qui réussissent plus ou moins à se former un auditoire. En arrivant à Londres, j'ai même rencontré, il y a quelques années, sur une des places de Wapping, un nègre qui haranguait un cercle de passans arrêtés. Comme je n'avais jamais rien vu de semblable dans les autres pays, — si ce n'est peut-être en France durant les jours les plus orageux de 1848, — je me demandais si la police n'allait pas intervenir pour réduire au silence l'orateur qui provoquait un attroupement, et même, il faut le dire, un attroupement assez tumultueux. Un *policeman* de service s'avança en effet vers le groupe bruyant; mais, à ma grande surprise, ce fut pour protéger l'orateur noir contre les insultes et les plaisanteries un peu vives dont il était l'objet. D'autres prédicateurs laïques se glissent dans les chapelles et jusque sous le toit domestique, où ils jouissent d'une considération qui n'est pas toujours méritée. Il y a même des Anglais ayant une position dans le monde qui favorisent cette diffusion de la parole et qui consacrent une partie de leur fortune à faire imprimer de petits livres religieux qu'ils distribuent sur la voie publique. Ceux-là du moins sont sincères, et, quoiqu'on puisse différer d'opinion sur l'usage qu'ils font

de leurs moyens d'influence, on ne saurait les taxer d'hypocrisie; mais à côté d'eux il y en a qui travaillent dans le même sens avec des vues plus ou moins intéressées. Ce sont ces derniers que le théâtre anglais a voulu démasquer et flétrir, se donnant ainsi le privilége de punir par le ridicule un vice contre lequel la chaire oublie trop souvent de s'élever. Ces loups sous la peau de brebis se distinguent d'ailleurs en Angleterre par des traits extérieurs, une cravate blanche, un habit noir, une figure composée sur un type particulier d'ascétisme, des gestes qui contrastent avec l'immobilité ordinaire des Anglais, et surtout un ton de voix faux et traînard qui prêche toujours, même en parlant.

Le *Haymarket Theatre* nous présente en ce moment le même vice sous un autre masque. Dans une pièce intitulée *Black Sheep* (*le Mouton noir*), par M. Stirling Coyle, un assez habile peintre des mœurs et des ridicules anglais sur la scène, Buckstone, le grand acteur comique, *portraite*, comme disent nos voisins, le tartufe de la philanthropie. C'est là, je l'avoue, un caractère qui peut très bien exister ailleurs, mais qui se rattache néanmoins d'une manière toute spéciale aux habitudes de la charité britannique. Il est rare que l'Anglais fasse l'aumône dans la rue; mais présentez-lui une liste de souscription, et son cœur s'ouvrira aussitôt ainsi que sa bourse. On dira peut-être que c'est l'orgueil et le plaisir d'avoir son nom écrit sur une feuille de papier qui le déterminent à agir d'une manière si honorable. Je ne saurais pourtant accepter cette interprétation, les listes destinées à secourir certaines infortunes étant chargées de dons anonymes qui s'élèvent souvent à des chiffres très considérables. N'est-il point dès lors plus naturel de rapporter cette formalité de la bienfaisance au caractère anglais, qui veut que tout se fasse dans les règles et qui ne hait rien tant que d'être trompé? La distribution des secours n'étant point, d'un autre côté, comme en France dans la main de l'état, la charité s'appuyant au contraire sur un mécanisme tout particulier, l'aumône a donné lieu dans la Grande-Bretagne à l'existence de certains agens intermédiaires. Ces derniers méritent en général la confiance qu'on leur accorde; mais il n'y a guère de troupeau où il ne se glisse de temps en temps des brebis noires. Le *Black Sheep* que stigmatise le théâtre de Haymarket, en le livrant aux rires du public, est un de ces faux apôtres; sous les couleurs de la religion et de l'humanité, il a trouvé moyen de soigner plutôt ses intérêts que ceux des pauvres. Il traverse en gémissant cette vallée de larmes, mais il boit la rosée des bonnes œuvres et, tout en distribuant de maigres soupes, vit, comme disent les Anglais, sur la graisse de la terre. Dans les deux comédies (*Bowl'd out* et *Black Sheep*), le dénoûment est le même, l'hypocrite se trouve puni par où il a péché. Le matérialisme grossier qu'il a cherché à couvrir du

froc de la dévotion et du manteau de la charité ne résiste point aux attraits de la boisson, et le vin fait sortir la vérité du puits.

Il y a un autre type qui mérite d'être étudié, c'est celui de l'Anglais qui a passé sa vie dans les Indes. Au *Saint-James's Theatre*, un acteur qui excelle dans l'expression, Alfred Wignan, représente à merveille un de ces vieux *tigres du Bengale*. Le soleil tropical a desséché son cœur, plissé son front, blanchi ses cheveux, agacé ses nerfs; dur, égoïste, absolu, irritable, il se croit toujours, comme dans le désert, entouré d'ennemis, exige autour de lui l'obéissance passive, se fait servir comme un nabab, trouve que le ciel de l'Angleterre s'est horriblement refroidi depuis un quart de siècle, et ne voit plus dans ses neveux et nièces que des étrangers qui convoitent sa fortune. Peu à peu cependant le doux soleil de la famille réchauffe cette âme engourdie; les réflexions d'un vieux domestique de la maison qui, à la vue d'un portrait, compare ce qu'était autrefois son jeune maître au vieillard impérieux, morose, égoïste, sur lequel le climat de l'Inde a gravé les traits d'un tyran domestique, ouvrent les yeux de l'ancien colon, et lui font découvrir le triste changement qu'a subi son caractère. La rude écorce se rompt, et l'Anglais redevient lui-même. Le *divorce bill* aurait donné lieu, d'un autre côté, s'il faut en croire certains symptômes, à une industrie que les législateurs n'avaient certainement point prévue : c'est celle du trafiquant en divorces. A ce théâtre de Saint-James, le même acteur, qui est aussi auteur dramatique, a introduit dans une jolie comédie, *Law for the women* (*la Loi pour les femmes*) un de ces personnages ténébreux qui cherchent à troubler le repos des ménages ou du moins à profiter des tempêtes domestiques. Le jeune couple dont il s'agit sur la scène se trouve provisoirement divisé par un de ces nuages de jalousie qui passent trop souvent devant la lune de miel. L'agent se glisse dans la maison comme le serpent dans le paradis terrestre et murmure à l'oreille de la femme le langage obscur de la loi. « Nous voulons un bon divorce, lui dit-il; mais pour l'obtenir il nous faut des preuves de voies de fait ou de brutalité. Faites-vous donner un soufflet. » Ce soufflet néanmoins, ce n'est pas la femme qui le reçoit, c'est au contraire elle qui le donne dans un moment d'impatience et de jalousie. Au bruit que fait cette petite main appliquée sur la joue du mari, l'agent, qui est resté aux écoutes dans une chambre voisine, apparaît, se déclare témoin et prononce quelques phrases d'avocat sans cause sur les droits du sexe faible et opprimé. Ses intrigues demeurent néanmoins impuissantes. Ce soufflet amène au contraire un éclaircissement entre les jeunes époux et une réconciliation absolue. Il ne reste plus au *divorceur* (s'il est permis d'inventer un nom nouveau pour une industrie nouvelle) qu'à offrir ses services pour une prochaine occasion.

Les comédies imitées du français ont naturellement peu de chose à nous apprendre sur les mœurs anglaises. Il serait pourtant curieux de suivre les changemens que l'opinion, dans la Grande-Bretagne, impose à notre littérature dramatique pour la faire accepter du public d'outre-mer. On peut d'ailleurs juger des modifications de détail que subissent les pièces françaises dans un pays où les jeunes filles jouissent d'une assez grande indépendance, tandis que les femmes mariées se soumettent strictement et avec une sorte d'orgueil romain à la chaîne des devoirs.

Les Anglais jouissent sur le continent d'une réputation de tristesse qui ne me semble point justifiée. On aura sans doute confondu leur humeur avec la couleur de leur ciel, qui se montre en effet fort gris durant une partie de l'année, mais qui n'engendre point toujours le spleen. La plupart de leurs anciennes coutumes sont joyeuses. Ils n'ont jamais pu supporter la tragédie, qu'ils regardent comme trop sèche, et même dans leurs drames les plus sombres ils mêlent le risible au sérieux de manière à mettre en relief l'un par l'autre. Dans la vie privée, ils aiment de temps en temps, comme ils disent, *a bit of fun*, un doigt de plaisanterie. Il n'en est pas moins vrai que leur rire diffère profondément du nôtre. La gaieté anglaise est celle d'un peuple grave qui ne se montre pour cela que plus enjoué à ses momens de folie; c'est, comme ils l'appellent eux-mêmes, l'*humour* avec des saillies brusques et inattendues, des métaphores hardies et un fonds d'excentricité mordante qui se déguise le plus souvent sous des airs froids et composés. Les acteurs comiques ont dû naturellement se conformer à ce type de jovialité nationale, et quelques-uns d'entre eux sont à coup sûr fort amusans. Ils ont pourtant en général sur la scène une certaine raideur dont il est facile de saisir la cause. Les Anglais, par suite de cet esprit de *self-command* (empire sur soi-même) qui est la boussole de leur caractère, ont à peu près supprimé le geste dans la conversation. Cette contenance opposée à la nôtre est si bien un trait de race, que dans *Regent street* je reconnais tout de suite à distance un Français d'un Anglais; il me suffit de regarder le mouvement de ses bras. Les acteurs de la Grande-Bretagne, ne trouvant point autour d'eux ni dans leurs habitudes le geste, qui sur la scène donne la vie au discours, sont obligés de l'acquérir. J'en connais même qui ont voyagé en France ou en Italie tout exprès pour cela : d'autres se contentent de l'étudier au théâtre; mais dans tous les cas il est difficile que l'imitation ait l'aisance et la souplesse de la nature. Il y a sans doute des acteurs anglais qui ont deviné par instinct cette branche de l'art mimique; seulement ils sont rares, et ne font que mieux indiquer par là ce qui manque à leurs camarades.

Un de leurs grands mérites, si j'en juge par ce que j'ai vu et

surtout par les traditions de la scène britannique, est le jeu de la physionomie et le don de se transformer âme et corps, comme on dit, en un autre personnage. On raconte que Hogarth et Garrick, étant un jour assis tête à tête dans une taverne de Londres, exprimaient entre eux le regret que l'on n'eût point un portrait de Fielding. « Je pense, dit Garrick, que je pourrais imiter sa figure, » et il se mit aussitôt à *faire* son ancien ami. « David, s'écria Hogarth, au nom du ciel, ne bouge pas; reste comme tu es là pendant quelques minutes, » et l'artiste, saisissant son crayon, dessina le croquis du seul portrait de Fielding, — celui qui figure en tête de la plupart des éditions de *Tom Jones*. Cette faculté était si merveilleuse que plus d'une fois au théâtre Mme Garrick elle-même ne reconnaissait point son mari. Le chien seul de Garrick ne se laissait point prendre aux déguisemens, et témoignait dans la loge par un éclair de joie que son maître était en scène. On m'a parlé d'un autre acteur anglais qui avait inventé plusieurs manières comiques de tourner le nez, et dont chacune faisait rire les spectateurs.

Parmi les acteurs vivans qui soutiennent la comédie anglaise à une hauteur respectable se distinguent, outre Buckstone et Robson, dont j'ai parlé, Charles Mathews, Toole, qu'il faut voir surtout dans *Bob Cracket* et dans le *Distracted Manager* (*le Régisseur qui a perdu la tête*), Compton, Rogers, Murray, David Fisher et Paul Bedford, qui n'est plus aujourd'hui que la moitié de lui-même; l'autre moitié était Wright, un burlesque de premier ordre qui l'accompagnait presque toujours sur la scène, mais qui est mort il y a deux ou trois ans. Je ne veux m'arrêter d'ailleurs qu'à Charles Mathews, qui suffit à lui seul pour donner une idée du comédien anglais. Charles Mathews est le fils d'un acteur du même nom qui avait un talent prodigieux pour contrefaire la voix de différentes personnes, et sur lequel on raconte une foule d'aventures. Par une noire nuit de décembre, telle qu'il n'en existe peut-être qu'en Angleterre, le célèbre artiste avait été placé tout seul, et bien malgré lui, sur l'impériale d'une diligence qui allait d'Exeter à Plymouth. A peine le coche fut-il en route que la pluie se mit à tomber, une pluie froide et pénétrante. Charles Mathews le père n'avait ni manteau ni parapluie; il résolut dès lors d'avoir recours à ses talens mimiques pour obtenir une place dans l'intérieur de la voiture. D'abord il fit semblant de bercer et de caresser dans ses bras un enfant dont les cris de plus en plus perçans arrivèrent, malgré le bruit des roues, aux oreilles des voyageurs qui étaient à couvert. Il se trouva parmi eux deux femmes, dont l'une était mère et dont l'autre était sur le point de le devenir. « Dieu! s'écrièrent-elles, un enfant par le temps qu'il fait sur le toit de la diligence! » L'une d'elles abaissa la vitre, et, avançant la tête dans le ciel noir et humide : « Ma bonne femme,

dit-elle, passez-moi votre enfant. — Non, non, répondit Mathews en imitant la voix et la prononciation d'une Française; ma petite Adolphine ne se séparera point de sa maman. » Sur quoi recommença un charivari de notes basses et aiguës entre la mère, qui voulait calmer l'enfant, et l'enfant, qui criait de plus belle. Comme l'alliance cordiale entre l'Angleterre et la France n'existait guère alors, les Anglaises ne manquèrent point de s'indigner contre la barbarie de cette femme française assez égoïste pour compromettre la vie de son nouveau-né. On accusa même de cette dureté de cœur la révolution française, qui avait perverti chez nous la nature humaine. Cependant, sans se laisser désarmer par les résistances de cette mauvaise mère, les ladies crièrent au conducteur d'arrêter les chevaux; mais celui-ci refusa net, disant qu'il était lui-même trempé jusqu'aux os, et qu'il avait besoin de toute sa présence d'esprit pour ne pas perdre sa route dans une telle nuit. Alors un dialogue véhément s'engagea entre les voyageurs et la femme que l'on croyait placée sur l'impériale; mais celle-ci menaça de jeter son enfant sur le chemin, si le petit ne s'apaisait point. On crut entendre enfin le bruit d'une chose qui tombe, puis un cri, et le silence se fit. L'horreur était au comble. Quand la diligence s'arrêta devant une auberge, Mathews descendit lestement de l'impériale et se glissa dans la cuisine pour se sécher au feu de la cheminée. On chercha partout la Française, et l'on alla même avec des lanternes allumées à la découverte de l'enfant que l'on supposait être gisant dans un des fossés de la route. Le magistrat de l'endroit accourut pour dresser procès-verbal; mais Charles Mathews l'informa que la femme avait disparu et que c'était lui qui était seul responsable devant la loi. Cet étonnant acteur donnait à Londres, dans les derniers temps de sa vie, des représentations où il remplissait à lui seul toute la scène et amusait le public durant la soirée entière en imitant une foule de caractères et en prenant toute sorte de figures.

Son fils Charles Mathews, sans hériter des mêmes dons, est un acteur comique d'un rare talent. Comme on le destinait à la profession d'architecte, il voyagea tout jeune sur le continent, où il apprit quelques langues étrangères et fréquenta la meilleure société. Ce n'était pas pour rien toutefois qu'il avait du sang de comédien dans les veines, et dès l'âge de dix-huit ans il débutait à l'*English Opera house* pour le bénéfice d'un ami. Cet acteur a passé toute sa vie dans ce que les Anglais appellent les *eaux bouillantes;* cela veut dire qu'après avoir fait plusieurs fortunes il les a toutes mangées l'une après l'autre, qu'il s'est vu depuis ce temps-là la proie des usuriers et des hommes de loi, qu'il a passé devant plusieurs cours pour arranger ou déranger ses affaires, et qu'il a soutenu pendant

des années une lutte homérique contre les *baillifs*, — gardes du commerce. Au moment où ceux-ci l'attendaient dans la coulisse pour l'arrêter à la fin de la représentation, il s'esquivait par l'orchestre, traversait la salle enveloppé dans un manteau, et se mêlait à la foule, qui sortait alors du théâtre. Un camarade lui conseillait un jour de prendre un économe pour mettre de l'ordre dans ses finances. « Je l'ai fait, répondit-il; j'ai pris à mon service un des meilleurs compteurs de la Cité et un régisseur habile : eh bien! la conséquence a été qu'au bout de deux mois il me manquait 25,000 fr. de plus dans ma caisse; le drôle s'est vanté plus tard de me les avoir volés sans que je m'en aperçusse. » Charles Mathews a été marié deux fois : une première fois, en 1838, à M[me] Vestris, et une seconde fois, en Amérique, à mistress Davenport, la femme d'un autre acteur anglais de mérite avec lequel elle avait divorcé. Malgré ses extravagances, Charles Mathews est un homme généralement aimé, même de ses créanciers, qui lui pardonnent volontiers, dit-on, à cause de son esprit et de sa belle humeur. Comme acteur comique, son style est véritablement *sui generis;* rien ne ressemble sur la scène anglaise à la volubilité de sa parole, à l'activité de son jeu, qui ne laisse point un instant languir le spectateur, à l'aisance et à la familiarité de ses manières, toujours distinguées. Jusqu'ici Charles Mathews diffère de la plupart des comédiens de son pays, et se rapprocherait plutôt de l'école française; on peut même soupçonner que M[me] Vestris n'a point été étrangère à la direction de ses études théâtrales. A côté de cela, il personnifie admirablement ce que nos voisins appellent froid comme un concombre, *cold as a cucumber.* Véritable type de l'Anglais plaisant, il fait rire les autres sans jamais rire lui-même. Ce flegme impénétrable, cette froide assurance qui ne ressemble point du tout à notre effronterie française, cet aplomb persévérant qui ne se dément et ne s'ébranle devant aucune difficulté, sont autant de traits qui caractérisent bien à la fois l'acteur et la race anglo-saxonne. Comme plusieurs de ses confrères, Charles Mathews écrit ou du moins adapte pour lui-même quelques-unes des pièces où il joue le principal rôle.

Outre la comédie, les Anglais ont un autre genre qui a fait fureur sur la scène dans ces derniers temps, pour lequel le petit théâtre du Strand s'est acquis une réputation incontestable, et qui a reçu le nom de *burlesque.* Cette forme de pièce est la comédie d'à-propos; elle porte sur des ridicules d'un jour, quelquefois même sur des caractères invraisemblables ou qui forment du moins une exception dans la société. J'avoue n'avoir point un goût immodéré pour ce genre de farces, mais je comprends qu'en l'absence de drames et de comédies ayant une valeur littéraire, les *burlesques*, soutenues par la musique, la danse, le jeu des acteurs, le luxe des

décors, une effusion d'idées incohérentes, des parodies bouffonnes et toute sorte d'excentricités, aient séduit pour un temps le public de Londres. Une autre pièce de fantaisie ayant, selon moi, plus de rapports avec l'art est ce que les Anglais appellent l'*extravaganza*. Un jeune auteur dramatique de talent, M. William Brough, s'est frayé un sentier à lui dans cette savane des chimères. Le titre seul d'une de ses *extravaganzas* donnera une idée du genre : *Endymion, ou le mauvais garçon qui a crié pour avoir la lune*. Comme j'en suis à chercher les particularités du théâtre d'outre-mer, je ne dois pas oublier les représentations où l'intérêt s'attache surtout à des acteurs de la race canine. A *Drury-Lane Theatre*, du temps même de Sheridan, dans une pièce de Reynolds intitulée *la Caravane*, un chien de Terre-Neuve appelé Carlo plongeait d'une hauteur considérable dans une pièce d'eau naturelle qui avait été disposée sur la scène tout exprès pour la circonstance; il était censé sauver un enfant qui se noyait. A la fin de la première représentation, Sheridan entra dans le *green room* (foyer des acteurs), et tout le monde crut qu'il venait féliciter l'auteur de la pièce. « Où est-il? s'écria Sheridan. — Il vient de sortir, répondit le souffleur. — Qui? — L'auteur. — Bah! je parle du chien, auteur, acteur et sauveur de Drury-Lane. » Aujourd'hui, il est vrai, l'intervention de la race canine dans le mélodrame ou la farce se trouve plus ou moins limitée aux petits théâtres de Londres. Ces chiens modèles protégent le faible et l'opprimé, veillent autour du cadavre de leur maître, et défendent sur la scène, avec une ardeur toute nationale, le drapeau de la vieille Angleterre. Je les désignerais volontiers au prix Monthyon, si jamais il s'en fondait un chez nos voisins. L'acteur aux chiens, *player with dogs*, constitue dans sa profession une spécialité curieuse. Lui seul, comme on le pense bien, peut obtenir sur la scène le concours de ces auxiliaires dramatiques dont les instincts se trouvent, pour ainsi dire, suspendus au mouvement de ses yeux. Il mène le plus souvent une vie errante, car on devine que ces sortes de pièces font de courtes apparitions dans les théâtres, et les chiens artistes ressemblent sous ce rapport aux étoiles du nouveau système, *starring system*, que nous avons vu pratiqué par les grands acteurs et les grandes actrices. Dans ses voyages semés d'aventures et quelquefois de déceptions amères, il va de ville en ville avec sa troupe. Une des calamités trop fréquentes qui l'affligent le plus est la mort d'un de ses *partners*, car l'éducation de ces élèves dramatiques exige des soins et des peines considérables. « Plutôt que d'avoir perdu Fido, s'écriait l'un d'eux avec un accent de tristesse, j'aimerais mieux avoir perdu toute ma garde-robe et avoir oublié tous mes rôles. » C'était beaucoup dire, car ses rôles et sa garde-robe étaient tout ce qu'il possédait sur la terre.

La vie des acteurs en général ne présente-t-elle point dans la Grande-Bretagne quelques traits intéressans? C'est ce que nous allons voir en étudiant les comédiens anglais dans leurs rapports avec le monde et le théâtre.

III.

Un fait me frappe quand je compare la condition sociale des acteurs en Angleterre à celle qu'ils occupent sur le continent dans les états catholiques. Je remarque chez nos voisins que la profession théâtrale n'est point excommuniée par l'église. A première vue, cette différence semblera peut-être secondaire; mais il n'en sera plus de même si l'on réfléchit à l'influence qu'exerce partout l'ordre religieux sur l'ordre civil. Qui oserait soutenir que, même au XIXe siècle, même après Voltaire et Rousseau, nos mœurs, nos préjugés et nos usages soient étrangers à nos anciennes croyances? Eh bien! non-seulement les comédiens anglais ne se trouvent séparés par aucune limite de l'église protestante, mais encore ils sont généralement bien vus par la partie éclairée du clergé national. Un théologien d'outre-mer a fait observer que saint Paul lui-même n'avait point craint de citer devant l'aréopage un vers des anciens tragiques grecs (1), rendant ainsi hommage à l'action civilisatrice du théâtre. Qui ne saisit la valeur de cet argument dans un pays où la Bible fait autorité? L'année dernière, un membre de l'église anglicane, le révérend J. C. Young, présidait le *meeting* par lequel on célèbre ici la naissance de William Shakspeare. Le buste du grand auteur dramatique et de l'acteur figure d'ailleurs dans l'église de sa ville natale, Stratford-sur-Avon. Un autre *clergyman*, le révérend Sydney Smith, faisant allusion aux prétendus dangers du théâtre, demandait en riant si c'était un bon système hygiénique de ne jamais prendre l'air sous prétexte qu'on craignait d'attraper un rhume. Plusieurs grands acteurs, tels que John Kemble, ont compté des amis intimes parmi les ministres de l'église réformée. Charles Young vivait presque comme un membre de la famille chez l'évêque de Bath. Aujourd'hui même, dans les provinces, les chefs des cathédrales ne croient point déroger à leur dignité ecclésiastique en assistant avec une sorte de caractère officiel aux représentations du théâtre. Dans plus d'une occasion, la scène a offert de son côté ses aumônes et ses services au clergé anglican, qui ne les a jamais refusés. Une représentation dramatique donnée au *Drury-Lane Theatre* il y a quelques années jeta les fondemens de la société qui existe maintenant en Angleterre pour la propagation des Évangiles. C'est également un acteur qui institua le *Dulwich College*, œuvre

(1) In ipso vivimus, et movemur, *et sumus*.

toute religieuse, si la loi et les prophètes consistent, ainsi que dit le Christ, à aimer son prochain comme soi-même. Il est pourtant bien vrai que la chaire a dénoncé de temps en temps les tendances pernicieuses de la nouvelle école dramatique; mais après tout les *clergymen*, en agissant ainsi, usaient d'un droit qui appartient à tout critique et à tout moraliste. On peut même dire qu'ils faisaient preuve de sollicitude envers une branche de l'art qu'ils cherchaient à relever et non à proscrire. La profession théâtrale a d'ailleurs un bouclier qui la couvrirait au besoin contre d'injustes attaques. Il ne faut pas perdre de vue que, dans la Grande-Bretagne, la reine est la tête du pouvoir spirituel; or la reine, — et elle a bien raison, — protége les acteurs. L'état, on l'a vu, ne subventionne pas les théâtres; mais le chef de l'état montre sa prédilection pour certains acteurs ou pour certaines pièces en fréquentant les théâtres qui lui semblent dignes d'intérêt. On a même remarqué que la reine ne regardait point sous ce rapport à l'importance de la salle. Sa présence exerce en pareil cas une influence considérable sur le succès de la troupe, et par plus d'un côté équivaut presque à une subvention. A combien d'Anglaises par exemple ai-je entendu dire que *Colleen-Bawn* devait être une bien belle chose, puisque la reine était allée la voir trois fois à l'*Adelphi Theatre!* Il existe d'ailleurs au château de Windsor un théâtre particulier, où vont jouer successivement devant la cour les meilleurs acteurs et les meilleures actrices des théâtres de Londres.

Est-ce à dire pourtant que le théâtre en Angleterre n'ait point d'opposition à essuyer de la part de certaines idées religieuses? Telle n'est certes point ma pensée : il faut distinguer dans le protestantisme anglais deux tendances bien tranchées, l'une nationale, et l'autre qu'on peut rapporter aux docteurs de Genève. Les vieilles rivalités des cavaliers et des têtes-rondes, de l'*église haute* et de l'*église basse*, ne se sont point éteintes, il s'en faut de beaucoup, dans la patrie de Cromwell. L'ancien levain de puritanisme me paraît surtout s'être réfugié, en ce qui regarde les théâtres, dans les sectes de méthodistes, hommes austères et respectables sans doute, mais à vues courtes et à préjugés tenaces. Une des plus vives diatribes contre l'art dramatique a même été lancée tout dernièrement par un prédicateur célèbre, M. Spurgeon, qui appartient à une autre branche de dissidens, connus en Angleterre sous le nom de *baptists*. Comme M. Spurgeon est un prédicateur éloquent, mais qui emprunte plusieurs de ses effets à l'action théâtrale, on s'est demandé s'il n'entrait point dans ses attaques un peu de jalousie de métier (1). Un fait nouveau me paraît néanmoins de nature à

(1) Un acteur anglais s'est vengé spirituellement de M. Spurgeon en le jouant tout vif

réconcilier les anciennes inimitiés de la chaire et du théâtre. Depuis quelques années, l'habitude s'est introduite à Londres de louer les salles de spectacle à certains chefs de congrégations pendant la journée du dimanche. Qui s'est élevé contre cette innovation? — Les sectes religieuses? Non vraiment; l'opposition est venue le plus souvent des acteurs, qui, sans doute irrités par d'anciens souvenirs, demandèrent de quel droit les ministres de la parole évangélique venaient envahir le domaine de la scène. « Était-ce bien, s'écrièrent-ils, aux fils des anciens puritains qu'il convenait de s'installer dans des lieux dénoncés par leurs pères ainsi que des antres d'infamie? » Comme les directeurs trouvaient toutefois un avantage matériel à ne point laisser chômer leur salle le septième jour, ils ont pour la plupart conclu volontiers ces sortes de marchés. Aujourd'hui un assez grand nombre de théâtres de Londres se convertissent en églises le dimanche matin et le dimanche soir. Passant, il y a quelques jours, dans Shoreditch, devant le *City Theatre,* je fus arrêté par deux affiches qui frappèrent mes regards: l'une était l'affiche du spectacle de la semaine, l'autre était celle du service religieux qui se célébrait dans ce moment-là. Je connais même un Français qui, étant de passage à Londres et trouvant le dimanche fort ennuyeux, allait cherchant dans les rues quelque lieu de divertissement, quand, à sa grande surprise, il vit un théâtre ouvert. Il s'y glissa plein d'espoir; mais, comme il ne savait pas un mot d'anglais, il se fit une idée assez vague de la représentation à laquelle il assistait. Tout ce qu'il conclut en sortant, c'est qu'il y avait trop peu de mise en scène, et que la tristesse du dimanche à Londres déteignait sans doute, ce jour-là, jusque sur les théâtres. Malgré les objections qu'on peut faire à ce mélange du sacré et du profane, je regarde volontiers le prêche dans les théâtres comme une innovation heureuse. La scène ne devient-elle point ainsi un terrain neutre sur lequel tendent à se rapprocher deux partis, dont l'un autrefois a détruit les salles de spectacle en Angleterre? L'hospitalité que le théâtre accorde maintenant aux sectes religieuses ne doit-elle point leur apprendre que c'est une mauvaise politique de brûler la maison d'un voisin ou même d'un ennemi? On peut un jour ou l'autre en avoir besoin pour soi-même.

L'année dernière, une comédie intitulée *le Monde et le Théâtre* (*the World and the Stage*) fut représentée à Haymarket, et n'obtint, malgré des situations assez touchantes, qu'un succès médiocre. La raison de cet échec est facile à saisir; la pièce, étant un plaidoyer contre les injustices de l'opinion en ce qui regarde les acteurs et les

sur la scène. Buckstone, dans le *Black Sheep*, reproduit si bien la voix, les manières et pour ainsi dire la figure du célèbre prédicateur, que toute la salle le reconnaît à l'instant même.

actrices, s'appuyait, Dieu merci, sur un anachronisme. Il fut un temps, je le reconnais, où les comédiens et les comédiennes n'étaient guère admis en Angleterre dans la bonne société. Macklin, se rendant un jour dans un bureau d'assurance contre l'incendie, répondit au commis qui lui demandait son nom : « Je ne suis que Charles Macklin, un vagabond par acte du parlement; mais, comme un compliment pour le temps qui court, vous pouvez écrire Charles Macklin *esquire*, car ce sont deux termes synonymes. » Aujourd'hui cette boutade n'aurait aucun sens, parce que les acteurs ne sont plus soumis à aucune surveillance ni à aucune restriction légale. Je dois même dire qu'en dépit de l'acte du parlement auquel Macklin faisait allusion, quelques comédiens du dernier siècle vivaient dès lors sur un pied de familiarité avec l'aristocratie anglaise. Quin, par exemple, soutenait avec les nobles de son temps une joyeuse guerre d'épigrammes. Un jour, cet acteur, qui était très corpulent, rencontra dans la ville de Bath lord Chesterfield, qui lui demanda d'où il venait. « Je viens, répondit Quin, de dîner aux *Trois-Tonnes*. — Aux trois tonnes? reprit le duc; il n'y en a que deux, puisque vous n'y êtes plus. » Cette fois ce fut l'acteur qui fut battu, mais il prit sa revanche dans une autre circonstance. Étant à dîner dans la même ville avec des hommes du monde, il lança dans la conversation une plaisanterie qui eut beaucoup de succès. Un noble qui était parmi les convives s'écria : « Quel malheur qu'un homme d'esprit comme vous soit un comédien! — Voudriez-vous par hasard que je fusse un lord? » répliqua l'acteur en rougissant de colère et en se redressant de toute sa hauteur. A présent les acteurs anglais n'ont plus aucune amertume contre les lords ni contre le titre assez vague d'*esquire*, car ils se croient tous plus ou moins des *gentlemen*. Le progrès des lumières et des institutions a très certainement renversé dans la Grande-Bretagne les anciennes barrières qui s'élevaient entre le monde et la profession théâtrale; mais est-ce à dire pour cela que tous les préjugés se soient évanouis? Je n'oserais point l'affirmer, car je sais qu'il y a deux ans à peine, un maître de pension refusait d'accueillir dans son établissement le fils d'un acteur justement estimé. C'est peut-être le cas de répéter après Alfred de Musset : *Ignorant comme un maître d'école*, car il y a beaucoup d'autres faits qui proclament un changement dans les mœurs. Il suffira de rappeler le grand dîner donné à Charles Kean par ses amis dans *Saint-James's Hall*. Six cent cinquante nobles et *gentlemen* y assistaient. Le fauteuil du président était occupé par le duc de Newcastle; il y avait sept cents ladies dans les galeries, et Mme Charles Kean, à son entrée dans la salle du banquet, fut saluée par des applaudissemens enthousiastes. On objectera peut-être que, par son éducation et ses succès, M. Charles Kean forme une exception dans la carrière dra-

matique; mais n'en est-il pas de même pour toutes les carrières libérales, où il n'y a que les talens exceptionnels qui se mêlent à l'aristocratie? D'un autre côté, un membre du parlement anglais qui était dans de mauvaises affaires donna sa démission, et ne craignit point, il y a trois ans, de monter comme acteur sur les planches de plus d'un théâtre pour payer ses dettes.

Le changement des mœurs anglaises sera encore plus remarquable, si nous regardons à la vie des actrices. Autrefois le mariage leur était à peu près interdit. Une des premières femmes qui aient paru après la restauration sur la scène anglaise fut séduite par Aubery de Vere, le dernier duc d'Oxford, qui lui avait fait croire à un mariage secret. Elle ne tarda point à découvrir que ce mariage était faux, que le prêtre était un personnage déguisé et les témoins des domestiques au service du lord. En vain cette Roxane trompée (c'est le rôle qu'elle jouait dans *le Siége de Rhodes*, par Davenant) demanda-t-elle protection à la loi anglaise, en vain alla-t-elle même se jeter aux genoux du roi pour réclamer justice : le mariage d'un noble avec une actrice était alors si contraire aux idées reçues, qu'elle n'obtint aucune réparation. J'ajouterai même à regret que le séducteur mourut comblé d'honneurs et fut enterré dans l'abbaye de Westminster. Plus tard une autre actrice, miss Oldfield, malgré sa beauté, sa sagesse et ses talens, ne réussit point à se faire épouser des deux seuls hommes à qui elle s'était successivement attachée durant sa vie. L'un était Maynwaring, célèbre écrivain whig, à qui fut dédié un des volumes du *Spectateur;* l'autre était le général Churchill. Sa position équivoque avait d'ailleurs quelque chose de si intéressant, miss Oldfield observait si bien les devoirs du mariage sans être mariée, qu'elle était reçue dans la meilleure société, et même à la cour. Un des premiers nobles de la Grande-Bretagne qui ait eu le courage de rompre en visière avec le préjugé fut lord Peterborough; il épousa en 1735 une fille de théâtre, Anastasia Robinson. Dès lors les mariages des hommes du monde avec les actrices devinrent plus fréquens, quoique rencontrant toujours une assez grande opposition dans les mœurs anglaises. Le père du célèbre George Canning, ayant pris pour femme miss Castello, qui jouait sur la scène, se brouilla pour toujours avec sa famille. George Canning n'en témoigna pas moins durant toute sa vie un grand respect pour sa mère, à laquelle il écrivait tous les dimanches, — le seul jour qu'il eût de libre. Dans ces dernières années au contraire, un assez grand nombre d'actrices dont nous pourrions citer les noms ont été élevées par mariage aux rangs supérieurs de la noblesse. Les journaux anglais annonçaient dernièrement la mort de la comtesse douairière de Craven, dans laquelle les amateurs de la scène ne manquèrent point de reconnaître miss Branton, qui ap-

partenait autrefois à la troupe du *Covent-Garden Theatre*. Ces actrices anoblies par mariage quittent immédiatement les planches et honorent, dit-on, par leur conduite la nouvelle condition qui leur a été faite dans la société. Parmi les comédiennes anglaises qui continuent de jouer sur la scène, plusieurs aussi sont mariées à des médecins, à des hommes de lettres ou à des artistes. Le plus grand nombre d'entre elles retiennent leur nom de miss sous lequel le succès les a en quelque sorte fiancées au public. C'est ainsi qu'une des plus brillantes actrices du drame moderne et l'une des femmes du monde les plus accomplies, miss Wolgar, est Mme Mellon, l'épouse d'un des premiers musiciens de Londres. Il y a d'un autre côté beaucoup d'acteurs qui s'unissent à des actrices. Dans ce dernier cas, la femme prend le nom du mari et paraît avec lui sur la scène. Un de ces mariages entre acteur et actrice fut, il y a quelques années, l'occasion d'un événement tragique. Un jeune acteur assez pauvre, Crouther, avait réussi à gagner les bonnes grâces de miss Vincent, *manageress* du *Victoria Theatre*, belle, riche et menant un grand train dans Londres. Ils furent mariés; mais, avant même de quitter l'église, l'acteur donna des signes non équivoques d'aliénation mentale. On attribua son délire à différentes causes : les uns présumèrent que c'était le changement de fortune qui lui avait tourné la tête; d'autres affirmèrent qu'il avait dans un coin du cœur une autre affection qui le poursuivait comme un remords. Miss Vincent est morte depuis ce temps-là; mais son mari vit encore, je crois, dans une maison de fous, *lunatic asylum*.

Un autre épisode conjugal fit grand bruit dans une ville d'Écosse, et peut donner une idée du roman de la vie de théâtre en Angleterre. Ce soir-là, on jouait à l'*Adelphi Theatre* de Glasgow *la Bataille de Sedgmoor*, dans laquelle une actrice aimée du public, mistress de Bourgh, remplissait avec succès l'un des principaux rôles. Au moment où elle entrait en scène, un homme de haute taille, avec des airs militaires, se leva plusieurs fois au milieu du parterre sous le coup d'une agitation d'esprit bien visible, et enfin s'écria : « Ma femme! par le ciel, ma femme! » Les spectateurs autour de lui ne savaient que penser, surtout quand ils virent l'actrice s'évanouir. La représentation continua néanmoins; mais durant un entr'acte M. Miller, alors directeur du théâtre, vint aborder l'inconnu qui l'avait troublée. « Cette actrice, lui dit-il, est engagée depuis trois ans dans mon corps dramatique, et, comme directeur, je dois protéger la réputation des membres de ma troupe. Je n'ai point l'honneur de connaître votre nom; mais elle ne saurait être votre femme, car elle était mariée à un M. de Bourgh que j'ai vu mourir. — Je suis le lieutenant Lewis, reprit l'homme à la tournure militaire et au teint basané. Il m'est pénible d'apprendre que ma femme ait été mariée à un

autre; mais c'est un peu ma faute, ou du moins celle de notre étoile. En tout cas, j'ai besoin de la voir. » L'entrevue eut lieu en effet; il résulta de leurs explications mutuelles que le lieutenant Lewis ne s'était point trompé : ils avaient été mariés très jeunes en Angleterre; Lewis était alors un simple soldat, et la future mistress de Bourgh une débutante sur la scène. La naissance d'un enfant vint couronner leur union. Sur ces entrefaites, le régiment avait reçu l'ordre de partir pour les îles lointaines. En vain le jeune soldat demanda-t-il à emmener sa femme avec lui sur le navire : le nombre des permissions étant limité, il obtint seulement comme une faveur de ne point se séparer de son fils, qui avait alors trois ans. Le vaisseau partit, et durant une période de dix-neuf ans, par une négligence ou une fatalité qu'il est difficile d'expliquer, le mari et la femme n'entendirent plus parler l'un de l'autre. Leur fortune cependant avait beaucoup changé: le simple soldat s'était élevé par son courage et par sa bonne conduite au rang de lieutenant dans l'armée. Consolé par la société de son fils, il n'avait point songé à reprendre femme, quoiqu'il se crût bien veuf. L'actrice, qui avait fait de son côté des progrès au théâtre, ayant entendu dire que son mari avait été tué dans une bataille, s'était au contraire remariée. Son second mari était mort depuis dix-huit mois. Quant au lieutenant Lewis, il venait en ligne directe de Liverpool, où un navire de guerre l'avait enfin ramené dans son pays. Les anciens époux se remarièrent dans une chapelle de Glasgow, et Mme Lewis résolut de quitter la scène; mais auparavant elle annonça sur l'affiche du théâtre une représentation d'adieu. Le lieutenant Lewis, qui avait quelque talent dramatique, joua lui-même ce soir-là le rôle de Jaffier dans *Venise sauvée* (*Venice preserved*). La salle était comble, car l'aventure avait ému toute la ville, et la représentation au bénéfice de l'actrice produisit beaucoup d'argent. Le lendemain, M. et Mme Lewis s'étaient retirés à Liverpool.

Le caractère des acteurs anglais a été tour à tour attaqué et loué outre mesure selon le point de vue auquel se plaçaient les moralistes. Je ne m'attacherai qu'aux faits. Les statistiques criminelles sont décidément en faveur du théâtre. Aucun membre de la profession n'a comparu devant les tribunaux de la Grande-Bretagne pour des actes graves, et surtout la main du bourreau ne s'est jamais étendue sur un comédien. Faut-il en conclure que les acteurs d'outre-mer soient exempts de défauts? Ce ne serait point l'avis des anciens directeurs, qui reprochent surtout aux comédiens anglais l'esprit d'indépendance et la vanité. On dira peut-être que ce sont des traits de caractère par lesquels les acteurs se font reconnaître dans tous les pays; mais en Angleterre ils forment une classe indépendante chez un peuple indépendant, et montrent de la vanité chez une nation trop fière pour être vaine. A la première de ces dispositions d'es-

prit il faut sans doute rapporter le peu de durée de leurs engagemens et leur vie errante. L'Angleterre compte parmi les célébrités du théâtre un assez grand nombre d'acteurs nomades qui apparaissent comme des ombres dans les différentes villes du royaume et qui s'en vont comme elles. Les îles britanniques semblent même un cercle trop étroit pour leur humeur aventureuse. Ces pèlerins de l'art dramatique voyagent jusqu'aux extrémités du monde. Il est vrai que la langue anglaise, répandue ainsi que la race saxonne dans les deux hémisphères, leur présente sous ce rapport un immense avantage. Un acteur de Londres passe en Australie ou en Amérique à peu près comme un comédien français se rendrait à Bruxelles. La Nouvelle-Hollande a des théâtres peuplés d'artistes anglais, dont l'un occupe même un siége dans le parlement de la colonie. Brooke, qui avait débuté il y a quelques années à Londres dans le rôle d'Othello avec grand éclat, partit un beau jour pour l'Australie, d'où il annonce aujourd'hui l'intention de revenir en Angleterre. Une comédienne de talent qui joue à Haymarket Theatre, mistress Charles Young, avait été emmenée toute jeune par sa mère, également comédienne, dans cette *île des paradoxes* où elle a vécu dix-sept ans. Le Nouveau-Monde offre encore un champ plus vaste et plus fertile aux excursions des acteurs cosmopolites, si nombreux en Angleterre. C'est là que Charles Kemble avec sa fille, Charles Kean, Mathews et tant d'autres sont allés accroître ou réparer leur fortune. On raconte même des aventures amusantes sur la manière dont s'y prennent quelques acteurs anglais pour courtiser les bonnes grâces du peuple américain, ou, comme ils disent, de « frère Jonathan ». L'un d'eux ayant à réciter ces deux vers bien connus d'une tragédie de Shakspeare : « Maintenant l'hiver de nos malheurs se dissipera devant les rayons du nouveau soleil d'York, » imagina de changer l'idée du poète et de dire : « Maintenant l'hiver de nos malheurs se dissipera devant le soleil de New-York. »

Un ancien acteur anglais de Covent-Garden Theatre, qu'on désignait sous le nom de Chapman l'aîné, avait imaginé de construire lui-même et à peu de frais un théâtre en Amérique; il est bien vrai que c'était un théâtre flottant. L'entrepreneur se plaçait tous les ans sur un des points du Mississipi assez avancé dans l'intérieur des terres, là il bâtissait un édifice en bois qu'il chargeait sur un radeau avec des décorations, des costumes, et tout le matériel de la mise en scène. Le fleuve, très rapide au printemps, entraînait dans son cours cette salle de spectacle. A chaque village et devant chaque grande plantation, on s'arrêtait, on arborait une bannière, et l'on sonnait de la trompette. Les amateurs ne manquaient point, car il était connu que le théâtre ne reviendrait plus que l'année suivante. Quelquefois on rencontrait en chemin l'un des bateaux à vapeur qui

se rendent à Louisville : c'était alors un jour de grande recette, car il y avait à bord un millier de passagers qui ne demandaient pas mieux que d'assister à la représentation pendant que le bateau chargeait du charbon de terre. Le corps dramatique se composait de la famille de Chapman, qui croissait et multipliait en dépit des alligators et de la fièvre jaune. Quand le théâtre, descendant toujours le Mississipi, atteignait la Nouvelle-Orléans, il n'était plus bon qu'à être démoli et vendu comme bois de chauffage, car il eût coûté trop cher de lui faire remonter le cours du fleuve. Le *manager* retournait alors par un *steamer* dans l'intérieur des terres, où il construisait un nouvel édifice flottant. Je ne crois pas que Chapman lui-même vive encore; mais un Anglais, revenu dernièrement d'Amérique, m'assure avoir rencontré la famille de l'acteur, qui continue la même industrie.

La profession théâtrale est plus abandonnée en Angleterre que partout ailleurs au libre arbitre et à l'initiative personnelle. Il n'y a point de conservatoire ni aucune institution du même genre. Quiconque veut embrasser la carrière du théâtre doit suivre les leçons particulières que donnent à Londres d'anciens acteurs ou d'anciennes actrices, plus ou moins retirés de la scène. Pour s'assurer des élèves, miss Charming, ou toute autre, fait même annoncer dans les journaux qu'elle se propose d'ouvrir un théâtre dans les provinces pour la saison prochaine, et qu'elle engagera de préférence dans sa troupe ceux de ses pupilles qui auront montré le plus de dispositions. Après avoir reçu ce premier enseignement, les jeunes aspirans à la profession d'acteur se mêlent le plus souvent à des *clubs dramatiques* où ils jouent les chefs-d'œuvre du théâtre anglais. La grande affaire est alors de conclure un engagement. Il leur faut pour cela lire assidûment l'*Era*, qui est le moniteur des théâtres. Ils y trouveront des renseignemens sur tout ce qui peut intéresser le monde dramatique et des annonces comme celle-ci : « On demande un *brigand*. — Une *lady sentimentale* désire conclure un engagement; ses conditions sont modérées. » Là se rencontre aussi l'adresse des agens de placemens dramatiques, lesquels se chargent d'écrire pour environ une demi-guinée le nom de l'aspirant sur leur livre et de lui procurer moyennant un bénéfice de 10 pour 100 les costumes et autres accessoires, *props*, dont il a besoin pour paraître avec honneur sur la scène. Les semaines, les mois se passent; le candidat a du moins ses entrées dans le bureau de l'agent, et il en profite pour lui rendre de fréquentes visites. Enfin l'engagement arrive quelquefois. C'est naturellement dans un théâtre de province que le débutant commence sa carrière. Là il ne tarde pas à reconnaître qu'il y a beaucoup de clinquant et de fausses couleurs derrière la toile, non-seulement sur la robe et la joue des actrices, mais aussi sur toutes les

choses de la vie. Les membres du corps dramatique sont payés à la semaine et touchent en général un bien maigre salaire; heureux encore quand ils le reçoivent! Un grand nombre des *managers* de province commencent la saison presque sans aucun capital; ils se lancent donc dans une entreprise difficile à leurs risques et périls, mais aussi, ce qui est plus grave, aux risques et périls de la troupe. Après un ou deux mois, le front du directeur se rembrunit, et un samedi soir il annonce aux acteurs, assemblés dans le *green room*, qu'il ne peut plus payer à chacun d'eux que la moitié des honoraires convenus. Cette nouvelle est reçue avec un morne silence et en présage une plus mauvaise encore. Les recettes baissent de jour en jour; les acteurs ne sont bientôt plus payés du tout, et le théâtre ferme avant la fin de la saison. Je suppose néanmoins que le débutant a eu le bonheur de contracter son engagement avec un *manager* sûr et habile : dans ce dernier cas, il lui faut se livrer à un effrayant travail de mémoire pour apprendre des rôles qui changent presque tous les soirs et voyager la nuit en omnibus d'une ville à l'autre, car il est rare que le même directeur n'exploite point à la fois plusieurs théâtres dans un rayon donné. Un des tourmens de cette troupe déjà si éprouvée est le plus souvent un vieil acteur aigri par de longs insuccès dramatiques, et que ses confrères désignent volontiers sous le nom de *bore* (cheville). Comme il a vu ou prétend avoir vu jouer tous les grands maîtres de la scène anglaise, il décourage les efforts des débutans en leur opposant dans chaque rôle l'exemple de Kean, de Liston ou de Bannister (1). Le novice dans l'art théâtral aurait d'ailleurs tort de se plaindre des tribulations qu'il rencontre dans les provinces, puisque les acteurs célèbres ont tous passé par là. La seule espérance qui les soutenait et qui le soutient lui-même est de paraître un jour sur un des théâtres de la capitale. Seulement tout le monde ne va point à Corinthe, depuis surtout que Covent-Garden et Drury-Lane, les deux théâtres qui employaient le plus de monde, ont renoncé au drame.

Ne devons-nous pas dire un mot des actrices? Après la restaura-

(1) Des *managers* blanchis au service de la scène exercent même quelquefois dans les provinces une sorte de censure publique sur le talent de leurs artistes. J'assistais dans une petite ville à une représentation de *la Dame de Lyons*, quand le *manager*, impatienté des bévues de l'actrice qui remplissait le principal rôle, laissa échapper l'exclamation suivante : « Une grosse gourmande (j'adoucis l'expression anglaise) qui joue ce soir comme une pantoufle, parce qu'elle trouve que je ne l'ai point assez bourrée ce matin de beefsteak et de pommes de terre! » Ce fut, comme on le pense bien, une tempête de rires et de sifflets dans toute la salle. Cependant le public finit par excuser l'inconvenance de cette sortie, parce que le directeur était un homme excentrique, mais juste, toujours prêt à louer ses sujets dramatiques quand ils faisaient bien et à les blâmer quand ils faisaient mal.

tion, dès que les femmes se furent montrées sur la scène anglaise, le *dressing room* des actrices (chambre de toilette) ne tarda point à être envahi par les seigneurs de la cour. Il fallut même un édit de Charles II pour faire cesser cet abus. Aujourd'hui l'intérieur des théâtres est à peu près interdit aux étrangers. Dans les provinces, certains *managers* exercent même sur leur famille d'acteurs et d'actrices une sorte d'autorité paternelle. Ils regardent comme un devoir ou comme leur intérêt de se constituer les gardiens des bonnes mœurs. Le plus souvent, cette surveillance du directeur ne sauve guère, il faut le dire, que les apparences. Je rencontre quelquefois dans les rues de Londres un homme encore jeune sous des cheveux blancs; il regarde tout autour de lui avec des yeux fous et rentre le soir dans un *lunatic asylum*. Les chroniques du théâtre le désignent comme un *gentleman* riche et honorable que les extravagances, la coquetterie et les infidélités d'une comédienne anglaise ont réduit à ce triste état. Dans la petite ville de Rochester, un acteur qui était en même temps directeur du théâtre entra un jour sur la scène au moment où la troupe était en train de répéter un drame nouveau. Il tenait à la main un papier qu'il tendit d'un air à la fois sérieux et comique aux acteurs et aux actrices réunis autour de lui en s'écriant : « Eh bien! que dites-vous de cela? » C'était un billet de *faire part* imprimé par lequel sa femme, qui l'avait abandonné depuis longtemps et qui était engagée sur un des théâtres de Londres, lui annonçait la naissance d'un enfant qui portait son nom, en vertu de ce principe de droit : *pater est quem nuptiæ demonstrant*. Il ne faudrait point juger sur ce modèle toutes les actrices anglaises : il y en a qui honorent par leur conduite aussi bien que par leur talent la profession du théâtre. La vie domestique est si forte en Angleterre qu'elle résiste mieux qu'ailleurs dans tous les états aux mauvaises influences du dehors. Rentré chez lui, l'acteur est un homme du monde et très souvent un père de famille; l'actrice est une femme, une mère ou pour le moins une fille qui a des devoirs à remplir envers la maison, et dans laquelle on aurait généralement de la peine à reconnaître la coquette et légère comédienne qu'on a vue figurer la veille sur la scène. La plupart des artistes anglais, hommes et femmes, tiennent beaucoup à maintenir une séparation absolue entre la vie de théâtre et la vie du foyer domestique. C'est même derrière cette limite que se retranchent leur indépendance et leur dignité personnelles. Un *low comedian* du premier ordre qui égayait tous les soirs le public de Londres, mais qui était dans son intérieur un homme très grave, avait fait venir de la campagne un valet de chambre; avant de le retenir à son service, il avait posé pour condition que le domestique ne mettrait jamais les pieds dans une salle

de spectacle. Ce dernier résista pendant longtemps à l'attrait du fruit défendu. Un matin cependant qu'il entrait comme à l'ordinaire dans la chambre à coucher de son maître, il partit d'un grand éclat de rire : « Malheureux ! s'écria l'acteur, tu m'as vu hier au théâtre ! » Et il le congédia, tant il tenait à s'assurer le respect et la considération de tout ce qui l'entourait.

Les artistes ne sont renommés dans aucun pays pour leur économie ni pour leur prévoyance; c'est là leur moindre défaut. On cite pourtant en Angleterre, à commencer par Shakspeare lui-même, un assez grand nombre d'acteurs qui, après avoir gagné à la sueur de leur front une fortune honorable, ont su la conserver par une sage conduite, et se sont retirés à la fin de leur carrière dans une riche maison de campagne. J'aime surtout à voir que, dans la Grande-Bretagne, des institutions sont venues au secours du côté faible de la profession dramatique. Les unes, comme le *dramatic Equestrian and Musical sick Fund*, se proposent d'assister les diverses tribus de la famille théâtrale dans leurs maladies et leurs besoins immédiats. Cette société avance même, dans certains cas et sous certaines conditions, les frais de voyage à des comédiens ou à des comédiennes qui sans cela n'auraient point le moyen d'accepter un engagement dans les provinces. Quelques acteurs qui nagent maintenant dans le luxe et qui jouissent d'une certaine réputation ont été aidés à un moment donné par cette caisse de secours mutuels, car quel est l'artiste qui n'a point eu ses mauvais jours? Il y a d'autres associations qui ont surtout en vue de soulager les infirmités de la vieillesse : tels sont le *Drury-Lane theatrical Fund*, établi par David Garrick, le *Covent-Garden theatrical Fund* et le *Royal general theatrical Fund*. Il s'attache un véritable intérêt à l'origine de quelques-unes de ces caisses d'épargne et de prévoyance fondées pour les artistes. Il y a plus d'un siècle et demi, un très bon instrumentiste allemand, nommé Caitch, était venu en Angleterre. Il fut d'abord soutenu et encouragé; mais comme il manquait d'ordre, il finit par tomber dans une affreuse misère. Un jour, on le trouva mort dans *Saint-James's Market*. Peu de temps après, Festing, le célèbre violoniste, se trouvait avec d'autres musiciens à la porte de l'*Orange Coffee-House*, quand ils virent passer deux enfans qui chassaient devant eux des ânesses. On leur demanda qui ils étaient, et l'on reconnut bientôt en eux les orphelins du pauvre Caitch. D'abord Festing fit une souscription parmi ses amis pour venir en aide à ces enfans; puis, ayant parlé au docteur Green et à d'autres compositeurs, il établit en 1713 une société pour secourir les musiciens indigens, ainsi que les veuves et les orphelins de la profession. En principe, ces caisses de secours se trouvent alimentées par des contributions assez légères que paient

chaque mois les membres intéressés à recueillir un jour ou l'autre le bénéfice de leur prévoyance; mais la caisse reçoit en outre des dons volontaires, et beaucoup parmi les souscripteurs n'attendent de leurs versemens que le plaisir d'obliger des confrères. Les acteurs et les actrices se distinguent par leur générosité. Mistress Jordan était à Chester, où elle venait de donner quelques représentations, quand elle apprit que sa blanchisseuse, une veuve avec trois petits enfans, venait d'être jetée en prison par un créancier impitoyable. Elle se rendit aussitôt chez le procureur (*attorney*) et paya la dette. Dans l'après-midi du même jour, elle se promenait sur les remparts de la ville avec sa domestique, lorsque la pluie l'obligea de chercher un abri sous l'un des porches en ruine qui surmontent le vieux mur romain. Là elle fut suivie par la veuve délivrée de prison et par ses enfans, qui se jetèrent à ses pieds en la remerciant. L'actrice essuya une larme, baisa le front des enfans, et glissant un souverain dans la main de la pauvre mère : « Plus un mot, dit-elle, et relevez-vous, ma bonne femme. » Quelqu'un avait été témoin de cette scène touchante, c'était un prêcheur méthodiste : « Madame, s'écria-t-il, pardonnez-moi la liberté que je prends de vous adresser la parole; mais plût au ciel que toutes les femmes fussent comme vous! — Vous n'en diriez sans doute pas autant si vous saviez qui je suis, reprit mistress Jordan avec un sourire. — Et qui êtes-vous donc? — Je suis une actrice, et vous connaissez peut-être mon nom : mistress Jordan. — C'est dommage, ajouta le prêcheur en soupirant; mais, qui que vous soyez, vous avez fait une bonne action, et j'espère que vos fautes vous seront pardonnées. » A-t-on le droit de se montrer plus sévère que le prêcheur méthodiste, et n'est-il pas juste de dire que les actrices anglaises rachètent beaucoup de faiblesses par leur charité?

Une autre institution toute récente efface encore par ses services les diverses caisses de prévoyance qui se rattachent au monde théâtral : je parle du *Dramatic College*. L'idée de cette œuvre excellente appartient à un acteur, secrétaire de l'*Adelphi Theatre*, M. J. W. Anson, dont la bienfaisance est infatigable, et au directeur du même théâtre, M. Benjamin Webster. Il y a quelques années, un acteur nommé Alleyn avait fondé ce qu'on appelle en Angleterre un collége, c'est-à-dire une sorte de maison de refuge pour la vieillesse; seulement le *Dulwich College*, quoique sorti en quelque façon du théâtre, n'avait guère profité aux membres de la profession dramatique. MM. Anson et Benjamin Webster résolurent d'élever à peu près sur le même modèle un établissement où les vieux acteurs et les vieilles actrices sans moyens d'existence trouveraient à reposer leur tête. Une telle résolution était d'autant plus louable qu'on a

observé qu'en Angleterre les acteurs et les actrices atteignent un âge avancé. Macklin vécut plus de cent ans. Beaucoup d'autres sont également parvenus à une vieillesse très respectable. Cette longévité des artistes dramatiques, à laquelle on ne s'attendrait guère, si l'on considère les efforts et les luttes fiévreuses de leur existence, paraît néanmoins être un fait très certain dans tous les cas où le cours ordinaire de la nature n'a pas été interrompu par des excès, des privations ou des habitudes funestes (1). Une longue vieillesse est, selon la Bible, une bénédiction de Dieu; mais, pour qu'il en soit ainsi et pour qu'elle ne devienne point au contraire un fléau, il faut qu'elle s'appuie sur d'honnêtes loisirs et sur l'assurance d'un certain bien-être. C'est à procurer ces avantages aux acteurs que travaillent les membres fondateurs du *Dramatic College*. La première pierre de cet établissement a été posée l'année dernière par le mari de la reine. Aujourd'hui dix maisons construites de manière à former vingt logemens séparés et indépendans les uns des autres s'élèvent déjà sur une ancienne bruyère à Maybury. Il y aura un magnifique vestibule, une bibliothèque et d'autres salles communes. Dès que les travaux seront terminés, cet édifice, qu'on a surnommé avec raison le plus beau monument érigé à la mémoire de William Shakspeare, recevra, parmi les vieux acteurs et les vieilles actrices, des pensionnaires élus au scrutin par les gouverneurs à vie, *life governors*, et les souscripteurs annuels de la société. En attendant, les pensionnaires (car le collége existe en principe) reçoivent 14 shillings par semaine. Peut-être demandera-t-on comment une institution si large et si libérale a pu s'élever en si peu de temps. Tout le monde y a contribué : les sociétés dramatiques de prévoyance ont chacune fourni une somme; des acteurs comme Charles Kean et Webster ont versé de leur bourse jusqu'à 250 livres sterling; enfin les théâtres de Londres ont donné des représentations au bénéfice de l'œuvre. Une scène intéressante eut lieu l'année dernière au Crystal-Palace : c'était une *fancy-fair* (foire de fantaisie) dont les objets se vendaient au profit du *Collége dramatique*. Les plus belles et les plus célèbres actrices de Londres se trouvaient changées pour ce jour-là en boutiquières. Les moindres bagatelles se payaient un ou deux souverains, on n'avait jamais entendu parler de tels prix; mais aussi qui avait jamais acheté à de telles marchandes? Le *Dramatic College* ne se propose pas seulement de secourir et d'abriter la vieillesse; il étendra aussi ses ailes sur les enfans des acteurs et des actrices. Il y aura pour eux une école à

(1) Bannister était un jour sur le point de boire un verre d'eau-de-vie, quand son médecin lui fit observer que c'était le pire ennemi qu'il eût sur la terre. « Je sais cela, répondit l'acteur; mais vous savez aussi que l'Écriture sainte nous commande d'aimer nos ennemis. » — Il n'en vécut pas moins assez vieux.

laquelle Webster a déjà rattaché, comme un souvenir honorable et comme une espérance, le nom de George Canning, fils d'une comédienne (1).

Les acteurs anglais ont la réputation de vivre longtemps; mais enfin ils sont mortels, et, après avoir pourvu aux besoins de la vieillesse, il a fallu s'occuper de leur dernière demeure. L'église nationale, qui ne les a point excommuniés pendant la vie, ne leur refuse, après la mort, ni ses prières ni une place dans le cimetière de la paroisse. J'ai vu des Anglais instruits ne rien comprendre aux circonstances pénibles qui ont suivi la mort de Molière, tant de pareils actes d'intolérance s'éloignent de leurs mœurs et de leurs idées. Un acteur nommé Palmer mourut en 1798 sur la scène du *Liverpool Theatre Royal*, au moment où il jouait le principal rôle dans un drame anglais imité de Kotzebue. Ses funérailles eurent lieu avec tous les honneurs religieux, et sur la fosse on plaça une pierre avec cette inscription, tirée de la pièce de Kotzebue : *There is another and a better world* (il y a un monde meilleur). Plusieurs des célébrités de la scène anglaise reposent même dans l'abbaye de Westminster. A la mort de mistress Clive, une demande fut adressée au doyen et au chapitre de cette abbaye célèbre, pour que l'actrice fût inhumée dans l'église. La permission fut accordée; l'un des chanoines fit seulement observer qu'il était temps de mettre une limite à l'ambition des acteurs pour les honneurs posthumes, « car autrement, ajouta-t-il, l'abbaye de Westminster deviendrait bientôt une sorte de *foyer* gothique (*gothic green room*). » Tous les membres de la profession, n'étant ni Garrick ni Henderson, ne vont pourtant point, après leur mort, dormir à côté des grands hommes d'état, des poètes célèbres, ni des philosophes renommés. Jusqu'à ces derniers temps, les acteurs anglais n'avaient point de cimetière à eux; mais en 1855 un incident donna lieu à l'achat d'un terrain pour y rassembler la grande famille du théâtre. Dans la matinée de la Noël de 1855, Anson avait perdu une fille à la fleur de l'âge; les sévères devoirs de la scène l'empêchèrent de l'enterrer pendant la semaine, car il devait jouer tous les soirs sur le théâtre et assister pendant la journée aux répétitions. Selon l'usage de beaucoup d'Anglais très occupés, il remit les funérailles au dimanche. La cérémo-

(1) Une triste circonstance n'a point été sans doute étrangère à cette sollicitude pour les enfans des acteurs. Un arlequin du *City of London Theatre*, le pauvre Stevens, mourut dernièrement dans la misère et en laissant un orphelin. Une vieille et excellente femme, mistress Collins, arracha l'enfant à la sombre charité du *workhouse*, et résolut de l'élever elle-même. Comme elle était dans le besoin et trop affaiblie par l'âge pour gagner beaucoup aux travaux d'aiguille, elle accepta les secours de quelques personnes bienfaisantes en faveur de son fils adoptif. Au nombre de ceux qui secoururent l'orphelin de l'acteur est un ministre protestant, M. Robert Nicholson.

nie eut lieu au cimetière de Woking. Au milieu de la grande nécropole de Londres, Anson fut tellement frappé de l'étendue et de la beauté des lieux, qu'il résolut d'obtenir pour ses confrères une place dans ce champ des morts. L'année suivante, il publia dans cette intention un almanach dramatique dont le succès fut considérable. Avec les profits de cette publication et l'assistance de la *Sick Fund Association*, il acheta un acre de terre qu'il fit planter avec beaucoup de goût, et auquel il donna le nom de *Theatrical Allotment*. L'inauguration eut lieu le 10 juin 1858, et Benjamin Webster présidait cette fête touchante, à laquelle assistaient plus de deux cents acteurs et actrices. La seconde personne enterrée dans le cimetière dramatique fut la femme de celui qui avait acheté le terrain, mistress Anson, qui mourut le 13 décembre 1857. L'acteur fit graver sur la tombe ce vers, tiré du *Douaire fatal:* « La bonté et elle habitent le même monument. »

La profession théâtrale tend, on le voit, à s'élever de jour en jour chez nos voisins; je n'en voudrais pour témoignage que ces nobles institutions fondées par les acteurs eux-mêmes, et empreintes d'un profond caractère de dignité. Le public n'est point demeuré indifférent à des faits si remarquables. Toutes les classes de la société anglaise aiment le théâtre, toutes sont intéressées à ce que la vie des acteurs et des actrices s'honore par un sentiment moral, car c'est à la scène que tout le monde vient demander le soir quelques instans de récréation après ces heures de travail auxquelles n'échappe ici aucune existence privilégiée. Dans un pays où l'on ne sépare point le bien-être du progrès des mœurs, on a salué comme un bon présage de la renaissance du théâtre les efforts tentés par les divers artistes dramatiques pour améliorer leur condition sociale en s'appuyant sur la prévoyance, l'union et la charité. La conscience des devoirs envers le public forme déjà un des traits particuliers du comédien anglais. « Nous vivons pour plaire, » disait dernièrement l'un d'eux; qu'ils y ajoutent dans le monde une conduite honorable, et l'on verra bientôt s'évanouir les derniers préjugés qui ne s'attachent déjà plus à la profession, mais à la vie des acteurs. Dans les idées des Anglais, cette réforme des habitudes devra même exercer une influence heureuse sur l'art. Vienne une œuvre dramatique digne de la nation qui a produit Skakspeare, et les acteurs anglais seront mieux préparés à interpréter sur la scène cet idéal du bien qu'ils auront poursuivi à travers les luttes et les difficultés d'une carrière orageuse.

ALPHONSE ESQUIROS.

LE

SALON DE 1861

Lorsqu'on voit, à chaque exposition nouvelle, le flot des œuvres secondaires envahir de plus en plus le terrain, et le succès se prendre, faute de mieux, aux paradoxes, aux gentillesses, parfois même aux niaiseries pittoresques, on est tenté de se demander si, tel que nos mœurs l'ont fait, le Salon ne sert pas avant tout à entretenir un malentendu entre les artistes et le public. Sur ce théâtre qu'ont déserté les maîtres, et d'où les disciples d'élite tendent à s'éloigner à leur tour, qui ne sait la place qu'usurpent les vétérans de la médiocrité ou les débutans à peine capables de balbutier un rôle, les impuissances vieillies ou les ambitions hâtives? Ne les voit-on pas occuper presqu'entièrement la scène et s'y prélasser en sûreté de conscience, comme s'ils exerçaient une fonction principale? On ne s'explique ainsi que trop bien ce nombre croissant d'année en année de tableaux de genre et de paysages, cette somme considérable d'habileté dépensée en menue monnaie, et cette transformation du Salon, qui devrait être le sanctuaire de l'art contemporain, en un entrepôt où se succèdent périodiquement les produits de l'industrie pittoresque. La foule de son côté s'accommode du spectacle qu'on lui donne, si peu solennel qu'il soit : elle l'accepte comme un fait consacré par l'usage, oubliant d'ailleurs le sens et les caractères primitifs de ce fait traditionnel, oubliant même qu'au commencement du siècle où nous sommes, les expositions publiques résumaient encore tous les efforts, toutes les aspirations, toutes les forces vives de notre école, et que, s'il y avait place dès lors pour les succès et les talens secondaires, ceux-ci du moins faisaient cortége au triomphe des grands talens.

Aujourd'hui qui pourrait prétendre que le Salon représente l'art français contemporain dans son expression la plus éloquente, dans sa physionomie complète? L'adresse de la main, les ruses du métier, l'imitation succincte ou minutieuse des vérités vulgaires, voilà ce qu'expriment la plupart des toiles exposées, voilà ce qui semble définir et proclamer la foi esthétique de notre école. Suit-il de là que notre école n'ait rien de mieux à nous montrer ou à nous dire, que toutes les ressources dont elle dispose se trouvent concentrées ici, et qu'en dehors de ces murs où s'affichent les témoignages de la dextérité, rien ne se rencontrerait où l'on pût lire les preuves d'une inspiration plus haute et d'un savoir plus sérieux? Il n'en est pas ainsi, grâce à Dieu. Les descendans de Poussin et de Le Sueur, les artistes qui travaillent au temps de M. Ingres, n'ont pas si bien renié leur origine ou méconnu les vivans exemples qu'ils se soient tous réfugiés dans le culte des doctrines mesquines, dans la pratique des faciles devoirs; tous ne croient pas que la peinture n'ait d'autre tâche que d'enjoliver la réalité ou de la transcrire sans commentaires. La recherche du beau et de l'idéal préoccupe encore quelques esprits supérieurs aux tentations mondaines; d'autres, sans rompre absolument avec les inclinations du siècle, sans s'élever jusqu'aux régions où cessent les bruits de la terre, se tiennent toutefois à une juste distance des faits, et n'en acceptent l'influence qu'avec une docilité mesurée. Dans la sphère tempérée qu'ils habitent, l'art demeure sain encore, sinon parfaitement robuste; tout est calme, mais non pas inerte, discrètement expressif, mais non équivoque ni rebattu.

Les murailles des églises et des monumens publics fourniraient sur ce point des renseignemens que l'on ne saurait demander aux toiles exposées ailleurs. Sans parler d'œuvres d'une importance et d'un mérite exceptionnels, comme les peintures de M. Flandrin dans la nef de Saint-Germain-des-Prés, peintures que nous avons eu déjà l'occasion d'apprécier dans la *Revue* (1), on pourrait citer, parmi les travaux de décoration monumentale achevés dans le cours des deux dernières années, plusieurs spécimens remarquables de cette aptitude à concilier le respect de la tradition avec une certaine préoccupation du style et du sentiment modernes. Dans l'ordre des sujets religieux, les scènes de la Passion que M. Signol a peintes à Saint-Eustache, et dont une surtout, *Jésus-Christ porté au tombeau*, se recommande par la vraisemblance pathétique en même temps que par les caractères imprévus de l'aspect; — la *Chapelle de Saint-François de Sales* à Saint-Sulpice, où M. Alexandre Hesse a su très

(1) Livraison du 15 décembre 1859.

habilement élargir sa manière sans renoncer à ce goût pour la variété des élémens pittoresques, pour les formes épisodiques, qui est dans les habitudes et dans les conditions mêmes de son talent; — les peintures exécutées dans la cathédrale d'Agen par M. Bézard, esprit loyal, artiste bien informé, auquel il ne manque peut-être qu'une confiance plus ferme et les excitations plus accoutumées du succès; — d'autres compositions religieuses encore prouvent qu'une très notable partie de notre école, tout en demeurant éloignée du Salon, ne reste pour cela ni étrangère au mouvement actuel de l'art français, ni infidèle aux souvenirs qui l'obligent.

Dans le domaine de la peinture purement décorative, les mêmes faits se produisent, la même harmonie tend à s'établir entre les lois immuables de la tâche et les exigences du goût particulier à notre temps. Je sais qu'à côté des progrès accomplis en ce sens on pourrait signaler quelques méprises regrettables, que la décoration par exemple du grand salon dans le nouveau ministère d'état accuse, au point de vue de l'invention, du style, de la perspective même, des ressources bien insuffisantes ou de singulières distractions; mais il ne serait pas difficile de rencontrer ailleurs la grâce d'imagination et la science qui font défaut ici. Sans sortir même du palais du Louvre, il suffirait de jeter les yeux sur le plafond où M. Gendron a groupé quelques figures aériennes et déroulé, avec un fin sentiment de la cadence des lignes et des tons, une de ces guirlandes animées qui participent à la fois de la fantaisie pittoresque et de la symétrie architecturale. Si l'on visite certaines habitations particulières, l'hôtel entre autres où M. Cabanel a personnifié sur les voûtes d'un salon *les Cinq Sens*, on reconnaîtra que les peintres de notre temps savent en pareil cas allier une élégance sans afféterie à une correction sans pédantisme. Des travaux de ce genre toutefois, en raison de leur destination même et de la place fixe qu'ils occupent, sont comme non avenus pour le public, accoutumé de longue main à n'interroger l'art français qu'au Salon. L'habitude est donc invétérée chez nous de réduire l'étude de l'art contemporain à l'examen des expositions périodiques; malgré les symptômes les moins équivoques de déchéance, ces expositions nous trouvent façonnés à l'usage et confians dans des priviléges qui n'existent plus.

Après l'abstention des artistes éminens, soit qu'ils refusent systématiquement leur participation, soit que leur temps soit pris par des travaux de peinture monumentale, un fait doit être signalé qui exerce aussi une fâcheuse influence sur l'autorité du Salon. Nous voulons parler de ces expositions particulières qu'il est d'usage de multiplier depuis quelques années. D'abord il s'agissait seulement de remettre en lumière des ouvrages déjà connus, de nous montrer à côté

des tableaux de l'ancienne école française quelques-unes des toiles auxquelles les maîtres de l'école contemporaine avaient dû leurs premiers succès, ou bien encore une exposition posthume, consacrée tout entière à l'histoire d'un talent, représentait dans leur ensemble les travaux, les progrès successifs de l'artiste que la mort venait de frapper. Les choses ont changé depuis lors : ce sont des œuvres toutes récentes, des tableaux envoyés directement de l'atelier où ils ont été peints, de la galerie où ils entraient hier, qui viennent maintenant peupler ces succursales du Salon, parfois même les enrichir de telle sorte qu'il y a là non plus un danger de rivalité, mais un désavantage manifeste pour les expositions officielles. Celle qui attire la foule aujourd'hui au palais des Champs-Élysées aura beau étaler ses quatre mille toiles, sujets dessinés ou morceaux de sculpture : le grand événement de l'année 1861 dans le monde des arts n'en restera pas moins l'apparition des dessins et du tableau que M. Ingres a exposés ailleurs. Si, au lieu du demi-jour, le maître avait voulu accepter la pleine lumière et s'emparer des regards de tous, si cette figure exquise, *une Source*, si ces admirables *portraits* dessinés, au lieu de consacrer des murs affermés à une entreprise particulière, avaient récompensé l'hospitalité offerte par l'état, le succès n'aurait pas été mieux mérité sans doute, mais il aurait acquis une signification moins personnelle. Il se serait plus utilement confondu avec le mouvement du goût, avec les progrès mêmes de notre école.

De deux choses l'une en effet : ou les enseignemens qui ressortent d'un chef-d'œuvre doivent, soit par l'autorité du contraste, soit par une certaine analogie avec les ouvrages environnans, faire justice des tentatives mauvaises et encourager les efforts sérieux : alors la publicité ne saurait être trop vaste, ni le secours donné de trop près; ou bien ce chef-d'œuvre empruntera un surcroît d'éloquence au silence de tous et persuadera d'autant plus sûrement le regard qu'il lui parlera seul. Alors pourquoi ne pas l'isoler complétement? pourquoi le laisser s'aventurer en compagnie, moins nombreuse il est vrai, mais non pas mieux choisie que celle qui l'avoisinerait au Salon? Pourquoi, en un mot, cette demi-publicité dont les inconvéniens seront tout aussi réels et les bons résultats forcément plus restreints que les inconvéniens ou les avantages de la publicité qu'on rencontrerait ailleurs? Les expositions de tableaux modernes ouvertes en dehors du Salon ont ce double défaut, de donner aux travaux supérieurs une popularité insuffisante et d'exagérer au contraire, par la facilité même du spectacle, l'importance des travaux secondaires. Elles promettent un abri aux artistes médiocres, dont elles stimulent la fécondité, elles nous intéressent surtout aux petits talens et aux petites choses : elles achèvent ainsi de nous désaccoutumer du beau,

ou quand, par hasard, une œuvre d'élite vient à résider en pareil lieu, qu'y a-t-il dans ce choix, sinon une opposition implicite aux anciens usages et le dédain pour un autre séjour?

Le Salon n'est donc plus un champ de lutte privilégié, une arène où ceux qui ont vaincu déjà viennent chercher de nouveaux applaudissemens : c'est un gymnase où s'exercent sans grand danger de chute les talens moyens, et trop souvent les talens inexpérimentés ou invalides. Qui sait même? pour beaucoup d'entre nous, ce n'est peut-être qu'un champ de foire où, le sort aidant, on peut acquérir à bas prix telles denrées pittoresques qu'on revendra plus tard dans de meilleures conditions. On n'ignore pas que, cette année comme il y a deux ans, une loterie a été organisée pour faciliter aux artistes le placement de leurs ouvrages, et qu'une commission a même accepté la tâche de choisir parmi les objets exposés ceux qui mériteront d'être offerts comme lots aux souscripteurs. Il faut honorer en ceci la générosité des intentions et le zèle de ceux qui se sont dévoués à l'entreprise; mais, en s'efforçant de servir la cause des beaux-arts, ne court-on pas le risque de favoriser aussi les progrès de l'esprit mercantile? N'est-il pas à craindre que le résultat ne trompe en ce sens la pensée qui a dicté la mesure, et que les artistes eux-mêmes, au lieu de voir dans ce nouveau mode de récompense une exhortation aux efforts difficiles, n'y trouvent surtout une occasion d'écouler des produits appropriés aux goûts, aux exigences peu éclairées de la foule?

Nous n'avons point à insister ici sur ces réflexions qu'éveille impérieusement le premier aspect du Salon de 1861 : il nous aura suffi de les indiquer. Ce n'est pas à dire assurément qu'il faille supprimer absolument le Salon comme ayant perdu sa raison d'être. A Dieu ne plaise qu'on interprète en ce sens des paroles tendant au contraire à la défense de cette institution nationale et au respect des principes qui peuvent la vivifier de nouveau! Par quel moyen toutefois ressusciter le passé, contraindre les maîtres à reparaître au Salon, prohiber les expositions rivales ou tout au moins les soumettre à un contrôle qui sauvegarde des intérêts supérieurs et assure une importance exceptionnelle à l'exposition ouverte par l'état? On peut déjà, sans s'aventurer beaucoup, proposer comme mesures urgentes la suppression absolue de la loterie et l'obligation pour les artistes de n'exposer chacun que deux ou trois morceaux. En outre il ne nous semble pas impossible de séduire et de ramener les talens qui ont déserté le Salon par la certitude d'un voisinage plus digne d'eux, par certaines garanties données à de justes exigences. On a fort souvent reproché au jury d'admission ses rigueurs : on serait mieux autorisé peut-être à accuser son indulgence et à lui demander

compte bien moins de quelques exclusions qu'il a pu prononcer dans un moment de distraction ou de fatigue que de tant d'ouvrages médiocres trop complaisamment accueillis. Il serait temps qu'une séparation s'établît entre les essais qui sollicitent l'attention et les travaux achevés qui la commandent, entre les apprentis et les maîtres, entre une hospitalité de hasard et celle qui confère déjà en soi un honneur et une récompense. Le Salon, quoi qu'on en puisse dire, n'est pas plus fait pour abriter les produits de toute valeur et de toutes mains que l'Institut n'est fait pour les ébauches littéraires ou scientifiques, le Théâtre-Français pour les vaudevilles ou l'Opéra pour les chansons. Il n'appartient pas à l'administration sans doute de le peupler invariablement de chefs-d'œuvre : elle a le pouvoir toutefois d'en interdire l'accès aux faux talens, d'y réunir, faute de mieux, des œuvres estimables, et, ne fût-ce que par la fixation d'une quotité légale, de réduire au moins de moitié le chiffre des admissions fâcheuses ou inutiles.

Le Salon de cette année, où le nombre des objets exposés équivaut, le croirait-on? au total des œuvres que comprenaient, au commencement de ce siècle, cinq expositions successives, le Salon de cette année démontre de reste l'opportunité d'une mesure qui, en limitant les droits de chaque artiste, épargnerait au jury une besogne stérile et aux spectateurs la satiété. Parmi les peintres dont les noms sont inscrits au livret, beaucoup ont fourni un contingent qui varie de six à huit tableaux; plusieurs ont envoyé dix ou douze ouvrages : à quelques-uns même ce chiffre n'a pas suffi. Sans examiner si la fécondité n'est pas le plus souvent ici en raison inverse du mérite, on peut affirmer qu'aucun talent n'a besoin, pour nous initier à ses secrets, de multiplier à ce point les aveux. Il serait donc oiseux de s'arrêter, en examinant le Salon, devant cette multitude de toiles sans signification propre, sans formes d'expression imprévues, œuvres honnêtes, convenables, mais dont on croit se souvenir même en les rencontrant pour la première fois. Ce qu'il importe seulement de rechercher, ce sont les gages ou les promesses d'une habileté sérieuse et personnelle, ce sont aussi les erreurs qui peuvent séduire par leur audace même et susciter pour les esprits un péril là où il n'y a en réalité qu'une aventure pour les yeux et un défi. Telle est la préoccupation qui domine notre examen.

Parmi les tableaux d'histoire qui figurent au Salon, — encore ce mot « peinture d'histoire » a-t-il perdu aujourd'hui la signification qu'on lui attribuait autrefois et n'exprime-t-il le plus souvent que la simple narration d'un fait, — *la Bataille de l'Alma,* par M. Pils, mérite d'être citée comme le meilleur ouvrage et comme un très honorable spécimen du talent de l'artiste. Pendant longtemps M. Pils

a hésité entre les souvenirs que lui imposaient ses premières études et certains instincts secrets d'indépendance; mais depuis quelques années il a trouvé sa voie. Renonçant à l'idéal mythologique aussi bien qu'à la peinture des sujets sacrés, — et son dernier essai en ce genre, la décoration d'une chapelle dans l'église de Sainte-Clotilde, ne laisse pas de justifier une pareille résolution, — il s'est franchement donné pour tâche l'étude et la représentation des choses actuelles. Dans le beau fait d'armes que son pinceau reproduit aujourd'hui, le récit est digne de l'action, l'image très vraisemblable, on le sent, mais, on le sent aussi, tracée d'une main émue. Il y a de l'orgueil national sous ces dehors de stricte exactitude, une saine partialité du cœur dans ces informations de la mémoire, partout enfin quelque chose de plus que l'abnégation d'un annaliste ou l'avare éloquence d'un bulletin. Pourquoi faut-il que ce qui vivifie le tableau de M. Pils fasse défaut à la plupart des scènes du même genre que l'on a rassemblées dans le salon principal de l'exposition? La vaste toile par exemple où M. Yvon a représenté *la Bataille de Solferino* n'exprime-t-elle pas avec plus de soin que de passion, avec une réserve bien voisine de la froideur, les caractères extérieurs de cette glorieuse affaire et les portraits au repos de ceux qui en ont décidé le succès? Le pinceau a eu beau couvrir de poussière les uniformes et de sueur les flancs des chevaux, l'animation n'est nulle part. On pourra reconnaître dans les termes de ce fidèle procès-verbal les postes stratégiques assignés à chacun : on n'y devinera que bien incomplétement l'énergie inspirée de la lutte et le moment venu d'une grande victoire.

Au point de vue de l'exécution purement pittoresque, le tableau de M. Pils n'a pas une supériorité moins réelle sur les autres tableaux de bataille qui lui font face ou qui l'avoisinent. Le coloris, pesant ou équivoque ailleurs, est ici net et agile. La touche, rapide sans négligence, accentue le mouvement dans le sens exprès de la forme : mérite peu commun chez les peintres de notre temps, qui tantôt suppriment, sous prétexte de verve, la vraisemblance du dessin, tantôt l'immobilisent ou la surchargent sous prétexte de correction. N'exagérons rien cependant. *La Bataille de l'Alma* est une toile très digne d'éloges, mais dont le succès en d'autres circonstances et en regard d'autres ouvrages perdrait beaucoup de son éclat. Nous avons entendu sacrifier, très injustement à notre avis, la brillante manière de M. Horace Vernet à la manière de M. Pils, la vieille renommée du peintre de toute notre histoire militaire depuis un demi-siècle à la notoriété présente du peintre de l'Alma. La comparaison seule entre ces deux talens serait un acte d'ingratitude ou un paradoxe. On peut reprocher à M. Vernet, et Dieu sait si l'on s'en

fait faute depuis quelques années, son goût pour les intentions et les formes épisodiques, sa confiance trop habituelle dans la dextérité : il n'est permis à personne de faire bon marché de cette facilité singulière, de dédaigner la rare clarté de ce style, et d'oublier, les conditions inférieures du genre étant données, que M. Vernet s'est cent fois comporté en maître là où M. Pils n'a réussi encore qu'à conquérir le premier rang parmi les disciples.

Si, le tableau de M. Pils excepté, la peinture des événemens contemporains n'a produit au Salon que des œuvres insuffisantes, y a-t-il dans un ordre de sujets appartenant au passé des témoignages plus sûrs d'inspiration ? Il nous faut à peu près garder le silence sur les scènes empruntées aux livres saints. La peinture religieuse n'est pas, à vrai dire, représentée dans les galeries du palais des Champs-Élysées, bien que les tableaux d'église n'y manquent pas, et qu'à côté d'exemplaires tirés une fois de plus du moule académique, certaines compositions continuent de populariser à propos de l'Évangile les mœurs extérieures et les costumes de l'Orient. A peine rencontrera-t-on çà et là quelque morceau sagement expressif comme la *Mater Dolorosa* de M. de Rudder, ou adroitement peint comme le *Saint Étienne* de M. Quantin; à peine pourra-t-on surprendre sous l'exiguïté du style une arrière-pensée ingénieuse comme dans les *Captives à Babylone* de M. Landelle, dans le *Jésus chez Simon* de M. Chazal, ou une intention dramatique comme dans les *Saintes Femmes* de M. Chamerlat. Partout ailleurs la médiocrité de l'exécution est d'accord avec la banalité du sentiment, avec cette impuissance à éprouver, à rechercher même une émotion personnelle, dont les peintres de sujets religieux semblent s'accommoder aujourd'hui comme d'une condition de bienséance. Arrive-t-il qu'un effort soit tenté, qu'un acte de volonté propre se produise dans ce champ livré d'ordinaire aux entreprises de l'esprit d'imitation : les innovations résulteront bien plutôt du désir de rajeunir les formes que du besoin de nous ouvrir sur le fond une vue plus large ou plus pénétrante. Elles s'arrêteront à la surface, à certaines particularités de paysage, d'architecture ou d'habillement; elles auront, elles ont eu déjà ce très grave inconvénient d'enjoliver la majesté de l'Évangile, de substituer en pareille matière l'anecdote à l'histoire, l'ethnographie à l'enseignement moral, et de réduire aux proportions d'une sorte de roman pittoresque la traduction des faits sacrés.

En ce qui concerne l'antiquité païenne, ces tendances anecdotiques sont moins rares et moins déguisées encore. On sait que depuis quelques années une petite école s'est formée qui prétend faire revivre les souvenirs de la Grèce et de Rome, non par l'image restaurée du beau, mais par la représentation minutieuse des singularités de

mœurs, non par la noblesse des sujets et des moyens d'expression choisis, mais par des révélations au moins familières sur les coutumes de la vie domestique, sur les secrets de la chambre nuptiale, parfois même des lieux où l'amour se vendait. On sait aussi qu'un autre groupe d'artistes a pris à tâche d'habiller à la mode grecque les idées et les gens de notre temps, ou de mettre en circulation de maigres moralités sous un costume mi-parti antique, mi-parti moderne. Les chefs de ces deux sectes, M. Gérôme et M. Hamon, ont vu cette année le nombre de leurs adhérens grossir, et, comme pour activer encore le progrès, ils ont l'un et l'autre multiplié les exemples. M. Gérôme a envoyé au Salon six tableaux, dont trois au moins traités dans un goût franchement archaïque; M. Hamon en a envoyé cinq. Ce sont ces œuvres qu'il nous suffira d'interroger parce qu'elles expliquent, en la résumant, une doctrine dont les tableaux de MM. Gustave Boulanger, Brun, Humbert, Froment et plusieurs autres ne sont guère que la paraphrase ou l'exposé un peu incertain.

Il semble qu'en choisissant pour thèmes des sujets bizarres en eux-mêmes, M. Gérôme soit séduit moins encore par l'attrait d'une scène à composer que par le caractère des détails, des curiosités accessoires qu'il aura l'occasion d'introduire dans cette scène et dont il fera souvent un moyen de succès principal. *Le Roi Candaule*, l'*Ave Cæsar* accusaient assez clairement déjà ces préférences archéologiques; les tableaux que M. Gérôme a exposés cette année prouvent qu'elles sont devenues chez lui une habitude de l'esprit et comme un point de foi esthétique. Quelques-uns même autorisent un reproche plus grave. En prétendant surprendre et intéresser les yeux, ces toiles font appel aussi à des arrière-pensées peu dignes de l'art et du talent de l'artiste. L'*Alcibiade chez Aspasie* par exemple et surtout *Phryné devant le tribunal* renouvellent cette faute contre le goût que M. Gérôme avait commise une première fois lorsqu'il nous ouvrait les portes de certain *intérieur grec* où les mœurs intimes de la débauche étaient prises sur le fait et retracées avec une stricte fidélité, avec bonhomie, pourrait-on dire. Je me trompe : cette sorte de candeur du pinceau en face d'une pareille scène, cette transcription pure et simple de la réalité n'excusent même pas la regrettable composition où M. Gérôme nous montre Phryné entourée de ses juges. Rien d'impartial ici, ni d'expressif à demi. Les choses, minutieusement étudiées, sont commentées avec plus de complaisance encore. La convoitise à ses degrés divers et se traduisant, suivant l'âge et le tempérament de chacun, en sourires hébétés ou égrillards, en caresses du regard ou en violences, voilà le genre d'intérêt que présente la nouvelle œuvre de M. Gérôme, voilà l'enseignement qu'elle nous propose et l'élément comique dont on a

prétendu la pourvoir : triste leçon, triste gaieté, qu'on souffrirait à peine dans un croquis improvisé en quelques minutes, mais qui choque et devient absolument impardonnable là où l'on sent les calculs de l'esprit et la patience de la main!

Peu de gens, il est vrai, seraient en mesure de dépenser dans les entreprises qui tentent le pinceau de M. Gérôme autant de sagacité, d'adresse et de savoir. Je reconnais que, dans cette *Phryné* même, la figure principale rachète, par la grâce du mouvement et (le dessin des jambes excepté) par la chaste élégance des contours, les intentions toutes contraires qu'expriment les figures groupées autour d'elle; j'avoue enfin que si le second couplet de cette chanson grivoise sur le triomphe de la beauté, — l'*Alcibiade chez Aspasie*, — continue les allures et le ton pris au début, il y a dans la combinaison des détails, dans l'exécution de certaines parties, une délicatesse remarquable : raison de plus pour relever les erreurs de ce talent plein de ressources, pour lui demander compte des qualités qui lui appartiennent et dont il a fait un mauvais emploi.

Esprit ingénieux, ami de la précision et des vérités caractéristiques, M. Gérôme réussit souvent et quelquefois il excelle à interpréter la nature dans un style élégamment familier. Les *Musiciens russes*, la *Prière chez un chef arnaute*, le *Duel après un bal masqué*, plusieurs autres scènes de ce genre qu'il a peintes dans le cours des dernières années, prouvent de reste sa clairvoyance et son goût en face des modèles que la réalité lui fournit. Cette année encore, une très agréable petite toile, le *Hache-paille égyptien*, atteste l'habileté de l'artiste à détailler la physionomie d'un sujet. Mais convenait-il d'user de cette habileté pour grouper autour de Phryné vingt satyres habillés en juges ou pour développer, à grand renfort de volonté, ce thème malencontreux : *deux augures n'ont jamais pu se regarder sans rire?* Ceux qui regardent à leur tour ces deux joyeux hommes ne sont guère tentés en tout cas de partager leur hilarité, et lors même, ce qui n'est pas, que la vraisemblance de l'expression justifierait en partie le choix du sujet, il n'y aurait pas moins quelque chose de faux, de mal équilibré, de contradictoire, entre la futilité d'un pareil succès et les longs efforts accomplis pour l'obtenir.

Il est temps que M. Gérôme prenne un parti, qu'il définisse nettement son ambition. Veut-il seulement égayer l'histoire grecque ou romaine de quelques traits de mœurs, de quelques menus propos, appliquer à la peinture des sujets antiques la poétique modeste pratiquée ailleurs par M. Biard, et consacrer à l'inventaire des curiosités ou des ridicules les facultés d'analyse qui recommandaient son talent? ou bien se résignera-t-il à exploiter ses aptitudes en vue de succès moins populaires peut-être, mais au fond plus sérieux,

plus dignes aussi de l'école française et du rang qu'il y tient? Nous ne demandons à M. Gérôme ni de changer pour cela sa manière, ni de prétendre à une ampleur dans la pensée et dans le style qu'il ne saurait probablement acquérir : nous lui demandons au contraire de se souvenir davantage de son passé, d'attribuer aux leçons de l'antiquité le sens qu'il y attachait autrefois. Sans sortir même du cercle des sujets archaïques, il nous suffira d'en appeler du peintre mal inspiré de *Phryné* et des *Augures* au peintre du *Combat de coqs* et d'*Anacréon*.

Très inférieur à M. Gérôme par le sentiment pittoresque, par la science et la sûreté de l'exécution, par toutes les qualités qui font le peintre, M. Hamon transporte sur la toile quelque chose des intentions littéraires ou plutôt des rêveries mêmes, des caprices indéfinis de la pensée. Idéales jusqu'à l'effacement de la forme, délicates jusqu'à la subtilité, les images qu'indique son pinceau demeurent pour les yeux comme pour l'esprit à l'état d'apparitions flottantes et, si l'on peut ainsi parler, de vapeurs. Tel est le charme, tel est aussi le défaut radical de ce talent : talent gracieusement débile, auquel l'haleine manque pour aller jusqu'au bout de ses propres inspirations, pour atteindre ce qu'il a entrevu, et qui, en poursuivant la poésie, ne réussit qu'à ramasser en chemin les élémens mignons d'un madrigal ou les termes mystérieux d'une charade.

Le nouveau tableau de M. Hamon, *l'Escamoteur*, est, comme *la Comédie humaine*, comme d'autres toiles exposées précédemment par l'artiste, une de ces formules à double sens, un de ces petits poèmes ébauchés pour lesquels la peinture n'a pas de nom précis, où elle n'intervient même qu'à un titre vague et conventionnel. Le moyen d'apprécier le dessin, le coloris, là où l'on semble avoir pris à tâche d'anéantir à peu près le dessin et le modelé, de colorier le moins possible, et de réduire l'imitation de la nature à quelques apparences insaisissables? Comment d'autre part mesurer la portée morale d'une scène où se heurtent les intentions contraires, où les personnages représentés n'appartiennent ni à la même époque ni à la même civilisation? Qui sait? peut-être M. Hamon lui-même éprouverait-il quelque embarras à résumer en termes clairs ce qu'il a entendu exprimer; peut-être, en essayant de rapprocher ainsi le passé et le présent, en voilant sous ces formes équivoques une moralité déjà indécise, n'a-t-il voulu que caresser les surfaces de notre intelligence.

L'Escamoteur, la Volière, et les autres toiles que M. Hamon a exposées, n'accusent pas un progrès, une modification même, dans les habitudes de son talent. Le tout ne fait que continuer, sauf à les amoindrir quelquefois, les intentions, les gentillesses de style, dont

le joli tableau *Ma Sœur n'y est pas* reste jusqu'à présent, dans l'œuvre du peintre, le spécimen le plus significatif. Le tout au moins a ce mérite d'être conçu en haine des plates réalités, des effigies vulgaires. C'est ce qu'on peut dire aussi du tableau que M. Schutzenberger a intitulé *Terpsychore*, et de quelques ouvrages inspirés d'assez près par les exemples de M. Hamon. La *Confidence* entre autres et une *Tête de jeune fille* par M. Aubert sont d'agréables morceaux, où l'on retrouve, avec des procédés d'exécution un peu chétifs, une imagination élégante et ce fin sentiment de la ligne qui avait valu, il y a deux ans, à la *Rêverie* du même peintre un très honorable succès.

L'école néo-grecque, pour nous servir d'un mot à peu près consacré, peut-elle réclamer comme un des siens M. Cabanel, ou plutôt les titres que s'est acquis depuis quelques années cet artiste distingué lui assurent-ils la place et le rôle d'un des chefs du mouvement? Si l'on considère la variété des entreprises abordées par M. Cabanel, la diversité des sujets et des styles qui l'ont tenté successivement, il est difficile de rattacher à un groupe et à une tradition déterminés un peintre qui, après s'être souvenu des maîtres italiens dans sa *Mort de Moïse*, de M. Ingres dans sa *Glorification de saint Louis*, de Paul Delaroche dans sa *Veuve du Maître de chapelle*, a su ailleurs faire acte d'indépendance et n'exploiter que ses propres ressources. Le *Martyr chrétien*, que l'on a vu au Salon de 1855, ce plafond des *Cinq Sens*, dont nous parlions plus haut, et plusieurs beaux *portraits* prouvent que M. Cabanel est en mesure de vivre sans s'aider d'emprunts. A notre avis même, de tous les peintres d'histoire dont les débuts ne remontent pas au-delà d'une quinzaine d'années, aucun n'est aussi bien pourvu que lui, aucun ne possède au même degré les moyens de bien faire et le droit de parler net. D'où vient donc qu'il use si souvent de circonlocutions, qu'il s'abandonne et se rétracte, qu'il donne ici un gage de sa volonté, là un témoignage de son attention à écouter ses voisins et à consulter les signes du temps? Sans les préoccupations que lui causent les idées actuelles de coquetterie pittoresque, sans les succès de M. Gérôme et des siens, compliqués de certaines traditions du XVIIIe siècle remises en honneur par d'autres artistes, M. Cabanel par exemple aurait-il été si ménager de sa verve, de l'énergie de l'expression, dans sa *Nymphe enlevée par un Faune?* C'est là certes l'œuvre d'un talent décidé à plaire et n'omettant rien pour y réussir : est-ce l'œuvre d'un talent fortement ému et bien résolu à tout nous dire de ce qu'il a personnellement senti? La correction élégante, mais un peu ténue du dessin, les combinaisons seulement ingénieuses du coloris, la marque en toutes choses de la recherche et du

calcul, refroidissent ici ce que la passion devait expressément vivifier, et laissent presque sans accent une scène dont l'esprit était tout entier dans la puissance et dans la fermeté du faire. Hâtons-nous d'ajouter que dans une scène fort différente, où l'énergie eût été aussi inopportune qu'elle nous semblait nécessaire ici, M. Cabanel s'est acquitté de sa tâche avec un plein succès. *Le Poète florentin* est un charmant tableau, d'une ordonnance très neuve, d'une exécution parfaitement conforme à la délicatesse de l'invention. Parmi les œuvres de même sorte qui figurent au Salon, on ne saurait en citer une où se trouvent aussi bien résumées les conditions de ce genre qui en peinture participe à la fois de l'histoire et de l'anecdote, et qu'on pourrait, en empruntant un mot à la langue musicale, appeler de *mezzo-carattere*. Sans avoir cette valeur exceptionnelle, les portraits qu'a exposés M. Cabanel méritent au moins d'être comptés parmi les meilleurs. Ils attestent des qualités que l'artiste laisse seulement entrevoir ailleurs, et, contrairement à *la Nymphe*, où les périphrases ne laissent pas d'embarrasser le style, ils se recommandent par la simplicité de la manière, par la franchise de l'expression.

En regard de l'école à laquelle se rattachent plus ou moins directement les peintres que nous venons de nommer, une autre phalange d'artistes, aussi nombreuse peut-être, représente au Salon des doctrines et un genre d'archaïsme auxquels les souvenirs de l'antiquité et même les exemples étrangers n'ont aucune part. Nous voulons parler de ces disciples de la tradition française au dernier siècle, de ces réformateurs mal avisés qui, en s'efforçant de la restaurer, n'arriveront dans un temps donné qu'à susciter, sinon les sages colères d'un autre David, au moins les vertus hypocrites et les froides violences de l'esprit ultrà-classique. La mode s'est faite complice de ce faux progrès, bien qu'elle l'encourage plus encore par une admiration exagérée pour les modèles que par une sympathie avouée pour les imitateurs. On sait quelle faveur systématique rencontrent aujourd'hui les monumens, quels qu'ils soient, de l'art appartenant aux règnes de Louis XV et de Louis XVI. A ne parler que de la peinture, le nombre est grand parmi nous des hommes à la dévotion facile qui s'arrêtent pieusement devant Pater ou Fragonard, qui s'inclinent devant Natoire et s'agenouillent devant Boucher. Pourquoi les artistes de notre temps se mettraient-ils sur ce point en guerre ouverte avec nos goûts? Puisque nous prenons au sérieux tout ce qui vient d'une époque où l'on trouvait piquant de représenter les princesses d'Orléans en *pèlerines* et Mlle de Charolais en *frère quêteur*, pourquoi M. Baudry se serait-il refusé la fantaisie de déguiser en *petit saint Jean-Baptiste* un enfant dont il avait à peindre le por-

trait? Travestissement peu compliqué d'ailleurs, dont une peau de chèvre fera les frais, et qu'une croix aux mains de l'enfant achèvera de caractériser. Nous l'avouerons pourtant, cette austère livrée du précurseur transformée en ajustement mignard, cette croix jetée comme un jouet dans les plis d'un sayon qu'encombrent des cerises, ce fond de taillis remplaçant le désert, tout nous semble, au point de vue de l'intention morale et du goût, plus malséant encore que tel tableau du XVIII[e] siècle, où du moins on n'a pas affaire aux souvenirs formels et aux personnages de l'Évangile. Objectera-t-on que les maîtres italiens eux-mêmes ont eu parfois de ces caprices, que fra Carnevale entre autres imagina un jour de tenter, à propos du portrait d'un fils du duc d'Urbin, l'entreprise que M. Baudry a renouvelée aujourd'hui? Malgré l'analogie des données, la différence est grande entre les intentions d'où procèdent les œuvres anciennes et celles que traduit l'œuvre moderne. Par les caractères de l'expression, par la gravité de la physionomie et du geste, les maîtres italiens attribuaient à ces images profanes une signification pieuse, une sorte de majesté naïve. Ce n'est pas l'un d'eux sans doute qui se serait avisé, pour personnifier saint Jean, de nous montrer un enfant se grattant la tête, comme un écolier pris en faute; mais passons condamnation là-dessus. Y a-t-il dans l'exécution de cette figure une excuse aux erreurs qui l'ont inspirée? Révèle-t-elle la main d'un dessinateur? Les contours des bras, du torse, des jambes, le modelé faible ou effacé du tout, ne permettent pas de répondre affirmativement. Le coloris a-t-il ce qui manque au dessin en vérité ou en force? Il n'est harmonieux qu'à la condition de dépouiller chaque ton de la valeur qui lui est propre et de délayer l'apparence des chairs, de l'ajustement, du paysage, dans une sorte de lavis dont l'uniformité n'est rompue que par l'épaisseur inégale des couches, par les égratignures de la brosse, par les petits artifices de la pratique et de l'outil. Ce mode de peinture éraillée, ces compromis entre les hasards de la touche et l'expression précise de la forme et de la couleur, sont au surplus ce qui caractérise la manière même de M. Baudry. C'est là ce qu'on retrouve dans deux sujets mythologiques, *Cybèle* et *Amphitrite*, dans le portrait de *M. le baron Charles Dupin*, le meilleur néanmoins des quatre ouvrages en ce genre exposés par l'artiste, et surtout dans un portrait de *M. Guizot*, où l'adresse avec laquelle les mains sont traitées ne saurait racheter les négligences ou les incorrections du reste, l'inertie des traits du visage, et ce coloris blafard qui, à force de prétendre à l'unité, n'arrive qu'à immobiliser la vie.

Si le *Saint Jean-Baptiste* et le portrait de *M. Guizot* n'autorisent guère que le reproche, une autre toile de M. Baudry, *Charlotte Cor-*

day au moment où elle vient d'assassiner Marat, permet de mêler des éloges aux critiques que légitimeraient d'ailleurs dans la représentation d'un pareil drame certains raffinemens pittoresques, certaines coquetteries de l'effet. La *Charlotte Corday* est un des tableaux les plus remarqués au Salon. Sans compter l'intérêt inhérent au sujet lui-même, ce succès s'explique et se justifie par l'aspect imprévu de la scène, par l'effroi finement rendu de l'héroïne en face du meurtre accompli, par l'expression en toutes choses d'une pensée délicate et d'un goût ingénieux. La délicatesse, le goût, voilà des qualités pour le moins inattendues dans une scène de cet ordre, d'étranges mots à accoler à ces souvenirs terribles et au nom de Marat. Nous ne saurions toutefois en employer d'autres pour louer le travail de M. Baudry et pour en indiquer les mérites. Tout dépend d'ailleurs du point de vue auquel l'artiste s'est placé et de la façon dont il a envisagé son sujet. Il n'a prétendu ni engager la lutte avec le chef-d'œuvre où David a représenté l'impure victime ennoblie par la majesté de la mort, ni peindre une Judith aux membres et à la foi robustes sous le costume d'une jeune fille du dernier siècle. Il a voulu nous faire pressentir plutôt que nous montrer le cadavre, et mettre en pleine lumière, non pas un acte d'héroïsme biblique, mais l'expression d'une émotion humaine, non pas la vengeance satisfaite d'elle-même et se contemplant dans son œuvre, mais une femme chancelant au spectacle de son propre courage et de ce sang qu'avait voulu sa main. La *Charlotte Corday* est donc jusqu'à présent une exception et, nous nous empressons de le reconnaître, une exception heureuse dans la manière de M. Baudry. Bien qu'ici encore on remarque quelque abus du moyen, bien que certains détails d'exécution trop recherchés amaigrissent le style ou l'enjolivent assez mal à propos, les intentions ont au fond plus de justesse et en tout cas plus de nouveauté que dans les tableaux où l'artiste prétend nous séduire à la façon des peintres du XVIIIe siècle et prouver seulement sa dextérité.

L'ambition de M. Chaplin et sa foi dans les exemples que nous a légués l'art français au temps de Louis XV ne paraissent pas avoir varié, même légèrement, comme les doctrines de M. Baudry. Pour lui, les secrets de la grâce, du goût, de l'imagination dans le dessin et dans le coloris, demeurent tout entiers aux mains des maîtres qu'il avait consultés d'abord. Aujourd'hui comme à l'époque où il peignait ces *Premières roses* et ces *Roses d'automne* que la lithographie n'a que trop popularisées, M. Chaplin se montre le disciple convaincu d'une tradition au moins futile, et, sans parler de plusieurs peintures allégoriques récemment exposées ailleurs, les toiles qu'il a envoyées au Salon, — un *Groupe de trois enfans* surtout, — attes-

tent sur ce point la fixité de ses croyances. Avouons toutefois qu'il ne lui était pas arrivé encore de les formuler aussi adroitement. Si chiffonnés qu'en soient les formes et le style, le portrait d'une jeune femme debout, enveloppée d'une mante noire, a dans la physionomie, dans le ton, de l'agrément et de la finesse. Ce n'est pas là, tant s'en faut, l'œuvre d'un talent informé du beau, ni même curieux d'en étudier les conditions; c'est au moins la preuve d'une aptitude particulière à s'assimiler le joli.

Le *Réveil du Printemps* par M. Faustin Besson, la *Nymphe du Printemps* par M. Voillemot, bien d'autres *Printemps* et d'autres *Nymphes* achèvent de représenter au Salon ces fantaisies calculées, ces contrefaçons d'une ancienne manière très conventionnelle en elle-même, mais à laquelle on pourrait trouver une excuse dans les goûts généraux du XVIIIe siècle, dans la parfaite bonne foi des premiers coupables. Il est difficile d'avoir la même indulgence pour l'école qui prétend ressusciter ce passé. Ceux qui se sont voués à une pareille tâche pèchent sciemment. Ils ne subissent pas en dépit d'eux-mêmes l'influence de l'atmosphère où ils vivent, ils s'isolent volontairement de tout progrès, ferment les yeux aux bons exemples qu'on leur donne, et se confinent dans un milieu où ils travailleront de parti-pris à s'approprier des erreurs. De là cette facilité factice, cette forfanterie préméditée que respirent la plupart des œuvres conçues et exécutées aujourd'hui en vertu de ce système. On dirait volontiers que les négligences y sont pénibles et que l'extravagance du style y est un effort de la volonté. Tout se passait d'une autre façon au dernier siècle. Nous ne parlons même pas d'un franc inventeur comme Watteau, ni d'un vrai maître comme Chardin, ni de tant de *portraitistes* habiles qui se sont succédé en France depuis la mort de Rigaud jusqu'à celle de Duplessis : nous n'opposons aux imitateurs que les modèles qu'ils ont choisis eux-mêmes, Boucher, Natoire et leurs pareils. Chez ceux-ci du moins, l'habitude du mensonge, si impudente ou si invétérée qu'elle soit, n'exclut pas une sorte de bonne grâce naturelle, d'innocence pour ainsi dire. A les voir si lestes dans leurs allures, si confians en apparence et si sourians, on sent qu'ils ont, malgré tout, la conscience en repos, et qu'en agissant comme ils agissent, ils croient presque faire acte de vertu. Chez les Boucher de notre temps au contraire, le sourire est bien près de n'être qu'une grimace, l'extérieur de la confiance qu'une affectation ou une hypocrisie. Qu'ils fassent mine d'oublier ce que leur ont appris les révolutions survenues dans l'art français depuis cent ans, qu'ils profitent d'un caprice de la mode pour nier les progrès accomplis de nos jours par de bien autres maîtres que ces jongleurs pittoresques qu'ils prétendent réhabiliter, — libre à eux,

pourvu toutefois que l'expérience nous vienne vite, et qu'au lieu de voir dans ce retour vers le passé un mouvement juste et utile, nous sachions y reconnaître ce qu'il exprime en réalité, une stérile agitation de l'esprit et un accident.

Où donc trouver, à défaut de témoignages manifestes, des symptômes d'originalité? Faut-il les chercher dans le *Dante* de M. Doré, dans le tableau vigoureusement peint, trop vigoureusement même, où M. Cermak nous montre une *Femme de l'Herzégovine* se débattant entre les bras de deux *bachi-bouzouks*, — dans cette suite de compositions sur les amours de *Faust* et de *Marguerite*, que M. Tissot a traitées, non sans talent assurément, mais avec une préoccupation excessive de la couleur et du style légendaires, — ou jusque dans l'étrange scène que M. Lambron a représentée sous ce titre : *Une Réunion d'amis*, et qui nous montre des cochers de corbillard dans le jardin d'un cabaret? Cette originalité que quelques-uns voudraient attribuer aux violentes idylles où le pinceau de M. Millet célèbre la réalité contemporaine sans réticences d'aucune sorte, où une *Tondeuse de Moutons*, une *Femme faisant manger son enfant* affectent des brutalités de style auprès desquelles la manière d'un Valentin paraîtrait presque apprêtée et précieuse, — cette originalité que nous ne rencontrons nulle part à l'état de qualité formelle et de fait, en trouvera-t-on le pressentiment ou la promesse dans les deux grandes toiles que M. Puvis de Chavannes a intitulées *Concordia* et *Bellum?* L'importance et l'apparence exceptionnelle de ces œuvres, le bon vouloir au moins qu'elles accusent, tout nous ordonne d'examiner attentivement la question.

Si M. de Chavannes est encore un nouveau-venu sur la scène, il n'est pas tout à fait un débutant, comme l'ont cru quelques personnes prises un peu à l'improviste par le bruit de son succès. Au dernier Salon, il avait exposé un tableau assez peu remarqué, il est vrai, assez incorrect dans les formes, mais où l'on pouvait discerner sous l'insuffisance de la pratique des instincts élevés et le goût, fort rare aujourd'hui, de la grandeur. A ce titre, nous avions cru devoir mentionner ce tableau ici même, et, tout en espérant mieux de l'artiste, prendre acte de ses premiers efforts. Les progrès accomplis par M. de Chavannes confirment aujourd'hui ce qu'avait révélé déjà l'essai dont nous parlons. Et cependant ces deux vastes compositions sur la paix et sur la guerre ne sont que des essais encore : essais brillans, ambitieux sans jactance, mais non sans d'étranges défaillances de pinceau, œuvres à la fois hardies et timides, où les intentions ont une ampleur presque magistrale et les moyens d'expression une irrésolution voisine souvent de la faiblesse. Il semble que, de peur de mal dire, M. de Chavannes se décide à passer à peu près

sous silence les vérités qu'il avait tenté d'abord de formuler, ou qu'impuissant à subordonner la nature aux exigences de son sentiment personnel, il entre en accommodement avec sa propre défaite et se rattrape sur des efforts d'adresse pour faire bonne contenance. C'est là le vrai défaut de cette manière, équivoque au fond, malgré les dehors systématiques qu'elle affecte; c'est là ce qui explique peut-être, aussi bien que les pâleurs du coloris, les négligences ou la mollesse du dessin, et en général ces subterfuges de l'exécution en regard d'inspirations vraiment heureuses, d'un goût élevé dans l'ordonnance et d'une noblesse naturelle dans la pensée.

Des deux tableaux que M. de Chavannes a exposés, celui qui exprime le mieux ces ressources de l'imagination est aussi celui qui met le plus clairement en lumière ces tendances à ruser avec la pratique. *La Guerre* a ce grand mérite, d'offrir une composition très neuve sur un sujet cent fois traité et de concilier le désordre avec la majesté des lignes, l'unité de l'aspect avec la variété des intentions partielles. Il y a quelque chose d'imprévu et de réglé en même temps dans la silhouette générale des groupes, quelque chose d'épique dans l'audacieuse simplicité avec laquelle l'artiste a découpé sur les tons clairs du fleuve qui sert de fond ces trois figures d'hommes à cheval ébranlant l'air de leurs fanfares, tandis qu'à leurs pieds s'étend la moisson de la mort, que les captives pleurent, qu'un laboureur renversé auprès de ses bœufs lance l'imprécation aux vainqueurs et se tord enchaîné sur ce sol que ses sueurs avaient fécondé. Au second plan, l'incendie parcourt la campagne, et les noirs tourbillons de fumée qui proclament la dévastation achèvent, au point de vue pittoresque, d'affermir l'ordonnance des lignes et d'en faire ressortir l'autorité. Si le crayon résumait en quelques traits cette belle composition, la grandeur de la donnée et l'harmonie des formes générales permettraient de croire au premier aspect qu'elle émane de la main d'un maître. A la voir telle que M. de Chavannes l'a peinte, on sent qu'elle est l'œuvre d'un talent bien intentionné, mais mal approvisionné encore, que l'artifice y supplée souvent à la science, la vérité de surface à l'intime expression du vrai, et que le goût d'exécution succincte dans lequel chaque morceau est traité tient moins à la sobriété du style qu'à l'insuffisance du pinceau. En encadrant dans des ornemens symboliques son sujet et la scène qu'il lui a donnée pour pendant, M. de Chavannes, je le sais, a voulu prévenir le reproche et justifier l'invraisemblance matérielle des détails par l'aspect ouvertement décoratif de l'ensemble. Que cette représentation de la guerre soit, non pas un tableau à proprement parler, mais l'équivalent d'un carton pour une tapisserie ou d'un fragment de peinture murale, — rien de mieux.

Cela peut expliquer le peu de saillie des objets et le caractère abstrait du coloris, délicat d'ailleurs dans sa faiblesse : cela ne suffit pas pour excuser certaines impossibilités de construction anatomique dans le groupe des captives, dans celui des cavaliers et ailleurs, certaines indécisions dans la valeur relative des chairs et des draperies, des corps privés de lumière et des corps dont le jour éclaire les tons vigoureux. Le système de peinture purement décorative une fois admis, on aurait mauvaise grâce sans doute à rechercher ici l'imitation exacte, la définition complète de chaque chose. Tout, dans le modelé comme dans la couleur des figures et des accessoires, ne doit être exprimé qu'à moitié, ne donner qu'un aperçu du vrai, sous peine de matérialiser le caractère idéal de l'œuvre et d'en fausser le sens. Encore faut-il que cette vérité détournée ne dégénère pas en négation; encore faut-il que ces partis-pris de tempérance dans le faire n'aboutissent pas à un régime d'abstinence formelle.

Les reproches et les éloges que nous semble mériter *la Guerre* de M. de Chavannes, on peut les adresser aussi à son tableau de *la Paix* ou de *la Concorde,* bien qu'ici les imperfections de la manière soient moins sensibles et les principes de la composition moins imprévus. Je m'explique : il y a beaucoup de nouveauté encore dans l'agencement de cette scène, beaucoup d'invention et une certaine sérénité grandiose dans la tournure, dans le geste des personnages qui participent à ce repas champêtre ou, plus loin, à des jeux renouvelés de l'âge d'or; mais l'ensemble des lignes manque un peu de plénitude. Quelque chose d'interrompu et de morcelé agite l'aspect de cette idylle héroïque, tandis que dans *la Guerre* la silhouette générale s'affirme et se continue sans dommage pour l'expression du sujet. En revanche, chaque partie du tableau, chaque figure est étudiée de plus près et plus précisément indiquée que ne l'est sur l'autre toile telle partie, même principale. On pourrait relever ici bien des incorrections encore, bien des témoignages de cette hardiesse cauteleuse dont nous parlions tout à l'heure, et qu'on aurait le droit d'accuser d'autant plus qu'en prétendant donner le change sur des défauts, elle court le risque de déguiser aussi de très belles et de très sérieuses qualités. A quoi bon insister toutefois? Qu'il nous suffise de recommander M. de Chavannes à ses propres sévérités, de l'exhorter à la défiance par sympathie pour ses qualités mêmes, pour ses nobles aspirations, pour ses récens progrès. Il y a en lui l'étoffe d'un peintre d'histoire : qu'il laisse à d'autres les petites ambitions. En s'opiniâtrant davantage dans la lutte avec le beau, qu'il achève de donner la mesure de ses forces, de marquer sa place dans l'école contemporaine, et de résister aussi bien à ses tentations personnelles qu'aux dangereux exemples qui l'entourent.

Quitter les tableaux de M. de Chavannes pour les *portraits* de M. Hippolyte Flandrin, c'est passer d'un talent qui se cherche encore au talent en pleine possession de lui-même, c'est opposer les gages certains aux promesses, la science consommée dans le style aux inquiétudes et aux tâtonnemens du pinceau. Les *portraits* de M. Flandrin sont le chef-d'œuvre de l'esprit de discipline et de méthode. Il est impossible d'étudier plus attentivement et de rendre avec plus de précision les caractères particuliers, la physionomie de chaque type; il est impossible d'apporter en face des variétés infinies de la nature une probité plus sûre, une volonté plus sincère de ne rien sacrifier au hasard et de poursuivre le vrai dans ses manifestations multiples sans arrière-pensée vaniteuse, sans désir secret d'afficher l'habileté. Autant que personne, nous rendons hommage à l'admirable bonne foi de l'artiste, à sa science si parfaitement exempte de pédantisme. Qu'il nous soit permis néanmoins de constater quelque excès d'abnégation parfois dans cette sobre manière, et d'y regretter, non pas l'expression de la vie morale ou physique des modèles, — car ceux-ci pensent et respirent sous le pinceau de M. Flandrin, — mais la vie plus apparente de l'art personnel, du sentiment qui a guidé la main. Les *portraits* de M. Flandrin sont des œuvres trop belles à tous égards, ils attestent une habileté trop haute pour qu'il vienne à l'esprit de qui que ce soit d'en discuter la valeur. On peut seulement se demander si, tout en défiant la critique, ces irréprochables ouvrages ont une excellence absolue, une autorité tout à fait magistrale. Il n'est que juste de les classer immédiatement après les portraits peints par M. Ingres : pour mériter d'être mis au même rang, il faudrait qu'ils portassent plus ouvertement l'empreinte de la hardiesse, cet accent de fierté qui donne aux intentions une signification définitive, aux formes du style l'animation suprême et le relief.

Cette placidité dans la manière, cette aptitude à comprendre et à traduire la nature dans un sens plutôt exquis que puissant, se révèlent surtout, et avec le plus d'à-propos, là où le calme et la jeunesse de la forme constituaient les élémens mêmes du travail. Aussi les portraits de femmes peints par M. Flandrin sont en général préférables à ses portraits d'hommes, et, parmi ceux-ci, les meilleurs reproduisent des modèles que leur âge ou les caractères de leur physionomie rapprochaient plus ou moins de la grâce propre à l'autre sexe. Il nous suffira de citer comme exemple une toile représentant le peintre lui-même à l'époque de ses débuts, et une autre toile, — deux jeunes frères appuyés l'un sur l'autre, — exposée dix années plus tard. Quant aux portraits de femmes dus à ce doux et fin talent, depuis celui de *Madame Oudiné*, peint en 1840, jusqu'à cette *Jeune fille à l'œillet rouge*, objet au Salon dernier

d'une admiration unanime, il n'en est guère qui ne nous semblent confirmer l'opinion que nous exprimions tout à l'heure. Cette année encore, si beaux que soient les quatre portraits d'hommes exposés par M. Flandrin, aucun, à notre avis, ne résume aussi bien les qualités de sa manière qu'un portrait de femme où l'harmonie est complète entre la vraisemblance et la délicatesse du style, entre la précision du dessin et la souplesse du coloris : œuvre profondément savante sous les dehors de la simplicité, familière dans l'attitude, dans l'ajustement, dans les détails de la physionomie, mais ennoblie partout par l'expression d'une vérité d'élite et par ce goût pittoresque qui ne s'annihile pas plus devant le fait qu'il n'en récuse imprudemment l'autorité.

Le portrait du *prince Napoléon* est un témoignage de plus de cette rare habileté à concilier avec les exigences de l'art les conditions du vrai et à formuler fidèlement la ressemblance sans se complaire dans l'imitation mesquine. Rien de moins emphatique, mais aussi rien de moins aride que l'apparence de cette toile, rien qui compromette la gravité nécessaire de l'aspect ou qui transforme une représentation de la réalité contemporaine en une image de convention. Le portrait du *prince Napoléon*, malgré la simplicité du costume, laisse deviner le haut rang du modèle, comme l'attitude choisie et le modelé des formes que recouvrent les vêtemens révèlent les habitudes du corps et les caractères du tempérament. Peut-être même le mérite principal de l'œuvre consiste-t-il dans cette justesse du mouvement, dans ce dessin général qui convainc tout d'abord le regard; peut-être, en comparaison des autres ouvrages de M. Flandrin, l'exécution partielle n'a-t-elle ici qu'une finesse un peu inachevée, une précision un peu incomplète. Vu à une certaine distance, le tableau est d'une vérité saisissante : examinés de près, les traits du visage semblent attendre encore quelques travaux qui achèveraient non d'en installer les contours, mais d'en développer où d'en assouplir l'expression. — Dans le portrait d'un jeune homme vu de face, dans celui de *M. Gatteaux*, et surtout dans le portrait de *M. le comte Duchâtel*, — morceau supérieurement dessiné, auquel on pourrait reprocher seulement un certain défaut d'harmonie entre le ton de quelques accessoires et ce ton vert du fond que M. Flandrin étend trop invariablement derrière ses modèles, — rien ne se retrouve de cette imitation sommaire, de ces procédés d'exécution un peu hâtifs. Tous les détails de la physionomie y sont rendus sans minutie, mais avec une netteté parfaite; tout y annonce la clairvoyance, l'étude consciencieuse, et cette imperturbable loyauté qui est la qualité distinctive et la marque du talent de M. Flandrin : qualité de famille d'ailleurs plutôt que privilége, et qu'à l'exemple de son aîné M. Paul Flandrin apporte dans l'accomplissement de toutes

ses tâches, soit qu'il combine les lignes d'un paysage, soit, comme il l'a fait cette année avec plus de succès qu'à aucune autre époque, qu'il interprète la nature en face d'un modèle animé.

Un portrait de *Mademoiselle Emma Fleury*, par M. Amaury-Duval; — un profil de jeune fille, par M. Timbal, *l'Étude*, où l'on retrouve, sous une forme à la fois plus aisée et plus pure, les intentions qui recommandent la *Sainte Rose de Viterbe* du même peintre; — quelques têtes dessinées par MM. Tourny et Soumy, auteurs l'un et l'autre de belles copies au crayon et à l'aquarelle d'après les maîtres italiens : — tels sont à peu près les travaux qu'il convient de citer à la suite des ouvrages de M. Flandrin, parce qu'avec une autorité moindre sans doute ils expriment ou laissent pressentir les mêmes croyances, la même foi dans la sévère éloquence du vrai. Les principes qui inspirent le talent de M. Édouard Dubufe n'ont pas cette austérité assurément. Ce que M. Dubufe cherche n'est pas la sévérité du style, ce qu'il rencontre est moins habituellement la vérité absolue que l'élégance : élégance un peu superficielle, j'en conviens, mais conforme après tout à la physionomie de notre époque et très préférable aux afféteries de pinceau de M. Winterhalter, ou à la manière, mélancolique jusqu'à l'engourdissement, dans laquelle M. Hébert a traité le portrait de *la princesse Clotilde*. Il y a de la part des artistes quelque excès de sévérité envers M. Dubufe. Ceux-là mêmes qui l'accusent le plus haut de sacrifier l'art au culte de la mode seraient, le cas échéant, assez embarrassés de faire mieux ou aussi bien que lui. Nous en savons plus d'un qu'eût déconcerté, par exemple, la multiplicité des détails d'ajustement dans un portrait comme celui de *la princesse Mathilde* ou comme celui de *la duchesse de Medina Céli*, et qui, au lieu de ce discernement et de cette convenance, n'eût réussi à formuler que l'exagération de la magnificence ou une mensongère simplicité.

Si les *Intérieurs de Harem* peints par Mme Henriette Browne n'ont, au point de vue de l'art, qu'une assez médiocre importance, un portrait d'homme, dû au même pinceau, est pourvu d'un mérite beaucoup plus sérieux et d'une franchise dans l'exécution qui honorerait une main virile. Ce portrait, l'un des meilleurs du Salon, est aussi le meilleur ouvrage que nous connaissions de l'artiste. Bien mieux que les *Sœurs de Charité*, dont le succès pouvait s'expliquer surtout par le choix du sujet, mieux même qu'un autre portrait qui figurait à ce même Salon de 1859, il donne la mesure du talent de Mme Browne, talent supérieur à celui de Mme de Mirbel, et que, depuis Mme Lebrun et Mme Benoist, aucune femme en France n'avait aussi nettement prouvé dans des travaux de cet ordre.

Pour mentionner à côté des œuvres de Mme Browne *la Jeune Veuve*

et le *portrait* peints par M. Jalabert, nous nous autoriserons à la fois de la grâce un peu féminine dans la manière et de l'habileté que révèlent ces deux toiles. *La Jeune Veuve* est une scène adroitement composée, — trop adroitement peut-être, car on y sent quelque excès de recherche, — un groupe finement expressif par le charme langoureux des attitudes, des contours, du coloris, et, la tête du plus petit des deux enfans exceptée, par la délicatesse du modelé. La seconde toile, avec plus d'énergie dans le ton, a la même douceur, la même harmonie dans le style. Moins résolûment traité que chacun des *portraits* de M. Cabanel, moins savant à plus forte raison que le portrait peint par M. Flandrin, ce portrait de femme mérite d'être compté parmi les plus agréables ouvrages en ce genre exposés au Salon, et, n'était une erreur assez grave dans l'attache et dans le dessin du bras droit, il trouverait place à côté des plus corrects. C'est aussi à un rang fort honorable qu'il convient de classer un *portrait d'homme* judicieusement posé et exécuté par M. Émile Lecomte, et plusieurs travaux de même sorte où MM. Dumas, Lenepveu, Roller et Durangel ont fait preuve soit d'une habileté déjà mûre, soit d'un bon vouloir auquel les encouragemens sont dus.

S'il fallait, en regard des rares efforts tentés dans le domaine de la peinture d'histoire, énumérer tous les essais, toutes les œuvres de quelque valeur dans l'ordre de la peinture de genre et de paysage, il est peu de toiles qui commanderaient absolument le silence parmi cette multitude de scènes d'intérieur ou de sujets rustiques. Combien y en a-t-il toutefois qui mériteraient d'être isolés du reste? Comment faire un choix entre ces travaux où la différence du bien au mieux est presque insensible, où les témoignages d'habileté sont à peu près équivalens, et les moyens d'expression également conformes à certaines règles? Tous les peintres de genre aujourd'hui, tous les paysagistes, savent parler et écrire la langue pittoresque sans injure sérieuse à la grammaire; tous savent orthographier pour ainsi dire le récit d'une anecdote ou les termes consacrés d'une églogue. Les plus prudens, comme M. Vetter dans son *Bernard Palissy*, procéderont par allusions à quelque œuvre connue aussi bien qu'aux exemples de la réalité; les plus hardis, comme M. Rousseau dans son *Chêne de la Forêt de Fontainebleau*, concentreront sur une *étude* à outrance d'après nature des efforts qui eussent abouti autrefois à la composition d'un tableau. Nulle trace d'invention d'ailleurs dans la plupart de ces représentations soigneuses ou adroites des faits empruntés aux chroniques, à la vie familière ou aux champs. A part la ressemblance matérielle des portraits, — mérite essentiel assurément en pareil cas, mais qui ne saurait pourtant résumer toutes les conditions de l'art, — quel intérêt peuvent exciter au fond

tant d'images serviles, tant d'effigies de la vérité brute? Nous avons bien assez de la photographie pour nous prémunir contre l'idéal : à quoi bon renouveler à tout instant la leçon? N'est-il pas temps, par exemple, que M. Meissonier et ses imitateurs rajeunissent quelque peu leurs titres au succès, et ces types déjà tirés à bien des exemplaires, *un Peintre, un Musicien, un Amateur de Curiosités?* Ne faudrait-il pas au moins que le choix d'un effet imprévu, une intention neuve dans la pratique, cette aisance et cette souplesse de pinceau qui relèvent dans les petits tableaux hollandais ou flamands l'humilité des inspirations et en corrigent la monotonie, vinssent racheter ici ce que le sujet a en soi d'insignifiant ou de banal? Même là où il s'agit seulement de figurer sur la toile une scène domestique ou une scène d'estaminet, un coin de champ ou un groupe d'animaux, l'imitation littérale est aussi loin de suffire que, dans le domaine littéraire, la transcription textuelle du fait. Terburg, Ostade, Ruysdaël, Paul Potter et tant d'autres nous intéressent bien moins aux objets qu'ils nous montrent qu'au sentiment éprouvé par eux à propos de ces objets, et c'est un assez mince mérite, c'est en tout cas un stérile enseignement que celui qui consiste tout entier dans la représentation des choses, telles que nous avons su déjà les voir nous-mêmes et les apprécier de nos yeux.

Quelles que soient en général ses habitudes plus humbles que de raison, notre école compte pourtant plusieurs talens chez lesquels l'étude assidue de la réalité n'exclut pas l'expansion du sentiment personnel et la recherche d'un art au-dessus des contrefaçons mécaniques. Le Salon de 1859 nous révélait ce qu'il y a dans la manière de M. Breton de sincérité profonde et de goût en même temps. Bien que les tableaux exposés cette année par l'artiste n'aient pas la même importance que les toiles auxquelles il avait dû, il y a deux ans, un si honorable succès, ils n'en confirment pas moins ce que nous avaient appris déjà *les Glaneuses* et *la Plantation d'un Calvaire*. M. Breton est véritablement un peintre, un peintre de bonne race, en ce sens que l'instinct a autant de part au moins que la science à l'éloquence de ses ouvrages. Sans nulle prévention systématique, mais avec une très ferme volonté de se consulter lui-même et de traduire ses impressions dans la langue qui lui est propre, il étudie la nature assez attentivement pour ne rien ignorer des détails qui préciseront la ressemblance, assez librement toutefois pour ajouter à cette ressemblance extérieure l'intention morale, la vie secrète d'où résultera la physionomie du portrait. *Les Sarcleuses* surtout expriment ce mélange d'imagination et de véracité qui donne aux œuvres de M. Breton une signification particulière, bien qu'elles ne prétendent en apparence éveiller en nous qu'un souvenir.

On ne saurait non plus, tant s'en faut, confondre les tableaux de M. Fromentin avec les œuvres dont le mérite est tout à la surface, et qui, en reproduisant un fait, n'ont garde de nous proposer en même temps une explication et un commentaire. Dans le genre spécial qu'il traite, dans ces scènes empruntées aux pays que sa plume a si bien décrits, M. Fromentin nous révèle les inclinations délicates, l'extrême sagacité de son talent. Peut-être même, à force de raisonner ses impressions, l'artiste se laisse-t-il entraîner à une certaine subtilité; peut-être, en se préoccupant si assidûment des origines intimes et des particularités de l'effet, paraît-il sacrifier à cette analyse quelque chose des études que réclameraient la forme même et la netteté du dessin. De là ces détails de modelé un peu vagues à côté de tons soigneusement déterminés; de là cette indécision dans les contours où l'on pourrait au premier aspect soupçonner quelque négligence involontaire, et qui est au contraire le résultat d'un calcul pour exprimer le mouvement et la vie. Nous ne parlons pas ici de l'agitation nécessaire que comportaient des sujets aussi turbulens en eux-mêmes que *les Courriers* ou le *Retour d'une fantasia;* nous voulons parler de cette vie purement pittoresque, de ce mouvement dans le calme pour ainsi dire qui anime jusqu'aux objets inertes, jusqu'à l'ombre répandue sur un paysage, et que M. Fromentin, avant de peindre le *Lit de l'Oued-Mzi* ou son *Berger de la Kabylie*, avait défini en quelques lignes, comme pour justifier par anticipation sa manière et pour nous préparer à ses tableaux : « Cette ombre des pays de lumière, écrivait-il... (1), elle est inexprimable ; c'est quelque chose d'obscur et de transparent, de limpide et de coloré; on dirait une eau profonde. Elle paraît noire, et quand l'œil y plonge, on est tout surpris d'y voir clair. Supprimez le soleil, et cette ombre elle-même deviendra du jour. Les figures y flottent dans je ne sais quelle blonde atmosphère qui fait évanouir les contours. » Ces contours assouplis et presque supprimés par l'atmosphère qui les enveloppe, ces formes dont l'apparence résulte de la valeur relative des tons plutôt que de la précision des lignes, voilà ce que M. Fromentin nous fait pressentir, trop systématiquement parfois, mais le plus souvent avec une remarquable finesse. Dans un domaine visité déjà par plusieurs maîtres, il a su trouver une veine neuve à exploiter, un ordre de beautés, de grâces imprévues au moins à faire prévaloir. De même que M. de Curzon réussit à rajeunir par l'élégance du style ces types italiens dont le pinceau de M. Schnetz et celui de Léopold Robert avaient popularisé la majesté robuste, M. Fromentin interprète à son tour la nature et les

(1) *Un Été dans le Sahara*, p. 161.

types arabes sans copier pour cela ni M. Delacroix, ni Decamps, ni Marilhat. Là où d'autres avaient été séduits tout d'abord par le côté héroïque des choses, il est particulièrement curieux du charme qu'elles recèlent, du sens intime qui peut s'en dégager, talent ingénieux et tendre, dont la délicatesse même intimide un peu les allures, mais auquel aussi elle prête une physionomie d'élite et un attrait tout personnel.

A côté de MM. Breton et Fromentin, qui, chacun dans son genre, personnifient les plus récens progrès de ce qu'on pourrait appeler la peinture ethnographique, il n'est que juste de nommer en première ligne M. Brion, que son *Repas de noce en Alsace* et le *Bénédicité* maintiennent au rang où l'avaient élevé précédemment ses *Bretons à la porte d'une église* et ce très touchant tableau, *un Enterrement sur les bords du Rhin*; — MM. Achenbach, Tidemand, Israëls et van Muyden, bien que les talens de ces quatre artistes étrangers n'intéressent qu'assez indirectement l'honneur de notre école; enfin, parmi les peintres de sujets orientaux, MM. Belly et Bida, — le premier à cause des progrès qu'attestent les *Vues d'Égypte* qu'il a exposées, et surtout son tableau des *Pèlerins allant à la Mecque*; — le second moins peut-être en souvenir de son *Champ de Booz à Béthléem*, composition d'une ordonnance indécise et d'une exécution trop morcelée, qu'à l'occasion d'une très heureuse tentative dans un ordre de travaux que son crayon n'avait pas abordé encore. Le dessin dans lequel M. Bida a représenté *Condé à Rocroy*, ou plutôt l'armée française agenouillée sur le champ de bataille et remerciant Dieu de la victoire, est une œuvre véritablement inventée en dépit de la symétrie obligée des lignes et de la fidélité historique imposée par le sujet, une scène pleine d'émotion et de grandeur qu'on pourrait, sans y rien changer, transporter sur une vaste toile, et qui, malgré ses proportions restreintes, a une signification plus ample, un aspect plus majestueux que tel tableau d'histoire exposé à quelques pas de là. — Puisque les dessins de M. Bida nous ont attiré dans la galerie où l'on a réuni tous les ouvrages du même genre, nous ne la quitterons pas sans avoir mentionné au moins les commentaires un peu trop agréables dans la forme, mais pourvus au fond d'imagination et de puissance, que le crayon de M. Doré a tracés en regard de la *Divine Comédie*, et les spirituelles vignettes à l'aquarelle où M. Eugène Lami a entrepris de donner un corps aux fantaisies exquises et à la poésie d'Alfred de Musset : tâche difficile, presque inexécutable même en plus d'un cas, mais qui, une fois acceptée, ne pouvait être poursuivie avec plus de goût, ni au besoin modifiée avec plus d'adresse.

Les symptômes d'habileté purement matérielle que révèle, à quelques exceptions près, l'ensemble des travaux appartenant à la peinture de genre se retrouvent plus accusés encore dans les tableaux de paysage proprement dits, dans ces innombrables *vues*, *études*, *lisières de bois* ou *pâturages* qui peuplent les salles du palais des Champs-Élysées. Nulle part autant qu'ici une certaine science n'est générale; les perfectionnemens introduits depuis quelques années dans la pratique ne permettent plus à personne d'empâter timidement un terrain ou une muraille, d'hésiter quant aux moyens techniques de figurer un tronc d'arbre ou le toit d'une chaumière. Les secrets du coloris eux-mêmes sont aujourd'hui si bien divulgués qu'on ne songe guère à distinguer entre ceux qui les ont devinés les premiers et ceux qui ont profité de la découverte, entre les prédécesseurs de M. Daubigny par exemple et ses rivaux actuels dans l'art, assez modeste d'ailleurs, d'affirmer les rapports des tons sans se préoccuper du reste, — poésie ou banalité du site, finesse ou incorrection du dessin. D'autres, moins indifférens, il est vrai, à ces conditions, choisiront dans la nature quelque thème où le charme de l'effet suppléera à l'indigence des lignes, et, les souvenirs de M. Corot aidant, ils peindront agréablement, comme M. Chintreuil, *un Champ de pommes de terre*, ou, comme M. Lavieille, *une Matinée des premiers jours de mai dans la campagne de Villers-Cotterets*. D'autres enfin, — M. Bataille dans son *Crépuscule*, M. Blin dans un paysage intitulé *Solitude*, M. Nazon dans deux paysages en hauteur, et M. de Knyff dans son *Barrage du moulin de Champigny*, — laisseront pressentir certaines velléités de style, tout en se conformant docilement d'ailleurs aux humbles doctrines qui régissent notre école de paysage. Bien peu chercheront à subordonner au sentiment les progrès accomplis dans le mode d'exécution; bien peu s'interrogeront en face de la nature sans avoir une réponse toute prête dans leur mémoire, dans les habitudes générales de l'art moderne, dans les recettes fournies par autrui.

Parmi ces rares paysagistes qui s'efforcent de donner à leurs travaux une signification et un intérêt au-dessus de l'imitation littérale ou des artifices de la pratique, MM. Français, Busson et Desjobert nous semblent à la fois les mieux inspirés et les plus habiles. En choisissant des thèmes pittoresques aussi simples que les deux vues entre autres qu'il a intitulées *Sous les pommiers* et *une Prairie au bord de la Marne*, M. Desjobert n'a prétendu certes ni afficher le dédain des réalités familières, ni s'armer d'un pinceau héroïque pour peindre les arbres d'un verger ou l'herbe d'un pâturage; mais il n'a eu garde non plus de méconnaître les conditions auxquelles ces modestes idylles devaient emprunter un charme par-

ticulier et un sens. Dans le premier tableau, la distribution ingénieuse de la lumière, la délicatesse de l'effet répandent sur l'ensemble une grâce souriante, je ne sais quelle gaieté sereine qui affecte le regard d'une manière assez abstraite pour qu'il en résulte une sorte de sensation musicale, d'une manière assez nette toutefois pour qu'on puisse apprécier les intentions personnelles de l'artiste et la finesse de ses calculs. Comme M. Desjobert, mais avec plus d'ampleur dans le sentiment et plus d'aisance dans la manière, M. Busson affectionne les effets radieux sans violence, les sites que le soleil éclaire avant l'heure du plein midi, les lignes plutôt calmes qu'austères, plutôt en souple contact qu'en provocation ouverte et en lutte. Les remarquables *Vues des Landes* qu'il avait exposées il y a deux ans annonçaient chez M. Busson une aptitude particulière à comprendre la nature dans ce sens tempéré. Cette année, un sujet à peu près semblable, le *Souvenir des environs de Tartas*, et deux très agréables toiles, *Après les pluies d'automne* et *l'Été de la Saint-Martin*, tiennent tout ce que promettaient les travaux précédens de l'artiste. Quant à M. Français, si nous le nommons le dernier, ce n'est nullement que nous entendions sacrifier son talent à celui de M. Busson ou à celui de M. Desjobert. Non-seulement M. Français a de plus que ces deux paysagistes une expérience déjà longue et le mérite d'avoir frayé la voie qu'ils parcourent l'un et l'autre aujourd'hui; mais, de tous les peintres qui traitent le même genre, nous n'en savons pas un qui apporte dans l'exécution de ses ouvrages un goût plus judicieux, un plus sincère amour de l'art et de la vérité choisie. En ce sens, les trois tableaux qu'a exposés M. Français, et dans lesquels, suivant sa coutume, il a représenté, non sans en corriger finement l'insuffisance pittoresque, des sites empruntés aux environs de Paris, ces tableaux n'ont rien à nous apprendre. Ils achèvent du moins de justifier l'opinion que l'on s'est faite depuis longtemps du talent de M. Français. Aussi ne saurions-nous plus convenablement terminer cette appréciation des travaux de nos paysagistes qu'en inscrivant le nom qui personnifie les plus vrais mérites de l'école et qui en résume le mieux les progrès.

Beaucoup d'autres noms sans doute pourraient ou devraient trouver place dans une étude plus détaillée que celle-ci. S'il s'agissait d'un examen des œuvres exposées au Salon plutôt que d'un aperçu général sur les tendances que ces œuvres expriment, si l'on suivait par exemple l'ordre alphabétique adopté cette année pour le classement des tableaux, — mesure fort critiquée, soit dit en passant, mais qui selon nous a le double avantage de faciliter singulièrement les recherches et d'ôter tout prétexte aux accusations de partialité administrative, — rien ne serait plus facile que de relever

presque à chaque pas des indices d'adresse ou d'habileté. A ne parler même que de la peinture de paysage et d'un genre qui y tient de près, — la peinture d'animaux, — bien des œuvres plus ou moins estimables mériteraient d'être mentionnées, depuis les *Vues d'Hyères* de M. Allongé jusqu'au *Paysage* de M. Zund, depuis les *Troupeaux* de M. Auguste Bonheur et le très énergique *Combat de cerfs* peint par M. Courbet jusqu'au *Chien criant au perdu* peint par M. Stevens. A quoi bon toutefois cette longue nomenclature? Elle ne servirait qu'à multiplier les preuves à l'appui d'une vérité déjà manifeste, d'un fait que nous constations au début et que nous rappellerons ici en forme d'épilogue. Il y a au Salon une diversité d'œuvres infinie, mais où est l'originalité véritable? Le talent même, sauf dans un très petit nombre de tableaux, se réduit trop souvent au témoignage de la dextérité. Les travaux de nos statuaires diffèrent-ils en cela des travaux de nos peintres? le ciseau se montre-t-il plus ambitieux ou mieux conseillé que le pinceau? Un coup d'œil sur les morceaux de sculpture exposés dans le palais des Champs-Élysées suffira pour résoudre négativement la question.

S'il fallait en effet juger de l'état actuel de la sculpture en France sur les spécimens qui figurent au Salon, on serait autorisé à dire qu'à aucune époque notre école n'a été aussi pauvre, l'inspiration plus rare, ni l'ensemble des doctrines soumis à un plus humble niveau. Un pareil jugement néanmoins ne saurait être porté sans injustice, puisque la plupart des talens qui soutiennent l'honneur de l'art dans notre pays ne sont pas représentés au Salon ou qu'ils n'y paraissent que sous des formes insuffisantes. MM. Dumont, Duret et leurs confrères à l'Académie des Beaux-Arts se sont, aussi bien que M. Barye, complétement abstenus. Plusieurs statuaires qui devaient leurs premiers succès, il y a dix ou quinze années, à des ouvrages importans, MM. Lequesne et Pollet par exemple, n'ont exposé que quelques bustes. D'autres, dont les débuts appartiennent à une époque plus récente encore, discontinuent déjà la lutte comme M. Allasseur, ou n'y participent, comme M. Gumery, que munis, pour toute arme de combat, d'un modeste médaillon en plâtre. Quant aux athlètes accoutumés de longue main à succomber sans que personne s'aperçoive même de leur défaite, quant à ces artistes, ces praticiens plutôt, dont l'indifférence publique ne lasse pas plus la fécondité qu'elle ne semble blesser l'amour-propre, ils sont en grand nombre comme toujours. Peu s'en faut même qu'ils n'aient pris partout cette année la place des artistes d'élite. Quelques-uns de ceux-ci seulement n'ont voulu ni céder ce terrain qui leur appartient, ni l'occuper plus timidement qu'il ne convenait à leurs antécédens, à leur réputation, à leurs droits de plus d'une sorte. Soit

qu'ils aient, comme M. Guillaume dans sa statue de *Napoléon Ier*, fait une œuvre nouvelle, soit que, comme MM. Maillet et Moreau, ils aient reproduit en marbre des figures dont les modèles en plâtre ou en bronze étaient exposés au dernier salon, ils ont du moins acquitté sans marchander leur dette vis-à-vis du public. M. Cavelier y a mis moins de parcimonie encore. Indépendamment d'un très beau buste de *M. Horace Vernet* et d'une statue de *Napoléon Ier* qu'il est intéressant de rapprocher de l'œuvre de M. Guillaume, il a taillé dans le marbre un groupe de trois figures, *Cornélie et les Gracques*, qui, avec le *Désespoir* de M. Perraud et le *Virgile* de M. Thomas, mérite d'être cité comme résumant à peu près toute l'importance, tous les mérites de l'exposition de sculpture en 1861.

Le groupe de M. Cavelier, j'entends le modèle en plâtre, avait paru déjà, il y a six ans, à l'exposition universelle. En le revoyant aujourd'hui modifié d'un bout à l'autre et amélioré dans tous les détails avec une rare sûreté de goût et de ciseau, on peut dire que, sauf les lignes générales de la composition, rien ne subsiste des formes primitives. Les traits de Cornélie, si nous avons bonne mémoire, étaient loin d'exprimer aussi bien l'orgueil maternel et la majesté. Le corps du plus petit des deux enfans n'avait pas cette beauté robuste, la tête cette fierté toute romaine, la chevelure même cette apparence de vie énergique et de séve. Les draperies enfin, bien que très heureusement disposées dès l'origine, ont acquis dans le travail définitif une vraisemblance et en même temps une pureté de style qui rappellent l'exécution magistrale d'un autre morceau dû au ciseau de M. Cavelier, — le voile servant de fond et de support à la figure de la *Vérité*. Comment se fait-il toutefois qu'en révisant sa pensée avec tant de soin, en corrigeant avec tant de clairvoyance et d'habileté les imperfections qui déparaient le modèle en plâtre, M. Cavelier ait oublié de préciser davantage, d'expliquer par l'ajustement le mouvement de la figure de l'aîné des Gracques? Dans la partie inférieure de cette figure, les draperies dissimulent si complétement l'attitude qu'il est difficile au premier aspect de deviner à laquelle des deux jambes appartient le pied que l'on entrevoit. La jambe droite reployée sous la jambe gauche n'existe et ne devient compréhensible que lorsqu'on examine le groupe par derrière : elle disparaît tant qu'on le regarde de face, et cette incertitude dans la structure embarrasse d'autant plus les lignes que celles-ci, par le volume même de la draperie, sont plus multipliées et plus saillantes.

Quel que soit ce défaut partiel, l'ensemble des qualités qui distinguent l'œuvre de M. Cavelier est considérable. Tout en se souvenant des exemples de l'antiquité, ainsi que le lui prescrivaient les

lois immuables de la statuaire et les exigences particulières du sujet, l'artiste a su obéir aussi à ses inspirations propres, à son désir de nous montrer autre chose qu'une contrefaçon de l'art et des formes classiques. Fort différent en cela de la plupart des statuaires contemporains, qui, interprétant à contre-sens le mot d'André Chénier, se dispensent des « pensers nouveaux » pour s'assimiler seulement les habitudes extérieures de leurs modèles, il ne se contente pas de copier « des vers antiques » et de les rééditer au bout de vingt siècles. Il ne répudie pas, comme tant d'autres, la langue et les idées de son temps pour se condamner à l'imitation mécanique, à la fabrication archaïque d'un texte. Que dirait-on de poètes français qui prétendraient n'écrire qu'en latin, et renouveler en plein dix-neuvième siècle l'entreprise tentée au dix-septième par les René Rapin et les Commire? C'est là pourtant, ou peu s'en faut, ce que font les sculpteurs de notre époque. Ils s'affublent de *classicisme*, ils étalent une érudition banale, espérant déguiser ainsi l'impuissance de leur imagination ou en justifier la paresse. Ils ne réussissent en définitive qu'à nous fatiguer de leurs redites et à remplacer par des formules pédantesques l'expression du vrai et du beau.

Comme M. Cavelier, M. Perraud est du petit nombre des statuaires qui s'appliquent à concilier la sincérité avec la science, le respect des traditions avec l'intelligence de nos besoins actuels. La figure que lui a inspirée un vers de Pétrarque :

Ahi! null' altro che pianto al mondo dura,

cette figure qui semble personnifier à la fois la méditation et la douleur, procède très évidemment de l'antique par les caractères des formes et du style. Par le sentiment même, par la portée morale des intentions, elle a une signification neuve et vraiment moderne. Tout n'est pas complétement imprévu sans doute dans cette figure de jeune homme assis la tête basse, les bras immobilisés par les doigts qui s'entre-croisent, la jambe gauche repliée sous la jambe droite, tandis que celle-ci, portée un peu en avant, diversifie les lignes générales sans leur ôter une expression de simplicité morne et d'affaissement. L'idée même de représenter le Désespoir sous ces dehors plutôt attendris qu'irrités n'appartient pas tout entière au sculpteur, et l'on pourrait en retrouver les premiers symptômes dans les travaux de quelques peintres contemporains; mais ce que M. Perraud ne doit certainement qu'à lui-même, c'est l'habileté singulière et le goût avec lesquels il a su approprier cette donnée élégiaque aux conditions épiques de la statuaire, ce sentiment chrétien des misères humaines aux exigences toutes païennes d'un art qui, en dehors du beau, n'existe pas. Nulle gentillesse dans l'expression compromettant la majesté né-

cessaire de la forme, nulle inertie non plus, nulle fausse grandeur où la vie s'anéantisse, où la vérité se dérobe. Les traits du visage, pensifs et attristés sans grimace, sont exempts aussi de cette régularité impassible dont on a coutume de faire l'enseigne d'un goût sévère ou le masque officiel de la beauté. Dans les contours et dans le dessin intérieur du corps, même discernement, même adresse savante à combiner l'étude de la nature avec la mémoire des grands monumens de l'art. En modelant cette figure nue dont aucun accessoire ne détermine le caractère individuel ou national, dont le type même n'est expressément ni grec, ni romain, et où les souvenirs de l'antique n'interviennent qu'à titre de renseignemens généraux et de secours, M. Perraud a voulu nous montrer et nous montre en effet, au lieu d'une curiosité archaïque, une image vraisemblable, au lieu d'une académie un homme; mais cet homme n'est pas seulement un beau corps, c'est un corps que l'âme habite, un cœur souffrant des maux qui nous sont communs à tous, des pensées qui sont à la fois le privilége et le tourment de l'humanité. Il y a certes un sérieux mérite à élever ainsi l'imitation de la réalité à la dignité d'une image idéale. Dans le temps où nous vivons surtout, ce n'est pas un médiocre honneur pour un artiste que d'avoir osé aborder une pareille entreprise et de l'avoir aussi heureusement menée à fin (1).

La statue sculptée par M. Thomas diffère de l'œuvre de M. Perraud en ce sens qu'il s'agissait ici non plus de nous faire pressentir une idée, mais au contraire de nous représenter un personnage ayant son nom et son histoire. Elle se rapproche du travail dont nous venons de parler par la noblesse sans emphase et par la pureté du goût. Le *Virgile* de M. Thomas rappelle un peu, quant à l'attitude et à l'effet général de l'ajustement, la figure du poète dans la belle composition de M. Ingres : *Tu Marcellus eris;* mais, tout en constatant le fait, nous ne prétendons pas y puiser un argument contre la valeur de l'œuvre du statuaire. Nous serions tenté plutôt de reprocher à celui-ci une certaine aridité dans l'expression de la tête de son *Virgile*, et aussi quelque exagération dans la saillie des plans du front entre les deux sourcils. Ce seraient là au surplus des chicanes plutôt que des critiques. Il convient d'autant moins de s'y arrêter que l'examen des autres parties de la statue n'autorise que l'éloge, et que l'élégance virile de l'ensemble, la fine correction du style dans les détails de cette figure et jusque dans les accessoires jetés à ses pieds, en mémoire des *Géorgiques* et de *l'Énéide*, annoncent un talent déjà sûr de lui-même, et qui, s'il doit se perfectionner encore, n'a pas besoin des avis d'autrui.

(1) On peut voir sur l'ensemble des travaux de M. Perraud la *Revue* du 1er juin.

En dehors du groupe de M. Cavelier et des statues sculptées par MM. Perraud et Thomas, qu'y a-t-il dans l'exposition de sculpture qu'on ne puisse rigoureusement passer sous silence? Un groupe, *Hora aurea*, ingénieusement composé par M. de Vauréal, — une *Nyssia au Bain*, une *Femme ornant de peintures un vase étrusque*, ajustées avec goût par MM. Aizelin et Symian, — une *Pandore*, que le nom de l'auteur, M. Loison, recommande plutôt que le mérite de l'exécution même, — une *Suzanne* où M. Cabet prouve son adresse à travailler le marbre, mais où il ne laisse pas de révéler aussi ces inclinations à la coquetterie que M. Clésinger ne songe nullement à dissimuler dans une *Cornélie avec ses Enfans*, placée en regard de la *Cornélie* de M. Cavelier; — quelques figures encore où l'habileté de la main se fait sentir, à défaut d'imagination ou de science très profonde; dans la sculpture de portrait, plusieurs morceaux sagement traités par MM. Crauk, Oliva, Iselin, Dieudonné, Roubaud jeune et quelques autres, un agréable buste de femme par M. Adam Salomon, et le portrait de *M. Barrias* par un sculpteur portant le même nom que le modèle. Il y a dans ce dernier ouvrage, dans cet essai probablement d'un débutant, un très vif sentiment de la physionomie, quelque chose aussi de la manière toute française dont Houdon et les sculpteurs *portraitistes* du dernier siècle nous ont légué la tradition. — Faut-il enfin, dans une autre série de travaux, citer, accepter même, les bizarreries de type ou de costume que M. Cordier et ses imitateurs nous offrent avec une libéralité déjà prodigue, — *nègres* et *négresses*, *capresses*, *palikares*, *chefs indiens*, et bien d'autres curiosités du même ordre, — sans compter les étranges personnages de l'Amérique du Sud que M. Rochet a groupés au pied de sa statue colossale de *Dom Pedro Ier?* La mode est maintenant à ces laideurs humaines comme elle était, il y a quelques années, à l'imitation des œuvres de M. Barye, avec cette différence toutefois que celui-ci choisissait dans la nature des modèles dignes de l'art, qu'il les interprétait en maître, et que les novateurs actuels ne prétendent apparemment qu'étonner le regard sans se préoccuper d'ailleurs du soin de le charmer.

Au moment de terminer cette revue du Salon de 1861, avant de clore une étude que nous avons écrite sans parti-pris de pessimisme, mais avec une tristesse véritable, car l'abaissement des tendances est partout manifeste, résumons en peu de mots les souvenirs que laissent dans l'esprit ces quatre mille objets d'art et les jugemens qu'ils autorisent à porter. Un seul maître ou, si l'on veut, un seul talent achevé, M. Flandrin, quelques talens au moins en péril, comme MM. Gérôme et Hébert, ou en lutte, comme M. de Chavannes, avec l'insuffisance du savoir, des espérances trompées ou des promesses

incertaines, ailleurs des contrefaçons de l'art au XVIIIe siècle, les jongleries du pinceau substituées aux travaux sincères, aux loyaux efforts, — voilà, dans l'ordre de la peinture d'histoire et de la peinture de portrait, ce qui ressort de l'examen du Salon. Dans la peinture de genre et de paysage, une habileté pratique universelle, un nombre infini d'œuvres adroitement exécutées : chez quelques artistes seulement, la volonté ou le pouvoir de faire de cette expérience un auxiliaire pour la pensée, de cette adresse matérielle un simple moyen d'expression; — parmi les sculpteurs enfin, trois ouvrages vraiment remarquables et quelques morceaux dignes d'estime à côté d'une multitude de formules surannées, de redites banales ou de nouveautés en contradiction flagrante avec les lois de la statuaire : y a-t-il là de quoi nous rassurer beaucoup sur l'état présent de l'art, sur les forces de notre école, sur la vie ou sur la santé des talens?

Sans doute, nous le disions en commençant et nous n'hésitons pas à le redire, l'art français n'est pas tout entier au Salon; mais le Salon, tel qu'il est aujourd'hui, avec l'abstention systématique où s'obstinent les artistes éminens, avec les encouragemens presque officiels promis par la loterie aux petites entreprises du savoir-faire, et surtout avec le chiffre illimité des admissions, le Salon, au lieu de stimuler le progrès, est devenu pour le goût public une menace et un danger. Que nous apprennent en effet et que peuvent nous apprendre ces milliers de tableaux dont toute la valeur résulte du maniement plus ou moins adroit de l'outil? Ils ont, entre autres inconvéniens, celui de multiplier à l'infini le nombre des faux connaisseurs, d'entretenir cette habitude ridicule que nous avons prise depuis quelques années de n'attacher de prix qu'à l'écorce des choses, de sens qu'aux combinaisons des couleurs, aux hardiesses, sinon aux impertinences de la touche, aux jactances ou aux subtilités de la pratique. Sommes-nous bien sûrs d'ailleurs d'être parfaitement de bonne foi dans l'estime où nous tenons des mérites de cet ordre? Qui sait s'il n'en va pas de notre crédulité apparente sur ce point comme des façons d'agir de certains malades qui, sans croire à la médecine, font mine d'en respecter pieusement les avis? Notre confiance dans l'empirisme pittoresque n'a peut-être pas plus de sincérité; peut-être n'est-elle autre chose qu'un symptôme du malaise moral où nous laisse la privation des alimens qui conviendraient le mieux à notre esprit. Nous aurons beau en effet essayer de nous duper nous-mêmes, nous n'arriverons pas à nous passer, dans les œuvres de l'art, des qualités qui nous intéressent surtout, des seules même qu'il nous soit donné d'apprécier sans effort. On ne sait guère en France juger de la peinture au point de vue des conditions qui lui sont propres, des moyens qui lui appar-

tiennent expressément. Tous, plus ou moins, nous sommes tentés d'y voir simplement une forme de la pensée littéraire, un langage écrit avec le pinceau comme d'autres l'écrivent avec la plume, et ayant pour objet unique la révélation du beau moral. Cette façon d'envisager l'art peut, il est vrai, avoir ses dangers; mais comme elle est au fond conforme au génie même de notre école, comme, depuis Poussin jusqu'à David, jusqu'à des talens plus près de nous, les artistes français ont réussi principalement à persuader notre raison, le mieux serait de ne pas chercher à réagir contre ces inclinations nationales et de nous résigner à sentir naïvement la peinture dans le sens de nos propres instincts. Le mieux serait de faire une bonne fois justice de nos prétentions matérialistes et de notre fausse science pour demander à l'école contemporaine ce qu'il nous appartient en réalité de comprendre, et ce qu'elle-même, si nous le voulons sérieusement, se retrouvera bientôt en mesure de nous donner.

Pour nous consoler de la faiblesse que révèlent la plupart des œuvres exposées au Salon de 1861, on dira peut-être que cette exposition n'en présente pas moins un ensemble de travaux plus recommandables encore que ce qu'on rencontrerait dans d'autres pays. Qu'importe, si le fait nous donne tort vis-à-vis de nous-mêmes? Les fautes du prochain font-elles notre vertu, la ruine d'autrui nous enrichit-elle, ou la maladie qui sévit à notre porte nous garantit-elle la santé? Au lieu de nous complaire dans la sécurité que nous inspire le spectacle de ce qui se passe ailleurs, nous ferions bien de choisir auprès de nous des termes de comparaison. Sans remonter même au commencement du siècle, sans aller au-delà d'une période de trente années environ, on trouverait dans un rapprochement entre ce récent passé et l'état actuel de l'art français des avis plus significatifs et plus utiles que dans les défaillances de l'art étranger. Où sont aujourd'hui les héritiers de Léopold Robert et de Paul Delaroche, de Scheffer et de Decamps, de Cortot et de Pradier, de Rude, de David d'Angers, de Simart? A quels lieutenans les peintres et les sculpteurs placés encore à la tête de notre école abandonnent-ils dès à présent l'influence et l'action? A quelles mains transmettront-ils l'empire qu'ils auront exercé, la tradition qu'ils auront cru fonder? Il faudrait être pourvu d'un bien robuste optimisme pour juger ces questions superflues, ou pour y trouver une réponse satisfaisante dans le Salon de 1861.

HENRI DELABORDE.

UNE
AME CHRÉTIENNE
DANS LA VIE DU MONDE

Madame Swetchine, sa Vie et ses OEuvres, publiées par M. le comte de Falloux.

L'Académie Française convoquait, il y a peu de mois, le public de Paris à une solennité qui excitait une grande attente, et qui ne l'a pas trompée. Les mérites les plus divers dont notre société peut se glorifier, tous les contrastes dont elle est pleine semblaient s'être donné rendez-vous à l'Institut. Un protestant qui fut deux fois premier ministre recevant un moine qui fit partie d'une de nos assemblées révolutionnaires, l'éloge d'une nation née d'hier et d'une forme politique toute moderne dans la bouche d'un fils de saint Dominique, l'éloquence de la tribune mise en parallèle avec celle de la chaire et se trouvant cette fois, par extraordinaire, plus classique et moins fougueuse que sa rivale, enfin, pour animer des paroles si différentes, un même sentiment d'honneur et de liberté, — rien ne pouvait manquer à l'intérêt d'une telle scène. Je suis sûr pourtant qu'un vide douloureux s'est fait sentir ce jour-là dans l'âme d'un des orateurs et de beaucoup des assistans. Entre le père Lacordaire et le publiciste éminent dont il racontait les mérites, un lien existait, le seul qu'eût permis l'éloignement de leurs destinées : c'était une amitié commune et pareillement chère. Aux sources de cette amitié bienfaisante, ils étaient venus puiser, l'un les inspirations de sa jeunesse, l'autre les consolations de ses derniers jours. C'est

auprès de Mme Swetchine, sous sa douce et vivifiante influence, qu'à vingt années de distance, sans se consulter, peut-être sans se rencontrer jamais, le père Lacordaire et M. de Tocqueville ont trouvé dans l'angoisse de cruels mécomptes la force de ne douter ni de la religion, ni de la liberté, et de ne point désespérer de leur alliance. A plusieurs momens de cette remarquable séance, le souvenir de cette femme bénie a dû animer d'un souffle mélancolique l'éloquence d'un de ses amis, appelé à se faire entendre sur la tombe de l'autre : un écho de sa voix a retenti sous les voûtes de l'Institut; peut-être, en sortant, quelqu'un de ceux qui l'ont connue, trompé par l'association des idées, a porté machinalement ses pas vers sa demeure aujourd'hui déserte, et, arrivé devant cette porte qui ne s'ouvre plus, a senti ses yeux mouillés de larmes et sa poitrine oppressée par l'abondance et la vivacité des souvenirs.

Si l'indifférence était la condition de l'impartialité, ou si l'impartialité complète était nécessaire pour donner au jugement quelque valeur, je ne devrais point prétendre à entretenir le public de Mme Swetchine. En parlant d'elle, je ne voudrais pas être indifférent; je ne suis nullement sûr de pouvoir être impartial. Il n'est pas donné à l'homme de faire deux parts de soi-même et de juger froidement ce qu'il a réellement aimé : je ne sais même ce qu'on gagne à tenter en ce genre sur son cœur une violence inutile. Peu de personnes en ce monde ont le privilége d'inspirer des sentimens profonds. Quand on a rencontré quelque part, sur le chemin de la vie, un être doué d'un don si rare, la meilleure manière de le faire apprécier de ceux qui n'ont pu l'approcher, c'est encore de donner cours sans contrainte à sa propre admiration. Quelques-uns sans doute la trouveront aveugle; d'autres peut-être en ressentiront par communication la chaleur. D'ailleurs, quand il s'agit, non d'un auteur de profession ou d'un personnage public révélé tout entier dans ses actes ou dans ses écrits, mais d'une femme qui n'a brillé qu'à l'ombre, et dont la voix ne s'est pas étendue au-delà du cercle de l'amitié, il faut bien que le public se résigne, s'il veut s'en former quelque idée, à écouter des témoignages intéressés. Les écrits de Mme Swetchine, que nous devons aux soins pieux de M. de Falloux, simples effusions de son âme, notes imparfaites jetées au crayon sur le papier, ne sont qu'un reflet d'elle-même. Leur complément, leur commentaire, ce sont les idées généreuses et les œuvres de paix qu'elle a fait naître sous ses pas; c'est le bien, c'est le vrai que dans une longue carrière elle a semés partout autour d'elle. — Qui parlera de cette action et qui l'expliquera, si ce n'est ceux qui l'ont ressentie ?

C'est d'une explication en effet, ce semble, qu'a besoin encore pour beaucoup d'esprits la réputation déjà faite de Mme Swetchine.

Paris est si vaste et le public français si étendu, qu'il y a trois ans, quand Mme Swetchine cessa de vivre, tandis que sa perte plongeait dans le deuil tant d'amis, et des plus illustres, peu de personnes, en dehors de celles qui l'avaient connue personnellement, soupçonnaient son existence. Grâce à la publication, devenue si rapidement populaire, de M. de Falloux, et aux nombreux échos de la presse, nous n'en sommes plus là aujourd'hui. Le nom, le caractère, les principaux incidens de la vie de Mme Swetchine sont désormais assez familiers à tous ceux qui lisent pour qu'il soit aussi inutile que fastidieux de les redire une fois de plus. Presque tout le monde sait aujourd'hui que Mme Swetchine, fille et femme de grands dignitaires russes, passa à la cour sceptique et licencieuse de Pétersbourg une jeunesse pure, grave et même un peu triste, qu'élevée dans le culte grec, et fort imbue des idées philosophiques du siècle dernier, elle se convertit tardivement au catholicisme, enfin qu'à la suite de cette abjuration mal vue de ses maîtres, elle dut, par prudence autant que par goût, quitter sa patrie pour venir s'établir à Paris, et qu'elle y a vécu quarante années, jouissant dans la haute société d'un ascendant qui s'étendit au lieu de s'ébranler par nos diverses révolutions. On connaît les noms de ses principaux amis, dignes des deux que nous avons cités : M. de Maistre, Cuvier, Abel Rémusat, M. de Montalembert, le père Ravignan, et, à travers de bienveillans intermédiaires, ses relations affectueuses avec M. de Chateaubriand et M. de Lamartine. Enfin un heureux choix de pensées et de correspondances a déjà permis à tous les gens de goût d'apprécier à leur valeur quelques-unes des qualités originales de ce rare esprit. Un peu d'obscurité subsiste pourtant sur la véritable nature du rôle que cette étrangère a joué parmi nous, sur le secret de l'influence que cette femme a fait sentir à tant d'hommes d'un mérite divers : non assurément que l'influence des femmes soit une nouveauté sans exemple dans la société française; il en est peu, au contraire, qui aient laissé prendre aux femmes plus de part dans leurs destinées. Notre histoire est pleine de dames célèbres que la beauté, le rang, l'intrigue, l'ambition, l'ardeur des passions politiques ou religieuses, ont placées à la tête de nos partis ou de nos cours. Un pays où Mme de Maintenon a occupé le trône et Mme Roland proclamé la république, un pays où Mme Récamier, au lendemain de Marengo, disputait l'attention et l'enthousiasme au premier consul, n'a pas assurément droit de s'étonner qu'on lui parle de l'action exercée par une femme; mais Mme Swetchine paraît n'avoir dû la place qu'elle s'était faite sans l'avoir cherchée à aucun des moyens qui ont valu à tant d'autres avant elle les hommages de leurs contemporains et un souvenir de la postérité.

Je ne crois pas que Mme Swetchine ait été belle : l'irrégularité de

ses traits pouvait être corrigée dans la jeunesse par la beauté du teint ou l'attrait de la physionomie; mais quand elle arriva en France en 1817, à l'âge de trente-quatre ans, le chagrin et la maladie avaient déjà sans doute jeté leur ombre sur l'éclat passager du premier âge, et nulle coquetterie, même instinctive ou involontaire, n'avait dû combattre l'effet du temps. Née à la cour, mais dans une cour despotique, où le rang n'assure nullement l'influence, elle quittait Saint-Pétersbourg en disgrâce. La pénétration de l'esprit et la souplesse du langage, l'art des insinuations et l'intelligence des demi-mots, la persévérance cachée sous la grâce, ont fait souvent des femmes des diplomates de premier ordre; mais Mme Swetchine n'arrivait à Paris chargée d'aucune mission secrète ni avouée : elle ne demanda point d'accès dans ce monde diplomatique où parfois (moins souvent pourtant que les romanciers ne le disent) la destinée des peuples a été décidée par un sourire dans l'éclat d'une fête. D'ailleurs, sans être dépourvue d'aucun des charmes de son sexe, Mme Swetchine n'en connaissait pas les arts. Ce qu'elle possédait le moins, c'était le secret essentiellement diplomatique et féminin de glisser légèrement sur sa propre pensée pour arriver sans bruit à celle d'autrui. Elle était timide, attendait qu'on lui parlât pour répondre, et sa parole, d'abord légèrement embarrassée, ne se dégageait et ne s'animait que pour donner cours à une émotion vraie ou à une conviction profonde. Douée d'une extrême perspicacité, elle employait sa clairvoyance à démêler les bons sentimens dans les âmes pour les mettre en lumière et leur prêter appui, et non les faiblesses pour les flatter et s'en servir. En un mot, pour briller sur le théâtre ou dans les coulisses des grandes affaires, Mme Swetchine était à la fois trop sincère, trop sérieuse et trop charitable.

D'autres femmes ont dû leur empire non à l'adresse et à l'esprit de conduite, mais au contraire à la vivacité plus généreuse qu'intelligente de leurs sentimens. Dans les temps de partis, en politique, en religion surtout, beaucoup de femmes ont conduit les hommes par la passion; elles sont devenues l'âme de réunions étroites et ardentes, et n'y ont point toujours inspiré la douceur et l'humilité. C'est souvent au contraire en exagérant les opinions, en exaltant les susceptibilités de ceux qui vivent près d'elles, qu'elles réussissent à les captiver. Fatigués de la contradiction et meurtris de la lutte, les hommes, en sortant de l'arène de la vie publique, aiment à rencontrer près d'eux l'écho animé de leur propre voix et des cœurs qui ressentent toutes les blessures qu'ils n'avouent pas. Les femmes de leur côté, faites pour un sentiment exclusif, n'admettant guère plus le partage en fait d'idées qu'en fait d'amour, laissent facilement leur admiration s'aveugler jusqu'à l'idolâtrie et leur croyance

s'emporter jusqu'au fanatisme. Dès qu'elles ont placé leur foi quelque part et donné à quelqu'un leur confiance, elles ne conçoivent plus guère que d'autres puissent douter de ce qu'elles croient, ni que l'objet de leur préférence puisse avoir tort, et, dans la conscience de cette double infaillibilité, on a vu des créatures faibles, en apparence nées pour la paix et dont le regard respirait la douceur, travailler sans le moindre scrupule à creuser autour d'elles les dissidences et à aigrir les ressentimens.

Les amis de Mme Swetchine, ceux qui partageaient, ceux même qui défendaient avec le plus d'éclat ses convictions peuvent dire s'ils étaient retenus près d'elle par l'attrait d'une sympathie trop complaisante ou d'un enthousiasme adulateur. Ces amis appartenaient aux nuances les plus diverses de la politique française : le plus grand nombre, les plus anciens surtout, sortaient des rangs de ces héritiers du passé à qui le droit et la patrie apparaissent à jamais incarnés dans une seule famille; mais une minorité, qui n'était pas moins bien accueillie, avait fait en 1830 une plus large part au devoir de revendiquer des droits acquis et la foi jurée. Puis, quand vint en 1848 le grand ébranlement qui secoua les fondemens de toutes les sociétés, quelques-uns se laissèrent entraîner par l'expansion en apparence irrésistible des principes démocratiques, d'autres suivirent sans résistance le reflux de la marée qui les portait sous la main du pouvoir absolu. Le salon de Mme Swetchine a, pendant trente années, réuni tous ces contrastes ou vu passer tous ces changemens : presque tous les partis politiques ont pu y développer leurs principes ou y plaider leurs excuses; il n'y a que leurs rancunes ou leurs colères qui n'ont jamais eu le droit d'en franchir le seuil. Elle n'a jamais permis ni aux vaincus les railleries qui font leur impuissante consolation, ni aux vainqueurs d'un jour les airs de hauteur et de triomphe. Plutôt que de supporter ce grain d'injustice et d'exagération qui est le sel des conversations politiques, Mme Swetchine se condamnait au plus grand supplice que puisse éprouver une maîtresse de maison : à la gêne, à l'ennui d'une soirée, à la bouderie de ses meilleurs amis, à la fuite momentanée de ceux qui ne pouvaient ni tolérer de partage, ni dominer leur impatience. Elle les a vus tous successivement, dans des bouffées d'irritation, accuser l'excès de son indulgence et les a laissés dire, persuadée que tôt ou tard chacun d'eux aurait besoin d'y recourir. Sur d'autres sujets, plus voisins de son cœur que la politique, sur la foi chrétienne, mobile de toutes ses actions et dont sa vie était le modèle, elle était sans doute moins facile. Pourtant là même, plus fervente qu'exaltée, elle n'a jamais cédé à la tentation de s'enfermer dans un cénacle d'élus. Même aux champions d'une cause qui lui semblait sacrée, elle ne reconnaissait pas d'avance toutes les vertus.

A ceux qui la contrariaient ou la contristaient dans ses plus chères espérances, elle n'imputait pas non plus de parti-pris tous les torts. Penser, sentir comme elle sur ces points capitaux était un titre à son affection, mais non à son admiration aveugle. Différer d'elle au contraire, quand ce dissentiment avait l'accent de la sincérité, était un moyen assuré d'exciter son intérêt et d'éveiller sa curiosité. Partout où elle rencontrait une opinion consciencieuse, elle voulait la comprendre, dans le sens étymologique du mot, c'est-à-dire l'embrasser, pour faire rentrer dans le cercle de ses propres convictions la part de vérité qui y était contenue. La foi, pour elle, était un centre immobile d'où son esprit s'élançait par un rayonnement chaque jour plus étendu, et ce mouvement opéré autour d'un pivot inébranlable lui a permis de parcourir sans s'égarer toutes les régions intellectuelles qui séparent son premier maître de son dernier correspondant, et les *Soirées de Saint-Pétersbourg* de *la Démocratie en Amérique.*

Mme Swetchine n'a donc été ni une reine du grand monde, ni l'Égérie d'une coterie politique, ni la déité mystique d'une secte. Il faut que les moralistes vulgaires, qui de tout temps ont trouvé dans le rôle social des femmes matière à des dissertations quintessenciées ou à de froides plaisanteries, se résignent à nous laisser expliquer, par des motifs auxquels ils n'ont jamais songé, un exemple placé en dehors de toutes les prévisions. Mme Swetchine a été une chrétienne accomplie, qui savait en même temps comprendre avec une exquise délicatesse les rapports de sa foi avec les mœurs et les sentimens de la société où elle vivait. Je dirais qu'elle a été la sainte de notre siècle, si nos habitudes de langage hyperbolique n'avaient fait du terme le plus élevé que l'église ait consacré un abus qui l'a rendu à la fois vulgaire et profane. C'est dans cette perfection de christianisme, unie aux meilleures qualités du temps présent, que se trouvaient, si j'en puis juger par mon expérience personnelle, le charme et le profit de ce commerce inappréciable. C'est par là qu'une simple femme, même avant d'avoir parlé, se trouvait avoir été au-devant des besoins les plus intimes de ceux qui, placés à portée de la voir, pouvaient seulement la regarder vivre.

« Si le trouble menait à la paix, écrivait M. de Tocqueville à Mme Swetchine en lui parlant de ses efforts pour atteindre à la vérité religieuse, depuis combien de temps n'aurais-je pas obtenu celle-ci! » — M. de Tocqueville aurait pu parler pour beaucoup d'autres, presque pour toute notre génération. C'est cette génération tout entière, ce semble, qui au sujet de la religion a éprouvé assez de trouble pour avoir enfin droit à la paix. Que n'a-t-elle pas entendu dire et contredire, depuis trente années, sur l'importance, la nécessité, la décadence, la résurrection, les transformations pos-

sibles et désirables de la foi religieuse dans son sein! — De ces prédications innombrables faites au nom des principes les plus divers, de l'éloquence renaissante et rajeunie des orateurs croyans, de la critique renouvelée aussi d'ingénieux sceptiques, des efforts malheureux de prophètes novateurs, d'une suite de réactions successives et superficielles vers l'incrédulité ou vers la foi, est résultée, si je ne me trompe, dans l'esprit de cette pauvre génération dévoyée, une impression pénible et confuse comme celle d'un homme qui, en proie à un mauvais rêve, ne peut se dégager d'un labyrinthe sans issue. On lui a beaucoup répété et elle sent bien qu'elle ne peut se passer d'une religion, et elle n'a pas eu trop à se louer des hauts faits de la raison privée de la foi; elle n'attend pas qu'une religion nouvelle lui soit envoyée du ciel, et elle accueille avec un sourire tous les messies prétendus d'un nouvel évangile; mais elle n'est pas sûre, et on n'a pas réussi à la convaincre, que l'antique religion, celle à l'ombre de laquelle toutes nos sociétés ont grandi, n'ait pas été dépassée par les développemens de ces sociétés mêmes, et puisse suffire aujourd'hui à leur âge mûr aussi bien qu'elle a présidé à leur berceau. Ainsi une religion en général nécessaire, toute religion nouvelle ridicule, la religion existante surannée, voilà, j'en ai grand peur, ce que pense un Français pris au hasard, et s'il était serré de près et sincère dans ses aveux, il lui faudrait convenir qu'il regarde au même moment la même chose (et quelle chose!) comme indispensable et impraticable.

Il est bien entendu que je ne parle pas ici de ceux qui ont eu la bonne fortune de garder une foi héréditaire, ou de la retrouver par une conversion individuelle; je ne parle pas davantage des rares adeptes qui s'enrôlent dans nos écoles sous un drapeau philosophique. Je parle de cet état général de l'opinion auquel le commun des hommes s'abandonne sans résistance, et dont personne, sauf un très petit nombre de solitaires, ne peut se vanter de ne pas ressentir, en certaine mesure et à certains momens de sa vie, la contagion. Quoi qu'on fasse en effet, on est de son temps et de son pays. Certaines difficultés sont à chaque époque comme répandues dans l'atmosphère, et on ne s'en préserve (quelque soin qu'on mette à se barricader) pas plus que de l'air qu'on respire. Celle que je viens d'indiquer est de ce nombre, et les cœurs les mieux assurés en ressentent un secret malaise. Il y a sans doute des incrédules obstinés qui se croient élevés par le dédain bien au-dessus de toute faiblesse superstitieuse. Combien en connaissez-vous qui détruiraient les autels et proclameraient le culte de la raison avec la sérénité confiante d'un encyclopédiste? — Des croyans sincères et zélés, le sol de France en porte chaque jour, et Sodome compte beaucoup plus de dix justes; mais où est-il, celui qui ne s'est jamais demandé, avec une

sourde angoisse, comment la vieille foi saurait affronter ces épreuves nouvelles que lui impose de nos jours une volonté plus forte que celle des hommes, comment elle saurait se dégager d'institutions surannées et d'idées condamnées sans retour, mais qui, bien que parfaitement étrangères à elle, se sont, en vivant tant de siècles à côté d'elle, imprégnées de son esprit et l'ont enlacée de leurs liens? Où est-il celui qui, en voyant aux prises avec la croyance traditionnelle, à laquelle il sacrifierait sa vie, un monde tout entier renouvelé, n'ait été parfois troublé soit de la forme imprévue du péril, soit de l'audace des adversaires, soit de l'inexpérience des défenseurs?

Comment une étrangère, comment Mme Swetchine avait-elle pu pénétrer dans ses moindres nuances et dans ses peines les plus secrètes cet état d'esprit propre aux membres les plus distingués de la société où elle était venue vivre? Je ne sais, mais il est certain que le mérite principal de cette croyante très décidée était d'entrer finement dans toutes les difficultés que d'autres éprouvaient à croire comme elle, et de mettre en œuvre pour y répondre ou les écarter toutes les ressources d'une intelligence plus ferme et plus cultivée que celle des femmes ordinaires. Et puis, après tout, la meilleure réponse, c'était elle-même, et tout un mélange d'idées, de vertus et de croyances d'origines diverses, fondues en sa personne dans la plus harmonieuse unité. Pour ceux qui doutaient que les vertus chrétiennes pussent avoir de nos jours la même vigueur et la même fécondité qu'autrefois, ce n'était pas tout sans doute, mais c'était déjà quelque chose que d'avoir sous les yeux un modèle de perfection évangélique, gardant toute la saveur du christianisme primitif et y mêlant des caractères particulièrement appropriés au temps présent. C'était quelque chose de la voir le matin à l'église, comme la plus humble dévote de son quartier, fidèle au moindre iota de la lettre sainte, soigneuse de la moindre obole du dépôt de la foi, et de la retrouver le soir dans son salon, prête à faire accueil à toutes les idées et même à toutes les vertus nouvelles dont le cours des siècles a grossi le trésor de la morale humaine. Il semblait voir le christianisme lui-même sous une brillante image fouler d'un pas ferme et léger le terrain de nos mœurs modernes, et beaucoup d'esprits incertains trouvaient la démonstration assez éloquente pour ne plus mettre en doute la possibilité de son mouvement.

C'était par exemple un rare bonheur, non sans doute pour Mme Swetchine (car elle avait payé cet avantage par le trouble de ses plus belles années), mais pour bien des sceptiques de notre âge qu'elle appelait à profiter de son expérience, que de trouver en elle une foi qui avait passé par l'épreuve du doute et qui en était sortie par la voie de l'étude et de la réflexion. Mme Swetchine, je l'ai dit, n'avait pas toujours été chrétienne : il n'était pas de mode de l'être

à la cour de Catherine II. Devenue chrétienne par un effort de sa raison, elle n'avait pas non plus dès le premier instant été catholique. Chacun de ses pas avait été pour elle l'objet d'un libre choix. « Il est permis d'assurer, dit à ce sujet avec grâce M. de Falloux, que la vérité ne remporta jamais un triomphe plus complet sur un cœur plus doux et plus rebelle. » La conversion de ce cœur au catholicisme fut même son plus grand acte, sinon de rébellion, au moins d'indépendance, car du même coup il s'affranchit et des préjugés de l'enfance et des conseils de l'amitié.

On sait quel fut l'ami qui le premier fit naître en elle la pensée de quitter le schisme grec, dans lequel elle avait été élevée, pour rentrer dans le sein de l'église romaine. C'était cet illustre gentilhomme savoyard dont la réputation posthume a tant occupé le public dans ces derniers temps, diplomate de son vivant et érigé en prophète après sa mort, et aussi peu fait, j'imagine, pour l'une que pour l'autre de ces professions. Mme Swetchine avait rencontré M. de Maistre dans quelqu'une des réunions brillantes de Saint-Pétersbourg; nous savons aujourd'hui au prix de quels sacrifices ce loyal serviteur d'une dynastie déchue achetait le droit d'y figurer décemment. Ce Caleb de la diplomatie, comme l'appelle M. de Falloux par une expression qui a fait fortune, prenait au sérieux la représentation d'une monarchie en peinture. Après avoir réduit sa ration de nourriture pour avoir de quoi payer son équipage et s'être privé de manteau pour donner une livrée à son domestique, il se rendait le soir dans le monde, l'estomac à jeun et les membres transis, mais plein d'un feu intérieur, l'esprit nourri d'infatigables lectures et débordant d'une intarissable verve. Là se déployaient tous les contrastes d'une riche nature, qu'à distance nous avons quelque peine à faire accorder aujourd'hui. C'était à la fois le de Maistre dogmatique, qu'ont admiré nos séminaires, et le de Maistre railleur, caustique, irrévérencieux et impatient, que les archives de Turin nous ont révélé. Il professait le pouvoir absolu en conservant pour lui-même la plus indomptable indépendance d'opinion et de langage : excommuniant sans rémission la révolution française et flagellant sans pitié les misères de l'ancien régime européen, fièrement dressé devant le conquérant dont tous les potentats de l'Europe briguaient l'alliance, mais, après avoir dénoncé Napoléon comme la bête de l'Apocalypse, ne pouvant résister au désir de causer un quart d'heure avec lui; sacrifiant son dernier écu à son vieux roi, mais ne suivant jamais aucune des instructions de son ministre; mettant le pape plus près de Dieu que la plus rigoureuse orthodoxie ultramontaine, mais infligeant au front du doux Pie VII le stigmate d'un impitoyable jeu de mots; en un mot, quelque cause qu'il servît, qu'elle fût du ciel ou de la terre, que ce fût la royauté ou la foi, également

prêt à lui immoler sa vie, à l'illustrer par son génie et à la compromettre par les écarts de son zèle; dans quelque voie qu'on soit engagé avec lui, merveilleux éclaireur à consulter, guide dangereux à suivre aveuglément.

M. de Falloux, non plus vivement, mais plus entièrement admirateur que moi de M. de Maistre, constate cependant que Mme Swetchine, mise en rapport avec ce brillant esprit, et devant ce prisme qui faisait luire à ses yeux tant de vérités mêlées à tant de paradoxes, fut séduite, mais non subjuguée. Il y avait dans la foi de M. de Maistre une vivacité, une verdeur, si on ose ainsi parler, qu'elle ne trouvait pas dans la religion routinière et desséchée de sa propre église. C'était une saveur de source comparée au goût affadissant d'une eau marécageuse. De plus, Mme Swetchine remarqua bientôt que, tout en prêchant, en exagérant même le principe de l'autorité catholique, M. de Maistre restait le plus fier et le plus indépendant des hommes, tandis qu'à côté d'elle un clergé schismatique, se vantant d'être affranchi de l'obédience romaine, s'était laissé imprimer sur le front, par la main d'un pape en uniforme, la marque indélébile de la servilité. Vérité et liberté étant deux expressions qui sonnent de même aux oreilles généreuses, ce contraste fit incliner sa conscience de très bonne heure vers l'autorité toute morale qui siége à Rome. Néanmoins, lorsque M. de Maistre, dont en tout genre la logique était impatiente et sautait d'un bond du principe à la conclusion, la somma de suivre sans réflexion cette préférence instinctive, l'esprit indépendant de la jeune femme se regimba : elle voulut étudier et examiner. L'examen, en général, ne plaisait guère à M. de Maistre: fils soumis de l'église, il ne se le permettait pas là où la foi avait décidé : il ne le permettait guère aux autres là où lui-même s'était prononcé. Chez une femme en particulier, rien à ses yeux n'en égalait le ridicule. Ne comprenant pas combien diffèrent les conditions d'un catholique de naissance et celles d'un schismatique qui veut se convertir, il n'eut point assez de dédain et de railleries pour le dessein que forma Mme Swetchine de se faire sur une question dogmatique une conviction par elle-même. « Jamais, lui écrivait-il, vous n'arriverez par le chemin que vous avez pris : vous vous écraserez de fatigue, vous gémirez, mais sans onction et sans consolation; vous serez en proie à je ne sais quelle rage sèche qui rongera l'une après l'autre toutes les fibres de votre cœur, sans pouvoir vous débarrasser jamais, ni de votre conscience, ni de votre orgueil. » Suivait une énumération ironique de tous les livres qu'il fallait lire, et même de toutes les langues qu'il fallait apprendre pour décider, en connaissance de cause, entre les églises grecque et latine.

Un des cahiers de notes de Mme Swetchine, écrits à cette époque, porte cette épigraphe tirée de Tertullien : « La première chose qu'il

faut croire, c'est de ne rien croire légèrement. » Ce fut à peu près sa réponse au Tertullien orthodoxe du XIXe siècle, et, relevant modestement le défi, elle se mit à l'œuvre. Retirée toute une année durant dans une maison de campagne de Finlande, seule avec elle-même, devant Dieu et sa conscience, oubliant les leçons de son enfance, les liens de la famille, le soin et les intérêts d'une position brillante, elle passa dans l'étude d'une aride question d'histoire ces longues journées d'été auxquelles un pâle crépuscule apporte à peine un peu de repos, et ces nuits d'hiver, plus longues encore, dont aucun soleil n'interrompt la monotonie. Elle sortit de sa solitude, soumise et sereine, heureuse d'avoir, d'après l'avis d'un autre docteur de la primitive église qu'elle aimait à citer aussi, appuyé l'une sur l'autre la foi et la science, et pouvant désormais envisager le doute, quand il se rencontrerait sur son chemin, avec compassion et sécurité, comme on regarde un mal qu'on a souffert et un ennemi qu'on ne craint plus.

Ce fut cette foi née de l'épreuve et trempée par la lutte qui rendit Mme Swetchine, lorsque peu de temps après sa conversion une sourde persécution la contraignit à venir demeurer parmi nous, si merveilleusement propre à démêler et à secourir tant de misères cachées sous l'orgueil philosophique de notre société : non qu'elle fît profession de propagande et prît l'attitude ridicule de prédicatrice de salon. Elle suivait de près en France une autre femme, enfant du nord comme elle, Mme de Krüdner, qui venait de laisser vide le trépied de pythonisse d'où elle avait prêché aux rois la sainte alliance. Mme Swetchine, humble et proscrite, n'aspira point à s'y placer; mais une femme spirituelle et pieuse, pour obtenir les confidences des peines secrètes de plus d'une âme d'élite, n'a même pas besoin de les rechercher. Les souffrances que cause l'incertitude religieuse sont de celles qui cherchent volontiers un cœur féminin pour s'épancher. Tel qui en rougit devant ses pareils en verse avec soulagement l'amertume dans le sein d'une amie. On dirait une plaie irritable qui ne veut se laisser sonder que par une main délicate. A cette touche légère, dont elle était douée comme beaucoup de femmes, Mme Swetchine joignait d'ailleurs l'avantage de connaître, par une expérience personnelle, toutes les angoisses de l'état douloureux dont on venait spontanément lui révéler le secret. Il n'était aucune des formes du doute qui lui parût, ou difficile à concevoir, ou impossible à surmonter, aucun de ses fantômes dont elle n'eût ressenti et conjuré l'épouvante. Les objections mêmes qu'on opposait à la vérité, qui était devenue l'âme de sa vie, trouvaient en elle une appréciatrice à la fois intelligente, intrépide et inébranlable. Elle marchait à leur rencontre avec calme, sans en détourner les yeux par vain scrupule, sans les écarter de sa route par une formule

toute faite. Et c'est précisément parce qu'elle n'avait jamais redouté la lumière que sa foi était si habile à la répandre autour d'elle.

Nous sommes difficiles pourtant en matière de foi et de conversion, principalement ceux d'entre nous qui se promettent bien de ne jamais passer par là. J'ai entendu dire (n'ai-je pas même vu imprimé quelque part?) que la conversion de Mme Swetchine fut un acte trop raisonné pour partir du cœur, et qui inspire encore à la lecture trop d'estime pour causer beaucoup d'émotion. Des critiques trouvent qu'il y manque l'entraînement, le coup de la grâce, l'effusion, l'intuition, que sais-je? l'effet dramatique de rigueur dans un opéra ou dans un roman pour préparer ces sortes de transformations morales; cela choque nos traditions littéraires en matière de conversion. La religion en effet figure dans notre littérature comme une de ces régions plus célébrées que visitées, dont les géographes d'autrefois dessinaient la carte d'après le récit de voyageurs qui n'y avaient jamais mis les pieds. Il n'était rien tel qu'un érudit du XVIIe siècle, n'ayant jamais franchi une barrière de Paris, pour savoir pertinemment combien de lieues couvre le grand désert, et de combien de sources découle le Nil. Je ne puis de même me lasser d'admirer la science désintéressée que des romanciers du bel air ou des bacheliers en philosophie déploient chaque jour sous nos yeux, pour déterminer les conditions auxquelles la foi peut naître dans les âmes, les limites qu'elle doit reconnaître, et les signes qui la révèlent. Ils lui assignent deux ou trois origines différentes, comme, par exemple, l'innocente candeur du jeune âge, les déceptions du cœur, ou le repentir des tendres faiblesses. Hors de là, ils ne reconnaissent pas sa légitimité. Avec la même autorité, ils définissent les régions de l'âme où elle peut régner, ils lui abandonnent généreusement tout ce qui tient au sentiment; mais qu'elle se garde de toucher à ce qui relève de la raison! Sur ce domaine réservé, il lui est interdit de pénétrer, d'autant plus qu'il pourrait être gênant de l'y rencontrer. Le malheur veut que la foi se joue de leurs certificats d'origine, de leurs passeports et de leurs barrières. Faite pour posséder l'être humain tout entier, cœur, esprit et activité, elle a mille portes pour y entrer et mille manières de le prendre. Elle peut animer le premier regard de l'enfant tourné vers le ciel, elle peut jaillir comme l'étincelle du choc des passions et de l'adversité, elle peut naître aussi du concert harmonieux de toutes les facultés de l'intelligence, dirigées, sous l'œil de Dieu, à la recherche de la vérité par la volonté. Quand c'est ainsi la raison qui éclaire les voies, la foi prend possession plus lentement peut-être, mais aussi plus sûrement de l'âme, et la pénètre d'une émotion moins bruyante, mais non moins profonde. Une telle foi, pour être réfléchie, ne laisse pas

d'être ardente, car la vérité est assez belle pour être d'autant plus aimée qu'elle est mieux connue; la vérité est comme le soleil : plus son éclat s'épure, plus sa chaleur vivifie; il serait étrange que le monde moral obéît à d'autres lois que le monde physique, et qu'en ce genre seulement contempler la lumière empêchât de sentir la flamme.

Pour Mme Swetchine en particulier, l'étude qui précéda sa conversion, loin de glacer sa piété par la moindre nuance de sécheresse ou de pédanterie, fut au contraire échauffée par un progrès de ferveur croissante. Elle aimait si peu à parler d'elle-même, qu'elle n'a raconté nulle part en détail le chemin de son âme; mais les traces et comme les étapes en sont marquées dans ces volumineux cahiers de notes et d'extraits de lectures, où ses sentimens se trahissent de loin en loin, soit par une réflexion jetée en courant sur le papier, soit par le choix d'un vers ou d'une pensée qui sert d'épigraphe. On les voit devenir plus animés, plus tendres, plus brûlans, à mesure que le jour décisif est plus voisin, comme l'élan d'un cheval généreux redouble en approchant du but. Ne trouve-t-on pas, en traits de feu, tout le récit de cette histoire intime dans cette page incomparable qu'une sorte de pudeur pieuse empêcherait d'insérer dans un recueil littéraire, s'il n'était loisible à tout ami du beau de la prendre pour un feuillet perdu des soliloques de saint Augustin?

« Mon Dieu, je ne vous ai pas toujours connu, je ne vous ai pas toujours aimé! Pendant un temps, ô mon Dieu, un temps que je ne puis concevoir, vous étiez partout comme à présent, et je ne vous voyais nulle part. Enfin pourtant je vous entrevis dans la foule des objets qui sans cesse vous dérobaient à ma vue; bientôt après votre tête adorable s'éleva au-dessus de toutes les autres, et les domina. Je la vis, cette tête divine, dispenser les miséricordes, supporter les outrages, être en butte à bien des traits. Votre beauté, l'acharnement de vos ennemis, qui étaient ceux de la vertu, m'attendrirent. D'abord je tournai souvent mes regards vers vous, ensuite plus souvent encore; enfin je ne les détournai plus, et j'en vins à mêler cette chère vue à toutes les autres, à ne la séparer de rien, pour que tout en moi fût meilleur et plus sage. J'en étais là, et je m'y croyais arrêtée, quand il se fit, je ne sais plus comment, qu'un jour, une heure rapide et heureuse, je ne vis plus que vous seul! O mon Dieu, c'est lorsqu'auprès de vous tout ce qui n'était pas vous me parut frappé d'amertume et de néant, que je vis bien, mon bon Sauveur, qu'enfin la pauvre brebis avait connu son vrai pasteur! »

Le soin que Mme Swetchine avait mis à approfondir les motifs de sa foi et à en élargir les bases lui avait procuré un autre avantage : c'était de lui faire rencontrer le point exact où une extrême tolérance d'opinion peut se concilier avec la rigueur d'une conviction exclusive. Quiconque est entré, ne fût-ce qu'une fois, dans le salon

de Mme Swetchine aura été frappé, j'en suis sûr, de ne trouver chez une chrétienne si décidée pas un accent ni une nuance qui sentît l'intolérance. De tous ses mérites, c'était le plus apparent et le mieux apprécié. Parfois ses amis l'en plaisantaient : pour ma part, j'ai eu souvent la tentation de lui demander son secret. Il me semble que j'aurais eu, même parmi nos contemporains, plus d'une application utile à en faire. Dans ce siècle en effet qui se croit le siècle de la tolérance même, j'ai bien rencontré des gens qui ont renoncé à brûler leurs adversaires et qui se contentent de les haïr; j'en ai vu d'autres qui souffrent patiemment la contradiction sur les vérités dont ils ne se soucient pas. Ni l'un ni l'autre de ces genres de tolérance, je l'avoue, ne m'a paru ni pleinement suffisant, ni tout à fait méritoire. Mais où est-il celui qui, attachant un prix inestimable à la vérité qu'il possède, accorde pourtant un support bienveillant et affectueux aux consciences qui s'en écartent? et dans quel repli de son cœur Mme Swetchine avait-elle pu placer, à côté de la foi rigide des anciens jours, cette largeur conciliante qui semble n'appartenir qu'aux âges d'indifférence?

Car, c'est ce qu'il ne faut point oublier en parlant de sa tolérance, la foi de Mme Swetchine était avant tout une foi rigide; c'était une foi ferme et précise qui n'avait rien de lâche ni de vague, qui ne marchandait sur aucun point, et dessinait nettement tous ses contours. Sa tolérance ne provenait donc point de concessions faites sur quelque partie réputée moins essentielle de la vérité. Elle ne mettait pas, si j'ose ainsi parler, ses convictions au rabais, réservant l'indispensable et passant légèrement sur le reste. Elle était entrée au contraire de très bonne heure dans cette conception essentiellement catholique (la seule digne, suivant nous, d'une religion positive) qui considère la foi dans une doctrine révélée comme un ensemble solidaire dont on ne peut, sans tout ébranler, détacher la moindre partie, ou plutôt comme une glace dont tout le mérite est de laisser passer la lumière et qui perd son prix si une tache en intercepte ou si une fissure imperceptible en décompose le moindre rayon. Quoi de moins important en apparence que la différence qui sépare l'église latine de l'église grecque? Un mot dans le *Credo* et une prérogative attachée au siége de Rome. Pour ce mot pourtant, pour cette nuance, Mme Swetchine avait sacrifié sans hésiter fortune, crédit, repos, patrie. On voit combien elle était loin de cet éclectisme vague qu'on nous prêche si souvent aujourd'hui, et aux yeux duquel toutes les religions peuvent marcher de front et se donner la main, parce que ce qui importe, nous dit-on, ce n'est point telle ou telle religion, mais le sentiment religieux; c'est de croire en général, quel que soit l'objet de la croyance. Mme Swetchine avait rencontré de très bonne heure, de l'autre côté du Rhin, ces inventions

élastiques qui mettent les consciences si fort à l'aise, et elle les avait caractérisées tout de suite par un trait plein de sens et de finesse; elle n'était pas encore catholique, que déjà elle écrivait à une de ses amies qui avait ressenti quelque éblouissement du mysticisme germanique : « Je goûterais comme vous cette philosophie religieuse qui voudrait bien que tant de gens qui pensent différemment eussent cependant tous également raison; je suis entraînée par ce christianisme à larges touches. Cependant, en donnant à notre croyance une latitude si immense, je suis, je vous l'avoue, embarrassée de la porte étroite par laquelle l'Évangile prétend qu'il faut la faire passer. » Plus tard, lorsque des imitateurs qui voudraient bien être pris pour des inventeurs importèrent en France, pour notre édification, ces distinctions savantes entre la religion, dont, suivant eux, les formes varient, et le sentiment religieux, dont le fond est identique et impérissable, tous les complémens doucereux dont cette théorie s'environne d'ordinaire ne purent dissimuler un instant à Mme Swetchine ce qui s'y cache de secrète impertinence. Elle, dont le sentiment religieux était la vie, savait bien que ce sentiment n'est rien, s'il n'est la soif de la vérité en soi, de la vérité sans mélange, et de la vérité qui ne passe pas. Dire par conséquent qu'il peut s'appliquer indifféremment à des symboles qui se contredisent ou qui changent, c'est lui interdire de prétendre précisément à l'objet qu'il cherche, c'est lui faire entendre insolemment qu'il est toujours trompé alors même qu'il se croit satisfait. Non, Dieu de vérité, personne n'a reçu de vous le droit de dire que vous vous jouez à ce point de vos créatures! Vous n'avez pas allumé en elles la soif du vrai pour les laisser éternellement se repaître d'illusions; vous ne les destinez pas à associer toujours au culte qu'elles vous rendent des fictions passagères, fruits de leurs rêves et promptes, comme tous les songes, à fuir devant le jour. La supposition même d'un tel mélange vous outrage et les déshonore, car l'union qu'elles veulent contracter avec la vérité est un mariage pur qui n'admet pas de partage. L'intelligence qui vous cherche est chaste, et vous êtes jaloux.

J'ai dit ce que n'était pas la tolérance de Mme Swetchine : il me reste à dire ce qu'elle était. Deux traits à mon sens suffisent pour en donner l'idée. Quel que fût celui qui lui parlait et quelque conviction (fût-elle directement contraire à la sienne propre) qui lui fût exprimée, Mme Swetchine commençait par croire à la sincérité de son interlocuteur. Elle ne mettait en doute ni sa bonne foi, ni l'honnêteté des motifs qui le retenaient dans son opinion. Elle raisonnait avec lui comme avec une âme loyale, qui cherchait en conscience la vérité ou croyait l'avoir trouvée. Elle ne l'abordait point avec la supposition préconçue de trouver chez lui les résistances de l'intérêt, de la passion ou de la vanité, et cela seul écartait de ses lèvres

toute épithète amère ou toute insinuation aigre-douce. Les prédicateurs, je le sais, font différemment et insistent volontiers en chaire sur l'appui que l'erreur et l'incrédulité trouvent ordinairement dans la complicité secrète des passions et de l'orgueil. Je ne prends assurément pas sur moi de dire que, dans la majorité des cas, ils n'aient pas de bonnes raisons pour penser ainsi, et d'ailleurs, ne désignant personne, ils ne peuvent blesser que ceux qui s'accusent eux-mêmes et se reconnaissent dans les généralités de leurs paroles; mais dans une conversation directe ou dans une polémique *ad hominem* je n'ai jamais vu qu'à transformer ainsi une opinion ou une erreur en délit, on ait gagné autre chose que d'engager de plus en plus l'amour-propre à y persister, et les hommes étant beaucoup plus mobiles qu'ils ne sont humbles, il est plus aisé de les dissuader d'une idée que de les faire convenir d'une faute. La tolérance de M[me] Swetchine consistait donc principalement à témoigner de l'estime à ses adversaires, ce qui est plus difficile souvent que de les aimer, surtout pour des croyans pleins de leur foi, qui s'exercent chaque jour à la charité, mais qui ont quelquefois besoin qu'on les rappelle au sentiment de la justice. De plus, dans ses rapports avec ceux qui ne pensaient pas entièrement comme elle, si elle pouvait trouver quelque point de contact entre leurs pensées et les siennes, c'était à cela qu'elle s'attachait beaucoup plus qu'au point de divergence; c'était sur ce terrain neutre ou commun qu'elle leur offrait sa bienveillance. Elle s'appliquait à mettre en lumière dans leurs sentimens ce qui s'accordait avec sa conscience et dans ses propres convictions ce qui ne froissait pas leurs préjugés. C'est à ce genre de découvertes et de rapprochemens que lui servait surtout la connaissance raisonnée qu'elle avait acquise de toutes les faces de l'enseignement catholique, car, en creusant cette doctrine inépuisable, elle y avait retrouvé ce que la main divine y a déposé en germe et ce que l'histoire y a développé, — la satisfaction légitime de tous les besoins et de tous les sentimens divers de l'humanité. Dans une doctrine qui renferme en soi tout ensemble le principe de l'autorité par excellence et l'éclatante protestation de la liberté spirituelle, qui est fondée sur le principe de l'égalité absolue de tous les hommes, mais qui a su élever sur cette base la plus puissante hiérarchie que le monde ait vue, qui parle tour à tour aux sens, au cœur et à la raison, qui a inspiré les arts et éclairé la philosophie, où il y a place, à côté de la foi du charbonnier, pour la logique de saint Thomas, il faut avoir la main malheureuse ou maladroite pour ne trouver, parmi tant d'aspects divers et également nobles, aucun qui sourie à un honnête homme. A vrai dire, dans une société comme la nôtre, qui a vécu du catholicisme pendant tant de siècles, tout le monde est catholique par quelque côté, et chacun l'est plus qu'il

ne croit. L'art délicat et instinctif de Mme Swetchine était de rechercher et de dégager ce christianisme épars et latent dont sont imbues les opinions mêmes qui croient s'en écarter le plus.

Je voudrais donner un exemple de ce procédé conciliant, qui n'était chez elle l'effet d'aucune tactique, mais simplement de la hauteur de vues où l'avait portée sans efforts le travail réfléchi de ses convictions. Un traité de quelques pages, publié par M. de Falloux, porte ce titre, qui serait ambitieux, si l'idée d'une publicité quelconque avait pu traverser un instant la pensée solitaire qui l'a conçu : *le Christianisme, le Progrès et la Civilisation*. Cette ébauche n'a rien de très remarquable par la forme. Mme Swetchine a eu souvent, et sur des sujets peut-être plus appropriés à une main féminine, l'expression plus heureuse; mais quelques lignes donneront l'idée de la place qu'avait su prendre d'elle-même une élève de M. de Maistre dans le vieux débat qu'on ne cesse d'attiser sous nos yeux entre les progrès de la civilisation moderne et les principes de l'église catholique. C'était un sujet qui revenait sans cesse dans le salon de Mme Swetchine, que chaque incident politique réveillait, et qui menaçait à chaque instant de mettre le feu aux élémens divers et assez inflammables qui s'y rencontraient. Mme Swetchine intervenait alors, non pour mettre les plaideurs d'accord (au temps seul appartient une telle œuvre), mais pour montrer cet accord déjà opéré dans son esprit et sa sympathie acquise à toutes les idées généreuses qui se rangeaient sous l'un et l'autre drapeau.

« On oppose souvent, dit-elle, au chrétien les progrès ou les bienfaits attribués à la philosophie du XVIIIe siècle. Voici, selon moi, ce que les chrétiens doivent avoir le courage de s'avouer à eux-mêmes ou de répondre... La philosophie du XVIIIe siècle est une période durant laquelle on a laissé les ennemis du christianisme tirer le corollaire des vérités sociales renfermées en puissance, comme les vérités de tout ordre, dans le sein de l'église. Les théories humanitaires du siècle dernier n'ont fait jaillir qu'une portion de ce qui était latent dans le christianisme. Les philosophes n'ont qu'essayé d'étendre à la société ce qui jusque-là avait été appliqué surtout à l'individu. Ils ont tenté d'agrandir le cercle et d'élargir le précepte, mais ils n'ont jamais promulgué, en fait de vérités, que des idées puisées à la source du christianisme et empreintes de son esprit. Comment la société chrétienne s'est-elle laissé devancer ainsi par ceux qui en même temps enfonçaient le poignard dans le sein qui les avait nourris? Ne dirait-on pas des fils insoucians et ingrats qui laissent piller l'héritage de leur père par ceux-là mêmes qui l'outragent?... Ce que les philosophes à leur tour ne peuvent nier, c'est l'identité de leurs maximes avec l'esprit du christianisme. Ce qu'ils prenaient ou donnaient pour des vues originales n'était le plus souvent que des déductions tirées des principes déposés dans leur cœur par leur éducation première; ce qu'ils venaient annoncer se rapprochait de ce que le christianisme a toujours eu pour mission d'introduire dans le monde, comme ces

billets dont on constate l'origine et le larcin en les confrontant avec la souche dont ils ont été découpés...

« Que le XVIIIe siècle fût épris d'un amour sincère de l'humanité, soit; mais enfin qu'a-t-il dit, ou plutôt qu'a-t-il voulu faire que le christianisme n'ait de tout temps porté en lui-même? »

De ces pensées profondes, qui faisaient le fond des entretiens de Mme Swetchine, la grâce, l'éclat, tout ce qui tient, surtout chez les femmes, à l'imprévu de la conversation, a disparu : la virile maturité du jugement demeure, et je ne sais quel souffle de paix s'en échappe encore.

Parmi les innovations du siècle dernier que Mme Swetchine ne craignait pas d'appeler des progrès, et dont elle cherchait à bon droit la généalogie dans l'Évangile, il n'en est pas de plus éclatante, ni qui ait fait dans le monde une fortune moins contestée, que le développement donné au principe fondamental de l'égalité humaine. Cet enfant du XVIIIe siècle a même pris une telle croissance que par momens on peut craindre qu'à lui seul il ne dévore la substance de tous les autres. Il n'en était pas qui répugnât davantage aux habitudes d'enfance de Mme Swetchine, née dans un monde aristocratique, élevée dans toutes les recherches d'élégance d'une civilisation artificielle, sur une terre que des serfs cultivent; mais comme il n'en est pas non plus dont la filiation chrétienne soit plus certaine, elle n'eut même pas besoin de venir en France et de respirer notre air saturé d'égalité pour s'en pénétrer naturellement. La charité chrétienne, à elle seule, avait fait son éducation populaire, et quand elle nous vint, elle méritait déjà ce portrait que faisait d'elle sa baigneuse de Vichy, et qui renferme en trois mots tout un code de morale évangélique et même de démocratie chrétienne : « C'était une vraie sainte; elle considérait un pauvre plus qu'un prince. »

L'humble femme avait raison : la plus délicate considération pour les déshérités de ce monde, c'était là le trait particulier et original, même après dix-huit siècles de christianisme, de la charité de Mme Swetchine. C'est ce que M. de Falloux nous fait bien connaître quand il nous raconte qu'elle ne se bornait pas, avec les pauvres, à l'accomplissement du devoir de l'aumône, mais qu'elle s'occupait aussi avec complaisance de leur procurer des plaisirs permis, des distractions, des jouissances, en un mot de les associer en certaine mesure au luxe innocent de la vie. « A ceux-ci, dit-il, elle achetait quelques pots de fleurs, à ceux-là elle faisait encadrer des gravures qui leur rappelaient un sujet favori; pour les uns, elle choisissait des livres, pour les autres un meuble commode. » M. de Falloux ajoute à ce sujet, en détournant très heureusement le vers connu de Voltaire par une application qui le relève : « Il n'y a personne pour qui un

peu de superflu ne soit aussi du nécessaire; » vérité aussi ingénieusement conçue que dite. Aucune créature humaine n'a été faite pour vivre constamment prisonnière entre des besoins à satisfaire et des devoirs à remplir : un peu plus de jour, un peu plus d'air, est nécessaire à toute âme pour respirer. Ordinairement néanmoins la charité passe pour avoir fait toute son œuvre quand elle s'est préoccupée d'assurer la nourriture matérielle et l'instruction morale, la paix de l'âme et du corps, le soutien indispensable de cette vie et de l'autre, et, il est vrai aussi, la nature, très avare même de ces premiers biens, rend déjà bien méritoire et bien difficile la libéralité qui les procure. Soyons franc cependant : ce n'est pas toujours seulement l'insuffisance de ces ressources qui arrête notre charité dans ses limites. Que les meilleurs, les plus charitables, rentrent sérieusement en eux-mêmes. Ne trouvent-ils pas souvent, sans se l'avouer, qu'il y aurait de l'insolence à un pauvre à désirer quelque chose de plus que du pain et le catéchisme? Tout cet ordre de jouissances qui constituent le superflu ne leur paraît-il pas un domaine exclusivement réservé aux favoris de la fortune, et dans lequel il n'est pas permis d'entrer sous la livrée de l'indigence? Très convaincus qu'ils sont faits de la même chair que ceux qu'ils secourent, et que leur âme, émanée du même souffle, est destinée à la même fin, ne seraient-ils pas surpris si on leur disait qu'ils pourraient dès ici-bas partager avec eux quelque goût d'imagination et d'intelligence? Tout prêts à prier à leurs côtés à l'église et à veiller au chevet de leur lit de douleurs, ils le seraient peut-être beaucoup moins à accepter sur un sujet indifférent un instant de conversation. La charité de Mme Swetchine avait forcé ce dernier refuge de l'orgueil humain, et en consentant à s'enquérir des goûts particuliers et du tour d'esprit de chacun de ses pauvres, comme s'ils eussent été des habitués de son salon, elle rendait au sentiment de l'égalité des fils d'Adam, gravé dans son cœur par l'Évangile, un hommage plus délicat, plus touchant, plus vraiment démocratique, qu'aucune déclamation révolutionnaire.

Les relations de Mme Swetchine avec une jeune sourde-muette adoptée par elle, qui demeura sa fidèle compagne jusqu'à son lit de mort, forment, dans le récit de M. de Falloux, un tableau plein de grâce que la critique a beaucoup remarqué. J'y trouve pour ma part une preuve de cet esprit d'égalité que, sans faiblesse, sans abdication de ses droits véritables, sans vaine affectation de popularité, Mme Swetchine faisait régner entre elle et ses protégés. L'orpheline, traitée comme une fille dans la maison, y avait pris bientôt des airs et des lubies d'enfant gâtée. Mme Swetchine dut les réprimer, mais ce fut avec la sévérité éclairée d'une mère, jamais par un de ces mots altiers ou une de ces menaces d'abandon qui auraient été

d'une justice rigoureuse, mais par-là même écrasante. Elle entrait doucement dans chacune des fantaisies de la pauvre enfant, consentant à les discuter quand elle ne pouvait pas les satisfaire. « Je vous en prie, écrivait-elle à une amie commune, dites à Périsse qu'elle s'en rapporte à moi : sa nouvelle chambre sera au moins aussi jolie que l'autre. Qu'elle me laisse seulement le temps de l'arranger... Sa cheminée fume, à ce qu'elle me dit. Vraiment je n'y puis rien; cette cheminée est excellente et en bon état : elle est faite à la manière suédoise, la seule que la pièce comporte. C'est mon mari qui, dans le temps, l'avait commandée pour lui-même, et si elle fume quelquefois, ce qui arrive à toutes les cheminées de ce monde, cela ne peut tenir qu'à une certaine direction du vent ou au long intervalle resté sans l'allumer. » Nous voilà bien loin, convenons-en, du temps où saint François de Sales recommandait à une de ses pénitentes, fort avancée dans les voies de la dévotion, de s'exercer chaque matin à l'humilité en appelant sa servante *ma mie*. Je ne sais, mais cette bonté patiente, qui traite avec égard même les caprices d'un être sans défense, m'émeut plus vivement que beaucoup d'actes de charité plus éclatans dont la postérité chrétienne a gardé mémoire. Une grande dame du XVIIe siècle aurait fondé un hospice de ses deniers, et peut-être fini par s'y choisir elle-même une cellule; mais de savoir si les chambres de ses gens étaient plus ou moins heureusement disposées et si les cheminées y fumaient (en supposant qu'il y eût des cheminées), l'idée ne lui serait pas venue d'y songer. La modicité des fortunes de nos jours ne permet plus ces déploiemens de fastueuse munificence dans lesquels se complaisait la charité d'autrefois. La nôtre a nécessairement des allures plus modestes et plus bourgeoises. Le remède est de faire ainsi que Mme Swetchine et de compenser la diminution des largesses matérielles par un surcroît de délicatesse morale. Si à tomber de moins haut la charité gagne d'être plus affectueuse, de faire vivre dans des relations plus familières les bienfaiteurs et les obligés, ce n'est pas l'Évangile, j'en suis sûr, qui trouvera que nous ayons perdu au change.

Cette même simplicité de nos habitudes fut peut-être ce qui permit à Mme Swetchine de donner un autre exemple sans analogue, je crois, dans les annales de la dévotion chrétienne : ce fut d'arriver au degré de piété le plus avancé et, pour parler le langage propre, le plus intérieur, en continuant au dehors à peu près la vie commune d'une femme du monde. La mesure où la vie du monde est compatible avec la dévotion, c'était, on le sait, un des problèmes favoris de cette partie de la science des âmes si souvent pratiquée et professée au XVIIe siècle sous le nom de direction. Les directeurs en renom étaient partagés sur ce point en opinions et même en

écoles très opposées. Port-Royal tout entier, M. de Saint-Cyran et M. Singlin en tête, accoutumés à trancher au vif et à mettre la nature humaine au régime, ne toléraient aucun partage entre le monde et la piété. Leurs illustres adversaires proposaient des plans d'accommodement dont plusieurs ne furent point heureux. A vrai dire, à Versailles, dans une atmosphère de frivolité et de faste, entre les puérilités de l'étiquette et les intrigues de l'OEil-de-Bœuf, une femme pieuse, obligée de se farder dès le matin et de quitter l'éducation de ses enfans et le soin de son foyer domestique pour loger dans quelque galetas doré, devait éprouver un peu de trouble de conscience. La chapelle de ce beau lieu, contiguë et toute semblable à son théâtre, m'a toujours paru l'endroit le moins fait pour y prier Dieu. Quand le monde était un maître si exigeant, je comprends qu'on prît au plus vite sa course pour le fuir; mais était-ce bien le monde que le salon où tous les soirs Mme Swetchine recevait des amis dont la tendresse remplaçait pour elle la famille dont l'exil l'avait privée? Assurément ce n'était pas le monde tel que l'Évangile l'entend et le condamne, mais ce n'était pas non plus la retraite. Des meubles choisis avec goût, des statues, des tableaux de maîtres, des objets d'art, l'éclat des lumières, les journaux, les recueils, les publications nouvelles, et plus que tout une conversation dont l'incident du jour faisait ordinairement les frais, enlevaient à cette aimable demeure jusqu'à l'ombre d'une apparence monastique. M. de Falloux n'a pas dédaigné de nous raconter le plaisir que trouvait Mme Swetchine à voir passer sous ses yeux les jeunes femmes de sa connaissance se rendant aux soirées d'hiver dans leur toilette de bal, et il a indiqué d'un trait délicat combien de fois cette indulgence pour les plaisirs permis avait préparé la voie à de plus sérieuses confidences. Peut-être, pour qu'un tel mélange fût possible sans causer trop de surprise, fallait-il une société comme la nôtre, libre dans ses mœurs, exempte à la fois de règles et de conventions, affranchie du respect humain dans le bon comme dans le mauvais sens, et laissant faire à chacun tout, même le bien, à sa guise et comme il lui plaît. La société d'autrefois, plus réglée, mais aussi plus guindée, imposant ses étiquettes en même temps que ses principes, ayant fait un code des devoirs du monde aussi bien que de ceux de la piété, aurait donné, j'imagine, à une femme de la condition de Mme Swetchine le choix entre la cour et le couvent. Libre de la disposition de son temps et de sa demeure, Mme Swetchine avait fait deux parts de l'un et de l'autre. Le matin appartenait aux infortunes qui cherchent le silence; l'après-midi et le soir étaient plus accessibles au bruit du dehors. Derrière l'appartement élégant qui attendait les visiteurs s'ouvrait la porte de sa chère chapelle, ornée par elle des joyaux et des pierreries que depuis sa jeunesse

elle ne portait plus. C'était là véritablement qu'était son trésor, si l'Évangile a dit vrai, car, aux heures mêmes où son esprit suivait avec aisance tous les détours d'un entretien profane, son cœur, toujours rassemblé sous l'œil de Dieu, brûlait d'une flamme discrète et continue à côté de la lampe de son sanctuaire.

A quoi bon décrire d'ailleurs ce qui apparaît de soi-même à la première lecture des écrits de Mme Swetchine? La finesse d'observation est une qualité assez commune aux moralistes chrétiens. Saint François de Sales, Fénelon, Nicole, en ont donné de grands exemples. Outre l'habitude d'étudier les âmes que donne le devoir de les diriger, la doctrine chrétienne, qui n'est ni surprise ni désespérée de la faiblesse humaine, aide merveilleusement un observateur à se placer au point de vue juste, à égale distance de l'illusion et de la misanthropie. Et de là vient que ceux que leur profession tient hors du monde l'ont souvent mieux connu que ceux qui s'étaient placés au centre pour l'étudier; mais personne peut-être plus que Mme Swetchine n'a uni à une vue claire des choses de Dieu une vue fine des choses de la terre, et sa plume, comme sa vie, passe d'une sphère à l'autre sans le moindre effort, traçant des pages qui ne seraient pas déplacées dans un roman de mœurs à côté d'élévations brûlantes qui semblent sortir de la cellule inconnue de l'auteur de l'*Imitation*. Un tel mélange fait à si justes doses n'était peut-être possible qu'à la condition d'avoir mené de front, comme Mme Swetchine, pendant des années, les rapports aimables avec le monde et les relations intimes avec Dieu.

Où Mme Swetchine par exemple, qui n'avait guère usé pour son compte des privilèges de la jeunesse, à qui l'âge n'avait rien ôté, qui vieillissait au contraire entourée de tant de respect, aurait-elle trouvé, si elle n'avait vécu dans le monde, cette peinture poignante non-seulement de l'amertume, mais du ridicule inévitable que la frivolité sociale attache à l'âge avancé?

« La charité du monde, dit-elle finement dans son *Traité de la Vieillesse*, n'ose pas dire, comme l'Américain sauvage, qu'il faut tuer les vieilles gens; mais, en les laissant vivre, elle ne les ménage pas beaucoup plus. S'ils restent dans la dignité de leur âge, on s'éloigne d'eux pour ne s'imposer ni gêne ni contrainte; s'ils condescendent à se quitter eux-mêmes pour prendre d'autres livrées, c'est le mépris ou le ridicule qui les attend. L'investigation malveillante s'exerce sur leur extérieur : ils se soignent, dit-on, trop ou trop peu. Cherchent-ils

A réparer des ans l'irréparable outrage,

on rit sous cape de leurs inutiles efforts. Si au contraire la négligence s'en mêle, le monde, indigné qu'on lui manque d'égards, s'élève contre le cynisme de ces cheveux gris, de cette bouche démeublée, de cette laideur

enfin portée à toute sa puissance. Après tout, dit-on, le monde mérite quelques ménagemens, et quand on s'y montre, c'est à de certaines conditions... Ce qui est vrai pour les vieux l'est bien davantage pour les vieilles. C'est à elles surtout, même quand elles sont ce qu'elles doivent être, qu'on ne sait gré de rien. La vieille femme, selon le monde, est quelque chose qui n'a pas même, comme les vieillards, un nom dans le style élevé, et ceux qui prétendent l'honorer doivent éviter de la nommer et recourir à une périphrase. La pauvre vieille femme est un être qui n'a vraiment aucune place au soleil; au foyer domestique, son droit est précaire et contesté. Hors de la vie réelle, elle n'est pas mieux partagée. Sauf quelques rares exceptions, elle est exclue des créations de l'artiste et du poète. Son idée ne se présente presque jamais au moraliste, qui la laisse achever sa vie comme elle peut. »

Suivent quelques lignes mordantes, preuve singulière de l'indomptable indépendance de ce rare esprit : ce sont des traits de satire qui vont tomber, non dans le sanctuaire, Dieu merci, mais tout à côté, dans la sacristie.

« Plus d'un prêtre même, ajoute Mme Swetchine, partant d'un point de vue naturel, ne voit trop habituellement dans les vieillards que des gens qui finissent : *la chrysalide leur fait oublier le papillon.* Qui se soucie des vieilles gens du moment où leur vie n'a point de scandale? Qui est-ce qui admet le progrès pour leur vertu? Qui vient les aider dans les voies spirituelles? — Avec les hommes, même âgés, on compte encore : on s'honore d'une conquête, quand cette conquête est un homme; on veille à sa conservation. Il en est tout autrement pour les femmes, dont le parlage et les petitesses donnent sans doute des armes contre elles. N'est-on pas sûr de les tenir? Qui donc ne se relâche ou ne se refroidit par la sécurité? Oui, souvent le prêtre lui-même, dévoué à la faiblesse et à l'infirmité, le prêtre, cet homme de tout le monde, passe outre ou rebrousse chemin devant la vieille femme. Il est le bras, l'intelligence de la jeunesse pour lutter avec elle et la soutenir dans ses combats; l'âge mûr a ses sympathies et ses vœux, comme une force qui règne et qui gouverne. Il a du zèle pour l'enfance, des encouragemens pour l'adulte, du respect pour le vieillard : pour la vieille femme a-t-il autre chose que la négligence ou l'abandon? Et pourvu qu'elle suive un petit train honnête, il se tient pour assuré de son salut, comme de la santé de ces indifférens qui se portent toujours bien. »

Assurément Balzac et Thackeray n'eussent point dédaigné ces traits pénétrans pour peindre un de leurs types favoris, celui de la coquette sur le retour, devenue dévote par pis aller, et qui, faute de mieux, veut être courtisée par son directeur; mais tournez seulement la page : derrière cette face décolorée de la vieillesse que sa plume mordante décrit si bien, Mme Swetchine en aperçoit une autre tout illuminée des feux d'une nouvelle aurore, et pour la peindre son style s'anime d'un éclat inaccoutumé. Si la vieillesse en effet est pour la vanité le lent adieu d'un monde qui fuit, pour le chrétien elle annonce la bienvenue d'une autre vie qui s'avance. Suivant

donc qu'on a considéré la terre comme un lieu de plaisance ou d'exil, comme un séjour ou comme la station d'un pèlerinage, les dispositions de l'âme qui se sent vieillir peuvent varier de l'excès de l'amertume au tressaillement de la joie. Le singulier talent de Mme Swetchine dans ses réflexions sur la vieillesse est de trouver des expressions aussi vives, aussi senties, qui ont l'air de partir d'une expérience aussi intime et aussi personnelle pour l'une de ces impressions que pour l'autre. Nous venons de voir comment elle comprenait les moindres misères de la frivolité mondaine : écoutons maintenant les hymnes d'allégresse de l'âme sainte délivrée du fardeau de la vie.

« La vieillesse attend, dit-elle; mais qu'est-ce qu'attendre quand c'est Dieu qu'on attend sur la foi de sa parole, si ce n'est en même temps goûter le charme du mystère et le grand jour de la certitude, si ce n'est apercevoir, à travers un crépuscule doré, l'éclat de la lumière increée, si ce n'est le délice d'apprendre et en même temps de savoir, si ce n'est bondir de joie à chaque pas qu'on fait, se recueillir pour jouir, se parer pour plaire, appeler en se sentant répondu?... Je me recueille, ô mon Dieu, à la fin de la vie, comme à la fin d'une journée, pour vous apporter les pensées de ma foi et de mon amour. Les dernières pensées d'un cœur qui vous aime ressemblent aux derniers rayons du jour, plus intenses et plus colorés avant de disparaître. Vous avez voulu, ô mon Dieu, que la vie fût belle jusqu'au bout. Faites-moi croître, reverdir, monter, comme la plante qui dresse encore une fois sa tête vers vous avant de donner sa graine et de mourir!

« ..... *Nunc dimittis :* c'est à présent, ô mon Dieu, que vous pouvez retirer à vous votre servante et lui donner la paix. Son bagage est allégé : *le moins fort de vos anges l'emporterait sous son aile.* L'orgueil qui enfle est abattu, le moi a perdu sa substance, le monde lui a retiré ses lourdes faveurs, le poids du péché a été emporté par le pardon et les larmes, et sous votre joug léger et doux tous ses membres se sont assouplis. »

Dirai-je que la première fois que je parcourus ces belles pages, tout plein encore de l'émotion qu'elles m'avaient causée, la curiosité me prit de les comparer avec le traité classique dans lequel nous avons tous appris nos premières élégances latines, et qui nous consolait à quinze ans du chagrin de vieillir? Et avouerai-je quel fut mon désappointement? Tout dans le fameux *de Senectute* de Cicéron me parut terne et superficiel, et quelque étonnement qu'on eût causé à Mme Swetchine elle-même en mettant son nom à côté de celui de Cicéron, un lecteur impartial conviendra, j'en suis sûr, que la distance du génie est plus que compensée ici par la différence de l'ordre des idées et des croyances. Je ne trouvai dans le traité antique rien de ce que je venais de voir si vivement exprimé, ni la peinture des amertumes réelles, ni le soupçon des joies possibles de l'âge avancé, ou plutôt, comme tous les moralistes purement humains, Cicéron

atténue sciemment la grandeur du mal pour se dissimuler à lui-même l'impuissance de son remède. La conclusion du *de Senectute,* c'est que quand un vieillard a, comme le vieux Caton, beaucoup d'esclaves, un bon bien de campagne, un appétit suffisant pour jouir d'une table bien servie, et des poumons en état de se faire entendre de temps en temps au sénat, il peut se résigner à ne plus goûter les plaisirs piquans ou voluptueux du jeune homme. Eh bien! même avec des conditions de fortune et de tempérament aussi rares, la vieillesse, telle que Cicéron la dépeint, est encore la plus triste perspective du monde. Ce qui manque surtout au tableau du philosophe antique, c'est une parole qui réponde au désir le plus étrange, j'en conviens, mais le plus indestructible de l'âme humaine, celui de croître et de gagner toujours, même quand tout autour d'elle lui parle de décadence et de mort. Oui, cette ambition singulière, loin de s'éteindre, s'allume de plus en plus, à mesure que le cours du temps semble retirer à l'être humain une partie de lui-même. Lentement miné par les années, ce débris demande encore non-seulement à ne pas achever de périr, mais à se développer, à renaître et à grandir. Les consolateurs qui lui conseillent d'oublier ce qui l'abandonne et de vivre de régime sur un fonds réduit de facultés et de bonheur lui sont odieux, car jouir de son reste est précisément ce qu'il ne veut pas. Dans le cœur que la vie dépouille, le seul cri qui fasse écho est celui que poussait il y a dix-huit cents ans la voix de l'apôtre, plus rude, mais plus pénétrante que celle de l'orateur d'Arpinum : « Accablés, nous gémissons parce que nous ne voulons pas être dépouillés, mais vêtus par-dessus. » *Ingemiscimus gravati quia nolumus expoliari, sed supervestiri.*

Enfin elle arriva pour Mme Swetchine, cette heure de dépouillement universel et de couronnement suprême, et une phrase banale, souvent employée mal à propos, fut cette fois littéralement vraie : sa mort fut toute semblable à sa vie. Ce ne fut pas une mort douce : le mal qui avait pris possession de sa forte constitution depuis de longues années s'avançait par des crises pleines d'angoisses. Ce ne fut pas une mort stoïque, car dans l'effort inaperçu d'un courage surhumain elle n'eut ni une parole d'apparat, ni un trait d'ostentation; mais j'oserais dire que ce ne fut pas non plus une mort chrétienne dans les conditions ordinaires, avec la solennité du passage et l'attente du jugement. Mme Swetchine s'était fait une telle habitude de vivre par-delà ce monde, qu'au moment d'en passer la frontière elle n'éprouvait aucun besoin de se recueillir d'une façon toute particulière, et de renouveler en elle, par la retraite et la solitude, les sentimens de crainte et d'amour qui réglaient déjà tous les battemens de son cœur. D'autre part, l'intérêt très vif qu'elle prenait aux choses de la terre était si dégagé du moindre retour per-

sonnel, c'était tellement chez elle un pur effet de bienveillance pour ses amis, ou de sympathie pour les nobles causes, qu'elle ne se faisait pas le moindre scrupule de continuer, sur son lit de mort et jusqu'à son dernier soupir, des entretiens où la politique, la littérature, les événemens de la société même, avaient la part principale. L'effet de cette tranquillité d'âme, contagieuse chez ceux qui l'approchaient, était saisissant : la mort se tenait à la porte, on le savait, s'apprêtant silencieusement à la franchir, la souffrance était là, momentanément assoupie; mais la conversation continuait enjouée, sereine, bien que parfois interrompue par le sourd rugissement des deux monstres. On eût dit une de ces gravures du moyen âge où l'on voit les lions du désert frémissans, mais domptés, baiser les pieds d'un saint anachorète. Qui a vu ce spectacle ne l'oubliera de ses jours. Il en faut féliciter surtout les jeunes, les heureux de ce monde, ceux qui ne connaissent encore que les sourires de la vie. Rien n'a pu mieux les préparer à recevoir sans faiblir ces hôtes redoutables qui visitent tôt ou tard, dans une heure imprévue, toutes les demeures humaines.

Pourquoi ne dirais-je pas ici une autre leçon que nous donnait à tous la familiarité de cette grande âme avec la mort? On sait que le lit des mourans est une excellente école de philosophie, et la fin sereine des justes est depuis longtemps la meilleure preuve de l'immortalité de notre âme. Si l'âme était matière en effet, au moment de se dissoudre, elle n'éprouverait d'autre sensation que celle d'un affreux déchirement. La joie des martyrs et des héros au milieu des souffrances du corps atteste donc qu'il y a deux substances en nous, dont l'une peut jouir pendant que l'autre gémit, et survivre par conséquent là où périt sa compagne. Épicure et d'Holbach n'ont jamais eu de meilleure réfutation. Mais à côté du grossier matérialisme, aujourd'hui réduit au silence et honteux de lui-même, il est des théories plus subtiles qui, sous prétexte de transfigurer l'âme après la mort, l'anéantissent en réalité, en la confondant comme une goutte d'eau imperceptible dans l'océan d'une substance universelle. Suivant ces doctrines, émigrées d'Alexandrie sur les bords du Rhin, l'âme, dégagée du corps, ne quitte point l'existence, mais seulement échappe aux limites de sa personnalité. Elle survit, mais en Dieu, en qui elle se perd, et perd en même temps les souvenirs, les affections, les particularités de tout genre qui n'appartiennent qu'à la créature d'un jour. Voilà l'immortalité d'un genre nouveau que nous promet souvent la philosophie contemporaine, immortalité anonyme et dérisoire qui ne dit rien à notre cœur, qui ôte à la vertu l'espoir de la récompense, au crime la terreur du châtiment, à l'amitié en deuil la consolation de se croire encore en communication directe avec les êtres chéris qu'elle a perdus. On nous promet

de survivre à la condition de n'être plus nous-mêmes, de perdre la conscience de nos actes et la mémoire de nos sentimens, de ne plus songer à ceux que nous laissons derrière nous, et de ne plus reconnaître ceux qui nous ont devancés. On ne réduit plus notre âme en poussière, mais on l'évapore dans un nuage de métaphysique. Tous ceux dont ces rêveries ont troublé le cerveau, j'aurais voulu les faire assister aux derniers entretiens de Mme Swetchine. Ils auraient vu une âme d'élite, toute prête à être glorifiée, déjà sur le bord de l'infini, restant elle-même, tout entière, avec les moindres nuances de sa nature et les grâces les plus fugitives de son esprit. Elle appartenait plus d'à moitié à l'éternité qu'elle nous parlait encore avec les mêmes inflexions de voix, les mêmes tours de phrase, la même délicatesse de sentiment. Tout sentait en elle une vie déjà supérieure à la nôtre; mais aucune extase, aucun transport mystique n'annonçait la transfiguration ou l'apothéose. C'était la vie dans sa gloire, faisant reculer l'ombre du néant; mais c'était aussi la personnalité humaine dans toute son énergie, prête à s'élancer dans l'infini pour s'y dilater et non pour s'y perdre.

Hélas! toutes ces questions de notre âme, de sa destinée, de sa nature, qui nous élèvent et nous remuent tout ensemble, qui touchent aux cimes les plus élevées de notre intelligence et au fond des abîmes de la conscience, c'était là le sujet qui revenait sans cesse dans ces conversations que nous n'entendrons plus. Il semble étrange à ceux qui en ont parlé si souvent avec Mme Swetchine de les traiter encore sans elle et à propos d'elle. C'est le vide d'un genre tout particulier que laisse dans le cœur de ses amis la fin d'une personne vraiment distinguée par l'esprit. Toute une source de sentimens et d'idées semble tarie du même coup. Que de choses qu'on aurait eu plaisir à communiquer, qu'on ne dit plus parce qu'on n'attend plus de réponse, et qu'à force de taire on finira peut-être par ne plus penser! Que de flambeaux semés sur le chemin obscur de la vie, et qui s'éteignent l'un après l'autre, laissant retomber dans les ténèbres des régions entières de l'âme! Que d'entretiens brisés qu'on ne renouera plus! A la vérité, les affections fondées sur les convictions qui animaient Mme Swetchine sont celles qui exposent le moins à de pareils déchiremens, car, pour elles, ignorer, attendre, ajourner, leur est naturel, et ce qui est interrompu ne leur semble pas terminé. Restez donc ensevelies, ô nos chères pensées, dans cette tombe dont la nuit n'est pas sans lumière : dormez-y du sommeil léger qui attend l'aurore.

ALBERT DE BROGLIE.

ELSIE VENNER

ÉPISODE DE LA VIE AMÉRICAINE[1]

I.

La leçon venait de finir. Le professeur, — c'est de moi que je parle ainsi à la troisième personne, — prenait ses notes, tout en donnant quelques renseignemens aux étudians les plus zélés. L'un d'eux resta le dernier. C'était peut-être celui sur lequel nous fondions le plus d'espérances, un vrai brahmine de haute lignée parmi des parias ou des demi-castes, beau, mince, élancé, tout intelligence et tout nerfs. Il semblait embarrassé, il cherchait une entrée en matière. — Eh bien! monsieur Langdon, nous voilà seuls!... Qu'avez-vous à me dire? Puis-je faire quelque chose pour vous? lui demandai-je.

— Vous le pouvez, monsieur. Je vais suspendre mon cours de médecine pour entrer dans le professorat. J'ai besoin d'un certificat, et....

— Professer, interrompre vos cours? Y songez-vous? A la veille de prendre vos degrés? Allons donc! Vous serez docteur au printemps prochain. Ne nous quittez pas!

(1) *Elsie Venner, a tale of destiny,* by Oliver Wendell Holmes; Boston et Londres 1861. — C'est sous ce titre que paraît le second ouvrage d'un brillant écrivain, — d'un compatriote de Hawthorne et d'Edgar Poe, — dont nous avons signalé les débuts humoristiques dans la *Revue* du 15 juillet 1860. Il est des œuvres qu'on fait mieux comprendre en les résumant qu'en les discutant. Si, dans le récit qu'on va lire, nous avons donné une idée fidèle du nouvel ouvrage de M. Wendell Holmes, où l'intérêt d'un thème scientifique s'unit si singulièrement à l'intérêt romanesque, notre but sera complétement atteint.

— Il le faut, monsieur. Des embarras de famille...

— Restez, vous dis-je!... Il y a un fonds pour les étudians... nécessiteux. On vous y trouvera de quoi défrayer votre année,... et une fois docteur...

— Merci, monsieur. Mon parti est pris.

Quand un brahmine de cette espèce vous a, de sa voix douce et sans la moindre emphase, notifié sa volonté inébranlable, il n'y a plus qu'à s'incliner.

— C'est un certificat que vous me demandez?

Il répondit par un simple signe de tête.

— Vous l'aurez donc, et dans les meilleurs termes.

Effectivement j'attestai, « pour servir à ce que de droit, » que Bernard Caryll Langdon, fils de Wentworth Langdon (un fameux aristocrate, celui-ci!), était, à ma connaissance, un jeune *gentleman* de mœurs excellentes, d'une haute intelligence, ayant reçu l'éducation la plus complète, et que ses services seraient du plus grand prix pour toute école, académie ou institution du même genre, destinée à instruire des jeunes gens de l'un *ou de l'autre sexe.*

Au moment où ces derniers mots vinrent se placer sous ma plume, j'eus une sorte d'émotion. — Certes, me vint-il à l'idée, ce jeune homme a la meilleure réputation, et je n'ai aucune bonne raison pour mettre en doute sa réserve parfaite; mais il me semble un peu bien joli garçon pour qu'on le lâche ainsi dans une classe remplie de jeunes filles. Je n'ai aucune raison de le vouloir amoureux, et si une demi-douzaine de gentilles écolières venaient à s'éprendre de ce charmant professeur, — ce qui, certaines circonstances étant données, m'étonnerait peu, — où ne pourrait pas l'entraîner une gratitude bien naturelle, jointe à la sensibilité de son âge?... Bast, repris-je, toujours en moi-même, ce n'est là qu'une formule. Je vais m'arranger d'ailleurs pour qu'il entre dans un établissement de garçons.

Et j'eus en effet la bonne chance de lui procurer la direction d'une école de district dans l'important village de Pigwacket, recommandé par l'*Universal gazetteer* comme un des endroits les plus salubres de l'Amérique du Nord. La bonne santé des habitans influant probablement sur la vivacité de leur humeur, deux professeurs avaient été tour à tour expulsés de l'école par l'indiscipline notoire des élèves. On ne me fit connaître ce détail qu'après l'acceptation de M. Langdon, conseillée par moi. Je l'en avertis aussitôt, et lui remontrai que l'engagement n'était peut-être pas irrévocable; mais pour toute réponse il me jeta un regard légèrement railleur : — On les verra, vos rebelles! me dit-il ensuite sans plus de paroles. Ces gens de race, qui se croient créés et mis au monde pour

commander aux autres, puisent dans cette absurde conviction des ressources considérables.

Je n'en étais pas moins inquiet sur les débuts de mon jeune professeur, et m'arrangeai pour savoir ce qu'il deviendrait à Pigwacket. J'appris qu'en trois semaines il avait réalisé sa promesse : la terrible école était domptée. Le principal promoteur des insurrections passées, un fils de boucher, espèce d'Hercule que rendait ordinairement irrésistible l'assistance d'un des molosses paternels, — celui-ci surnommé *le tigre* à cause de son exceptionnelle férocité, — avait été ignominieusement châtié et chassé, devant tous ses camarades, par le nerveux athlète dont il avait trop dédaigné l'élégante tournure et les formes sveltes. L'autorité de Bernard Langdon était désormais incontestable, et depuis le terrible coup de pied, — coup de pied savant, calculé sur les données anatomiques les plus exactes, — au moyen duquel il avait presque brisé la mâchoire du *tigre* en question, il était en possession de la faveur publique. Les gens de Pigwacket le regardaient du même œil qu'autrefois les gens de l'île de Rhodes durent envisager, après sa mémorable victoire, le fameux chevalier Gozon.

Malheureusement le bruit de cet exploit fut porté par la renommée jusqu'aux oreilles de M. Silas Peckham, directeur de ce splendide établissement dont s'enorgueillit la ville florissante de Rockland, l'*Apollinean Female Institute*. Il se hâta d'offrir à M. Langdon ce qu'il appelait une « comfortable situation, » et ce qui était effectivement (bien qu'assez mal rétribué) un emploi très supérieur à celui de maître d'école. Bernard, qui ne professait point par pure philanthropie, ne pouvait hésiter à doubler des profits qui lui permettaient de se passer de sa famille, et mieux encore, de lui venir en aide. Il ne me consulta même pas (m'eût-il consulté, il n'eût pas agi d'autre façon); aussitôt qu'il eut pu faire accepter sa démission aux autorités municipales de Pigwacket, il partit pour Rockland. J'ai ouï dire qu'il laissa bien des regrets derrière lui, et que deux filles de fermiers, — les deux beautés de l'endroit, — après s'être vainement disputé l'insensible, lui avaient envoyé chacune, la veille de son départ, une boucle de leurs cheveux dans une feuille de papier à lettre timbrée à leurs initiales (pour plus de sûreté et se mettre en garde contre toute méprise). — L'une, par malheur, s'appelait Herminie Briggs, l'autre Harriett Browne, et toutes deux étaient blondes. Tirez-vous de là!

A Rockland, on va le voir, un roman plus sérieux attendait mon protégé, qui entrait justement alors dans sa vingt et unième année; mais parlons d'abord de la ville elle-même. Elle tire son nom de la hauteur escarpée au pied de laquelle la cité s'est formée peu à peu,

et que ses habitans appellent avec orgueil la *Montagne*, comme s'il n'y en avait pas une autre au monde. Cette hauteur dresse au nord de la ville sa double cime couverte de bois; on n'y a point encore porté la hache, sans doute à cause des difficultés qu'offre le terrain, profondément raviné, fissuré, où c'est à peine si on a pu çà et là tracer des sentiers rudimentaires. D'ailleurs la Montagne, laissons-lui ce nom, est mal hantée : les chats-pards y abondent; parfois un loup s'y hasarde, et dans les gros hivers on y a constaté sur la neige des traces laissées par les énormes pattes de l'ours noir, ce qui a permis, — attendu les méfaits de ce plantigrade, parfois anthropophage, — d'effrayer les gamins de la ville, trop disposés à s'égarer dans des solitudes où l'impunité semble assurée à leurs fredaines. Toutefois le véritable danger de la Montagne n'est pas dans le passage accidentel de quelques fauves, mais bien dans l'existence de ce plateau redoutable qu'on appelle la Corniche-aux-Serpens (*Rattlesnake-Ledge*), et qui est en effet habité par toute une colonie de ces abominables reptiles, plus venimeux sous le froid climat de nos provinces du nord que ne l'est le *cobra-capello* lui-même dans les contrées tropicales où les épices et les poisons croissent côte à côte. Depuis l'origine, ce grand plateau avait été, avec les Indiens, l'épouvantail des habitans de Rockland. Encore pouvait-on à la rigueur poursuivre et tuer le démon à peau rouge, — *screeching Indian divell*, — comme disaient nos pères, tandis que l'affreuse population du *ledge* avait pour se retirer une forteresse, un Gibraltar contre lequel eût vainement tonné toute l'artillerie de Sébastopol. Dans ses profondes embrasures, dans ses imprenables casemates, elle multipliait en paix; mille couples hideux y élevaient leur famille, s'y faisaient l'amour ou la guerre, et après y avoir vécu, hiverné, dormi à leur gré, n'y mouraient guère que de vieillesse. De temps en temps, séduit par la chaleur de la plaine, l'un d'eux se hasardait jusque dans les prés, d'où les faucheurs aux pieds nus s'enfuyaient alors effarouchés. Plus rarement il en était venu dans les maisons; mais enfin cela n'était pas sans exemple, et la chronique locale rapporte qu'au siècle dernier on en trouva un sur les degrés de la chaire où allait monter le revérend Didymus Bean, alors l'unique ministre de la congrégation rocklandaise. Ce fut le texte d'un beau sermon (le serpent une fois tué), où l'estimable prédicateur le représenta comme l'emblème, le symbole vivant de l'arminianisme se glissant à petit bruit dans le temple pour y répandre le poison de ses doctrines. En 184... un événement plus tragique avait réveillé les terreurs dont nous parlons. Une jeune femme, une étrangère, récemment mariée à l'un des principaux habitans de la ville et que l'état de sa santé retenait chez elle, avait été mordue, sur le seuil même de sa maison,

par un serpent à sonnettes descendu de la Montagne. D'énergiques remèdes appliqués à l'instant même semblèrent avoir paralysé tout d'abord les effets de la morsure; mais quelques mois plus tard la jeune femme succombait.

J'ai dit ce qu'était Rockland; quant à l'*Apollinean Female Institute,* qui intéresse plus directement notre histoire, c'est une institution éminemment florissante où environ cent écolières, tant pensionnaires qu'externes, apprennent, avec l'anglais maternel, différentes langues modernes, un peu de latin (si les parens y tiennent), un peu de philosophie naturelle, la dernière année un peu de métaphysique et de rhétorique, et enfin en tout temps la musique et la danse (payées à part). A la fin de leurs cours d'études, les élèves passent un solennel examen public, et reçoivent, dûment noués de faveurs bleues, des diplômes qui les proclament « graduées de l'*Apollinean.* »

M. Silas Peckham mène ce joli troupeau comme s'il s'agissait de cent têtes de bétail. C'est bien là le type du *Yankee* né sur les côtes, nourri de poisson, maigre et blême de par cette diète spéciale. De l'instruction il ne s'occupe guère, mais bien d'acheter au meilleur compte et au plus gros bénéfice possible les élémens des repas économiques destinés à ses pensionnaires, *item* des contrats à passer avec les professeurs, dont il s'attache à tirer le plus possible en échange du salaire le plus réduit, enfin des prospectus annuels, pour lesquels il dépense toute la rhétorique dont le ciel l'a doué, plus celle qu'il peut emprunter çà et là. Il sait par cœur ces éloquens morceaux, et tout le long de l'année chante les louanges de l'*Apollinean.* Sa femme, née dans l'ouest, honnête et ignorante créature, ne sert dans la maison qu'à élever une centaine de volailles. Comment, sous cette double direction, l'établissement prospère-t-il? Voilà le secret. On en aura le mot en regardant la jeune maîtresse des études qui a été chargée de recevoir M. Langdon, de le présenter aux élèves, et de lui faire connaître la part qu'il doit prendre à leur éducation.

Miss Darley est Anglaise. Helen est son nom de baptême. Son corps est frêle, sa volonté forte, sa conscience d'une délicatesse exquise. Le sentiment du devoir la domine, et sous la main de fer du maître que la misère lui a imposé, elle *rend* en fait de travail bien au-delà de ce qu'on pourrait loyalement exiger d'elle. Elle *fatigue* autant qu'un homme robuste et souffre dix fois plus. La conscience et la pauvreté! que de tortures, que de paroxysmes nerveux, que de morts prématurées leur sont dus! Combien de ces pauvres *governesses,* de ces pauvres maîtresses d'école, sont descendues avant l'âge dans l'obscurité du tombeau! Moins pénétrées de leurs de-

voirs, moins sévères pour elles-mêmes, n'acceptant pas tout entière la responsabilité de leur mission, ces créatures d'élite auraient vécu. Parce qu'elles méritaient de vivre, elles sont mortes. Sois bénie, ô Providence!

M. Langdon n'était pas depuis vingt-quatre heures dans la maison, qu'il savait à quoi s'en tenir sur le véritable *genius loci*. A peine Helen avait-elle levé sur lui ses yeux calmes et doux, à peine lui avait-elle fait entendre sa voix humble et résignée, qu'il s'était dit : « C'est une *lady*. » Elle-même, devinant en lui un être d'élite, s'était dit : « C'est un *gentleman*. » Au milieu de la foule humaine, quand deux de ces natures exceptionnelles viennent à se rencontrer, elles se comprennent et se devinent du premier mot.

Quant aux écolières, il y en avait de tout âge. Chez les unes, délicates et vivant à peine, se retrouvait l'influence maladive d'un sang vicié à sa source. D'autres au contraire étalaient dans tout son luxe le vigoureux tempérament, l'exubérance énergique de la race anglo-saxonne. La plupart avaient les traits distinctifs de cette race conquérante; chez quelques-unes, d'un teint plus chaud, et dont la lèvre supérieure était ombragée d'un léger duvet, on retrouvait, colorant le type celtique, comme un reflet de l'Espagne et de l'Amérique du Sud. Çà et là, parmi ces roses en bouton, il s'en trouvait de tout à fait épanouies, n'ayant déjà plus l'abandon de l'enfance, mais bien cet air sérieux, attentif, de la femme attachée comme Andromède au roc stérile du célibat, et attendant un Persée libérateur.

— Quelle est cette jeune personne si bien bouclée?... la quatrième du troisième rang à droite? demandait M. Langdon à Helen Darley, chargée de l'initier et de diriger ses débuts comme professeur.

— Charlotte-Anna Wood, répondit-elle... Elle écrit de fort jolis vers.

— Oh!... remarqua Bernard. — Ce soupir en disait long. — Et, à trois places d'elle, cette demoiselle en rose?

— Miss Lætitia Forrester, notre seconde grande médaille de l'an dernier.

— Oui-da!... — Le professeur avait pris ces deux informations d'un ton assez négligent et sans prêter beaucoup d'attention aux réponses. — Maintenant, reprit-il, là-bas, un peu séparée des autres,... cette étrange fille à l'aspect sauvage?... — Il interrogeait pour tout de bon cette fois; les deux autres questions avaient servi de prétexte et de masque à la troisième.

La figure de la maîtresse d'étude changea tout à coup. On l'eût dite effrayée ou du moins troublée. Elle jeta un regard de côté sur l'élève dont il était question pour s'assurer qu'elle n'avait pu en-

tendre. Celle-ci tenait ses yeux baissés. Elle roulait et déroulait une chaîne d'or autour de son poignet, comme perdue en une sorte de rêverie.

Miss Darley se pencha du côté de Bernard, et, plaçant sa main de manière à masquer le mouvement de ses lèvres : — Ne laissez pas voir que vous parlez d'elle, murmura-t-elle à voix basse... C'est Elsie Venner!

Le soir de cette même journée, Helen Darley, avant de s'étendre sur la couche dure où elle allait oublier les mille soucis dont se composait sa triste existence, dut corriger une vingtaine d'amplifications, toutes plus ou moins incorrectes, toutes plus ou moins insipides. Elle les savait par cœur avant de les avoir seulement entrevues, car c'étaient toujours les mêmes lieux-communs, rehaussés des mêmes métaphores emphatiques, sur les ravages que le temps fait subir à la beauté, — l'inconstance de la fortune et l'incertitude de la vie humaine, — la vertu trouvant sa récompense en elle-même, etc. Miss Darley étudiait avec un soin religieux ces bouquets de niaiseries, pour y découvrir çà et là une période boiteuse, une expression incorrecte, s'étonnant parfois d'y rencontrer, — trop rarement, hélas! — un sentiment juste, une expression colorée, un mot du cœur. Tout à coup, et alors que ses paupières se fermaient malgré elle, une écriture qu'elle connaissait bien lui apparut et la réveilla. Elle hésita un instant avant de prendre le papier ondé sur lequel étaient tracés ces caractères allongés et minces dont chacun offrait l'aspect d'une pointe de flèche. Elle le saisit enfin par un des coins, et du bout des doigts, pour le mettre à part. Ces personnes nerveuses ont parfois de singuliers caprices.

Le sujet de la composition était précisément « la Montagne. » Ce lieu désert y était décrit en grand détail, et avec une singulière connaissance de ses aspects variés. On eût dit que l'écrivain l'avait visité à toutes les heures du jour et de la nuit, tant il y avait de précision et de curieuses nuances dans ses descriptions. A mesure que miss Darley, de plus en plus surprise, s'enfonçait dans sa lecture, elle éprouvait un indicible sentiment de terreur et d'angoisse. Et pourtant elle n'aurait pu discontinuer : non que cette composition fût remarquable au point de vue purement littéraire, mais il s'en exhalait un parfum sauvage qui peu à peu l'enivrait et lui arrachait soit un sanglot, soit un rire convulsif. Enfin, prise d'une sorte de spasme hystérique, elle se jeta sur son lit, et, après avoir lu quelques pages de Coleridge pour rompre cette espèce d'enchantement, elle finit par trouver le sommeil qui la fuyait; mais au sein de ce repos si désiré, des rêves affreux la poursuivirent encore.

Le lendemain matin, Bernard Langdon la trouva fort pâle.

— Vous êtes souffrante? lui demanda-t-il.

— Je l'étais hier soir, répondit-elle. Il m'a pris je ne sais quelle terreur absurde dont vous voyez encore aujourd'hui la trace... J'ai quelquefois de ces transes en songeant à tout ce que je devrais être, à tout ce que je devrais faire pour ces jeunes filles commises à mes soins. Chacune d'elles devrait marcher dans la vie entre deux anges gardiens... Dites-moi, monsieur Langdon, n'y a-t-il pas des natures dont la pente s'écarte tellement du chemin droit qu'un miracle seul les y pourrait ramener?

Bernard se prit à sourire, car cette question était une de celles que ses études lui avaient rendues familières. — Sans nul doute, dit-il. Chacun de nous est le produit d'une longue série de combinaisons, de chiffres, si vous voulez, qui, sur deux colonnes, remontent jusqu'à un couple primitif. Quand le résultat ne nous semble pas correct, quand certaines organisations nous paraissent illogiques, c'est ordinairement que nous avons négligé quelques nombres... Nul doute que certains d'entre nous sont nés avec des penchans qui s'écartent des parallèles de la loi de nature. S'ils les coupent à angle droit (je poursuis la métaphore), ils sont inaccessibles aux influences réparatrices. Les pénitentiaires et les maisons de force interviennent alors, non peut-être en toute justice, mais avec une incontestable utilité. Pour les déviations légères, l'éducation peut les redresser en partie, et c'est là notre tâche... Mais, je vous en prie, où va cette question? Est-ce qu'il se présente ici quelque cas extraordinaire?...

Miss Darley le regarda de nouveau, et comprenant qu'aucune basse curiosité ne lui suggérait cette demande : — Il y a partout des excentricités, lui répondit-elle, ici comme ailleurs. Je suis charmée que vous ayez foi dans la force presque irrésistible des tendances héréditaires. Ne pas croire qu'il est des défauts auxquels la grâce divine peut seule porter remède, ce serait pour moi un vrai crève-cœur. Et si je pensais au contraire que par négligence ou par incapacité je dusse être responsable des erreurs ou des crimes des enfans qui me sont confiées, je serais capable d'en mourir... Cependant il y a des mystères que je ne sais comment expliquer. Le croiriez-vous, monsieur Langdon? — ajouta-t-elle en promenant son regard autour de la classe, — il n'y a pas longtemps qu'une jeune fille ici même commettait un *vol*, bien plus une de ses compagnes a tenté d'incendier la maison,... toutes deux d'excellente famille! Et maintenant une autre de mes élèves m'effraie à un point...

Mais l'heure de la classe approchait : la porte s'ouvrit, et trois jeunes personnes entrèrent à la fois. L'une d'elles, quatorze ans à peine, les joues rondes, la taille épaisse, le front sans caractère, le regard bon, mais dépourvu de toute expression. Son sac à ouvrage

est gonflé de gâteaux qu'elle dévore pendant la classe. Hannah Martin, tel est son nom. — L'autre est Lætitia Forrester, brunette aux joues animées; mainte rougeur y va et vient. Ses yeux errent volontiers çà et là, mais elle les baisse fréquemment. Parfois maussade, elle s'emporte souvent, et ses colères vont loin. — Voici maintenant Charlotte-Anna Wood, la muse déjà nommée... Longues boucles blondes, visage pâle, yeux d'azur. Enfant délicate, incomplétement épanouie, elle recherche la solitude, lit énormément, souligne volontiers les passages qui l'ont frappée, écrit beaucoup de vers, très vite, mais sans correction; ils expriment dans des formes de convention des sentimens généraux. La vitalité chez elle est au-dessous de la moyenne. La sensibilité n'y a pas son enveloppe, sa cuirasse normale, condition négative que le vulgaire confond avec le génie; le génie parfois en résulte.

Après ces trois-là, bien d'autres arrivèrent, seules, deux à deux, ou par groupes. Puis on entendit dans le couloir un pas léger. La maîtresse d'étude regarda de ce côté. Le jeune professeur surprit ce regard, et le sien se détourna dans la même direction.

Une jeune personne d'environ dix-sept ans entra dans la salle. Elle était grande, mince, souple, avec ces ondulations innées qu'on rencontre plus souvent chez certaines beautés champêtres, richement douées par la reine des grâces, la bonne et prodigue nature, que chez les demoiselles de haut rang, destinées et préparées à briller dans les salons. Elle était d'une beauté splendide et sinistre. Son costume, d'étoffe mouchetée, avait une coupe toute particulière, et son écharpe, en poil de chèvre, était jetée autour d'elle avec un laisser-aller capricieux. Une fois assise, un peu à l'écart des autres, elle se mit, habitude qui lui était familière, à jouer négligemment avec sa chaîne d'or, dont elle entourait et dépouillait tour à tour son poignet mince, ou qu'elle roulait autour de ses doigts allongés. Un moment elle leva les yeux, des yeux noirs, perçans, mais ni grands ni ouverts. Le front était bas, comme celui de la Clytie antique. Ses cheveux noirs étaient tordus en nattes épaisses; mais comment décrire ce visage qu'on se sentait comme contraint à regarder, dont ensuite, à cause de son expression particulière, on voulait détacher son regard, et qu'on ne pouvait abandonner à volonté, retenu qu'on était par ces yeux de diamant? Ils étaient alors fixés sur la maîtresse d'étude. Celle-ci essaya de porter son attention sur les jeunes écolières assises autour d'elle; mais il lui fallait, de toute nécessité, revenir à ce visage sombre qui l'attirait comme un abîme. Les yeux de diamant la contemplaient toujours. Helen ouvrit plusieurs volumes, affectant de chercher un passage à lire, et, quand elle crut en avoir fini avec cette obsession, jeta un coup d'œil, un seul, vers

sa sauvage écolière. Toujours les yeux de diamant obstinément arrêtés sur elle. A son front, où la sueur commençait à perler, elle porta brusquement son mouchoir, — puis un soupir lui vint, puis un frisson, car elle sentait le froid la gagner... Enfin, cédant à une impulsion mal définie, et dont elle ne pouvait se rendre compte, elle quitta sa place et se dirigea droit vers le pupitre de la jeune fille.

— Que voulez-vous de moi, Elsie Venner? lui demanda-t-elle.

— Moi?... rien que je sache, répondit l'écolière à voix très basse et avec un mode d'articulation tout à fait particulier, une sorte de zézaiement qui changeait la consonnance d'une ou deux lettres; seulement je me disais bien que je vous forcerais à venir.

— Où êtes-vous allée chercher cette fleur, Elsie? reprit miss Darley.

C'était une plante alpestre, extrêmement rare; on ne la trouvait qu'en un certain endroit tout spécial, parmi les rochers de « la Montagne. »

— Où elle vient, répliqua Elsie Venner. Veuillez l'accepter...

La maîtresse ne pouvait répondre par un refus. En prenant la fleur, ses doigts rencontrèrent ceux de son élève. Comme ils étaient froids, ceux-ci!

Helen Darley reprit sa place; mais peu d'instans après, sous quelque prétexte, elle sortit de la salle d'étude. Son premier mouvement fut d'aller jeter dans sa cheminée la fleur qu'on venait de lui donner, et de la recouvrir de cendres, comme si elle en craignait même la vue; le second fut de tremper ses mains dans l'eau, à l'instar de lady Macbeth. Pauvre créature! l'excès de travail conduit à ces aberrations névralgiques.

II.

J'avais tout particulièrement recommandé Bernard Langdon au principal médecin de Rockland, l'excellent docteur Kittredge. Ce n'était point, comme tant d'autres, une *spécialité*. Il savait autre chose que son formulaire, ses teintures et ses poudres. Ainsi c'était un connaisseur en chevaux, et le plus rusé maquignon ne lui en remontrait guère. De même il savait ce qu'est une femme dans certaines crises, et combien il faut ménager ces instables créatures, pour lesquelles un mot vaut un coup, et dont on bouleverse tous les courans nerveux par le simple contact d'une main non magnétisée. Il savait enfin combien peu ce qu'on dit ressemble à ce qu'on pense, et lorsque, par-dessus ses lunettes, il dévisageait attentivement son interlocuteur, ce n'étaient point les paroles, mais bien les idées de ce dernier qui le préoccupaient.

Grâce à lui, Bernard fut engagé à la grande soirée que donna cette année-là le colonel Sprowles, en vue de marier sa fille Mathilde, la seule marchandise dont il n'eût encore pu débarrasser ses magasins, car le colonel (de milices, bien entendu) était un fin négociant. Il avait débuté par les *West India goods*, — café, sucre, mélasse, rhum, etc.; — mais, ses affaires se développant, thé, poisson salé, produits agricoles et produits industriels (bottes et souliers même) étaient entrés dans le cercle envahissant de ses vastes opérations. Puis il avait épousé la fille d'un vieil avare mal portant, et à la mort de son beau-père il avait quitté le commerce pour faire souche de *gentlemen*. Son grade dans la milice lui était venu en aide, et peu à peu il avait apprivoisé les plus dédaigneux habitans d'Elm-Street, la rue aristocratique de Rockland, celle où on voyait le plus de ces habitations solennelles auxquelles est réservé le nom de *mansion-houses* (1). Malgré tant de bonheur et d'honneurs, peut-être aurais-je négligé de raconter la soirée du colonel, qui fut à Rockland « l'événement de la saison, » si elle n'avait été marquée, entre autres circonstances anomales, par la présence d'Elsie Venner et de son père. Ce dernier, triste et sédentaire, — veuf inconsolable, disaient les uns, père infortuné, disaient les autres, — ne s'était guère montré dans le monde depuis la mort de sa femme. Il y fit l'effet d'un revenant donnant le bras à quelque fée.

Elsie, toujours mise à sa mode et non à celle de l'almanach, avait passé dans les épaisses torsades de ses cheveux noirs une épingle d'or, affectant la forme d'une javeline. Autour de son cou s'enroulait une *torque* gauloise (2), comme celle qu'on voit à la statue du *gladiateur mourant*. Une broche de diamans magnifiques, mais de monture ancienne, rattachait son col de dentelles. Ses bras ronds et minces étaient ornés de deux bracelets, l'un formé d'écailles en émail, l'autre rappelant l'aspic de Cléopâtre, et dont les yeux d'émeraude rayonnaient sous la clarté des bougies. Parmi les danseuses, elle avait plusieurs de ses camarades d'étude; mais on eût dit qu'elle ne les avait jamais vues. Partout où elle se montrait, l'isolement se faisait autour d'elle.

— Vous ici? lui dit amicalement le bon docteur Kittredge.

— Que voulez-vous? lui répondit-elle; je m'ennuie tant à la maison!... Depuis que Dick est parti, je n'ai plus personne à haïr.

Ceci pouvait n'être qu'une plaisanterie, et le docteur l'accepta comme telle, riant à cœur joie de ce mot cruel; mais il regardait la

(1) Expression anglaise qui équivaut presque à notre mot *hôtel*.

(2) Nous demandons pardon pour ce mot, ramené à son sens ancien (collier) et détourné de celui que lui a donné le blason. La *torque*, en style armorial, est le bourrelet quelquefois posé sur le heaume.

jeune fille par-dessus ses lunettes, et nous savons ce que cela voulait dire. Les yeux d'Elsie alors se rétrécirent comme se rétrécit parfois la prunelle ardente du chat qui s'apprête à dormir; mais, si petits qu'ils devinssent ainsi, encore jetaient-ils plus de feux que les diamans posés sur sa poitrine.

— Décidément j'irai vous voir un de ces jours, ma petite folle, lui dit-il après un instant d'examen.

— C'est cela, venez,... venez me dire ce qui tue le plus vite.

Le docteur affecta de prendre encore la chose en riant, mais il se sentait le cœur un peu gêné.

— Parions, reprit-il, que vous vous êtes encore échappée?...

— Oh!... une nuit seulement. Il fallait entendre les cors sonner, les coups de fusil partir de tous côtés!... Dudley (Dudley Venner était le nom de son père, qu'elle traitait avec un sans-façon tout fraternel), Dudley avait la tête perdue... Ils m'ont donné la chasse jusqu'au matin, mais sans me trouver... J'étais un peu trop haut pour eux.

— Eh bien!... *dansez maintenant,* incorrigible petite étourdie, interrompit le docteur.

— Avec qui? demanda Elsie Venner, regardant vers la porte.

Bernard Langdon en ce moment n'était pas encore arrivé. Il parut un peu plus tard, vêtu de noir des pieds à la tête, et le noir lui allait mieux qu'à bien d'autres; il lui donnait ce grand air vénitien qu'on voit à certains portraits de Marietta Robusti et de Pâris Bordone. Après avoir salué le maître et la maîtresse du logis, et, comme de juste, engagé miss Mathilda Sprowles, qui lui promit sa vingt-deuxième polka, il chercha des yeux quelques personnes de connaissance, et apercevant la brillante Lætitia Forrester, dont les joues animées, le vif regard, l'élan joyeux, avaient quelque chose de particulièrement sympathique, il s'empressa autour d'elle, — non plus comme un censeur sérieux et morose, mais avec la grâce attentive et le sourire complimenteur de l'homme du monde. Il l'eut bientôt entraînée à quelque valse, et il se laissait naïvement aller au plaisir de contempler cette jeune fille en qui surabondaient l'émotion et la vie, chez qui débordaient la séve, la fermentation printanières, quand tout d'un coup il sentit les paroles expirer sur ses lèvres et je ne sais quelle rêverie occuper son esprit. L'enfant dont il avait fait sa *partner,* ne comprenant rien à ce changement subit, cherchait à renouer les fils rompus de leur entretien, qui avait pris une tournure presque intime. Elle le regardait étonnée, et, lorsque la danse la ramenait dans ses bras, elle semblait, se pressant contre lui, vouloir ressaisir sa conquête; mais la préoccupation de ce volage cavalier semblait croître de moment en moment. — Permettez, s'é-

cria-t-il tout à coup, j'ai un mot à dire à l'une de ces demoiselles... Et tandis que le dépit amenait une vive rougeur sur le front de sa danseuse, il allait en effet s'éloigner; mais le chef d'orchestre en décida autrement. Une figure d'ensemble fut ordonnée, et quand chacun reprit sa place, quand Bernard Langdon se vit libre,... Elsie Venner n'était plus là. Le jeune professeur ne resta pas fort tard à ce bal, et, rentré chez lui, demeura quelque temps en contemplation devant la planète Mars, qui descendait alors à l'horizon.

Le lendemain, en entrant au salon, après le déjeuner, il y trouva Helen Darley occupée, comme d'ordinaire, à quelque fastidieuse lecture. A peine prit-elle garde à lui, et, en la contemplant ainsi, pâle encore de ses veilles studieuses, maigre, usée par les soucis et le travail, belle de résignation, belle de la beauté du martyre, le jeune homme se sentit pénétré d'une tendre admiration. Il était de ceux qui savent voir et comprendre, et pour qui telle ride naissante, indice moral, révélation muette de tout un passé, a je ne sais quel attrait vainqueur. Autour du front d'Helen, il lui semblait discerner le nimbe pâle auquel se reconnaissent les saintes femmes sur les toiles inspirées de l'art catholique. Enfin il prit la parole. Ils jasèrent du bal, de Lætitia Forrester. Helen fut la première à lui demander si Elsie était là, s'il avait causé avec elle.

— Non, répondit-il, j'ai voulu, mais trop tard... Une étrange créature, douée d'une singulière faculté de fascination!... Que savez-vous d'elle? pourquoi vient-elle ici?

— Parce qu'elle le veut... et que sa fantaisie fait loi, répondit miss Darley à voix basse. D'elle, au reste, je ne sais rien, si ce n'est que, lorsqu'elle me regarde, ses yeux semblent boire ma vie; rien, si ce n'est que sans l'entendre, sans la voir, je vous dirais si elle est ou non quelque part... C'est presque de la folie, n'est-ce pas? mais je suis si faible, si nerveuse...

Ici M. Silas Peckham fit son entrée, et, sur un simple regard de lui, la pauvre enfant quitta le salon, impérieusement rappelée à quelqu'un de ces mille devoirs qu'on lui imposait sans pitié pour sa faiblesse soumise. Bernard, qui commençait à se rendre un compte exact de la situation, se sentit immédiatement une folle envie de traiter son estimable patron comme à Pigwacket il avait traité le fils du boucher, ou même le fameux *tigre,* complice des écoliers révoltés. Le sang lui monta aux joues, ses narines s'ouvrirent, et le directeur de l'*Apollinean Female Institute* ne se doute peut-être pas encore du péril qu'il courut ce jour-là; mais notre brahmine se contint, et après quelques observations polies sur les attributions peut-être un peu trop nombreuses de la maîtresse d'étude : — Il nous faudra, dit-il, remédier à ceci. Dès la semaine prochaine, c'est moi

qui corrigerai les compositions de ces demoiselles. Je verrai même s'il n'y a pas lieu à soulager miss Darley de quelque autre travail.

— Cela se pourra, répliqua tranquillement l'honorable Silas Peckham. Je dois seulement vous avertir que les *trustees* (1) de l'école songent à y introduire de nouvelles branches d'éducation, et que vous devez vous attendre, de ce chef, à quelque surcroît de besogne...

Bernard, pour unique réponse, promena sur toute la maigre personne de M. Peckham un regard de curiosité méprisante. Jamais créature aussi vile n'avait passé sous ses yeux. C'était l'échantillon typique d'une espèce à part, quelque chose qu'il était bon de connaître et d'étudier sur le vif. Aussi perspicace que généreux, l'objet de cette investigation savante se trouva fort honoré du coup de chapeau que Bernard Langdon crut lui devoir en lui tournant le dos quand il l'eut dévisagé tout à son aise.

Quelques jours après, le docteur Kittredge (nous ne l'appellerons plus que « le docteur ») *priait* son *auxiliaire* Abel Stebbins d'atteler à son meilleur *sulky* (2) sa jument Cassia. J'ai dit qu'il « le priait, » car Abel n'eût pas accepté un ordre formel. C'était non le domestique d'Europe, mais le «familier» tel qu'on le trouve dans la Nouvelle-Angleterre en général, et dans le New-Hampshire en particulier. Un valet, voire une servante, dans l'acception que l'ancien monde donne encore à ces mots, est devenu dans les états du nord une merveille revendiquée par la paléontologie. Le *hired man*, la *hired woman* les remplacent, qui échangent bien quelques services contre une certaine somme d'argent, mais restent investis de tous leurs droits personnels, et ne pensent pas que le contrat intervenu entre vous et eux les place à un niveau inférieur. Abel entendait ainsi son métier. Grave et taciturne, il ne saluait jamais, souriait rarement, travaillait dur toute la journée et consacrait sa soirée à lire. Au surplus, se mêlant de tout et ne se refusant à aucune fatigue virile, il ne se bornait pas au service de la maison, et réclamait en sus celui du jardin, car il aimait les fleurs, cet *homme loué*. Le jardin du docteur était son poème, poème en six planches ou chants, le seul qu'un puritain puisse se permettre quand il ne se mêle pas d'écrire des hymnes à la gloire du Seigneur.

Cassia, bête patiente, infatigable, faisait sa besogne un peu comme Abel, avec la même gravité, dans le même silence, avec le même

(1) Les administrateurs, le comité de surveillance.

(2) *Sulky*, adjectif servant à qualifier une sorte de boghey ou de cabriolet *à une place*, nous rappelle naturellement la *désobligeante* du *Sentimental Journey*. C'est exactement le même sens, dû à la même origine.

zèle intrépide. Trente milles en trois heures, avec le *sulky* derrière les talons, ne lui coûtaient pas un soupir. Or il n'y avait guère qu'un trentième de cette distance entre la modeste *house* du docteur et l'imposante *mansion* de Dudley Venner. Ce fut l'affaire de cinq minutes. Au bas de la pente méridionale de « la Montagne, » et tournée du côté de l'orient, s'élevait, à l'extrémité d'une avenue de vieux ormes, derrière des jardins en terrasse où abondaient les odorantes bordures de buis, l'habitation du père d'Elsie, un vrai manoir d'imposant aspect, bien qu'écrasé, pour ainsi dire, par les roches massives qui se dressaient presque à pic derrière ses murailles. De loin on eût cru impossible de les gravir; mais un œil exercé y discernait les sentiers en zigzags par lesquels les troupeaux escaladaient cette Alpe en miniature. A quelques centaines de pieds au-dessus de la *mansion-house* se creusait un vallon abrupt et profond où nulle végétation ne semblait pouvoir vivre, si ce n'est un petit nombre de *hackmatacks*, ou larix indigènes, aux troncs parsemés de petites touffes d'un vert pâle. Une vieille tradition, remontant à l'hiver de 1786, disait qu'on avait retrouvé là un cadavre après la fonte des neiges, et ce val sinistre, aux profondeurs obscures, était appelé, en mémoire de ce fait, la Combe-de-l'Homme-Mort (*Dead Man's Hollow*). Plus haut encore étaient des roches massives, fendues en tout sens, et recélant, disait-on, maintes cavernes pour le moment inexplorées, mais où, pendant les guerres civiles, les *tories* s'étaient souvent cachés avec l'assistance et le secours des Dudley, alors maîtres du manoir voisin. Enfin plus haut encore, et tout à fait à l'ouest, se dressait le plateau maudit, le *Rattlesnake-Ledge*, où seulement de temps à autre quelque jeune bravache, quelque naturaliste indompté, osaient s'aventurer, ce dernier dans l'espoir d'y rencontrer un *crotalus durissus* assez jeune pour n'avoir pas encore fait ses dents.

Dans cette grande bâtisse aux lourdes cheminées, aux larges escaliers bordés de serrureries compliquées, aux lambris couverts de peintures sacrées ou profanes (celles-ci dans le style de Watteau), Dudley Venner résidait, pour le moment, seul avec sa fille. Rarement il quittait sa bibliothèque, située à l'extrémité occidentale du rez-de-chaussée. Excepté cette pièce et celle où il passait la nuit, Elsie avait à elle toute la maison. Vagabonde et capricieuse dès ses premières années, il lui arrivait souvent de traîner un matelas dans quelqu'une de ces nombreuses chambres inhabitées où sa fantaisie pouvait s'ébattre, et, roulée dans un châle, d'y passer la nuit dans un coin. Rien ne l'effrayait, et la *chambre hantée*, — celle dont les tentures déchirées battaient au vent comme des ailes de chauve-souris, — la chambre hantée était une de ses résidences favorites.

Elle avait été difficile à élever. Son père pouvait, en certains cas, exêrcer quelque influence sur ses volontés; mais les contredire ou les dominer, il n'y songeait même pas. La vieille Sophy, pauvre négresse née, dans le manoir, d'une mère esclave, l'ayant étudiée à fond, par pur instinct, dès son âge le plus tendre, la connaissait mieux que personne, et mieux que personne savait lui faire écouter un conseil. Les autres domestiques avaient peur de leur jeune maîtresse. Chez quelques-uns, cette peur s'était traduite par des accès nerveux. Aucun, une fois sorti de la maison, n'était revenu s'enquérir d'elle. Une de ses caméristes, née en Espagne, et qui lui avait enseigné les danses de son pays, était à peu près la seule pour qui elle eût manifesté quelque goût. De bonne heure Elsie avait attiré l'attention sur elle par la singularité de ses allures et de ses imaginations. Un soir, — elle n'avait pas douze ans, — elle ne se trouva plus. On battit « la Montagne, » et on finit par la découvrir, au point du jour, sous un arbre où elle avait passé la nuit, comme une sauvagesse. Souvent, le jour, elle partait seule, ne souffrant pas qu'on l'accompagnât, et après des heures de vagabondage elle rentrait, rapportant quelque trophée, fleurs, nid d'oiseau, — parfois même d'autres conquêtes moins inoffensives, — attestant qu'il n'était pas de désert inaccessible pour elle, pas une crainte qui l'arrêtât au seuil des solitudes les plus redoutées. Comme elle avait une fois disparu pendant vingt-quatre heures sans qu'aucunes recherches eussent pu faire deviner où elle était réfugiée, elle passait pour avoir retrouvé une des grottes dites des *tories*, et l'avoir appropriée aux besoins de ses excursions nocturnes. Des gens charitables avaient pensé à la faire enfermer comme folle, mais le docteur s'y était formellement opposé. Il fallait, disait-il, la laisser à ses penchans, la supporter, veiller sur elle, mais de loin, et sans l'exaspérer par une surveillance maladroite. Je ne dirai pas qu'il aimât Elsie, mais elle l'intéressait au plus haut degré.

Arrivé auprès du manoir, il attacha son équipage à la porte et monta la grande allée du jardin. Tout à coup il s'arrêta court avec une sorte de frémissement. Un bruit singulier venait de frapper son oreille : c'était comme le crépitement d'une crécelle, continu, mais s'élevant et s'abaissant en cadence. Il vint sur la pointe du pied se placer près de la fenêtre d'où le bruit semblait partir.

Elsie était seule dans sa chambre, dansant un de ces *fandangos* d'origine moresque sur lesquels s'arrêtent avec complaisance, au sortir de la *plaza de toros*, soit de Madrid, soit de Séville, les ardens regards d'un *matador*. Devant le spectacle qu'elle offrait, il fallait se taire. La frénésie de la danse l'avait sans doute saisie pendant qu'elle s'habillait, car elle était en simple corset, les bras nus,

les cheveux épars et tombant à flots sur son jupon aux larges rayures. Elle avait saisi ses castagnettes, et tandis qu'elle les faisait claquer avec une sorte de furie, son corps agile, souple, flexueux, ondulait comme une tige de palmier sous le vent d'Afrique, ses yeux de diamant jetaient des feux à éblouir; ses bras ronds se crispaient, se tordaient avec d'étranges vibrations prolongées jusqu'à l'extrémité de ses doigts effilés. Dans cette danse effrénée, elle semblait vouloir user, épuiser quelque passion dont elle aurait eu peur, car elle dansa jusqu'à ce que, soudainement à bout de forces, et chancelant sur ses jambes, qui lui manquaient, elle allât tomber dans un coin de la chambre, sur une grande peau de tigre, où elle demeura plutôt roulée que couchée.

Le vieux médecin, immobile, la regardait, haletante, sur cette monstrueuse dépouille qui, vue d'un peu loin, rappelait l'attitude de l'animal féroce quand il s'aplatit contre terre pour s'élancer sur sa proie. Après quelques instans, la tête de la jeune fille s'affaissa sur son bras replié, et ses yeux brillans se fermèrent. — Elle dormait. Il la contempla quelques minutes encore avec une sorte d'attendrissement austère et grave; puis il porta la main à son front, comme si cette vue lui rappelait quelques souvenirs d'un passé lointain. — Pauvre Catalina! s'écria-t-il. Pas un autre mot ne sortit de sa bouche. Il avait compris que, pour ce jour-là, sa visite était inopportune. En conséquence il revint, sans s'être montré, jusqu'à son petit équipage, et disparut comme dans un rêve.

III.

J'ai dit, je le pense, que le docteur se connaissait en chevaux; aussi put-il regarder comme une bonne fortune la rencontre qu'il fit en rentrant chez lui, au grand trot de la fidèle Cassia. Sur un noir coursier dont jamais la crinière et la queue n'avaient subi l'outrage du fer, un jeune homme, coiffé du *sombrero* à larges bords, perché sur une selle haute, armé d'éperons énormes, arrivait à fond de train. Impossible de s'y tromper : c'était bien là un intrépide *gaucho*, montant le fameux *mustang* ou cheval des pampas. Le docteur regarda de tous ses yeux, autant vaudrait dire de toutes ses lunettes, et parvint à reconnaître au passage, bien que quelques années l'eussent passablement changé, le brillant espiègle que les gens du pays appelaient jadis « le petit Venner. »

C'était en effet Richard Venner, le cousin et le compagnon d'enfance de la belle Elsie. C'était ce même Dick dont elle regrettait l'absence, n'ayant plus, depuis son départ, un seul être humain à détester. Le fait est qu'ils avaient grandi côte à côte, animés, peut-être à leur insu, des sentimens les moins affectueux, beaux tous

deux, tous deux d'une indomptable impétuosité, jouant et luttant comme deux jeunes léopards, non sans grâce, non sans péril. Fils d'une Buenos-Ayrienne, Richard Venner, quand son père le capitaine, errant au gré de ses affaires commerciales, l'établit provisoirement chez le père d'Elsie, était déjà un jeune *gaucho*. Avant de pouvoir marcher, il s'imagina qu'il savait se tenir en selle, et les agneaux de la ferme paternelle avaient fait connaissance de bonne heure avec ses *bolas*, son *lasso* en miniature. L'exercice du cheval rend l'homme despote. Un tyran n'est pas complet, s'il n'est bon cavalier. Le héros antique et le dompteur de coursiers ne faisaient qu'un. Elsie avait eu à lutter avec ce cousin demi-sauvage. En somme, elle était plus sauvage que lui, et quand la vieille Sophy avait à intervenir, c'était plutôt pour conseiller la prudence à *master* Dick et pour modérer les formidables rancunes de miss Elsie. Avec des instincts et des goûts presque identiques, aimant l'un et l'autre les exercices violens, — le cheval, la danse, les ascensions périlleuses au sommet des arbres, — par cela même, ils ne se quittaient guère... et ne s'en aimaient pas davantage.

Dudley Venner comprit que, dans ces conditions, il n'était guère possible de prolonger cette « bohème à deux » qui devait engendrer à la longue, ou des haines envenimées à jamais, ou quelque amour exorbitant; mais Elsie n'allait-elle pas dépérir dans l'isolement que lui ferait le départ de Dick? Une querelle plus vive que les autres décida la question. Oubliant les sages conseils de Sophy, le cousin poussa la cousine à bout : Elsie bondit tout à coup sur lui et lui mordit le bras jusqu'au sang. La blessure fut peut-être prise un peu trop au sérieux, car on manda le docteur. Il ne vit pas la chose indifféremment, et, après avoir disserté sur le danger de certaines morsures dans certains paroxysmes, il promena soigneusement la pierre infernale sur chacune des marques profondes qu'avaient laissées les blanches dents de la terrible petite fille. Une fois pansé, Dick quitta la maison et partit pour son pays natal. Elsie se sentit fort seule. Sophy ne pouvait l'accompagner en ses vagabondages. Quant à son père, elle l'aimait peut-être, mais elle lui faisait peur. Quelquefois passionnées, les caresses d'Elsie étaient quelquefois aussi mêlées ou de soudains regards ou de paroles à demi articulées qui faisaient frissonner Dudley de la tête aux pieds. — Allons, Elsie! allons mon enfant! lui disait-il, la reconduisant alors avec un sourire de commande à la porte de son cabinet, qu'il refermait doucement derrière elle. Et dès qu'elle n'était plus là, le front du malheureux père se couvrait de rides profondes; on y voyait briller une sueur d'angoisse. Il allait s'accouder à la croisée occidentale de son cabinet, et contemplait longuement un petit tertre de gazon sur lequel une plaque de marbre indiquait la place d'une tombe.

Dick était retourné à Buenos-Ayres. Au sortir de l'école, il rompit avec la famille maternelle, s'en alla vivre aux pampas, se fit des amis chez les Indiens, prit part, dit-on, à quelques-unes de leurs *razzias*, puis revint près de ses parens, se réconcilia, eut de l'argent, soit par succession, soit de toute autre manière. Enfin il attira l'attention malveillante de certains magistrats, et dut quitter un matin inopinément la ville de Buenos-Ayres, où on l'eût peut-être retenu malgré lui. Bien lui prit ce matin-là d'avoir entre les jambes un cheval comme n'en montèrent jamais les alguazils de la police. Quelques jours après, il prenait des glaces sur l'*alameda* de Mendoza, et la semaine suivante il s'embarquait à Valparaiso pour New-York, sans autres bagages que son fameux *mustang*, une malle ou deux, enfin une ceinture assez pesante où, parmi des doublons, étaient cousus un certain nombre de diamans du Brésil. Telle était l'épopée de Dick, très en abrégé, comme on peut croire, car ces huit années qu'il avait passées loin de son oncle et d'Elsie avaient été semées d'aventures fort diverses, et que je ne me chargerais pas de raconter si je les savais.

Dick Venner, en revenant à Rockland, était-il simplement las de sa vie errante, de ses dangereuses escapades et des trop faciles amours qu'il avait rencontrées sur sa route? Était-il ramené par quelque tendre ressouvenance de l'étrange créature auprès de laquelle il avait si longtemps vécu? Ou bien encore songeait-il parfois, cet Américain doublé de *gaucho*, que Dudley Venner avait une des plus belles résidences, un des plus beaux domaines du pays, un mobilier magnifique, une bibliothèque précieuse, une argenterie de souverain, et dès lors nécessairement, en quelque lieu sûr, en quelque bonne et solide banque, une riche collection de dollars? Personne que lui ne le saurait dire; mais j'incline à penser que, dans sa détermination de revenir à Rockland, ces considérations hétérogènes étaient mêlées à dose à peu près égale. Le repos est bon après la fatigue. Elsie était assez belle pour qu'on la préférât aux plus jolis échantillons de sculpture vivante que les bords du Rio-Mendoza puissent offrir à l'admiration des connaisseurs. Et quant à la richesse de Dudley Venner, elle devait certainement allécher un jeune homme altéré de luxe, et, grâce aux tables de *monte*, devenu calculateur excellent. Elsie et son père n'envisagèrent pas tout à fait la question sous ce point de vue pratique. Leur intérieur n'était pas le plus gai du monde. Dick y rapportait du mouvement, sinon de la joie, et des histoires de l'autre monde, que rendait acceptables une familiarité de vieille date. Il était au billard de première force, et tenait habilement tête à son oncle, qu'il laissait gagner de temps en temps. Toute son ancienne violence, ses emportemens bruyans, ses cris enragés, avaient fait place à une certaine gravité cavalière. Il mo-

dérait ses regards et sa voix, plus particulièrement quand il parlait à Elsie, qu'il avait trouvée décidément à son goût, la dot probable y aidant peut-être un peu, et un peu aussi ces souvenirs d'enfance qui ont un si puissant empire sur l'imagination. Le diable, au fond, n'y perdait rien, et après que Richard Venner avait passé quelques heures à causer raisonnablement avec son oncle sur la valeur des terrains, le *rendement* des bois ou des prés, puis quelques heures encore à charmer sa cousine par ses récits de la vie qu'on mène chez les *gauchos*, il courait aux écuries le soir pour donner carrière à son naturel longtemps comprimé. Lui-même, — car lui seul le pouvait, — il jetait sur le dos du *mustang* ombrageux, malgré morsures et ruades, la haute selle espagnole; il sautait ensuite sur le dos du rétif animal, et une fois hors de vue, lui mettant au flanc ses longs éperons, il l'excitait à un galop insensé qu'il prolongeait jusqu'à ce que le noir coursier fût tigré de blanches écumes et les pointes d'acier rouges de sang. Alors cavalier et cheval, également fatigués, rentraient paisiblement, honnêtement au logis, avec des allures canoniques. On eût dit un évêque sur son pacifique bidet.

Après quelques semaines de cette vie monotone, l'impétueux Buenos-Ayrien éprouva la tentation d'y mettre un peu de drame et de nouveauté. Elsie lui paraissait de plus en plus séduisante; il fallait, pensait-il, entrer en campagne. Or un jour le cousin et la cousine se trouvaient seuls. Elsie avait autour du cou sa *torque* gauloise, qu'à vrai dire elle quittait peu, —jamais, au dire de certaines personnes peu bienveillantes. Les jeunes gens sont volontiers curieux de ces bijouteries qui pendent au cou, aux oreilles, aux bras des belles personnes de l'autre sexe. Dick éprouva tout à coup l'envie la plus passionnée d'examiner de près cette chaîne curieuse, et, après quelques questions préliminaires, il osa bien se pencher vers Elsie, la main étendue vers le cou autour duquel la *torque* était enroulée. Elle rejeta aussitôt sa tête en arrière, ses yeux se rétrécirent, et son front s'effaça au point que Dick crut voir la tête elle-même s'aplatir. Frémissant malgré lui, il se la rappela, petite fille, le jour où il avait senti la cruelle pression de ses dents éblouissantes; il se rappela le crayon gris du docteur promené sur les deux blanches cicatrices et y laissant comme l'impression du fer rougi au feu. Il lui fallut plus qu'un temps de galop pour se remettre de cette émotion, et, prétextant une lettre d'affaires reçue d'un courtier quelconque, il alla passer quelques jours dans la grande ville où cet agent résidait. Il faut croire qu'il y porta certains dehors suspects, car un personnage qui flânait autour de la station prit la peine de l'accompagner jusqu'à l'hôtel où il allait loger, et même de s'y installer pour vingt-quatre heures. Ce *gentleman*, qui s'était fait in-

scrire sous le nom de Thompson, s'aperçut bientôt qu'il perdait son temps et sa peine à surveiller Richard Venner, lequel n'avait ni tué sa femme, ni contrefait aucun billet de banque. Et il alla rendre compte de sa méprise à qui de droit, ajoutant avec un mouvement d'épaules fort dédaigneux : — C'est sans doute quelque *sportsman* venu du sud. La cicatrice qu'il a sur la main droite et le coup de fusil dont son cou porte la marque me l'avaient fait prendre pour mieux que cela...

Elsie cependant, depuis l'absence de Dick, — et même un peu auparavant, il faut bien le dire, — était redevenue l'une des élèves les plus assidues de l'*Apollinean Institute*. Cet établissement fameux ne se trouvait point mal de l'arrivée de Bernard Langdon. Plus d'une pensionnaire qui s'y ennuyait auparavant écrivait maintenant à ses parens « qu'elle prenait plus d'intérêt à ses études. » Plus d'une ajoutait à sa coiffure quelque fleur ou quelque ruban. Chères âmes, c'est à peine si elles se doutaient du motif qui les faisait agir ainsi. Les oiseaux, au printemps, savent-ils pourquoi leur plumage mue, pourquoi leur gazouillement devient plus harmonieux? Helen Darley ne se trompait pas à ces légers symptômes. Elle aurait pu dire lesquelles de ses écolières levaient le plus souvent les yeux, par-dessus leurs livres de classe, vers la chaire du beau professeur. Est-ce à dire que, dans sa vive reconnaissance pour les soins qu'il prenait d'elle, pour la protection muette dont il l'entourait, — et qui portait déjà ses fruits, — se mêlait quelque sentiment plus tendre? A la rigueur, on peut le croire. Ce qui est certain, c'est qu'elle se demandait fréquemment si déjà quelques rapports, quelque affinité mystérieuse existaient entre M. Bernard et cette brune aux yeux diamantés, toujours assise à l'écart des autres. Pouvait-elle l'attirer à volonté en vertu de cette fascination spéciale dont le ciel l'avait douée?... Serait-il à craindre que?... Ici Helen frémissait. Elle frémissait aussi en songeant au cavalier étranger qu'on voyait passer, le soir, courbé comme Méphistophélès sur ce cheval-fantôme, aux longs crins, aux regards féroces, car enfin ce cavalier était le cousin d'Elsie, — son prétendu, disait-on, ou du moins un aspirant à sa main, — et sans doute un formidable rival.

Bernard Langdon ignorait les craintes d'Helen; il vivait, paisible et gai, parmi ces tourmentes cachées dont il était, sans le savoir, la cause secrète. Un matin, il arriva tard dans la salle d'étude. En prenant le Virgile laissé la veille sur son pupitre, il sentit que ce volume renfermait quelque chose. Il l'ouvrit, et trouva glissée parmi les pages une fleur de « la Montagne, » toute fraîche cueillie et encore humide. Involontairement il regarda du côté d'Elsie : — elle avait la pareille au corsage de sa robe.

Aimable attention de jeune fille, gracieux souvenir, pas autre

chose!... Oh! non, bien certainement non; mais, coïncidence assez bizarre, la fleur se trouvait entre les pages du quatrième livre de l'*Énéide*, et justement en face de ce vers :

Incipit effari, mediâque in voce resistit.

Bernard sourit, et, se rappelant cette espèce de consultation qu'on appelait jadis les *sortes virgilianæ*, il ferma le volume, puis le rouvrit au hasard pour savoir quel oracle en sortirait. « Bah! vraiment? » s'écria-t-il. C'était l'épisode de Laocoon. Obéissant à un entraînement singulier, il le relut d'un bout à l'autre, depuis *horresco referens* jusqu'à *bis medium amplexi*... Après quoi il repoussa le volume loin de lui, comme s'il l'eût soupçonné de recéler ce poison subtil dont jadis mourut plus d'un prince.

Ce petit incident n'eut pas de suite. Seulement Elsie alla de plus en plus souvent se promener du côté de « la Montagne. » Dick un jour s'avisa de l'y suivre; mais bien qu'il fût resté à quelque cent pas derrière elle, Elsie l'aperçut, je ne sais comment. La jeune fille à l'instant même rebroussa chemin, et, passant à côté de Dick sans lui adresser la parole, lui jeta un de ces regards qui (singulier phénomène!) semblaient rouvrir la plaie jadis cicatrisée par le docteur; puis elle rentra dans sa chambre, d'où rien ne put la décider à sortir pendant le reste de la journée. La soirée fut belle, et la lune éclairait vivement le paysage. Tout à coup Dick, assis près de sa croisée et regardant du côté de « la Montagne, » vit parmi les bouquets d'arbres, sur le sentier en zigzags, glisser une forme grise. Il devina qui ce pouvait être, et porta la main à son cœur, lequel, par parenthèse, battait singulièrement. A quoi pensait-il? Jamais il ne l'a dit que je sache; mais la réflexion vint, et il recula, c'est-à-dire qu'il se mit paisiblement au lit, bien décidé à garder pour lui le secret qu'il venait de surprendre. Il s'en félicita le lendemain, car Elsie, dont personne n'avait soupçonné l'étrange promenade au clair de lune, fit beaucoup meilleure mine à son fortuné cousin.

Bernard Langdon, à quelques jours de là, eut une fantaisie. La fleur alpestre qu'il avait trouvée dans son Virgile lui revenait quelquefois en tête, et il s'était promis de savoir où elle poussait. En consultant d'un côté les livres, de l'autre certaines gens du pays, il apprit que, comme l'*edelweiss* des montagnes suisses, elle habitait, dans de certaines conditions, les cimes les plus escarpées. « La Montagne » en avait, mais seulement sur le massif de rochers qui forme son éperon oriental. — Eh bien! soit, se dit-il : il ne sera pas dit que j'aurai *boudé* devant cette montagne farouche. Je trouverais vraiment un peu étrange de me sentir plus timide que certaine demoiselle. J'entends lui rendre son cadeau en nature, et au fait je ne saurais le lui rendre autrement.

Ce fut un samedi, par une belle après-midi bien chaude, qu'il commença son voyage de découvertes. Au fond, ce n'étaient pas seulement les fleurs de « la Montagne » qui l'attiraient ainsi : l'idée de rencontrer sa vagabonde écolière, à tout le moins de retrouver quelques traces d'elle et de surprendre ainsi le secret de ces promenades qui faisaient tant jaser, comptait pour quelque chose dans l'ardeur avec laquelle il se mit en route. Son point de départ fut l'angle occidental de la *mansion* habitée par Dudley Venner, et son parti bien pris était de monter jusqu'au *ledge* dont on faisait tant de bruit. La preuve, c'est qu'il avait mis d'épaisses chaussures à tiges montant assez haut, et qu'il s'était muni d'un bâton fourchu à l'une de ses extrémités. C'est l'arme ordinaire des chasseurs de crotales. Il connaissait le *ledge* pour avoir vu de loin ses pentes chauves, à l'aspect lépreux, qui, par leur nudité même, tranchaient sur les flancs boisés de « la Montagne; » mais il ne s'attendait pas à la scène de désolation qui frappa ses regards lorsqu'il y fut parvenu. Les roches, sans cesse lavées par l'eau du ciel, semblaient avoir pendant des milliers d'années subi les lentes morsures de vagues insatiables. Çà et là elles débordaient leurs bases, et semblaient des tours penchées près de s'écrouler au premier coup de tonnerre. En d'autres endroits, elles étaient crevassées de niches, sillonnées de cavernes. Ailleurs on y rencontrait de profondes fissures, assez larges pour qu'on y pût descendre, si l'on ne tenait compte de l'accueil que vous feraient probablement leurs hôtes habituels. Les fleurs que cherchait Langdon lui apparurent enfin. Il les vit, disséminées par touffes, sur une sorte de parapet, une muraille à peu près perpendiculaire formée par les rochers. Était-il vraiment possible?... Et pourtant elles étaient là, non ailleurs, et il reconnaissait bien la fleur intercalée dans son Virgile. Aussi cherchait-il machinalement à ses pieds, autour de lui, de tous côtés, s'il n'apercevrait pas quelques-uns de ces menus débris que, dans les broussailles et même dans les salles de bal, les dames, avec leurs toilettes légères, sèment si aisément autour d'elles... Non,... rien... Eh! maïs,... un moment! Voici un caillou dont la mousse a été arrachée. Un pied humain a dû s'y poser. Voici, dans ce buisson, un frêle rameau brisé depuis peu. A la piste de ces indices, Langdon tourna un angle de rochers abrupts, et se trouva sur une plate-forme naturelle, en face d'une des plus larges fissures qu'il eût encore rencontrées. Ce pouvait être l'entrée d'une grotte, comme ce pouvait être un simple écartement du granit. Il y avait là une pierre plate, sorte de banc naturel qui s'offrait tout à propos, car notre ami Bernard commençait à être las. Une fois assis, il se prit à regarder machinalement ce qu'il avait sous les yeux. Il ramassa un fragment de schiste et le lança au loin par manière de passe-temps. Il cherchait

un brin d'herbe, un bourgeon qu'il pût cueillir et mordiller, car c'était une habitude à lui, un instinct campagnard... Sa main, rampant à terre, à côté de lui, rencontra quelque chose. Ce devait être une tige quelconque, une paille, une ramille... Il prit cet objet menu; c'était une épingle à cheveux.

Bernard fut presque aussi ému par ce futile incident que Robinson lorsqu'il découvrit sur le sable de son île les vestiges d'un pied humain. Il se leva immédiatement et se mit à chercher d'autres indices du même genre. — Vais-je, se demandait-il, trouver enfin la caverne de la fée? Sera-ce une cellule d'anachorète avec un siége de granit et une tête de mort, ou bien quelque boudoir coquettement orné de glaces, avec une peau de tigre étendue au milieu? Voyons, voyons... — Et tout animé de ces idées joyeuses, il avança jusqu'à l'entrée de la caverne, où il plongea un regard curieux.

A ce regard répondit celui de deux yeux de diamant, ou plutôt de deux froides étincelles, deux pointes lumineuses se mouvant au sein des ténèbres, et qui lentement glissaient vers le jour, ce qui revient à dire vers Langdon lui-même. Cloué au sol, frappé de mutisme, fixant sur ces éblouissantes phosphorescences ses prunelles dilatées, engourdi soudainement par un froid qui l'empêchait de bouger, dominé par cette écrasante terreur dont les rêves qui accompagnent le cauchemar peuvent seuls évoquer le souvenir, il attendait. Les yeux avançaient toujours; leur cercle étroit bientôt s'agrandit, et ils se haussèrent en même temps, comme mus par quelque surprise irritée. Alors pour la première fois vint bruire aux oreilles du jeune professeur ce son menaçant qu'aucune créature vivante, homme ou brute, n'a jamais entendu sans frayeur, ce frémissement prolongé, pénétrant, sonore, avec lequel le crotale rassemble ses nœuds craquetans et prépare, en ajustant ses ressorts, l'élan fatal qui va le précipiter sur sa proie. Bernard sentait ses yeux rivés par une attraction magnétique sur les deux anneaux flamboyans. Ses oreilles tintaient comme au début de ces évanouissemens que procurent les aspirations du chloroforme. Le chat, le lion, le crotale, autant d'anesthésiques vivans. Il attendait, avons-nous dit, il attendait comme l'homme dont on va faire deux morceaux attend le coup de hache, avec une sorte d'impatience, accusant la lenteur des secondes; mais tandis qu'il demeurait ainsi, croisant son regard avec les feux irradiés de ces étoiles ardentes, il lui sembla qu'elles perdaient quelque chose de leur éclat, quelque chose de leurs épouvantemens, qu'elles se ternissaient peu à peu et graduellement s'éteignaient. Le charme se dissipait, l'engourdissement s'atténuait, le mouvement allait lui être rendu...

Près de son oreille, il entendit un souffle léger, et, tournant à demi la tête, il vit la figure d'Elsie Venner qui, parfaitement immo-

bile derrière lui, regardait fixement les yeux du reptile, ces yeux dont les siens dominaient la puissance fascinatrice.

IV.

L'aventure de « la Montagne » devait être, pour un médecin en herbe plus que pour tout autre, une source féconde en réflexions. Aussi Bernard, si reconnaissant qu'il pût être, était encore plus *intéressé*. Elsie Venner, cette belle créature, avait pris pour lui les proportions d'un prodige à constater, d'un problème à résoudre. Il était bien décidé, coûte que coûte, à percer le mystère de cette bizarre idiosyncrasie. La théorie du docteur Braid sur l'*hypnotisme* venait justement de paraître à l'horizon, et les découvertes du médecin de Manchester troublaient le sommeil de notre étudiant. En essayant d'approfondir cette doctrine nouvelle qui tend à établir, — comme chacun sait, — que la tension prolongée du regard fixé sur un point brillant finit par amener la torpeur, Bernard s'efforçait d'expliquer le singulier état nerveux dans lequel il se trouvait à ce moment de sa vie. C'était une surexcitation dont il avait lieu de s'étonner. Les moindres bruits étendaient sur son tympan, comme sur le métal du gong, des ondes sonores aux vibrations infinies. En regardant Elsie, il éprouvait parfois à la racine des cheveux une étrange horripilation. Sous son crâne, il ressentait aussi de temps en temps, à la suite de quelque soubresaut causé par un grincement d'armoire ou par une porte heurtée à l'improviste, quelque chose comme la détente brusque d'une arme à feu. Il multipliait à ce sujet les raisonnemens et les expériences. Pour celles-ci, un crotale vivant devenait indispensable. On dit à Bernard que certaines gens du pays faisaient volontiers le commerce de ces animaux. C'était une famille établie au pied de « la Montagne, » et dont les membres, à tort ou à raison, se croyaient à l'abri du terrible venin. Sans trop savoir s'il agissait prudemment, le jeune professeur alla faire prix avec eux, et en effet peu de jours après il vit entrer chez lui une espèce de bohémienne qui portait quelque chose dans son tablier : — Voici des *sonneurs*, lui dit-elle; choisissez ceux qui vous conviennent... Et en effet elle déposa sur le parquet un faisceau de serpens enroulés les uns dans les autres. Ils levèrent la tête en voyant le jour, mais aucun ne donna le moindre signe de colère.

— Avez-vous perdu la raison, malheureuse! s'écria Langdon; vous mourriez dans une heure, si l'un d'eux venait à vous blesser.

Mais la femme n'avait pas conscience d'un tel danger. Elle reprit ses « sonneurs, » de la main abaissa leurs têtes redressées, et les replaça dans son tablier comme elle eût fait d'un paquet de cordes. Encore un fait à éclaircir. Bernard logea donc ses crotales dans une

cage grillée, et se mit à étudier avec le plus vif intérêt ses formidables captifs. Il lui semblait mieux comprendre, en les regardant, le vieux mythe de l'origine du mal, et il admirait cette vaste et libérale tolérance de la nature abritant dans son sein maternel ces créatures dont l'homme porte en lui la haine comme innée : sentiment étrange, peut-être coupable. Comment se permet-il en effet, nous ne disons pas de craindre ou de détruire au besoin, mais de *haïr* ce que Dieu a créé, ce qu'il aime, ce qu'il laisse et fait vivre? Bernard, se familiarisant assez vite avec ses ophidiens, ne sentait aucunement s'aggraver chez lui l'état nerveux dont nous avons parlé. Il observait, il analysait ces animaux si peu connus avec une sorte d'attrait. Calmes, attentifs, graves, sans colère, emblèmes de l'impitoyable destin, ils ont comme lui cette froide cruauté qui sait guetter l'occasion. Leurs lèvres, profondément entaillées, bien closes, se repliant sur elles-mêmes, gardent précieusement à la racine de leurs crochets tubulaires le trésor de venin qu'ils ont accumulé depuis leur dernier meurtre. Jamais leurs yeux ne clignent, car l'ophidien n'a pas les paupières mobiles, et leur regard est fixe comme celui de ces deux gladiateurs choisis, pour cet étrange mérite, de préférence à vingt autres couples, par un des tyrans de la Rome impériale, ainsi que l'atteste Pline l'Ancien. Ces yeux ne lancent pas d'éclairs; ils émettent une froide et rigide clarté. Leur teinte de paille ou d'or pâle, leur calme métallique, leur indifférence implacable les rendent horribles à contempler. A peine empruntent-ils quelque vie à cette fissure verticale de la pupille, derrière laquelle, comme l'archer derrière la meurtrière étroite, la mort semble être embusquée. Tels quels, Bernard avait pris pour ses serpens une sorte de goût. Il passait de longues heures en leur compagnie, et sa tête s'emplissait de mille et mille curiosités toutes nouvelles pour lui.

Ce fut dans ce temps-là que nous échangeâmes deux lettres dont j'imagine pouvoir donner ici quelques extraits abrégés.

BERNARD LANGDON AU DOCTEUR ***.

« Vous m'avez promis, très cher professeur, de m'assister en toute investigation scientifique où je pourrais me trouver engagé. Me voici aux prises avec certains sujets d'une extrême délicatesse, et, ne sachant à quelles autres lumières je pourrais recourir, j'ai pensé qu'il ne serait point indiscret de vous adresser quelques questions. Vous y répondrez si vous voulez et comme vous pourrez. Les voici :

« A-t-on des preuves que l'être humain puisse être sujet à telle ou telle action, telle ou telle influence de poisons végétaux ou animaux qui, modifiant sa nature, lui donnent les attributs de telle ou telle espèce inférieure? Ces attributs sont-ils héréditairement trans-

missibles? Y a-t-il quelque fondement à toutes ces histoires qui circulent sous la rubrique du « mauvais œil »? Avez-vous personnellement expérimenté le pouvoir de fascination qui se rencontre, dit-on, chez certains animaux? Quel cas faites-vous de ces récits, fréquens en nos journaux, où l'on entretient le public d'enfans liant amitié avec des ophidiens, partageant avec eux leur nourriture, et obéissant à une mystérieuse influence exercée sur eux par ces animaux? Avez-vous lu, lu avec attention, et au point de vue de la science, la *Christabel* de Coleridge et la *Lamia* de Keats? Avez-vous pénétré le sens de ces deux poèmes? Trouvez-vous aucun fondement physiologique à l'un ou à l'autre des récits qu'ils renferment?

« Voilà beaucoup de questions, et pourtant j'en aurais d'autres, d'un ordre tout différent, que je voudrais encore vous soumettre. J'en choisis une seule, dont vous me fournirez peut-être la solution. Pensez-vous qu'il puisse exister des dispositions héréditaires ou inoculées de bonne heure, mais en somme devenues constitutionnelles, qui enlèvent à l'empire de la volonté telles ou telles déterminations, volontaires en apparence, et les affranchissent de toute responsabilité morale, au même degré où en sont affranchis les instincts des animaux inférieurs? Ne pensez-vous pas, en un mot, qu'il peut y avoir *crime* sans qu'il y ait *péché?*

« Excusez ce catéchisme; il m'est dicté par des circonstances vraiment très exceptionnelles au milieu desquelles je me débats comme je puis. J'espère cependant achever mon année scolaire sans catastrophes, bien qu'il se passe autour de moi des choses qui feraient ouvrir de grands yeux à bien des gens. S'il m'arrivait quelque chose, vous en seriez naturellement informé tout des premiers; mais je compte bien ne pas fournir aux rédacteurs du *Rockland Weekly Universe* l'occasion de raconter « la mort d'un très regrettable et regretté personnage » qui, de son vivant, cher professeur, se regardait comme le plus obligé, le plus reconnaissant de vos élèves, savoir de

« BERNARD C. LANGDON. »

LE DOCTEUR *** A BERNARD LANGDON.

« Vos questions, mon bon ami, sont d'espèce mixte. Elles participent de la poésie au moins autant que de la science. Vous devez trouver fort peu de personnes en état de les comprendre, à plus forte raison de vous aider à les résoudre. Les gens d'esprit, avant de s'occuper d'un *lavage* intellectuel, veulent savoir d'avance dans quelles proportions le sable et l'or se trouvent mêlés. Il est des cas où la pépite ne vaut pas ce qu'elle coûte de travail. Dans le magnétisme par exemple, nul doute qu'il n'y ait un fonds de vérité; mais les jeunes femmes hystériques d'un côté, les charlatans escrocs de

l'autre, mettent en circulation tant de prodiges de mauvais aloi que de ces montagnes de fraudes je n'ai jamais voulu m'amuser à extraire quelques parcelles de vérité. Notez bien que je vous ai dit tout ceci du haut de ma chaire; mais est-il bien sûr que vous ne dormiez pas ce jour-là? Vous voyez que, moi aussi, je questionne.

« Quoi qu'il en soit, pour vous complaire, j'ai remué, compulsé quelques gros bouquins, — Schenkius, Turner, Kenelm Digby et les autres : — il y a là pas mal d'historiettes curieuses que vous pourrez prendre pour ce qu'elles valent. Appliquez, par exemple, à votre question numéro 1 le cas, rapporté dans les *Memorabilia* de Mizaldus, de cette jeune fille nourrie de poison (comme Mithridate), et que le roi des Indes envoya au camp du grand Alexandre. Aristote, voyant briller et vibrer ses yeux à l'instar de ceux des serpens, avertit son ancien élève de prendre garde. « Attention, Alexandre, c'est là une compagne dangereuse pour toi! » Il paraît en effet que cette jeune dame n'était pas une amie très sûre. Cardan, d'après Avicenne, parle d'un homme mordu par un serpent, et qui en guérit, mais le serpent en mourut. Cet homme eut ensuite une fille à qui les serpens ne pouvaient faire aucun mal, *mais elle avait sur eux un ascendant mortel.*

« Vous avez probablement dans la mémoire ce que les anciens auteurs disent de la lycanthropie. Aétius et Paulus décrivent avec autorité cette maladie, qui change les hommes en loups, et comme aspect et comme instincts. Altomaris cite là-dessus un fait horrible, et Fincelius raconte qu'en 1541 un homme qu'on avait arrêté comme particulièrement dangereux soutint obstinément qu'il était loup; « seulement, ajoutait-il, le poil de la bête est en dedans. » Les Latins appelaient en effet *versipelles* ces prétendus loups.

« On ne compte plus les enragés que leur maladie pousse à mordre et à aboyer comme font les chiens. Pour les impressions que l'enfance lègue à l'âge mûr, vous avez l'histoire si connue du roi Jacques et du trouble que lui causait une épée sortie du fourreau, ce qui faillit coûter cher à Kenelm Digby le jour où le roi l'arma chevalier, car Jacques, détournant la tête de l'épée qu'il dirigeait vers l'épaule du néophyte, faillit la lui planter dans l'œil droit. Buckingham se trouva là tout à point pour saisir la lame et la remettre dans le bon chemin.

« C'est le même Kenelm Digby qui nous a conservé le souvenir de cette grande dame marquée d'une mûre au cou. Gaffarel parle d'une jeune personne marquée d'un poisson, et ajoute que, quand elle mangeait du poisson, ce signe lui faisait mal. La croyance au mauvais œil est tellement générale en Italie (sans compter qu'elle date du roi Salomon) qu'elle doit être fondée sur quelques faits rares, il est vrai, mais avérés. Aucun n'est venu à ma connaissance. La

fascination qu'exerce le serpent est attribuée par les sceptiques à la frayeur dont sa victime est saisie. Bon nombre d'autorités veulent qu'elle tienne à cet étrange pouvoir.

. . . . . That lie
Within the magic circle of the eye,

comme disait le poète Churchill en parlant du comédien Garrick.

« Je lis peu les journaux, et ne tiens aucun compte de leurs histoires d'enfans liés d'amitié avec un serpent. Peut-être ces merveilles de notre temps sont-elles tout simplement la reproduction d'anecdotes du XVIIe siècle, dont quelques-unes, que j'ai lues, sont très naïvement contées et fort amusantes.

« Je ne me chargerais pas de vous donner un bon commentaire sur *Christabel* ou sur *Lamia*. Dans le premier de ces poèmes, Géraldine me semble simplement une méchante sorcière, douée, il est vrai, du *mauvais œil*, mais sans aucun rapport absolu avec l'espèce des ophidiens. Lamia est un serpent dont la magie a fait une femme. L'idée de ces deux récits est mythologique, et ne tient en rien à la physiologie. L'aspect de certaines femmes fait songer au serpent, celui d'un homme rarement ou jamais. Comme beaucoup d'autres, j'ai été frappé de la tête et de l'œil *ophidiens* qu'est venue nous montrer la célèbre tragédienne Rachel.

« Il faudrait tout un traité, et des plus ardus, pour répondre à ce que vous désirez savoir touchant les limites dans lesquelles la volonté peut se trouver circonscrite par les prédispositions héréditaires. J'ai là-dessus des opinions très peu orthodoxes. Il me semble que le crime et le péché, ces deux abondantes *réserves* de deux grandes institutions sociales fortement organisées, sont gardées avec plus de soin que les forêts princières contre le braconnage des réformateurs. Il est si facile de pendre un gaillard qui vous gêne, si facile de damner son âme, ou de dire des messes pour le salut d'icelle! Cela rapporte plus et donne moins de souci que d'assumer sur soi le blâme de n'avoir pas suffisamment étayé, entouré d'influences salutaires cette âme en voie de perdition. Certaines défectuosités physiques rendent un homme impropre au service militaire; on les constate, on les admet, on laisse cet homme chez lui. De même on reconnaît, on admet les lacunes, les infirmités intellectuelles; mais jamais on ne s'avise de faire ces différences dans l'ordre moral. La perfection est toujours supposée, toujours exigée. N'est-ce pas singulier? Je comprends qu'on punisse les auteurs du mal, de même qu'on extirpe une vermine nuisible; mais où prenons-nous le droit de les juger? Où prenons-nous celui d'incriminer les rats et les souris, tandis que nous tenons pour innocens la belette et le chat, qui ne valent mieux sous aucun rapport?

« La phrénologie est une fausse science, je vous l'ai répété vingt fois dans mon cours. Eh bien! le genre humain lui doit beaucoup, car les phrénologues sont les seuls qui aient convenablement entendu les limites de la responsabilité humaine. S'ils n'ont pu parvenir à formuler rigoureusement un système vrai de correspondances spéciales, ils ont prouvé, parfaitement prouvé, qu'il y a des relations fixes entre l'organisation physique et l'intelligence, le caractère. Ils ont établi cette grande et féconde doctrine de l'insanité morale, et remis ainsi au creuset la conscience de l'humanité, qui en est sortie moulée à nouveau, sous des traits moins semblables à ceux de Moloch.

« Je ne sais quelle conclusion pratique vous tirerez de tout ceci; mais voici ma règle : *traitez le méchant comme s'il était malade.* Il l'est moralement. La raison, cette nourriture des âmes saines, est un aliment qu'il ne peut s'assimiler, qu'il ne supporte même pas de prime abord, et qu'il faut lui administrer avec les plus minutieuses précautions. Évitez tout choc violent, évitez tout emportement qui mettrait le médecin au niveau du malade. Garrottez ce dernier, s'il le faut, pour l'empêcher de nuire; mais, quand vous le tenez pieds et poings liés, sachez le contempler d'un œil charitable, en vous ressouvenant que les dix-neuf vingtièmes de sa perversité lui viennent des influences extérieures, d'un grand-père ivrogne, d'une enfance livrée aux abus, d'associations mauvaises, dont un heureux hasard vous a préservé, vous, mais dont vous devez, comme membre de la société à laquelle ce pauvre pécheur appartient, vous sentir responsable pour une fraction quelconque.

« Que pensez-vous de mon système? et s'adapte-t-il à quelque cas particulier parmi ceux qui ont pu venir à votre connaissance?... »

V.

Bernard, muni de ma lettre, alla trouver le docteur, avec lequel il avait déjà essayé de traiter ces sujets ardus; mais le docteur n'était point un érudit. Il n'avait guère de livres, et ceux qu'il avait dormaient en paix dans sa bibliothèque. C'est au chevet des malades qu'il étudiait son art, c'est à sa mémoire qu'il demandait conseil dans les cas difficiles. Ses cliens ne s'en trouvaient pas plus mal, car il les connaissait à fond, eux, leurs familles, leurs tempéramens, leurs habitudes. Il disait fort bien : Celui-ci mourra sans qu'on sache pourquoi,... cette année, la fièvre sera dangereuse,... nous nous tirerons sans peine des dyssenteries... Et jamais ses oracles n'étaient en défaut. Bernard, qui appréciait cette expérience si sûre, cette logique si infaillible, avait certaines questions à lui poser, et sans autre précaution oratoire :

— Connaissez-vous à fond, lui dit-il, tout ce qui concerne la famille Venner?

Le docteur releva la tête et regarda, par dessus ses lunettes, le jeune homme qui l'interpellait ainsi.

— Je connais, répondit-il ensuite, toutes les familles de la ville et des environs.

— Miss Venner est de nos élèves.

— Je le sais... Étudie-t-elle bien?

— Suffisamment bien, mais elle m'embarrasse... Il y a des jours où je la crois un peu... malade d'esprit... Son père, à ce qu'il me semble, est homme de parfait bon sens. Quelle espèce de femme était sa mère?

— Sa mère?... elle était charmante, dit le docteur, cessant de regarder Bernard aussi fixement qu'il l'avait fait jusqu'alors, et laissant s'échapper de sa poitrine un long soupir... Qu'avez-vous donc remarqué chez Elsie Venner? reprit-il ensuite.

— Mais bien des choses,... son isolement au milieu de ses compagnes, l'influence singulière qu'elle exerce sur la maîtresse d'étude, une pauvre enfant que le travail a minée, et qu'il tuera sans doute... Bref, docteur, j'imagine que miss Venner, en d'autres temps, eût risqué d'être brûlée... Croyez-vous « au mauvais œil?... »

— Monsieur Langdon, répondit le docteur avec une certaine solennité, il y aurait d'étranges choses à vous apprendre d'Elsie Venner... Quelques-unes peut-être sont arrivées jusqu'à vous... Moi, personnellement, je n'ai à vous dire que ceci : Soyez très patient avec cette jeune fille... très patient, mais surveillez-la de très près... Il ne faut pas désirer d'être aimé d'elle;... mais (ici le docteur baissa la voix) il faut craindre d'en être haï... Lui connaissez-vous un penchant quelconque pour toute autre personne que miss Darley?...

Cette question si directe, et les lunettes du docteur, braquées sur Bernard, déconcertèrent quelque peu ce dernier; mais, prenant vite son parti de répondre catégoriquement et loyalement : — J'ai lieu de penser,... dit-il, il me semble au moins... que cette enfant... Allons, allons, docteur, pas de réticences!... Oui, je crois qu'Elsie Venner a une préférence marquée pour quelqu'un... et ce quelqu'un c'est moi, puisque vous le voulez savoir...

Le docteur, jusque-là sur la réserve et plein de secrètes anxiétés, se leva tout à coup radieux : — Monsieur Langdon... Bernard, veux-je dire, vous êtes mon homme... Comme vous m'avez parlé, je vous parlerai... Vous sentez-vous quelque inclination pour Elsie?... Ce n'est point une vaine curiosité, c'est une sérieuse bienveillance qui me dicte cette question.

— Elsie m'inspire un étrange intérêt, répliqua le jeune homme

sans hésiter. Son caractère a comme une saveur de sauvagerie qui la distingue de toutes les créatures que j'ai connues... Elle porte l'empreinte du génie... poétique ou dramatique, je ne sais trop lequel. L'autre jour, dans la salle d'étude, elle nous a lu des vers de Keats de manière à bouleverser son jeune auditoire. Moi-même je ne savais plus trop où j'en étais, — depuis quelque temps tout mon système nerveux est singulièrement ébranlé, — et miss Darley a été prise d'un tremblement subit qui l'a forcée de se retirer chez elle... De plus, j'ai pitié de cette jeune fille... Elle est tellement isolée. Ses camarades ou la redoutent ou la détestent; elles font d'elle le sujet de mille récits malveillans; elles lui donnent un nom que nulle créature humaine ne devrait se voir infliger. Elles prétendent qu'elle porte toujours un collier afin de cacher une marque qu'elle aurait au cou. Pas une d'elles qui n'affecte de n'oser la regarder dans les yeux... J'ai donc pitié d'elle, docteur, mais je ne l'aime pas... Et cependant je risquerais ma vie pour elle, mais ce serait de sang-froid, et parce qu'après tout je ne ferais ainsi que payer une dette...

— Bernard, reprit le docteur, vous êtes jeune, et je suis vieux. Je sais bien des choses dont vous ne vous doutez seulement pas. Il m'est interdit de vous les révéler toutes, mais non de vous mettre sur vos gardes. Sachez bien que vous êtes en péril. Fermez votre cœur, ouvrez les yeux. Si la pitié que vous ressentez pour cette enfant devenait jamais de l'amour, vous êtes perdu!... Perdu, entendez-vous bien? Si, d'un autre côté, vous ne la ménagez pas avec le soin le plus scrupuleux, vous êtes perdu également. Ce n'est pas tout. Il y a sur vous d'autres yeux que ceux d'Elsie Venner... Portez-vous des armes?

— Toujours, répondit le jeune professeur... Et les voici, ajouta-t-il en montrant deux poings formidables, dont en effet il savait faire l'usage le plus meurtrier.

Le docteur ne put retenir un sourire; mais sa physionomie s'attrista bientôt. — Ceci pourrait bien ne pas suffire, reprit-il... Accompagnez-moi dans mon *sanctum*...

Le *sanctum* du docteur était une petite pièce sombre, pareille au cabinet d'un alchimiste du moyen âge, où tout autre qu'un médecin ne fût pas entré sans frémir, tant il y avait là de mystérieux objets, cornues, bocaux, boîtes, squelettes, coffrets, jarres de toute forme, flacons de toute couleur, sans compter des instrumens de chirurgie d'un poli froid et sinistre. Parmi ce fouillis, on remarquait un grand cylindre de verre, rempli d'alcool, contenant un crotale énorme, aux rudes écailles, à la tête aplatie, zébré de raies ternes, dont l'une formait comme le collier du hideux reptile. Bernard, une

fois que ses yeux furent tombés de ce côté, ne put les en détacher, non qu'il y eût fascination, car les yeux du serpent mort, soumis depuis longtemps à l'action du liquide spiritueux dans lequel il nageait, étaient comme voilés d'un nuage; mais encore excitait-il vivement la curiosité de Bernard, qui s'approcha pour lire quelques mots écrits sur une bande de papier collée à ce bocal monstrueux.

— Venez par ici! lui dit le docteur, lui frappant sur l'épaule avec une certaine vivacité où se révélait le désir de distraire son attention... Venez admirer mes trophées d'armes!

Le fait est qu'ils étaient remarquables. On y voyait, groupés avec art, — le docteur étant un virtuose en ces matières, — tous les engins qui donnent la mort à côté de ceux qui guérissent.

— Choisissez, dit le docteur, l'arme que vous aimeriez le mieux à porter sur vous...

Bernard se mit à rire en regardant le docteur, comme pour savoir si cette offre était sérieusement faite.

— Voici un instrument qui a l'air assez dangereux,... au moins pour l'homme qui le porte, dit-il en examinant un de ces poignards espagnols (soigneusement prohibés) dont la large lame affecte la forme d'une truelle, et dont la pointe en hélice ressemble à un tire-bouchon. Puis il étendit la main vers une autre arme de la même catégorie, qui semblait dater du XVI[e] siècle, et dont la physionomie compliquée faisait présager quelque mécanisme secret.

— Prenez garde! s'écria le docteur, ce n'est pas un poignard comme un autre! — Et, s'en saisissant, il fit jouer le ressort. La lame, qui semblait unique, se sépara aussitôt en trois, lesquelles s'ouvrirent en éventail, absolument comme feraient les trois doigts du milieu, si on les écartait brusquement. Ces lames bien affilées, s'ouvrant ainsi après que le poignard a pénétré en bloc dans le corps, doivent produire d'abominables, d'incurables blessures.

— Bon pour Souvarof! remarqua Bernard, qui se rappelait les sages conseils du vieux général russe sur la manière dont il faut user de la baïonnette (1).

— Tenez, dit le docteur, voici très décidément votre affaire.

Et il lui remit une arme infiniment plus moderne, un petit *revolver* d'une exécution très soignée.

— Ne vous bornez pas à l'avoir habituellement dans vos poches, ajouta-t-il. Exercez-vous de temps à autre, sans affectation, à vous en servir. Il faut qu'on vous connaisse cette arme... En voici maintenant une autre, celle-ci purement défensive et dont vous savez sans doute comment on se sert...

(1) Souvarof conseillait à ses soldats de *pointer* seulement d'arrière en avant quand ils avaient affaire à des Turcs, mais, s'il s'agissait d'un Français, de tourner et retourner la baïonnette dans la plaie.

Il prit à ces mots un morceau de parchemin dans lequel il fit tomber, d'une de ses jarres pharmaceutiques, une certaine quantité de poudre blanche. C'était un sel minéral dont se fussent bien trouvés, au temps des Borgia, les gens qui, s'étant brouillés avec eux, tombaient subitement malades.

— Ayez jour et nuit ces deux protecteurs à votre portée, reprit le charitable docteur... Dans tous les cas, cela ne vous saurait nuire, et il pourrait arriver que vous en eussiez besoin au moment où vous vous y seriez le moins attendu...

Langdon, un peu étonné, mais toujours de sang-froid, remercia le docteur et le quitta sur une chaleureuse poignée de main.

— Le gaillard n'a pas fléchi, dit le docteur quand mon jeune protégé ne fut plus là... Je ne me trompais pas, c'est ce que j'appelle un homme.

Puis il fit avertir Abel que, s'il était de loisir, son patron aurait à causer avec lui. L'*auxiliaire* ne quitta pas immédiatement sa besogne; mais au bout d'une demi-heure le docteur le vit arriver dans son cabinet.

— Abel, lui dit-il, vous étiez, m'avez-vous dit, sur le sentier de « la Montagne » le jour où miss Venner et M. Langdon en sont revenus ensemble?

— J'y étais, répartit le flegmatique Stebbins.

— Miss Venner marchait en avant et M. Langdon la suivait, n'est-il pas vrai?

— Comme vous dites.

— Ils ont rencontré M. Richard Venner?

— Ils l'ont rencontré.

— Les a-t-il abordés?... Leur a-t-il adressé la parole?

— Non.

— Les a-t-il suivis du regard?

— Oui.

— Et il n'a rien dit?

— Si fait.

— Qu'a-t-il dit?

— Il a dit : *Caramba!*

— C'est bien... Ne perdez pas de vue, autant que cela se pourra faire, les allées et venues de M. Richard Venner... Vous m'obligerez, Abel... Je ne voudrais pas qu'il arrivât malheur à ces jeunes gens.

— Compris...

Abel, là-dessus, quitta le cabinet sans plus de cérémonie.

E.-D. Forgues.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LES

AFFAIRES DE SYRIE

D'APRÈS LES PAPIERS ANGLAIS

I.

CONVENTION DU 5 SEPTEMBRE 1860. — EXPÉDITION FRANÇAISE.

Correspondence relating to the affairs of Syria, presented to both houses of parliament by command of Her Majesty, 1861.

Je veux faire l'histoire des affaires de Syrie telle qu'elle résulte du recueil des dépêches et documens anglais qui a été dernièrement distribué aux deux chambres du parlement anglais. Je demande pardon à ceux de mes compatriotes qui ont écrit récemment sur la Syrie si je ne prends pas dans leurs ouvrages les faits que je veux signaler au public; je demande particulièrement pardon à M. Baptistin Poujoulat, mon confrère du comité de Syrie, si je ne me sers pas en ce moment de son excellent livre, *la Vérité sur la Syrie.* J'ai d'autant plus tort peut-être de ne pas me servir de son livre, que je puis lui dire, après avoir lu le *blue book* ou le recueil des documens anglais, que je n'ai pas trouvé un seul document anglais qui contredise ses allégations. Les papiers anglais confirment partout *la Vérité sur la Syrie*. Pourquoi donc ne pas me servir d'un livre dont les allégations sont, à mes yeux, hors de tout doute et de toute contestation? C'est que je me défie de moi-même, c'est que je me sens

disposé à croire trop aisément ce que dit M. Poujoulat. Il pense ce que je pense, il sent ce que je sens. J'ai applaudi comme lui au départ de nos soldats pour la Syrie, je me suis affligé comme lui de leur retour; nous sommes chrétiens, nous sommes catholiques, nous tenons beaucoup à la grandeur morale de la France en Orient. Tout cela fait que je le tiens pour un peu suspect, lui comme moi; mais les documens anglais, quelle raison aurais-je de m'en défier? Ils viennent de Londres, du ministère anglais; ils sont britanniques, ils sont protestans. Ils pourront me déplaire et me contredire; mais, s'ils confirment mes idées, je ne les soupçonnerai point de complaisance, et je serai tenté de croire que nous avons vraiment raison, mes amis et moi, quand nous avons raison à l'aide des documens anglais. J'écarte donc sans hésiter tout témoignage qui ne viendra pas de nos adversaires. Je récuse les documens et les discours du gouvernement français; je ne m'attache qu'aux documens qu'a publiés lord Palmerston.

Je partage l'examen que je veux faire de ces documens en trois parties : — 1° De la convention du 5 septembre 1860 et de l'expédition française. Quelles difficultés et quelle répugnance a rencontrées notre expédition? Que faut-il penser de ces difficultés et de ceux qui nous les ont faites? 2° Des délibérations de la commission internationale à Beyrouth, de ses travaux, des obstacles aussi qu'elle a eu à vaincre; du gouvernement de Fuad-Pacha. 3° Du régime à venir de la Syrie; idées et plan du commissaire anglais, idées et plans de la Porte-Ottomane.

I.

Il y a dans toutes les affaires qui touchent à la question d'Orient une grande et insurmontable difficulté : l'Europe ne veut pas permettre qu'une puissance européenne traite et décide seule telle ou telle affaire d'Orient, et, quand l'Europe s'assemble pour traiter l'affaire en commun, elle ne peut pas se mettre d'accord. De là l'impuissance de chacun à cause de la jalousie de tous, et l'impuissance de tous à cause de la désunion de chacun. Cet état de choses, qui se manifeste dès le commencement de l'affaire de Syrie, ne pourra manquer de se manifester souvent dans les nouveaux rapports de la Turquie avec l'Europe. Pour y échapper, l'Europe prendra tantôt un genre d'action, tantôt un autre, c'est-à-dire que, fatiguée des gênes et des entraves de l'action commune, telle ou telle puissance essaiera de l'action particulière; mais, bientôt convaincue des périls de l'action isolée, cette puissance reviendra au concert européen, je

veux dire à l'impuissance collective. Comment, dira-t-on, sortir de ce cercle vicieux? Il ne faut pour cela qu'une seule chose : c'est que quelqu'un en Europe veuille croire quelqu'un, c'est que quelqu'un veuille avoir confiance en quelqu'un. Le jour où ce miracle arrivera, tout sera facile, même la question d'Orient.

Si par exemple dans la question de Syrie l'Angleterre avait voulu dès le commencement s'en fier à la parole de la France, si elle avait voulu croire que nous n'allions en Syrie que pour venger l'humanité, pour empêcher le sang chrétien de couler à flots, la question de Syrie serait-elle arrivée à l'état critique où elle est aujourd'hui? La corde serait-elle tendue comme elle l'est? La défiance anglaise a tout gâté. En vain nous avons dit dans le protocole du 3 août 1860 que « nous n'entendions poursuivre aucun avantage territorial, aucune influence exclusive (1); » en vain les autres puissances européennes ont pris le même engagement et confirmé le nôtre par le leur. Nous sommes forcés de rappeler ici le mot tant reproché à M. Guizot, quand il expliquait comment, dans la question de Syrie ou d'Égypte en 1840, il n'avait pas pu persuader à l'Angleterre que nous ne cherchions dans l'agrandissement de Méhémet-Ali aucun avantage territorial, aucune influence exclusive; *on ne m'a pas cru*, disait-il. Les badauds de ce temps-là se récrièrent. — Comment, on n'a pas cru à la parole de la France! Et M. Guizot ne craint pas de le dire! — L'événement le disait encore plus haut que M. Guizot; l'événement dit encore de même aujourd'hui, dans la question de Syrie, que lorsqu'il s'agit de persuader à l'Angleterre que la France n'a pas d'ambition, l'Angleterre sur ce point n'est pas persuasible.

Je veux suivre dans les documens anglais la marche et les progrès de cette défiance anglaise depuis le commencement des affaires de Syrie. Loin de s'affaiblir, cette défiance n'a fait que s'augmenter. Le traité de commerce même ne l'a pas apaisée. Ne lisions-nous pas dans un des derniers numéros du *Saturday Review* « que ce n'était pas pour rien que *Partant pour la Syrie* était l'air national de la dynastie des Bonaparte, que la conquête de la Syrie ou de l'Égypte était l'idée favorite de l'esprit napoléonien,... que l'intrigue de Syrie (c'est le mot dont se sert le *Saturday Review*) est un reste du vieil esprit d'agression inhérent au despotisme militaire des Bonaparte? » Étranges paroles que nous croyons réfuter en les citant seulement : comme si les chrétiens de Syrie s'étaient fait exprès massacrer pour donner à l'empereur une occasion d'intervenir en Orient, comme si les victimes avaient fait une intrigue dont le premier ressort était leur ruine et leur mort inévitable, comme si l'ex-

(1) *Documens diplomatiques français*, publiés en janvier 1861, p. 214.

pédition française n'avait pas été autorisée par l'Europe, comme si enfin il était juste de prendre l'air *Partant pour la Syrie* pour une des fanfares de l'ambition napoléonienne au moment même où nous revenons de la Syrie! Mais, tout inopportune qu'elle soit, l'invective du *Saturday Review* montre quelle est l'incurable défiance que l'Angleterre a contre la France en tout ce qui touche à la Syrie.

Quand, au mois de juillet 1860, chaque paquebot arrivant du Levant annonçait les épouvantables massacres du Liban d'abord et bientôt de Damas, quand la conscience européenne s'indignait de si grands attentats, quand la France demandait que nos soldats allassent venger l'humanité si cruellement outragée, le gouvernement anglais s'associait à ce mouvement général d'indignation et de pitié : il acquiesçait au départ de nos troupes; mais à ce moment même lord John Russell, dans ses dépêches à lord Cowley, avouait « que l'emploi de forces étrangères dans l'intérieur de la Syrie était une mesure que le gouvernement anglais n'adoptait qu'avec beaucoup de répugnance. Cette intervention peut exciter plus vivement encore le fanatisme musulman et retarder, au lieu de hâter, la pacification de la Syrie. C'est aussi une mesure qui peut amener des difficultés internationales d'une grave nature (1). » Il faut même dire que la nouvelle des massacres de Damas fut ce qui décida les ministres anglais à consentir à l'expédition française; les massacres du Liban n'avaient pas suffi. « Le gouvernement sait bien le mal que peut faire une occupation étrangère, écrit lord John Russell à M. Bulwer le 1er août 1860, et il n'y a que l'odieuse conduite (*the extreme misconduct*) des pachas turcs et des troupes turques en Syrie qui ait pu décider le gouvernement de la reine à consentir aux propositions de la France. La punition et la répression des massacres du Liban auraient été laissées à la justice et à la vigilance de Fuad-Pacha, si les désastreuses nouvelles arrivées de Damas n'avaient montré que, même dans une des principales villes de l'empire, les autorités turques étaient incapables de protéger la vie des chrétiens. Que ce soit manque de pouvoir ou manque de volonté, le manque de sécurité pour la vie et la propriété est égal dans les deux cas (2). »

Ces derniers mots de lord John Russell expliquent l'état du gouvernement turc : à Constantinople, manque de pouvoir pour protéger les chrétiens des provinces; dans les provinces, manque de volonté. Connaissant si bien ces deux défauts de la Turquie, qu'espère donc en faire lord John Russell? Comment lui donnera-t-il de la force? ou comment lui donnera-t-il de la volonté pour défendre

(1) Recueil anglais, p. 15, n° 22, 23 juillet 1860.
(2) *Ibid.*, p. 31, n° 49.

les chrétiens? Là où elle veut, elle ne peut pas; là où elle peut, elle ne veut point.

Pendant qu'à Londres les ministres anglais avaient seulement de la répugnance contre notre expédition, à Constantinople c'était une sorte de dépit désespéré. En Turquie, la vanité a remplacé la puissance. L'empire turc n'est plus qu'une ombre; mais cette ombre veut paraître et se glorifier. Elle a pris au sérieux l'indépendance et l'intégrité de l'empire ottoman proclamées par la politesse ou par la jalousie de l'Europe; elle s'irrite quand on lui dit : Ou protégez la vie, les biens, l'honneur de vos sujets chrétiens, comme vous vous y êtes obligée par le traité de 1856, ou, si vous ne le pouvez pas, laissez-nous le faire à votre place. Elle parle alors des droits de sa souveraineté, quoiqu'elle en oublie les devoirs, ou bien elle déclare qu'elle peut aisément maintenir l'ordre et assurer la sécurité de ses sujets. Le croit-elle? ou bien se contente-t-elle de le dire? Mais le jour même où elle le dit, arrivent d'affreuses nouvelles, d'épouvantables récits de chrétiens égorgés par milliers qui démentent sa crédulité vaniteuse ou sa menterie inhumaine. Ainsi le 17 juillet 1860, à Constantinople, M. Bulwer écrit à lord John Russell qu'étant chez Aali-Pacha, il vient de voir une dépêche du gouverneur de Damas qui affirme que « la ville est plus tranquille qu'elle ne l'a jamais été, et qu'il n'y a rien de sérieux à craindre. » Pendant que M. Bulwer montre sans doute aussi à Aali-Pacha les dépêches du consul anglais de Damas, M. Brant, qui « a la conviction qu'il n'y aura pas de mouvement musulman dans la ville... » et qui croit « que les Druses du Hauran se retireront tranquillement chez eux (1) ; » pendant que le ministre turc et l'ambassadeur anglais s'entretiennent ainsi avec satisfaction de la sécurité et de l'ordre qui règnent à Damas, déjà les dépêches télégraphiques arrivées de Damas circulent dans Constantinople et parlent des massacres qui ensanglantent la ville (2) !

Après un si éclatant et si cruel désappointement, la Porte aurait dû perdre un peu de la confiance qu'elle avait dans le pouvoir et la volonté de ses fonctionnaires. Il n'en est rien. Elle déclare le 27 juillet que « le gouvernement impérial, ayant pris les mesures les plus propres à venger les horreurs commises et ayant envoyé le ministre des affaires étrangères (Fuad-Pacha) avec des pouvoirs illimités, est convaincu que, par l'aide de Dieu, il est en état de réprimer seul le désordre et de châtier les coupables (3). »

La confiance que la Porte exprime en son propre pouvoir dans cette dépêche du 27 juillet 1860 est-elle un aveuglement incurable,

(1) Recueil anglais, p. 23, n° 35.
(2) *Ibid.*, p. 23, n° 35.
(3) *Ibid.*, p. 27, n° 45.

une illusion incorrigible? Non, c'est un système, et c'est là ce qui rend la Porte coupable. Nous verrons se développer ce système, mais nous ne voulons pas quitter cette dépêche du 27 juillet 1860 sans y signaler la résistance de la Porte à notre expédition de Syrie; c'est là qu'est exposée toute la théorie que l'Angleterre adoptera peu à peu sur les dangers de l'occupation française en Syrie. Je ne sais même pas si cette théorie est tout à fait d'origine turque. Quoi qu'il en soit, citons-en quelques traits.

La décision était prise d'envoyer nos troupes en Syrie; l'Europe y consentait, et la Porte-Ottomane avait déjà autorisé son ambassadeur à Paris à signer la convention, qui fut en effet signée le 3 août. Cependant la Porte, comme si elle espérait encore empêcher la signature de cette convention, transmettait le 27 juillet à M. Musurus, son ministre à Londres, la note suivante : « La Sublime-Porte déclare que si elle a adopté cette décision (l'envoi des troupes françaises en Syrie), c'est pour donner à ses alliés une preuve de sa confiance et de son loyal désir de réprimer les désordres qu'elle déplore plus que personne. Toutefois elle n'a pas laissé ignorer aux représentans de la France et de l'Angleterre à Constantinople tous les inconvéniens et tous les dangers que pourrait amener une intervention de cette nature. Elle leur a fait observer que l'arrivée de troupes étrangères sur un point du territoire ottoman pourrait, d'un bout à l'autre de l'empire, éveiller chez les différentes populations des sentimens différens, dont les résultats pourraient devenir on ne peut plus désastreux. En effet, la partie turbulente des populations chrétiennes, interprétant la résolution des puissances comme une assistance en leur faveur contre les musulmans, pourrait se laisser aller à des excès. D'un autre côté, ceux d'entre les musulmans qui ne sont pas en état d'apprécier les véritables intentions de l'Europe, désespérés et irrités de se voir traiter avec tant de méfiance, par cela seul que les Druses et une poignée de malfaiteurs qui n'ont de musulman que le nom qu'ils portent, se sont permis des actes qu'ils réprouvent eux-mêmes, pourraient répondre à ces excès par d'autres excès. Il est évident que les malheurs que serait capable d'amener un pareil état de choses rallumeraient des haines que le gouvernement fait tout son possible pour éteindre. De plus, une fois l'idée répandue parmi les populations musulmanes que le gouvernement impérial appelle des forces étrangères pour punir ses coreligionnaires, l'autorité souveraine perdrait en partie son prestige à leurs yeux... » La note continue en déclarant que la Porte est en état de réprimer les désordres, et elle conclut par ces paroles : « En conséquence, la Sublime-Porte ne voit aucune nécessité de recourir à une mesure qui serait capable de faire naître de si grands périls, et qui, en tout cas, con-

stituerait une sorte d'atteinte au droit de souveraineté de sa majesté impériale le sultan (1). »

Les trois principales idées de cette dépêche du 27 juillet sont : 1° que l'intervention étrangère va faire éclater deux insurrections dans l'empire turc, une insurrection chrétienne et une insurrection musulmane, par contre-coup l'une de l'autre; 2° que la Porte est assez puissante pour réprimer les désordres, si on la laisse libre d'agir comme bon lui semble; 3° que cette intervention est une atteinte à son autorité. L'expérience et les documens anglais prouvent que ces deux premières idées sont fausses; la troisième est réfutée par la simple lecture du traité de 1856 et du protocole du 3 août 1860.

II.

Je ne veux faire aucun rapprochement désagréable entre la dépêche du 23 juillet 1860 de lord John Russell et la note turque du 27 juillet : elles ont cependant cette ressemblance curieuse, que toutes deux consentent à l'expédition française de Syrie, tout en exprimant combien cette expédition leur déplaît. Elles disent oui en expliquant toutes les raisons qu'elles auraient de dire non. Pourquoi donc disent-elles oui toutes les deux? Ici vient la différence essentielle : l'Angleterre dit oui, parce qu'elle est pressée par le cri de l'humanité, qui est tout-puissant sur la conscience anglaise, toujours tenue en éveil par la liberté de ses institutions; la Turquie dit oui, parce qu'elle est pressée par l'Angleterre. A part cette différence, les deux notes expriment la même crainte sur les effets que doit produire l'occupation étrangère : elle enflammera le fanatisme musulman, elle amènera de nouvelles catastrophes. Grâce à Dieu, il n'en a rien été. Le fanatisme musulman, si cruel contre les chrétiens désarmés, s'est trouvé résigné et patient devant les chrétiens protégés. Il a murmuré, mais il s'est soumis. La peur a calmé la colère, et dès que la vue de nos uniformes a proclamé la fin des impunités, ç'a été aussi la fin des massacres. Les fanatiques n'ont plus été des bourreaux, ils n'ont plus été que des sectaires tristes et dépités. Pendant qu'à Constantinople et à Londres on répète que si nos troupes s'avancent en Syrie, le zèle des mahométans va s'emporter à je ne sais quels excès horribles, la présence de nos soldats est partout au contraire une garantie de tranquillité et de justice. Sir H. Bulwer écrit de Constantinople, le 1er août 1860, que M. Moore, consul-général anglais à Beyrouth, paraît craindre que l'arrivée des

(1) Recueil anglais, p. 27, n° 45.

troupes françaises ne cause de nouveaux troubles (1). Nos troupes arrivent, et M. Moore écrit à lord John Russell, dès le 22 août 1860, « qu'un grand et général sentiment de délivrance et de sécurité parmi les chrétiens européens et indigènes a suivi l'arrivée des troupes françaises. Avant cet événement, il y avait à craindre toute sorte de désastres à tout moment, et il n'y avait qu'une occupation européenne garantissant réellement la sécurité publique, comme le font les troupes françaises, qui pût calmer les appréhensions. » M. Moore déclare en même temps que les mahométans voient l'occupation française avec la plus grande aversion ; il regrette que des troupes anglaises n'aient pas été envoyées, « ce qui eût calmé et rassuré les musulmans (2) ». Nous reviendrons sur ce désir d'avoir des troupes anglaises qu'exprime plusieurs fois aussi Fuad-Pacha; nous reviendrons sur cette association visible de l'Angleterre et de la Turquie, qui fait à cette heure la grande confiance de la Turquie. Il nous suffit en ce moment de montrer, par le témoignage de M. Moore, le bon effet qu'a produit l'arrivée de nos troupes à Beyrouth. Elle a rassuré tous les chrétiens; elle a, il est vrai, mécontenté les musulmans. Nous n'avions pas, après tout, la prétention de les satisfaire, et ce n'est pas pour cela que nous allions en Syrie. On ne peut pas plaire à la fois aux persécuteurs et aux persécutés. Il nous suffit aussi que l'expérience ait montré que ces musulmans mécontens n'ont pas été au-delà de la tristesse et du dépit. Il n'y a pas eu cette grande insurrection mahométane qu'annonçait la note turque du 27 juillet, il n'y a pas eu non plus nulle part d'insurrection chrétienne. Les chrétiens se sont sentis soutenus, et les musulmans se sont sentis contenus. De là le retour de la sécurité à Beyrouth et partout où nos troupes ont paru. C'est là ce que voulaient la France et l'Europe, c'est là ce qu'il s'agit de continuer aujourd'hui sans nos troupes. Il faut achever l'œuvre sans l'ouvrier.

Faut-il un témoignage plus significatif encore que celui de l'expérience du bon effet qu'a produit la présence de nos troupes en Syrie, de la vanité ou de l'hypocrisie des craintes qu'exprimaient à l'envi la Porte et l'Angleterre sur les explosions du fanatisme musulman à la nouvelle du débarquement des Français en Syrie? Écoutons M. Brant, consul d'Angleterre à Damas.

Je ne puis point parler de M. Brant sans faire sur lui une courte digression. La justice m'y oblige. Quand j'appris, il y a près d'un an, avec le récit des massacres de Damas, que le consul anglais, M. Brant, avait été le seul consul européen qui fût resté dans sa

(1) Recueil anglais, p. 54, n° 72.
(2) *Ibid.*, p. 82, n° 99.

maison, qu'il avait été le seul épargné dans sa personne et dans ses biens, cette exception, qui avait de quoi désespérer un honnête homme, fit que je mis le nom de M. Brant dans le plus mauvais coin de ma mémoire. Lorsque j'eus entre les mains le *blue book* que j'analyse en ce moment, et que j'y lus les félicitations adressées par sir H. Bulwer à M. Brant, cela ne le rachetait pas encore de la fatale note qu'il avait dans mon esprit. Dans cette disposition, je me mis à lire ses rapports : il est extrêmement Anglais et par conséquent très Turc; mais, s'il a les préjugés politiques de l'Angleterre, M. Brant a en même temps tous les bons sentimens des Anglais. Indigné de la sauvegarde calomnieuse que lui avaient accordée les égorgeurs de Damas, il a tout fait pour s'en racheter, secourant, défendant les chrétiens autant qu'il l'a pu, adjurant le gouverneur de Damas, Achmet-Pacha, d'arrêter ces odieux massacres, exposant sa vie, épuisant ses ressources, détruisant sa santé, de telle sorte qu'à mesure que je lisais ses dépêches, où il est à peine question de lui et de ce qu'il a fait, mais où il parle des horreurs qu'il a vu commettre, et qu'il voit punir à peine et à regret, où il dénonce à son gouvernement tant d'odieux attentats contre l'humanité; à mesure que je voyais mieux sa généreuse douleur, sa noble indignation, je me prenais à aimer et à estimer entre tous cet homme que j'avais presque maudit comme un complice des meurtriers de Damas, mais qui a mis à se repentir de sa politique anglaise toute l'énergie et toute la grandeur d'une conscience chrétienne. Aussi maintenant, quand je songe aux misères de la Syrie, à la part que l'Angleterre a pu y avoir par sa politique trop musulmane, au devoir qu'elle a de réparer les malheurs de ce pays et d'en prévenir de nouveaux, la figure de M. Brant puni et repentant de sa connivence mahométane, de M. Brant défenseur généreux de tant de victimes, réparateur dévoué de tant de ruines, s'offre malgré moi à mes yeux pour personnifier l'Angleterre, et pour en représenter à la fois les préjugés dans le passé et les devoirs dans l'avenir.

Après cette préface sur M. Brant, je reviens à son témoignage.

Comme politique anglais, M. Brant ne peut pas souhaiter que les troupes françaises entrent à Damas. Damas est une des villes sacrées de l'islamisme, et ce serait un trop grand échec à la prépotence mahométane en Asie que de laisser entrer un corps de troupes chrétiennes dans cette ville. Il espère donc que la fermeté de Fuad-Pacha à punir les crimes des Damasquins rendra inutile l'occupation étrangère (1). Croit-il cependant que le débarquement des troupes européennes soit inutile, ou qu'il puisse être dangereux, parce qu'il

(1) Recueil anglais, p. 83, n° 101.

excitera le fanatisme des musulmans? Cela se dit à Constantinople et à Londres; cela ne peut ni se croire ni se dire à Damas, au centre même de ce fanatisme musulman dont on veut faire un épouvantail à l'Europe, mais qui n'est terrible que lorsqu'il se croit sûr de l'impunité. « Il règne ici une grande frayeur parmi les musulmans de tous rangs et de toutes classes, écrit de Damas, le 4 août 1860, M. Brant; leur ton a entièrement changé de ce qu'il était il y a quelques jours, et personne n'ose plus menacer les chrétiens de mort dans le cas où des troupes européennes débarqueraient en Syrie. Aussi avons-nous fait un grand pas, je suis heureux de le dire, vers le rétablissement de la confiance, et les plus timides commencent à croire qu'ils sont sauvés (1): » paroles décisives, et qui montrent quelle faute auraient faite la France et l'Europe, si, ajoutant foi aux explosions prétendues du fanatisme musulman, elles avaient ajourné l'envoi des troupes françaises. Les fanatiques de Damas leur auraient fait peur, tandis que c'est à eux qu'il fallait faire peur, puisque la peur les pousse à la paix et que l'impunité les pousse au meurtre.

Ce n'est pas seulement dans les jours qui suivent de près la nouvelle de l'expédition européenne en Syrie que M. Brant observe l'heureux effet de cette mesure à Damas. Près de deux mois plus tard, le 20 septembre 1860, il croit encore que l'occupation européenne est le seul moyen de contenir le fanatisme musulman et d'empêcher de nouveaux massacres. Que pense-t-il maintenant? Qu'avise-t-il du départ de nos troupes? Tel que je connais maintenant M. Brant, l'Anglais s'applaudit peut-être, l'homme s'inquiète et s'afflige. Voyez sa lettre du 20 septembre 1860 à lord John Russell. « L'explosion que l'on craint à Akka et à Latakia montre que le fanatisme est aussi violent que jamais, et qu'il n'y a qu'une occupation temporaire de la Syrie par les troupes européennes qui peut le détruire. Il serait à redouter que, si sur un point il relevait la tête, et que le gouvernement local fût trop faible pour l'abattre, une nouvelle explosion n'eût lieu dans toute la Syrie, et même audelà, car je ne crois pas que la Porte ait assez de troupes à sa disposition et des officiers assez énergiques pour arrêter une éruption générale du fanatisme, la population musulmane y étant partout disposée comme elle l'est (2). » Oui, selon le témoignage de M. Brant, il y a beaucoup de fanatisme dans les populations musulmanes. Comment l'empêcher d'éclater? En le laissant libre et maître absolu, ou en le contenant par une occupation européenne? M. Brant n'hésite pas : il faut une occupation européenne.

(1) Recueil anglais, p. 84, n° 101.
(2) *Ibid.*, p. 141, n° 145.

Cette ville de Damas, que Fuad-Pacha en Syrie et M. Bulwer à Constantinople s'applaudissent peut-être d'avoir préservée de la visite profane des troupes françaises et d'avoir laissée sous le pouvoir ottoman, sans aucun contre-poids militaire européen, qu'a-t-elle gagné à cette préservation? Elle a gagné de se dépeupler chaque jour davantage. Les chrétiens fuient de Damas. C'est en vain que Fuad-Pacha et lord Dufferin, le commissaire extraordinaire de la Grande-Bretagne, s'efforcent de les y retenir ou de les y faire retourner. L'instinct de conservation est plus fort que tous les ordres et tous les encouragemens. Tout le monde part ou veut partir. M. Robson, missionnaire irlandais, presbytérien, dans un mémoire excellent que lord Dufferin adresse à lord John Russell en le lui recommandant très vivement, M. Robson dit « qu'il est évident que le plan des massacreurs de Damas était d'exterminer dans la population chrétienne tous les mâles adultes, de prendre les femmes, de les forcer à l'apostasie, d'élever les enfans dans la religion mahométane et de détruire le quartier chrétien jusqu'en ses derniers débris et pour toujours. Le peuple croyait que tout cela était autorisé par les fonctionnaires du gouvernement, par les principaux habitans de la ville et par les chefs de la religion (1). » Chose triste à dire, le plan des massacreurs a presque réussi : plus de huit mille chrétiens ont péri à Damas, et l'émigration venant après les massacres, il n'y a presque plus de chrétiens à Damas. « La panique devient chaque jour plus grande parmi les chrétiens, » dit M. Brant dans la dépêche du 8 octobre. Les soldats turcs font, il est vrai, des patrouilles toutes les nuits; mais comme ces soldats et leurs officiers ont déjà pris part aux massacres du Liban, ces patrouilles effraient les chrétiens au lieu de les rassurer. « Un grand nombre de ces malheureux est venu ce matin au consulat, me priant de leur obtenir du gouvernement des bêtes de somme pour quitter Damas, disant qu'ils sont chaque jour à l'agonie; ils ne peuvent ni dormir ni se reposer, étant toujours agités par la crainte d'un nouveau massacre. J'ai employé toute sorte d'argumens pour leur rendre un peu de courage : ç'a été en vain. Ils disent que les hommes et les femmes marcheront, mais que les enfans ne le peuvent pas; ils ne demandent de bêtes de somme que pour les enfans. Ils ont fini par me déclarer que, s'ils ne pouvaient rien obtenir, les hommes partiraient et laisseraient derrière eux les femmes, les enfans, les vieillards, les malades (2). » Vous voyez comment, avec une population ainsi démoralisée par la terreur, l'extermination des chrétiens résolue par le fanatisme musulman est en train de s'ac-

(1) Recueil anglais, p. 147, n° 146.
(2) *Ibid.*, p. 184, n° 169.

complir. Le major Fraser, autre agent anglais à Damas, écrit le 20 octobre à lord John Russell que « la présence de Fuad-Pacha à Damas a un peu calmé les alarmes des chrétiens, mais qu'ils continuent cependant à quitter Damas pour Beyrouth, vendant leurs effets de literie, leurs ustensiles de cuisine et tout ce qu'ils possèdent, afin de louer quelque bête de somme pour leur voyage (1). » « Chaque jour, dit lord Dufferin le 26 octobre 1860, arrivent à Beyrouth de nouveaux détachemens de réfugiés, et M. Brant m'apprend que le matin même du jour qu'il quittait Damas, il sut qu'une personne qui n'avait aucune espèce de ressources avait payé plus cher que lui des mulets de transport, afin de fuir sans retard (2). » M. Wrench, qui remplace M. Brant, écrit comme lui que l'émigration de Damas à Beyrouth continue (3). « Faites tout ce que vous pourrez, écrit lord Dufferin à M. Wrench le 29 octobre 1860, pour mettre un terme à la panique absurde qui règne à Damas parmi les chrétiens et pour les décider à rester dans leur ville natale (4). » Panique absurde, dit lord Dufferin; il en parle bien à son aise! Voilà des gens qui ont à grand'peine échappé au massacre de tous leurs compatriotes, qui sont tous les jours menacés et insultés, qui sont sans armes, qui n'ont pour défenseurs officiels que les complices de leurs assassins, et vous les blâmez d'avoir peur! Vous leur demandez d'avoir du courage et de rester sous le sabre encore dégouttant du sang de leurs parens! vous vous plaignez qu'ils quittent une ville pleine d'affreux souvenirs et d'affreuses alarmes! Si vous voulez qu'ils y demeurent, assurez-leur la sécurité : sinon, permettez qu'ils aillent la chercher là où elle est, c'est-à-dire sur la côte, là où il y a un corps de troupes européennes. Ils abandonnent Damas parce qu'ils n'y ont d'autres garans de la paix que les Turcs; ils vont à Beyrouth parce qu'ils y trouvent leurs seuls défenseurs naturels, les Européens.

Lord Dufferin, après tout, est plus contrarié de l'émigration des chrétiens de Damas qu'il n'en est étonné. Il en comprend les causes. « L'exode de Damas continue, écrit-il le 1er novembre à sir Henri Bulwer. Avant-hier, plus de mille réfugiés sont arrivés à Beyrouth. Si ce flux d'émigration n'est pas arrêté, il ne restera plus à Damas que la dernière lie de la population chrétienne. Une des principales causes de cette fuite universelle est la manière insuffisante dont l'autorité turque pourvoit à la subsistance de ces malheureux (5). »

(1) Recueil anglais, p. 187, n° 173.
(2) *Ibid.*, p. 195, n° 75.
(3) *Ibid.*, p. 199, n° 176.
(4) *Ibid.*, p. 203, n° 182.
(5) *Ibid.*, p. 204, n° 182.

N'avoir pas de quoi vivre et avoir à craindre chaque jour d'être tué, est-ce en effet là un état supportable? A Beyrouth au contraire, ils trouvent la garantie des drapeaux européens et les secours charitables de la bienfaisance européenne ; ils ont la sécurité, le sommeil et le pain : comment ne viendraient-ils pas à Beyrouth? Comment la Syrie intérieure ne se dépeuplerait-elle pas comme tous les pays livrés à l'administration turque?

Cette émigration, qui contrarie lord Dufferin, inquiète lord John Russell lui-même : elle caractérise trop clairement l'état du pays et son avenir, une fois que les troupes françaises auront quitté la Syrie, pour que le gouvernement anglais n'en soit pas sérieusement préoccupé. Il écrit donc le 10 novembre 1860 à sir H. Bulwer qu'il faut que la Porte et Fuad-Pacha prennent des mesures pour remédier à l'état alarmant des choses à Damas et pour pourvoir « à la sûreté des chrétiens en Syrie après le départ des troupes étrangères (1). » Savez-vous ce que répond Fuad-Pacha aux représentations que lui font les agens anglais? « Fuad-Pacha, écrit M. Brant le 11 octobre à sir H. Bulwer, avoue l'existence de la panique à Damas, mais il trouve qu'elle n'a pas de motifs. Il soupçonne que cette panique est l'effet d'intrigues qui entretiennent les alarmes de la population... Il pense que les croix tracées sur la porte des chrétiens (2) sont l'œuvre des chrétiens eux-mêmes, qui veulent empêcher le retour des réfugiés à Beyrouth en propageant la peur dans Damas (3). » Abro-Effendi, le délégué de Fuad-Pacha auprès de la commission internationale de Beyrouth, déclare, dans la troisième séance de cette commission, que, « d'après les nouvelles les plus récentes, la situation de Damas est aussi satisfaisante que possible (4). » Comment Abro-Effendi pourrait-il douter du bon état des choses à Damas? Fuad-Pacha lui écrit le 10 octobre, le jour même où M. Brant lui faisait des représentations sur la situation de Damas : « Mon cher Abro, les rumeurs et les bruits que l'on a fait courir sur une soi-disant fermentation de la population ne sont que le résultat des intrigues. Un bon nombre de chrétiens que j'ai questionnés m'ont avoué que les signes de croix que l'on avait faits sur les maisons des chrétiens, au lieu de provenir des musulmans, sont bien plutôt l'œuvre de quelques-uns des leurs qui désirent partir pour Beyrouth ou qui voudraient y retenir leurs proches et leurs amis, et qui font des machinations pour répandre la terreur parmi leurs coreligion-

(1) Recueil anglais, p. 199, n° 177.

(2) Avant le massacre, les maisons des chrétiens avaient été désignées par des croix aux égorgeurs et aux incendiaires.

(3) Recueil anglais, p. 185, n° 170.

(4) *Ibid.*, p. 198, n° 175.

naires et les entraîner à l'émigration. Veuillez donner tous ces détails à MM. les commissaires et aux personnes qui vous entourent, et ajoutez, s'il vous plaît, que j'ai été réellement si satisfait du calme qui règne dans la ville, que j'ai reconnu l'inutilité et la superfluité de certaines mesures militaires un peu sévères qui ont été adoptées (1). » Si ces mesures militaires étaient ces patrouilles de nuit qui effrayaient tant ceux qu'elles devaient rassurer, Fuad-Pacha a fort bien fait de les suspendre.

Cette lettre de Fuad-Pacha à Abro-Effendi montre quel est l'optimisme des agens de la Porte-Ottomane. Est-ce illusion et aveuglement? Non, c'est la résolution arrêtée de s'affranchir à tout prix de cette surveillance fatigante de l'Europe sur la conduite des fonctionnaires ottomans. Ne pouvant s'en délivrer par la force et par la hauteur comme autrefois, les Turcs essaient de s'en débarrasser par la ruse, disant toujours que tout va bien, qu'ils sont en état de pourvoir à tout, que si les chrétiens ont peur, cette peur est une intrigue. Soyez sûrs après tout que la Porte ne se fait aucune illusion sur le danger des chrétiens en Syrie; mais si les chrétiens périssent, ils l'ont bien mérité, pour avoir pris au sérieux le hatt-humayoun de 1856 et s'être autorisés « des priviléges et des libertés qui leur ont été concédés depuis ces trente dernières années, » ce qui, aux yeux de tout bon musulman, les met en état de forfaiture et fait qu'il est permis par la loi « de les tuer, de les piller, de prendre leurs femmes et leurs enfans (2). » Il n'y a qu'une seule chose importante pour le gouvernement turc, c'est d'éviter les plaintes et la colère de l'Europe. Il s'inquiète peu des chrétiens qui sont tués; il s'inquiète du bruit que fait leur mort. Depuis tantôt un an, il a cherché en Syrie à tromper la surveillance des Français, il s'est efforcé de faire croire que notre intervention était inutile, et l'Angleterre l'a aidé dans cette politique; mais ne nous y trompons pas : la surveillance et le contrôle des agens anglais vont remplacer en Syrie l'action de nos troupes et ne donneront pas à la Porte le relâche qu'elle espère. Elle aura changé de surveillans; voilà tout. Il fallait mentir contre la France; il faudra mentir contre l'Angleterre. Celle-ci se laissera-t-elle attraper, quand ce ne sera plus à notre compte, mais au sien? Nous verrons ce qu'elle fera. Quant à nous, nous ne demandons qu'une chose, c'est que la surveillance anglaise soit en Syrie aussi efficace pour la sécurité des chrétiens qu'elle sera pénible pour la paresse et l'insouciance des Turcs.

J'ai montré, d'après les témoignages anglais, combien était fausse

(1) Recueil anglais, p. 198, n° 175.
(2) Mémoire de M. Robson, p. 147, n° 146.

la prévision de la note turque du 27 juillet 1860, que l'expédition de Syrie allait exciter le fanatisme musulman et créer de nouveaux troubles. Lord John Russell à Londres, sir Henri Bulwer à Constantinople le croyaient et le disaient. L'expérience a montré et les dépêches des agens anglais ont confirmé que notre expédition avait étouffé le fanatisme au lieu de l'enflammer, et nous avons entendu M. Brant déclarer avec sa parole consciencieuse qu'une occupation temporaire de la Syrie par des troupes européennes était la seule manière de contenir le fanatisme musulman.

III.

Voyons maintenant ce qu'il faut croire, toujours d'après les documens anglais, de l'assurance qu'exprime la Porte, dans cette note du 27 juillet 1860, en disant qu'elle est assez puissante pour réprimer les désordres. Cette note du 27 juillet est importante parce qu'elle est le point de départ de l'évacuation. La note turque voulait empêcher l'expédition, et elle l'eût empêchée au mois de juillet 1860, si l'Angleterre l'eût contre-signée à cette époque. La différence entre 1860 et 1861, c'est que l'Angleterre a contre-signé en 1861 la note turque de 1860. De là l'évacuation actuelle.

L'Angleterre a-t-elle cru et croit-elle que la Porte est assez puissante pour réprimer les désordres? Je ne reprends pas ici la dépêche de lord John Russell du 1er août 1860, quand il disait si bien à sir H. Bulwer que la Porte « avait manqué de pouvoir ou de volonté, et que dans les deux cas le manque de sécurité pour la vie et la propriété des chrétiens était égal. » Cependant ce terrible dilemme revient sans cesse à l'esprit pendant la lecture des documens anglais. Les autorités turques en Syrie veulent-elles et peuvent-elles réprimer les désordres, s'il en éclate de nouveaux? Peuvent-elles et veulent-elles même punir tous les coupables? Les agens anglais doutent tantôt du pouvoir et tantôt de la volonté. Fuad-Pacha fait fusiller à Damas Achmet-Pacha, qui a laissé faire les massacres; mais à Beyrouth il ne suspend même pas de ses fonctions Khourshid-Pacha, gouverneur de Beyrouth, qui a laissé faire sous ses yeux les massacres de Deïr-el-Kamar. Il faut que le vice-amiral anglais Martin arrive à Beyrouth sur le *Marlborough*, et qu'appuyant les représentations du consul-général d'Angleterre, M. Moore, il parle à Fuad-Pacha avec cette décision péremptoire qui appartient aux marins pour obtenir l'éloignement de Khourshid-Pacha. Pendant les troubles et les massacres, est-ce que les gouverneurs turcs n'avaient pas assez de troupes régulières à leur disposition? M. le con-

sul-général Moore déclare dans sa lettre du 6 août 1860 « que dans toutes les places de la montagne où des massacres ont été commis, il y avait des garnisons de troupes régulières s'élevant de deux cents à six cents hommes avec des pièces de campagne (1). » Ici ce n'est donc pas le pouvoir qui a manqué aux autorités turques, c'est la volonté. « Il y a un fait remarquable, écrit le 8 août 1860 le major Fraser à lord John Russell, c'est que les seuls points où il y a eu de graves massacres sont précisément et exclusivement ceux où il y avait des garnisons turques, témoin les horribles tragédies d'Hasbeya, de Rasheya, de Deïr-el-Kamar, de Sidon, de Zahlé, de Damas... Près de Beyrouth même, les villages de Babdab et de Hadad ont été brûlés à trois cents yards (moins de 300 mètres) du camp du pacha (Khourshid) et devant ses yeux, sans qu'il ait essayé de les sauver; le seul mouvement que firent les troupes turques fut celui des *bachi-bozouks,* qui coururent piller les chrétiens (2). » Fuad-Pacha cependant, dira-t-on, a montré de la fermeté à Damas : il a fait exécuter un pacha et plusieurs officiers turcs, pendre cinquante-sept personnes, et le peuple de Damas lui a donné le surnom de *père de la corde*. Nous examinerons plus tard ce qu'a été la justice turque; voyons en attendant comment M. Fraser explique cette sévérité de Fuad-Pacha. Au moment où M. Fraser écrit, 16 août 1860, le procès d'Achmet-Pacha est commencé; mais M. Fraser craint que Fuad-Pacha n'ait pas la fermeté nécessaire pour « suffire aux nécessités de la situation. Tout pas en arrière, dit-il, toute irrésolution de sa part, surtout si cela se rencontrait avec la non-arrivée de l'expédition européenne (nouveau témoignage en faveur de la nécessité de notre expédition), aurait les plus désastreuses conséquences dans le pays (3). » M. Thouvenel avait donc bien raison de dire à lord Cowley (c'est lord Cowley qui rapporte cette conversation dans sa dépêche du 1er septembre 1860) : « Si les troupes françaises n'avaient pas été envoyées, Fuad-Pacha aurait été sans pouvoir, et c'est seulement leur arrivée qui a fait qu'il a osé donner l'ordre de faire les exécutions de justice qui ont eu lieu (4). » Le major Fraser est un de ces agens anglais qui sont à la fois très Anglais, mais très humains, qui par conséquent ne laissent point les Turcs respirer, qui les forcent de vouloir, de décider, d'agir. Il presse sans cesse Fuad-Pacha d'être sévère, actif, vigilant; il lui donne du courage, de la volonté. Avec un de ces agens anglais auprès de chaque pacha, comme il y avait dans les Indes un résident anglais auprès des sul-

(1) Recueil anglais, p. 75, n° 88.
(2) *Ibid.*, p. 77, n° 91.
(3) *Ibid.*, p. 93, n° 106.
(4) *Ibid.*, p. 83, n° 100.

tans conservés du pays, j'avoue que la Turquie pourrait être gouvernée, et même sans que les Turcs y missent beaucoup du leur. Ainsi, quand Fuad-Pacha annonce au major Fraser qu'il a déjà fait condamner cent soixante-sept personnes, dont cinquante-sept ont été condamnées à mort comme coupables de meurtre et qu'il les a fait pendre, le major Fraser lui répond très nettement que « s'il n'y a que cinquante-sept personnes qui aient été condamnées comme coupables de meurtres, on peut en conclure que le plus grand nombre de ceux qui ont pris part aux massacres est encore libre, car il serait difficile de croire que plus de cinq mille personnes (1) aient pu être massacrées, sans parler des femmes déshonorées et enlevées, par cinquante-sept individus seulement (2). »

Si Fuad-Pacha lui-même a besoin d'être ainsi sans cesse encouragé et pressé par les agens anglais, qu'est-ce des autres fonctionnaires turcs, et que deviendrait le pays si Fuad-Pacha seulement était rappelé? Voyez le tableau de Damas tel que le fait M. Brant pendant une absence de Fuad-Pacha : un gouverneur de Damas, Vali-Pacha, n'ayant ni courage ni autorité, craignant tout, ne prévoyant rien, ne pourvoyant à rien; des soldats dont les sentimens sont contraires à leurs devoirs; une population fanatique ne songeant qu'à punir les chrétiens des châtimens infligés aux musulmans; les instigateurs du massacre en prison, il est vrai, mais non condamnés et passant pour des persécutés. « Dans cettè situation, si Fuad-Pacha était rappelé de Syrie, il faudrait s'attendre à des calamités plus grandes encore que celles dont nous avons été témoins (3). » Qui donc parmi les agens anglais présens sur les lieux, qui donc croit la Porte-Ottomane assez puissante pour réprimer les désordres? Qui donc pense qu'elle pourra pourvoir à l'état du pays, tel qu'il va être après le départ de l'expédition européenne? Pourra-t-elle seulement réparer quelques-uns des malheurs qu'elle a laissé faire? « Fuad-Pacha, dit lord Dufferin le 26 octobre 1860, n'a ni argent, ni agens; il ne peut payer ni matériaux ni ouvriers; il ne peut pas trouver un seul individu à qui il ose confier avec sécurité six pence pour les distribuer (4). »

Que résulte-t-il des citations que je viens de faire? Deux faits qu'il est bon, je pense, de mettre en lumière, le premier sur les Turcs, le second sur les Anglais.

D'abord il est évident, d'après les rapports anglais, que la force de la Turquie en Syrie est tout entière, à l'heure qu'il est, dans

(1) Les rapports sur le nombre des victimes varient de cinq à huit mille.
(2) Recueil anglais, p. 95, n° 109.
(3) *Ibid.*, p. 165, n° 159.
(4) *Ibid.*, p. 194, n° 175.

Fuad-Pacha, mais que la force de Fuad-Pacha est tout entière dans la crainte qu'inspire l'occupation européenne. Or l'occupation européenne n'existe plus. Fuad-Pacha va donc être seul en Syrie sans l'Europe; la Turquie va être seule pour maintenir l'ordre. L'épreuve commence : cela nous fait trembler, non pour la Turquie, qui, dans cette expérience, risque seulement sa réputation de force et d'autorité, mais pour les chrétiens, dont la vie est l'enjeu de l'affreuse gageure que soutient la Turquie.

Le second fait que je veux signaler est la sincérité consciencieuse des agens anglais. N'allons pas confondre ce que disent les agens anglais dans leurs dépêches avec ce que disent les ministres anglais dans leurs discours au parlement; il n'y a rien de si différent. Les consuls et les agens anglais, M. Moore, M. Brant, M. Fraser et M. Wrench, disent la vérité aux ministres; les ministres disent leur politique. M. Brant dit qu'il faut une occupation temporaire européenne pour assurer la sécurité de la Syrie; M. Moore, que l'arrivée des troupes françaises a délivré les chrétiens de Beyrouth, les Européens comme les indigènes, d'une inexprimable anxiété, et qu'il fallait un débarquement de troupes européennes pour garantir la sécurité publique; M. Fraser, que si Fuad-Pacha fait un pas en arrière, et surtout si les troupes européennes n'arrivent pas, tout sera perdu à Damas. Tel est le langage véridique des agens anglais. Lord Palmerston et lord John Russell, loin de tenir compte de ces témoignages venant de leurs propres agens, disent au contraire que l'expédition française, c'est-à-dire l'occupation européenne, était inutile, que la Porte était assez puissante pour maintenir l'ordre, qu'elle le sera, oubliant la terrible sentence de la dépêche de lord John Russell du 1er août 1860 : la Porte *a manqué de volonté ou de force.* Voilà comment parlent les ministres anglais, et le 5 juin dernier, pour célébrer sans doute le départ de nos troupes de Syrie, le *Morning Post* disait : « Pour nous, nous avons constamment cru que l'intervention française, qui n'a eu lieu qu'après le rétablissement de la paix, n'a produit que du mal, quoiqu'on se soit efforcé d'organiser le pays. » Étrange contradiction, et que le *blue book* ne craint pas d'étaler à tous les yeux : les consuls anglais réclament une occupation européenne; leur gouvernement croit que cette occupation n'a produit que du mal. Les consuls anglais, il est vrai, souhaitaient que l'occupation ne fût pas seulement française, mais qu'il y eût aussi des troupes anglaises mêlées à nos soldats. A Dieu ne plaise que je m'étonne de ce désir! Il est le plus naturel et le plus national du monde. Loin que la France ait refusé ou éludé une pareille coopération, elle l'a toujours demandée. Nous voyons même, dans une dépêche de lord Cowley du 21 novembre 1860, qu'ayant

annoncé que le gouvernement anglais était disposé à envoyer « quelques troupes pour renforcer l'expédition française, M. Thouvenel avait exprimé une grande satisfaction en apprenant cette disposition, » qui du reste dura peu, car dès le lendemain 22 septembre lord John Russell écrit à lord Cowley que le gouvernement anglais « ne croit pas à propos d'envoyer des troupes en Syrie (1). »

D'où vient cette contradiction entre les consuls et les ministres anglais? Les uns sont hommes, les autres sont des politiques. J'avoue que si j'étais ministre, sans croire que la politique sentimentale est toujours la meilleure à suivre, je voudrais être cependant un peu plus homme et un peu moins politique. Je craindrais, à mettre trop souvent la politique de mon pays en lutte avec les intérêts de l'humanité, d'amasser trop de vœux et trop d'imprécations contre lui, de lui créer des périls qui ne seraient pas plaints et des malheurs qui ne paraîtraient que des châtimens. Ne croyez pas que je veuille dire que lord John Russell et lord Palmerston sont des démons parce qu'ils sont ministres, et les agens anglais des anges parce qu'ils ne sont que consuls! Non, si lord John Russell était consul à Damas, il parlerait comme M. Brant, et si M. Brant était ministre des affaires étrangères, peut-être parlerait-il comme lord John Russell. A quoi donc tient cette contradiction entre ce que j'appelle l'humanité et la politique en Angleterre? Je lisais, il y a quelques jours, dans le beau livre du père Gratry, de l'Oratoire, intitulé *la Paix*, le chapitre qui traite de l'Angleterre : quelle sincère et vive admiration d'une part! quelle colère et quelle juste indignation d'autre part! Et quand le père Gratry cherche pourquoi il ressent à la fois des sentimens si divers pour l'Angleterre, il ne peut s'expliquer cela que d'une seule manière, c'est qu'il y a deux peuples en Angleterre, deux hommes dans l'Anglais : il y a l'Anglais et il y a l'homme. L'homme y est excellent : il aime la justice, l'honnêteté, la religion, la liberté, il est charitable, il est généreux, il est libéral; l'Anglais n'aime que la grandeur de son pays; il la veut partout et à tout prix. Je n'ai jamais mieux compris la vérité de cette distinction qu'en lisant les dépêches et les documens anglais.

Les deux peuples qu'il y a en Angleterre, les deux hommes qu'il y a dans l'Anglais sont visibles dans cette correspondance. Ils s'y montrent tour à tour. Ils y prennent l'un après l'autre la parole sans s'inquiéter de leurs contradictions. S'agit-il d'assurer la prépondérance de l'Angleterre en Syrie et dans le Liban, s'agit-il de combattre et de détruire l'influence française : l'Anglais est dur, aveugle, impitoyable. S'agit-il, quand les catastrophes arrivent,

(1) Recueil anglais, p. 130, nos 134 et 135.

quand les chrétiens sont massacrés à Damas, à Deïr-el-Kamar, à Zahlé, à Hasbeya, à Rasheya, à Saïda, partout; s'agit-il de venir en aide aux survivans, de nourrir, d'habiller, de loger les femmes qui ont perdu leurs maris, les enfans qui ont perdu leurs pères, les vieillards qui n'ont plus de fils; s'agit-il de recouvrer, de rendre à leurs familles de pauvres filles enlevées et détenues dans les harems des musulmans : quel zèle, quelle ardeur, quelle vigilance, quelle charité! Dans une circonstance urgente, lord Dufferin n'hésite pas à engager son crédit personnel pour 5,000 livres sterling, sans autre garantie que la parole de Fuad-Pacha, et la lettre dans laquelle il explique à sir Henri Bulwer ce qu'il vient de faire est d'une noblesse et d'une délicatesse qui m'ont charmé (1). Avec quelle joie d'honnête homme il annonce à sir Henri Bulwer que tous les enfans et toutes les femmes enlevés par les musulmans à Damas ont été restitués à leurs familles! Il ne manque qu'une petite fille nommée Vardeh (2).

J'aime à citer ces traits, afin qu'il soit bien entendu dès le commencement que je ne veux attaquer que la politique de l'Angleterre en Syrie, politique qui a le double défaut d'être impitoyable et inefficace : impitoyable, parce qu'elle est uniquement anglaise au lieu d'être humaine; inefficace, parce qu'elle est forcée de prendre la Turquie pour instrument, et que, la Turquie étant incapable d'arriver à une action, l'Angleterre, derrière elle, est inefficace et impuissante. Le malheur des ministres anglais est d'avoir à exprimer devant le parlement et à défendre devant l'Europe cette politique, qui n'a ni charité ni utilité. Le bonheur des consuls anglais, c'est qu'étant en Syrie en face du mal et en face de l'impossibilité des remèdes turcs, ils ne songent qu'à la vérité et à l'humanité. Précieuse condition pour eux : ils n'auront pas à se reprocher d'avoir encouragé la politique de leur gouvernement par aucun déguisement, par aucune complaisance, par aucun ménagement. Ils auront dit ce qu'ils voyaient et ce qu'ils pensaient; ils auront rempli leur devoir. Si maintenant il a plu au gouvernement anglais de prendre sa politique dans des calculs de jalousie mesquine ou dans des traditions surannées, au lieu de la prendre dans l'étude des choses et des événemens actuels, les consuls et les agens anglais en Orient auront le droit de se laver les mains des conséquences de cette politique. Ils n'auront pas trompé sir Henri Bulwer, quand celui-ci les a interrogés sur la condition des chrétiens en Orient (3). Ils n'auront pas trompé davantage lord John Russell sur l'état de la Syrie et

(1) Lettre du 29 septembre 1860, n° 150, p. 154 du recueil anglais.

(2) Lettre du 1er octobre, n° 150, p. 165, *ibid.*

(3) Voyez, sur l'enquête faite par sir Henri Bulwer, la *Revue* du 15 février et du 1er avril 1861.

sur la possibilité de croire que la Turquie soit capable d'y maintenir l'ordre et la paix.

IV.

Et d'abord le veut-elle? Il ne faut pas oublier que la Turquie a une politique en Syrie et dans le Liban. Je ne veux pas caractériser cette politique, comme le faisait M. Guizot en 1845 à la chambre des pairs. « Le cabinet anglais, disait-il, ne serait pas capable d'abaisser sa politique au niveau de cette vieille politique turque dont je parlais tout à l'heure, qui travaille à détruire les Druses par les Maronites, et les Maronites par les Druses. Non, le gouvernement anglais ne veut pas cela : il veut sincèrement, comme nous, que l'ordre et la justice soient rétablis dans le Liban; mais il est vrai que nous n'avons pas été et que nous ne sommes pas encore complétement du même avis sur les faits, les causes et les remèdes (1). » Il est triste de voir combien peu l'état des choses a changé depuis 1845, et comment nous continuons à différer d'avis avec le gouvernement anglais sur « les faits, les causes et les remèdes. »

Mais, encore un coup, je ne veux point caractériser la politique turque avec des documens français; je ne veux prendre sur ce point, comme sur les autres, que des témoignages anglais. M. Brant, dans un rapport général adressé le 30 août 1860 à M. Bulwer, nous rapporte d'Achmet-Pacha, le gouverneur de Damas pendant les massacres, un mot qui révèle et qui résume toute la politique turque en Syrie : « Il y a deux grands fléaux en Syrie, les chrétiens et les Druses, et quand un parti massacre l'autre, c'est tout profit pour la Porte (2). » Avec cette maxime, il est impossible que la Porte se soucie beaucoup de maintenir l'ordre et la paix, quand même elle serait assez forte pour le faire. Dans le plan de gouvernement du Liban que lord Dufferin soumet à sir H. Bulwer, il semble avoir voulu commenter et expliquer le mot d'Achmet-Pacha : « Il n'y a pas le plus petit doute, dit lord Dufferin le 3 novembre 1860, que les derniers massacres et toutes les guerres, troubles et querelles qui ont agité le Liban depuis les quinze dernières années ne doivent être attribués au mécontentement qu'a causé au gouvernement turc l'autonomie partielle accordée à la montagne. Sa politique a été de prouver que le système adopté par les grandes puissances en 1845 était impraticable. A ce point de vue, les Turcs excitaient, quand l'oc-

(1) Séance du 15 juillet 1845.
(2) Recueil anglais, p. 132, n° 138.

casion s'y prêtait, l'animosité chronique qui existe entre les Druses et les Maronites. A mesure que les influences étrangères vinrent encourager l'arrogance et le fanatisme des chrétiens, leur indépendance devint plus insupportable aux Turcs, et ils en arrivèrent à la résolution d'infliger aux chrétiens, en prenant les Druses pour instrumens, une répression supérieure à toutes celles qu'ils avaient subies jusque-là. Ce qui s'est passé à Hasbeya, à Rasheya, à Deïr-el-Kamar, fut l'exagération de ce plan. Khourshid-Pacha et ses complices étaient incapables d'exécuter une politique aussi subtile. *Le jeu a été forcé, et a fait scandale.* Disons-le bien, tant que l'Europe admettra que la Turquie doit gouverner la Syrie, exclure les Turcs du gouvernement de la montagne, c'est rendre la tranquillité impossible. Il faut faire que l'intérêt du gouvernement soit de procurer la paix dans le Liban, au lieu d'y exciter la guerre. C'est le seul moyen de garantir la bonne intelligence entre les tribus hostiles (1). »

Je ne cache pas que ce passage du mémoire de lord Dufferin m'a beaucoup étonné. Il est impossible, d'une part, de caractériser plus durement la politique turque, de l'accuser de plus de machiavélisme et de cruauté, de mettre plus hautement à sa charge les massacres et les guerres du Liban, de confirmer avec plus de force le jugement que M. Guizot en portait en 1845, et d'autre part il est impossible de conclure plus vivement pour cette politique et pour ses résultats. Les Turcs ont fait tout le mal dans le Liban; le remède est de les faire maîtres absolus du Liban. Ils ont permis et commis les plus horribles attentats pour arriver à la souveraineté absolue : eh bien! consacrons cette souveraineté absolue, et comme nous ne pouvons pas supprimer chez les Turcs le penchant qu'ils ont à tuer les chrétiens, qui ne sont pas tout à fait leurs esclaves, faisons des chrétiens d'Orient les esclaves des Turcs. Il y a des gens qui prétendent que la meilleure manière de se délivrer des tentations dans ce monde, c'est de les satisfaire. Lord Dufferin applique cette maxime à la politique turque : les Turcs seront tentés de faire le mal dans le Liban tant qu'ils n'y auront qu'un pouvoir restreint; donnez-leur un pouvoir absolu. Le congrès de Paris ne s'était point avisé de ces doctrines aisées, quand il stipulait pour les chrétiens d'Orient des droits particuliers, quand il confirmait l'autonomie des principautés danubiennes. Ajoutez qu'en satisfaisant la tentation des Turcs, l'Europe n'y gagnera rien pour les chrétiens. Est-ce que les Turcs n'étaient pas maîtres absolus à Damas? Est-ce qu'à Damas les chrétiens avaient une autonomie partielle comme celle des Maro-

(1) Recueil anglais, p. 211, n° 182.

nites, et qu'il s'agît de détruire? Non. Les chrétiens de Damas n'étaient que de purs raïas, comme on voudrait que le fussent les Maronites : cela les a-t-il sauvés? Non. Lorsque, selon la vieille fable, le loup veut devenir le chef du troupeau, ce n'est pas pour l'épargner et le défendre, c'est pour le croquer plus à son aise.

Comment, avec les sentimens de justice et de générosité qu'il montre partout dans sa correspondance avec sir H. Bulwer et avec lord John Russell, lord Dufferin se laisse-t-il aller à une turcomanie si étrange, et d'autant plus étrange qu'il ne se fait pas d'illusions sur la politique turque, et qu'il ne se gêne pas pour la caractériser rudement? Les Anglais, quand ils soutiennent la Turquie, ne le font point par turcomanie; c'est plutôt anglomanie de leur part, si on pouvait jamais appeler de ce nom dans un Anglais l'excès du patriotisme anglais. L'Angleterre, en défendant les Turcs, a deux idées, l'une mauvaise, mais ardente; l'autre bonne, mais peu praticable : la première, c'est de combattre en Orient les progrès de la prépondérance chrétienne, c'est-à-dire française, en maintenant la prépondérance musulmane; la seconde, c'est de gouverner elle-même la Turquie pour la sauver.

Cette seconde idée est ce que j'appelle le système de lord Stratford Redcliffe, système excellent, fondé sur une pensée très juste, à savoir que l'empire ottoman ne peut être maintenu que s'il est conduit par des Européens, et fondé aussi sur cette pensée fort agréable à l'Angleterre, que de tous les Européens les Anglais sont les plus propres à conduire et à conserver la Turquie. La difficulté de ce système est qu'il n'est praticable qu'à l'aide d'hommes de beaucoup de talent et de beaucoup d'hommes de talent, cela à tous les degrés, à l'ambassade de Constantinople, dans tous les consulats et même dans les missions d'exploration. Ce qui dans le système de lord Stratford oblige l'Angleterre à avoir en Turquie un personnel si distingué et si nombreux, c'est qu'il y faut partout suppléer à l'incapacité et à la mauvaise volonté de l'administration turque. J'ai vu des maisons où les maîtres, voulant garder d'anciens domestiques, mauvais, mais habituels, avaient pris le parti de les faire partout aider et suppléer par de nouveaux domestiques, plus actifs et plus intelligens; mais les anciens trouvaient encore le secret d'entraver le service qui se faisait à leur place. Voilà l'histoire de l'Angleterre avec la Turquie.

Quant à la première idée, c'est-à-dire au maintien absolu de la prépondérance musulmane, ou plutôt à la destruction de la prépondérance chrétienne et de l'influence française en Syrie, les témoignages abondent dans le *blue book;* personne ne cache sa pensée à ce sujet. Avant tout, il faut maintenir la suprématie ottomane.

Tout est subordonné à ce grand intérêt. « Considérez, dit sir Henri Bulwer au consul-général d'Angleterre à Beyrouth le 6 août 1860, que l'objet immédiat du gouvernement de sa majesté et des autres puissances agissant de concert avec lui est de rétablir l'ordre et de maintenir l'autorité du sultan. » Sir H. Bulwer prie aussi le consul-général de lui communiquer ses réflexions sur les réformes administratives et financières qu'il y a lieu de faire dans la province, comme s'il y avait en ce moment une autre réforme à faire, et plus urgente, que d'empêcher les musulmans de tuer les chrétiens (1). Enfin, dans la dépêche que lord John Russell adresse à lord Cowley le 7 novembre 1860, pour s'opposer à la prolongation de l'occupation européenne en Syrie, l'idée d'assurer la suprématie ottomane est l'idée dominante. « Augmenter les forces européennes et les maintenir en Syrie dans la vue de prévenir de nouveaux attentats, ce serait changer tout à fait le but du concert qui s'est établi entre le sultan et les cinq puissances. Dans quelles limites de nombre ou de temps renfermer une pareille occupation? On aboutirait bien vite à transférer le gouvernement local de la Syrie aux cinq puissances européennes, et ainsi, au lieu de donner un utile exemple capable d'intimider le fanatisme musulman, l'occupation européenne de la Syrie deviendrait un précédent pour d'autres occupations, en Bulgarie, en Bosnie, dans d'autres provinces; on s'acheminerait au partage de l'empire ottoman. — Le gouvernement de sa majesté, n'ayant qu'à choisir entre les maux, préfère voir rendre le gouvernement de la Syrie aux autorités qui seront nommées par la Porte ou reconnues par elle, selon le plan que la commission mixte regardera comme le plus favorable au maintien de l'ordre en Syrie. La responsabilité sera laissée à la Porte... Il est vrai que de cette manière il n'y aura pas de garantie contre le renouvellement des luttes entre les Druses et les chrétiens; mais aussi longtemps qu'il y aura deux races dans le pays, on ne peut pas songer à avoir une sécurité permanente (2). »

Cette note est claire : l'Angleterre se résigne à tout, même au renouvellement des troubles, plutôt qu'à l'occupation européenne, c'est-à-dire française. Sa politique l'emporte sur l'humanité. Il faut avant tout empêcher que le gouvernement turc perde sa suprématie en Syrie; c'est là le point principal, le reste est secondaire. Le *Morning Post* reprochait dernièrement à la France d'avoir eu une politique trop chrétienne en Syrie; nous pouvons à notre tour reprocher à l'Angleterre d'avoir eu en Syrie une politique trop ma-

(1) Recueil anglais, p. 63, n° 83.
(2) *Ibid.*, p. 186, n° 172.

hométane. Comme l'intérêt anglais était de soutenir en Syrie l'islamisme, partout l'Angleterre a habitué les musulmans à compter sur elle, à s'appuyer sur elle, à la croire leur alliée, j'allais presque dire leur complice. De même qu'à Damas, selon le témoignage de M. Robson, la populace musulmane croyait que les autorités turques voulaient l'extermination de la population chrétienne, de même dans le Liban les Druses se croyaient les associés et les coopérateurs de l'Angleterre. Un missionnaire anglais plein de courage et de charité, M. Cyrille Graham, était allé à Rasheya et à Hasbeya distribuer des secours aux chrétiens qui avaient survécu aux épouvantables massacres que les Druses avaient accomplis dans ces deux villes, sous les yeux d'une garnison turque. Il loge à Rasheya chez un des chefs druses; mais les Druses, voyant M. Graham secourir les chrétiens, s'irritent, et un autre de leurs chefs, Mohammed-en-Nazar, « dont le nom, dit M. Graham, n'est prononcé qu'avec horreur par tous les chrétiens, qui l'accusent d'avoir été le premier instigateur et le premier acteur des massacres, vint me trouver pour se plaindre, et il me parut dans la conversation qu'il était persuadé, comme la plupart des Druses, *que le gouvernement anglais devait être extrêmement satisfait de ce qu'ils avaient fait, car ils croient que toute diminution du nombre des chrétiens doit nous être agréable comme affaiblissant l'influence française dans le pays*. Je le détrompai bien vite, et je lui dis hautement que le monde civilisé était épouvanté de leurs attentats, qu'il n'y avait pas de peuple qui eût plus d'horreur que le peuple anglais pour leur conduite atroce (1). »

En parlant ainsi, M. Cyrille Graham parlait assurément au nom de cette Angleterre humaine et chrétienne que nous honorons et que nous admirons de toutes nos forces; mais parlait-il, pouvait-il parler au nom de l'Angleterre politique? Celle-là, au lieu « de briser l'orgueil et le fanatisme musulmans, » ce qui est le conseil que donne M. Brant pour prévenir le retour des massacres (2), celle-là les a soutenus et encouragés depuis plusieurs années. Assurément elle ne croyait pas que ses encouragemens amèneraient d'aussi affreuses catastrophes. Mais quoi! il est arrivé à la politique anglaise ce qui, selon lord Dufferin, est arrivé à la politique turque. Celle-ci, voyant les chrétiens grandir et prévaloir, a voulu les contenir et les réprimer à l'aide des Druses. *Le jeu a été forcé.*

Je conçois fort bien toutes les rivalités nationales; mais il faut prendre garde aux instrumens que l'on prend. Quand sir H. Bulwer prescrit aux agens anglais de soutenir la prépondérance musulmane,

(1) Recueil anglais, p. 86, n° 102.
(2) *Ibid.*, p. 133, n° 138.

il est fort à son aise : il parle à des hommes éclairés et humains; mais quand ces instructions sont traduites dans les langues et dans les passions du pays, Dieu sait comment elles sont entendues, Dieu sait quel effet elles produisent! Nous pouvons en Europe nous laisser aller sans trop d'inconvénient à nos jalousies nationales, nous pouvons de prince à prince et de peuple à peuple nous faire des noirceurs qui ne dépassent pas la limite des méchancetés civilisées; mais prenons garde de transporter nos noirceurs diplomatiques d'Europe en Asie. Elles s'aigrissent et s'enveniment sous ce nouveau ciel. Combattez l'influence française, dit sir H. Bulwer aux consuls anglais; quoi de plus simple et de plus permis? A Rasheya, Mohammed-en-Nazar croit que la meilleure manière « de diminuer l'influence française est de diminuer le nombre des chrétiens : » aussi il en tue et en massacre le plus qu'il peut; puis il irait volontiers,

Leurs têtes à la main, demandant son salaire,

et il s'étonne que « le gouvernement anglais ne soit pas extrêmement content de ce qu'il a fait. » Mohammed-en-Nazar se plaint aujourd'hui, j'en suis sûr, de la déloyauté de l'Angleterre.

V.

Il ne me reste plus, pour en finir avec la première partie de l'analyse que je fais du recueil des documens anglais, qu'à dire un mot de la prétention qu'a la Porte-Ottomane, dans sa note du 27 juillet 1860, de considérer l'expédition de Syrie comme « une sorte d'atteinte aux droits de souveraineté du sultan. »

La Porte-Ottomane a toujours l'air de croire que lorsqu'elle est entrée dans le droit public européen par le traité de Paris de 1856, elle y est entrée sans conditions, avec sa vieille souveraineté, telle que l'avaient faite les conquêtes de la barbarie sur la civilisation, de l'Asie sur l'Europe. C'est une grave erreur. Entre 1453 et 1861, entre Mahomet II et le sultan actuel Abdul-Medjid, il y a une grande différence. Mahomet II est un conquérant barbare; Abdul-Medjid est depuis 1856 un souverain européen. Cependant il ne faut pas s'imaginer que l'Europe ait accordé un pareil titre et une pareille garantie au sultan sans lui imposer en même temps des obligations. On ne peut pas en douter un instant dès qu'on lit les protocoles du congrès de Paris en 1856. Ainsi, lorsque dans la séance du 28 février 1856 M. le comte Walewski déclare qu'il y a lieu « de constater l'entrée de la Turquie dans le droit public européen, les plénipo-

tentiaires reconnaissent qu'il importe de constater ce fait nouveau par une stipulation particulière insérée au traité général (1). » Or la stipulation particulière, qui est la condition et la reconnaissance du fait nouveau, c'est, ne l'oublions pas, la quatrième des propositions adoptées à Vienne comme bases et comme préliminaires essentiels de la paix. Cette quatrième proposition est ainsi conçue : « Les immunités des sujets raïas de la Porte seront consacrées, sans atteinte à l'indépendance et à la dignité de la couronne du sultan. Des délibérations ayant lieu entre l'Autriche, la France, la Grande-Bretagne et la Sublime-Porte, afin d'assurer aux sujets chrétiens du sultan leurs droits religieux et politiques, la Russie sera invitée, à la paix, à s'y associer (2). » Cette proposition de Vienne est devenue l'article 9 du traité de Paris, c'est-à-dire de l'article qui, d'une part, donne acte au sultan « *de la communication qu'il a faite aux puissances européennes* du firman » qui consacre et établit les droits religieux et politiques des sujets chrétiens de la Turquie, et qui, d'autre part, « *constate la haute valeur de cette communication.* » Et remarquons bien que ce n'est pas du hatt-humayoun que les puissances contractantes constatent la haute valeur; *c'est de la communication*, parce que c'est par cette communication internationale que les droits religieux et politiques des sujets chrétiens de la Turquie sont garantis dans le traité de Paris.

Cette garantie européenne des droits religieux et politiques des sujets chrétiens de la Turquie est la condition *sine quâ non* de l'entrée de la Porte-Ottomane dans le droit public européen. Si la Porte-Ottomane avait encore le droit de laisser égorger ou opprimer ses sujets chrétiens, comme autrefois, sans que l'Europe eût rien à dire, la Porte-Ottomane ne serait point une puissance européenne; elle serait encore une puissance asiatique; elle serait en 1453, au lieu d'être en 1856. L'exécution loyale et ferme du hatt-humayoun est une question internationale : l'Europe a le droit de réclamer cette exécution loyale et sincère, car sans cela où serait *la haute valeur de la communication* qui lui a été faite? Le hatt-humayoun communiqué ne doit-il valoir que ce qu'il vaudrait s'il n'avait pas été communiqué?

L'Europe au surplus, dans la convention même qui a autorisé l'expédition de Syrie, l'Europe a montré de quelle manière elle entendait la communication du hatt-humayoun de 1856. Elle a reconnu dans le protocole des conférences de 1860 (séance du 3 août 1860) que les événemens de Syrie étaient une des questions qui touchaient

(1) Congrès de Paris, protocole de la première séance.
(2) *Ibid.*

à l'exécution loyale et sincère du hatt-humayoun, c'est-à-dire au droit le plus essentiel des chrétiens, à celui de n'être pas tués parce qu'ils sont chrétiens. C'est dans cet esprit que les plénipotentiaires, dans cette séance du 3 août 1860, « ne peuvent s'empêcher, en rappelant ici les actes émanés du sultan, dont l'article 9 du traité du 30 mai 1856 a constaté la haute valeur, d'exprimer le prix que leurs cours respectives attachent à ce que, conformément aux promesses solennelles de la Sublime-Porte, il soit pris des mesures administratives sérieuses pour l'amélioration du sort des populations chrétiennes de tout rite de l'empire ottoman (1). »

En quoi donc l'intervention de l'Europe en Syrie peut-elle être considérée « comme une sorte d'atteinte aux droits de souveraineté du sultan, » ainsi que le dit la note turque du 27 juillet 1860? L'Europe a agi dans les limites et selon l'esprit du traité de 1856; elle a pratiqué l'article 9 de ce traité comme on doit le pratiquer. C'est dans cette vue qu'elle a autorisé l'expédition française; c'est dans la même vue qu'elle pourrait autoriser une seconde expédition, si les droits religieux et politiques des chrétiens étaient de nouveau outrageusement violés et détruits, en dépit de l'article 9 du traité de 1856. Nous reconnaissons que ces interventions européennes ne peuvent pas se faire sans le consentement de la Porte-Ottomane. Il s'agit seulement de l'obtenir. Il est vrai que c'est à Londres qu'il faut le demander.

Pourrait-on s'en passer? Non, selon moi, dans les cas qui résultent de l'article 9 du traité de 1856, car là l'Europe, je le crois, doit agir collectivement; oui, dans les cas qui résultent de l'article 8 du même traité, c'est-à-dire « s'il survenait entre la Sublime-Porte et l'une ou plusieurs des autres puissances un dissentiment qui menaçât le maintien de leurs relations. » Dans ce cas, « la Sublime-Porte et chacune de ces puissances, avant de recourir à l'emploi de la force, mettront les autres parties contractantes en mesure de prévenir cette extrémité par leur action médiatrice. » Ainsi les griefs particuliers des puissances européennes contre la Turquie sont ré-

(1) Protocole de la conférence de Paris, 3 août 1860. — L'explication que nous donnons du protocole du 3 août 1860 est confirmée par les paroles de M. Thouvenel, qui l'a proposé aux représentans des puissances signataires du traité de 1856 : « J'ai proposé à l'ambassadeur d'Angleterre de signer avec tous les représentans un protocole qui, déterminant le véritable caractère, témoignerait de leur vœu de voir la Porte se conformer aux promesses dont le congrès de Paris avait déjà constaté la haute valeur. Cette déclaration, qui se rattacherait en réalité aux arrangemens pris en 1856, deviendrait en quelque sorte une garantie pour la Turquie et serait en même temps un gage de la sollicitude de tous les gouvernemens indistinctement pour le maintien de la paix comme pour la situation des sujets chrétiens du sultan. » — *Documens diplomatiques français*, p. 213. Lettre du ministre des affaires étrangères à M. le comte de Persigny, 1er août 1860.

servés; seulement, avant l'emploi de la force pour obtenir la réparation des griefs, il doit y avoir un préliminaire de conciliation.

La question que je viens de soulever par ces derniers mots ne pourrait avoir d'importance que si la Porte-Ottomane refusait à la France et à la Russie la réparation des griefs qu'ont ces deux puissances à propos des massacres de Damas. On n'a point oublié en effet que le consulat français à Damas a été pillé et que des missionnaires français ont été massacrés sous notre drapeau, qui a été insulté. Le vice-consulat russe à Damas a été aussi détruit, et le drogman a été tué. Nous voyons que ces griefs particuliers ont été réservés par les commissaires français et russes dans la première séance de la commission internationale à Beyrouth (1). Tant que la France a été chargée par l'Europe d'exercer une action commune en Syrie, elle a dû mettre de côté ses réclamations particulières; mais aujourd'hui que l'action commune a cessé, aujourd'hui que la Turquie a voulu être indépendante de tout appui français, il est juste qu'en reprenant toute la liberté de sa souveraineté, elle en reprenne aussi les obligations. Il est juste que la France et la Russie poursuivent la réparation de leurs griefs particuliers, que notre drapeau n'ait point été insulté et nos missionnaires massacrés impunément. Nous avons d'abord été sincèrement et gratuitement secourables. La Turquie ne veut plus que nous le soyons. Eh bien! maintenant soyons justes, même envers nous. Dans le cas impossible à prévoir où la Turquie refuserait d'accorder à la France et à la Russie la réparation qu'elles ont droit de demander, ce serait le cas prévu par l'article 8 du traité de 1856 et de l'emploi de la force après essai de conciliation.

Nous avons vu tout ce qui, dans les papiers anglais, a rapport à l'expédition française en Syrie. J'examinerai dans un second article ce qui a rapport à la commission internationale, à ses délibérations à Beyrouth, à Constantinople, et enfin au régime futur du Liban.

SAINT-MARC GIRARDIN.

(1) Recueil des papiers anglais, p. 170, n° 163.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 juin 1861.

Tout a été dit sur la mort de M. de Cavour. A en juger par l'émotion que ce funeste événement a produite en France, on se fait aisément l'idée de l'angoisse poignante qu'il a causée aux Italiens. La fin du grand homme d'état de l'indépendance italienne a excité en effet parmi nous une sincère et profonde douleur. Devant la subite extinction de ce génie, nous avons vu les dissentimens politiques s'effacer : ceux même qui combattaient la politique de M. de Cavour n'ont pas dissimulé la tristesse et pour ainsi dire l'attendrissement qu'ils éprouvaient en voyant disparaître tout à coup un homme qui occupait une si grande place dans le monde. Il est beau d'avoir mêlé sa vie aux destinées d'un peuple à ce point que les accidens naturels et inévitables de notre existence deviennent des émotions publiques. Pour celui qui est l'objet d'un tel mouvement, c'est ce qu'on nomme la gloire; mais la sympathie instinctive qui associe les masses à ces grands deuils, cet hommage spontané de regrets que les cœurs rendent aux morts illustres qui ont bien mérité de leurs semblables est un fait qui honore l'humanité et qu'il est consolant d'observer, car c'est en ces momens solennels et fugitifs que l'on reconnaît la vérité de la belle parole de Bossuet : « Quand Dieu créa le cœur de l'homme, il y mit premièrement la bonté. »

Tout se réunissait pour rendre M. de Cavour populaire dans la France libérale : la grande cause qu'il servait et le mouvement d'idées dont il procédait, les facultés éminentes de son esprit et le tour de son caractère. Par les idées, M. de Cavour appartenait à une génération libérale qui a eu l'honneur de compter des représentans même hors de France, qui a rayonné à peu près partout dans le monde, et qui a eu la bonne fortune de se rattacher à la date éclatante de la jeunesse de ce siècle, 1830. Parmi les hommes qui ont puisé leurs inspirations politiques au foyer de 1830, M. de Cavour a été le plus intelligent, le plus heureux, et demeurera le plus grand. Il a eu l'amour des institutions libres; mais il n'en a pas eu seulement l'amour pla-

tonique. Esprit essentiellement progressif, il ne s'est point immobilisé dans la superstition des stériles routines ou dans la creuse déclamation des formules abstraites. Avant d'avoir lui-même la main dans l'action, il s'était informé avec une curiosité pénétrante et sagace des voies dans lesquelles marche aujourd'hui le monde. Il avait compris et accepté d'avance tous les développemens et toutes les exigences de la liberté. Il avait étudié les conditions de la vie économique et morale des sociétés modernes. Dans l'action, l'un des principaux mérites de M. de Cavour est d'avoir montré un fait nouveau, sur le continent du moins : c'est qu'il est possible d'accomplir les plus grandes choses avec les procédés de la liberté. On a rapproché son nom de celui de quelques-uns de ces fameux ministres qui dominent l'histoire moderne de l'Europe pour l'avoir conformée à leurs desseins. On a eu raison par certains côtés, si l'on ne regarde qu'aux résultats extérieurs de son œuvre. M. de Cavour vient en effet de faire revivre sous nos yeux ces grandes figures d'autrefois qui passent pour avoir créé des peuples et remanié ou fondé des empires. M. de Cavour en peu d'années a rendu l'Italie indépendante et fait de la péninsule un grand royaume. Comme on eût dit dans l'ancien régime, il a prodigieusement agrandi la maison de Savoie, et il a transformé un souverain de troisième ordre en chef d'un grand royaume. Mais dans les procédés quelle différence et quelle nouveauté! M. de Cavour est parti d'une idée patriotique; sa cause était celle de l'affranchissement national. Il a senti, en homme pratique, qu'il fallait mettre au service de cette cause une force organisée, et cette force régulière et organisée, il l'a trouvée dans le Piémont, il l'a prise dans la solidarité historique qui lie la vieille maison de Savoie à la fortune de l'Italie. Ministre du roi de Sardaigne, il n'a point cherché un abri dans les mystères du despotisme; il n'a pas demandé sa force au pouvoir arbitraire d'une dictature, il n'a pas croisé la baïonnette contre le parlement de son pays. Sa glorieuse innovation, celle pour laquelle non-seulement les Italiens, mais tout ce qu'il y a de libéral en Europe, ne témoigneront jamais à sa mémoire assez d'admiration et de reconnaissance, est de n'avoir voulu emprunter qu'à la liberté la force d'expansion et la force de cohésion qui lui étaient nécessaires. Assis sur le *statut*, retranché dans le parlement, il a répandu dans le Piémont les libertés à pleines mains. Certes d'autres avaient eu la conception de l'indépendance ou, si l'on veut, de l'unité de l'Italie; mais avec quelle dextérité, avec quel bonheur il a pris soin d'enlever à des partis d'opposition ou à l'esprit de secte et de s'approprier, de façon à les rendre applicables et à leur assurer le concours d'une force organisée et régulière, toutes les idées vraiment nationales et tous les mots d'ordre justement populaires que les sectes et les oppositions eussent compromis, si on leur en eût laissé le dangereux monopole! Dans l'action, personne à notre époque n'a eu au même degré l'instinct de l'opportunité, personne n'a réuni tant de souplesse à des résolutions aussi fermes. Cet art qu'il avait mis à l'intérieur à fondre dans sa politique tous les élémens nationaux et populaires, il l'a déployé au dehors,

avec le succès inoui dont l'Europe est encore étonnée, à saisir les occasions favorables à l'exécution de ses desseins et à pousser jusqu'au bout les bonnes chances que lui offrait la fortune. C'est par là qu'il a été, on peut le dire, pendant trois années l'homme d'état dirigeant de l'Europe. Il avait d'ailleurs toutes les parties aimables d'un esprit disposé à tout comprendre et d'un caractère tranquille et résolu. Les préoccupations personnelles n'offusquaient jamais sa spirituelle bonhomie : nulle pédanterie, nulle suffisance, aucune de ces irritabilités nerveuses qui font si souvent paraître le pouvoir, dans la personne de ceux qui le possèdent, sous des formes bien odieuses ou bien ridicules, et dans tous les cas fort mesquines. On ne saurait être plus tolérant et plus naturellement indulgent. Il entrait dans les raisons et dans les nécessités de position de ses adversaires; il ne gardait pas le souvenir de ces critiques auxquelles les hommes publics sont exposés, et qui, dans le choc des libres polémiques, prennent un accent de vivacité souvent regrettable. Pour tout dire par un mot dont on excusera la familiarité, il avait une qualité sans laquelle il n'y a pas de vraie grandeur, il était bon enfant.

La mort de M. de Cavour est une perte douloureuse pour la cause libérale européenne. Qu'est-elle donc pour l'Italie! On ne consolera pas cette nation renaissante par ces déclamations banales et ces adulations démocratiques : il n'y a pas d'hommes nécessaires; le grand homme d'état est mort, mais il reste un peuple. Pourquoi d'ailleurs se hâterait-on de distraire une nation de sa douleur au moment où disparaît celui dans lequel ses intérêts s'étaient incarnés? Sans doute la courte carrière d'un homme compte pour peu de chose dans l'existence d'un peuple; mais les hommes, grâce à Dieu, ne sont point des abstractions, ils pensent et ils sentent, et le sentiment est après tout le lien le plus fort des associations humaines. En pleurant un homme qui l'a servi, un peuple fait plus encore que de remplir un devoir et de donner un spectacle moral et salutaire : il se rend encore service à lui-même. Plus il mesure et reconnaît le vide laissé dans son sein par la grande âme qui s'est évanouie, et plus il s'encourage lui-même aux efforts qui lui sont imposés pour réparer une telle perte. Il y aurait de l'ingratitude et de la puérilité à se dissimuler l'affaiblissement que la mort de Cavour cause à l'Italie. Est-il possible de remplacer promptement ce qui avait été le fruit non-seulement des qualités personnelles les plus remarquables, mais des travaux et des succès d'une carrière de plusieurs années? L'Italie en ce moment posséderait un second Cavour, qu'il faudrait bien du temps encore au successeur pour remplir l'héritage vacant. On n'acquiert pas en un jour ce mélange d'ascendant et de liant par lequel M. de Cavour réunissait autour de la même politique l'élite de la société et les masses italiennes. De quelque talent que l'on soit doué, il faut du temps pour se faire connaître et pour prendre en Europe l'immense autorité qu'y possédait M. de Cavour. Il faut que les Italiens s'avouent le mal dans toute son étendue. La mort de M. de Cavour est pour eux un double affaiblissement : elle les affaiblit au dedans

et vis-à-vis de l'étranger. En se rendant compte du mal, les Italiens comprendront mieux ce qu'ils ont à faire pour en conjurer les conséquences, et découvriront les compensations qu'il leur est permis d'espérer.

Le premier devoir que la mort de M. de Cavour impose aux Italiens, c'est l'union et la prudence. On doit reconnaître qu'ils se sont spontanément appliqués à le remplir. Les Italiens ont depuis trois ans étonné le monde par leur sagesse, et déjà ils se préparent à lui donner de nouvelles surprises du même genre. Dès que M. de Cavour a cessé de vivre, la voix publique, avec un ensemble qui révèle chez les Italiens un remarquable instinct politique, a appelé au pouvoir le baron Ricasoli. Tout le monde a senti que le premier besoin de l'Italie était que le gouvernement fût dans une main ferme. Au rusé, tenace, hardi et brave Piémontais, l'on a voulu donner pour successeur un Florentin que l'imagination se représente comme descendu tout vivant de l'âpre république du moyen-âge. On suppose M. Ricasoli moins souple que n'était M. de Cavour; on lui attribue une certaine raideur, une obstination qui se prête mal aux compromis : l'on exagère sans doute les inconvéniens du caractère de M. Ricasoli; mais, symptôme digne de remarque des dispositions présentes des Italiens, c'est justement parce qu'il possède les qualités des défauts qu'on lui attribue que l'acclamation publique a décerné le pouvoir à M. Ricasoli.

L'unité de l'Italie n'a pas de plus énergique partisan que l'ancien dictateur toscan; on se souvient que c'est à lui, à sa résolution inflexible, qu'est due la première annexion, l'annexion de la Toscane, celle qui a déterminé le succès et la force du mouvement unitaire. L'on sait aussi que plus qu'aucun autre homme d'état italien il se montrerait décidé au besoin à réprimer tout mouvement intempestif et téméraire qui pourrait mettre en péril les résultats acquis et compromettre l'achèvement de l'œuvre entreprise par l'Italie. En appelant M. Ricasoli au ministère, les Italiens prennent en quelque sorte des précautions contre eux-mêmes, et cherchent à se donner une garantie contre les témérités des mauvaises têtes. Nous le répétons, on grossit trop ce qu'il peut y avoir de raideur dans le caractère de M. Ricasoli; mais les Italiens aimeraient mieux en ce moment un pouvoir qui maintiendrait l'ordre par un excès de vigueur qu'un ministère qui le mettrait en péril par un excès de mollesse et par un esprit de conciliation dégénérant en faiblesse. On dirait que les Italiens ne s'en remettent plus aux ministres du soin de les concilier et font de la concorde leur affaire personnelle. Par une étrange coïncidence, où le hasard est sans doute pour beaucoup, Naples et la Sicile envoient à Turin, depuis la mort de M. de Cavour, les meilleures nouvelles qu'on en eût encore reçues depuis l'annexion. A Naples, M. Ponza di San-Martino, qui passe pour être l'administrateur le plus capable qu'il y ait en Italie, réussit à merveille. Les Napolitains sont satisfaits de voir à la tête du gouvernement M. Ricasoli, qui à leurs yeux, au mérite de n'être pas Piémontais, joint celui d'être un unitaire coulé en bronze. Les Siciliens sont si contens du gouvernement de M. della Rovere qu'on en est surpris à Tu-

rin. Pour céder à leurs vœux, l'on a été obligé d'ajourner l'entrée de M. della Rovere au ministère de la guerre; il faudra laisser deux mois encore en Sicile le ministre désigné, dont le jeune et habile général Cugia fera l'intérim. On peut donc espérer que les affaires intérieures de la péninsule ne se gâteront point, et qu'au contraire les Italiens, avec cette intelligence politique dont ils ont déjà donné tant de preuves, tiendront à honneur de montrer à l'Europe qu'ils sont capables d'achever l'œuvre qu'ils avaient commencée sous la conduite de M. de Cavour.

Au même degré que l'union, la prudence est en ce moment le devoir des Italiens. Quelque bonne opinion que les Italiens aient d'eux-mêmes, les esprits éclairés parmi eux ne sauraient méconnaître que l'Italie a besoin plus que jamais d'actives alliances, et que parmi ces amitiés étrangères la plus efficace et la plus décisive est envers eux celle de la France. Pour compléter son indépendance et constituer son unité, l'Italie a deux questions difficiles à résoudre, la question de Rome et la question de Venise. Ni dans le présent ni dans l'avenir, l'Italie ne saurait espérer de résoudre ces questions sans le concours ou du moins contre le gré de la France. Nous ne devons pas assurément demander à l'Italie d'oublier ces questions vitales pour elle. Nous ne saurions exiger qu'elle cessât de se préparer à l'achèvement de son indépendance et de son unité. La France désavouerait ce qu'elle a fait pour l'Italie, elle se démentirait elle-même, elle changerait son alliance en une ingérence oppressive, si elle affichait de telles prétentions; mais, en restant sur le terrain de l'alliance, nous pouvons représenter à l'Italie qu'elle doit, par réciprocité d'amitié, consulter dans son action sur Rome et sur Venise les difficultés et les nécessités de la politique française. Prier les Italiens de nous donner le temps de nous convaincre qu'ils peuvent suppléer aux facultés de gouvernement que nous reconnaissions à M. de Cavour, serait-ce abuser de leur patience? Leur dire que la France regarde le maintien de la paix comme un intérêt de premier ordre pour elle, et qu'elle espère que les Italiens ne la contrarieront point dans un intérêt si précieux par des entreprises téméraires, serait-ce dépasser la réciprocité qu'ils nous doivent dans l'alliance? Nous ne le pensons point, et nous croyons qu'ils seront de notre avis. En demandant aux Italiens de ne point attaquer l'Autriche dans la Vénétie, nous ne leur imposons aucun sacrifice, nous les couvrons plutôt dans leur amour-propre, car il est manifeste qu'ils ne sont point encore en mesure d'entreprendre la guerre contre une des premières puissances militaires de l'Europe. Quant à la question romaine, il est évident qu'elle ne peut être tranchée par la force tant que la France restera à Rome. Il est certain en outre que toute solution par la force serait mauvaise, lors même que la France évacuerait le patrimoine de l'église. La question romaine appartient surtout à l'ordre moral; c'est dans la sphère morale que M. de Cavour l'avait placée en établissant la liberté de l'église comme la compensation magnifique de l'abdication du pouvoir temporel. Dans ces termes mêmes, on peut la poursuivre plus efficacement que la gé-

néralité ne le pense, ou du moins la laisser mûrir. L'on voit que les intérêts mêmes de l'Italie invitent aujourd'hui les Italiens à la prudence dans les affaires de Rome et de Venise, et que si les avis de la France, nous ne disons pas les conditions imposées par elle, leur recommandent la sagesse, ils ne font que s'ajouter par surcroît aux conseils que leur donne déjà le juste sentiment de leur situation.

Nous avons parlé aussi délicatement qu'il nous a été possible de la réciprocité de bons sentimens que nous doit l'Italie; nous nous étendrons de meilleur cœur sur les obligations que la mort de M. de Cavour nous crée envers elle. M. de Cavour mort, nous ne pouvons plus différer de reconnaître le royaume d'Italie. Tant que le génie du grand homme d'état présidait au gouvernement de la péninsule, on pouvait couvrir les temporisations de notre politique sous des prétextes qui disparaissent aujourd'hui. On pouvait dire d'une part qu'une marque si décisive du concours moral de la France n'était point indispensable à l'Italie, on pouvait affecter de craindre d'un autre côté que M. de Cavour, ou pressé par la concurrence de ses rivaux ou cédant aux inspirations de sa hardiesse naturelle, ne tirât parti de ce témoignage que la France lui aurait donné pour pousser plus avant ses desseins et ses entreprises. Après le lamentable événement qui vient d'affaiblir l'Italie, ni l'une ni l'autre excuse n'est valable. Non-seulement l'Italie est affaiblie par la mort de M. de Cavour, mais le refus que la France ferait de la reconnaître la plongerait dans une crise financière qui aurait infailliblement les conséquences politiques les plus déplorables. On sait que l'Italie a besoin, pour rétablir l'équilibre de ses finances, d'émettre un emprunt de 500 millions, absorbé d'avance en quelque sorte par un déficit de 320 millions. Le marché français est devenu le plus grand marché financier de l'Europe. Les valeurs piémontaises y sont acclimatées déjà depuis longtemps, et la rente piémontaise, aujourd'hui devenue la rente italienne, y a toujours été accueillie avec faveur. Refuser de reconnaître le royaume d'Italie, ce serait fermer le marché français au futur emprunt italien, ce serait frapper d'un coup funeste le crédit de l'Italie, ce serait exposer la péninsule à tous les désordres révolutionnaires, à tous les coups de désespoir qu'entraîne pour un état et pour un peuple la ruine des finances. Dans quel moment la France abandonnerait-elle l'Italie à ces périls? Au moment où l'Italie est frappée d'un grand malheur, dans une occasion où les plus simples considérations de la justice et de la politique commandent à un allié de venir au secours d'un allié. Nous n'avons jamais, quant à nous, oublié les responsabilités que la France a contractées envers l'Italie. Nous les invoquions dès le lendemain de la paix de Villafranca pour qu'on laissât les duchés et la Romagne maîtres de se refuser à d'impossibles restaurations et de régler eux-mêmes leur propre sort. Nous les invoquons encore. Dans les événemens qui ont changé depuis trois ans la condition de l'Italie, il y a eu deux grandes responsabilités engagées devant les contemporains et devant l'histoire, celle de M. de Cavour et celle du gouvernement français. Nous voulons bien que l'on mît au premier

rang la responsabilité de M. de Cavour tant qu'il vivait, puisqu'aussi bien l'Italie nouvelle avait été sa conception personnelle, et puisqu'il avait eu l'art et le bonheur de mettre au service de son idée l'irrésistible force matérielle de la France; mais le grand responsable italien n'est plus, et c'est notre responsabilité à nous qui devient désormais la première. De l'issue de la révolution italienne dépend le jugement qu'aura mérité notre politique de 1859. Nous nous frapperions nous-mêmes du plus choquant des démentis, nous deviendrions la risée et le scandale du monde, nous paraîtrions n'avoir fait que recommencer en plein XIX[e] siècle les guerres décousues et contradictoires du règne de Louis XV, si maintenant nous laissions aller l'Italie à la dérive, et si nous refusions de reconnaître, — quoi? — notre propre ouvrage. Nous l'espérons fermement, cette faute ne sera pas commise. Nous reconnaîtrons le royaume d'Italie, nous le reconnaîtrons bientôt; nous le reconnaîtrons en joignant à cet acte d'amitié d'utiles conseils, nous le voulons bien, qui provoqueront des réponses rassurantes, mais non en le subordonnant à des conditions qui seraient cruelles pour l'honneur italien, et qui d'ailleurs seraient souverainement impolitiques, puisque, si elles étaient absolues, elles créeraient des engagemens contraires à la nature des choses et impossibles à tenir.

Devant la mort de M. de Cavour, tout s'est éteint dans les faits politiques de cette quinzaine. Des sujets intéressans ont été traités devant nos assemblées; mais le public n'a prêté qu'une attention distraite à ces discussions. Il a été surtout étonné que ni dans le sénat, ni au corps législatif, il n'ait été prononcé une parole de regret et d'admiration pour l'illustre mort, un mot de sympathie pour l'Italie si cruellement frappée. Les manifestations spontanées de la chambre des lords et de la chambre des communes d'Angleterre ont présenté sur ce point un contraste singulier avec le morne silence de notre chambre des députés et de notre sénat. Parmi les digressions auxquelles la discussion du budget a donné lieu au corps législatif, n'aurait-il pas été possible de glisser quelques mots d'hommage adressés à la mémoire du plus grand des hommes d'état contemporains? Au surplus, comme il était aisé de le prévoir, la discussion du budget, renvoyée aux derniers jours de la session, n'a point été approfondie. Il n'a été prononcé qu'un seul discours important, qui ait jeté quelques lumières sur notre situation financière : nous voulons parler du discours de l'honorable M. Gouin, qui nous a montré dans l'exercice 1860 l'existence peu rassurante d'un déficit de 375 millions.

On sait que le budget, comprenant les divers services de l'état, peut fournir à propos de chacun de ces services les thèmes des discussions les plus diverses sur les questions politiques. Un député qui appartient à cette nuance d'opinion qu'il faut bien, ne fût-ce que pour la commodité du discours, appeler le parti clérical, M. Keller, a saisi cette occasion pour apprécier la politique suivie en ces derniers temps par le gouvernement envers l'église. M. Keller, pendant la discussion de l'adresse, avait prononcé

un discours sur les affaires d'Italie dont ceux même qui ne partageaient point ses idées n'avaient pas hésité à reconnaître l'éloquence. M. Keller a été moins heureux dans sa dernière tentative. Le vice de son discours et le succès de murmures qu'il a obtenu proviennent de la fausse position où l'orateur et le gros de son parti se sont si malheureusement placés. De quoi se plaint M. Keller? De la malveillance dont son parti serait l'objet de la part du gouvernement, des restrictions qui seraient mises à la liberté de l'église et de ses défenseurs? Pour être intéressant, il fallait que M. Keller plaidât la liberté pour tous et invoquât également le droit commun au profit de chacun. Certes, après les faits qui ont été récemment révélés devant le sénat, quand on voit des préfets appeler dans leurs cabinets des curés dont ils sont mécontens et les corriger par le retrait de leurs traitemens, lorsqu'on a assisté à la suppression de journaux religieux, ou qu'on gémit des entraves mises à la circulation des brochures favorables au saint-siége, on devrait, par un sentiment naturel, se joindre à ceux qui réclament la liberté. On devrait surtout comprendre l'étroite solidarité qui existe entre la souveraineté temporelle donnée au pouvoir religieux sur un point et l'asservissement, au moins partiel, des organes religieux à l'état sur tous les autres points. Les âmes croyantes notamment devraient commencer à s'apercevoir de la grandeur de l'idée de M. de Cavour montrant la liberté de l'église dans le renoncement au pouvoir temporel. Ce n'est pas à ce large point de vue de la liberté et du droit commun que M. Keller s'est placé. Il n'a eu l'air d'exprimer qu'un regret, c'est que sa cause ne jouît plus des faveurs du pouvoir, et fût devenue au contraire l'objet de ses défiances et de ses sévérités. M. Keller s'est complu, lui aussi, dans ce radotage qui partage arbitrairement les citoyens en bons et en méchans, en conservateurs et en révolutionnaires : croyant avoir à se plaindre du gouvernement, ce sont les libéraux qu'il a blessés et exaspérés. Voilà une habileté qui passe notre intelligence. Nous avons peine à comprendre également les vives critiques adressées par l'honorable député catholique aux journaux. Est-il généreux de retourner le fer dans la blessure de ces pauvres journaux et de leur faire honte de leur dépendance? Croit-on qu'ils ne connaissent point assez les misères dont ils souffrent? Est-ce à eux qu'il faut imputer le régime actuel de la presse? Au lieu de les accabler de reproches qu'ils ne méritent point, ne serait-il pas plus simple et plus noble, quand on est député, de travailler à la réforme de la législation de la presse?

Nous ne savons s'il faut mettre au compte des petites misères dont souffre la presse la publicité qu'un grand nombre de feuilles de Paris et des départemens ont donnée à un ridicule article du *Morning Post,* qui n'aurait pas sans cela mérité d'être relevé. Malgré la renommée que certaines correspondances ont faite en France au *Morning Post,* ce journal n'en est pas moins dans son propre pays une feuille dénuée d'influence. On l'a bien trop flatté en prétendant qu'il est l'organe de lord Palmerston, qui préfère avec raison un sourire de l'éditeur du *Times* aux grossières louanges

du *Post*. La spécialité de ce journal est d'informer chaque jour le public anglais des dîners ou des soirées qui se sont donnés la veille dans le West-End, et de publier la liste des invités. Comme il doit apparemment ces intéressantes informations aux maîtres d'hôtel des grandes maisons, nous l'avons entendu appeler le journal des *butlers*. En politique, il a été longtemps l'organe privilégié des carlistes d'Espagne et du comte de Montemolin. Il se plaît à attaquer en France les opinions qui ont le malheur de n'avoir pas pour elles le succès. Si la publication de l'article du *Post* auquel nous faisons allusion dans les journaux français a été spontanée, comme on doit le croire, on conviendra que nous possédons la presse la plus uniforme et la plus unanime qui soit au monde. Il faudrait également admirer nos journaux, s'ils avaient été, sans le savoir, victimes et dupes de la même mystification, et s'ils avaient supposé que la lettre du *Morning Post* sur un parti dont il est séditieux de prononcer le nom a été écrite à Paris. Il faut être Anglais, et ne rien connaître à la France, pour attribuer au parti dont parle le *Morning Post* des prétentions semblables à celles des Stuarts et de leurs partisans. Il faut être Anglais et non Français pour répéter maladroitement cette assimilation de la situation actuelle à celle de la maison de Hanovre qui a un jour échappé à la plume de M. de Persigny, et que l'on rend ridicule en la ressassant. On méconnaît d'ailleurs les intentions de M. le ministre de l'intérieur, proclamées dans une de ses premières circulaires, où il invitait les fonctionnaires à respecter les hommes qui ont servi avec honneur les anciens gouvernemens de la France; on les méconnaît, disons-nous, en dénonçant la candidature de ces hommes aux fonctions représentatives comme une conspiration. Il est vrai que dans les élections qui ont lieu en ce moment pour les conseils-généraux plusieurs des personnes qui ont fondé quelque espoir sur la circulaire de M. de Persigny ne rencontrent pas dans l'administration l'accueil impartial, sinon bienveillant, auquel elles devaient s'attendre. M. Casimir Perier notamment, qui se présente dans l'Aube, a été obligé de répondre par une adresse très ferme et très digne aux insinuations répandues contre sa candidature. Mais nous ne confondrons jamais même les écarts du zèle mal éclairé d'une partie de l'administration française avec les plates arrogances d'un journal anglais, lequel vient nous faire la leçon sur nos affaires et les ignore au point de comparer au parti des Stuarts la cause de la révolution de 1830, révolution accomplie contre un coup d'état et en faveur de la liberté de la presse, révolution tout hanovrienne, si nous osons à notre tour nous emparer de cette qualification victorieuse qui justifie tout et répond à tout.

La tournure que prennent les affaires des États-Unis devient chaque jour plus fâcheuse. Sans doute la cause représentée par les états du nord est la plus conforme aux principes et aux intérêts de la France. La politique française répugne aux prétentions des états du sud, poussant jusqu'aux plus barbares conséquences les théories esclavagistes; la politique française, qui a tant contribué à la fondation des États-Unis, et qui trouvait dans la puis-

sance de la république américaine un élément si utile de l'équilibre maritime, ne peut assister sans regret à la rupture de l'union, et par conséquent à l'affaiblissement de l'élément anglo-américain. Au double point de vue de l'humanité et de l'intérêt français, nous devons donc souhaiter que la politique du nord prévale et que l'union soit maintenue. Les premières déclarations de M. Lincoln donnaient l'espoir que les mesures du nord pourraient assurer ce résultat. Que le nord usât de la supériorité de ses ressources et de ses forces pour conserver ou reprendre les forts ou les propriétés fédérales situés sur les frontières et le littoral des états sécessionistes, qu'il se bornât à bloquer les principales villes maritimes du sud, il est vraisemblable qu'une réaction se serait bientôt produite au sein de la nouvelle confédération, et que les deux parties de la république eussent pu se rejoindre et se ressouder. Pour ne point compromettre cette perspective, il eût été nécessaire d'éviter tout conflit sanglant, et surtout l'invasion de corps d'armée dans les états du sud. Si au contraire la guerre civile s'engage, si le sang coule, la réconciliation ne semble plus possible, et alors, ce semble aussi, quoi qu'il arrive, c'en est fait de l'union. Les états du nord ne sauraient reconstituer l'union que s'ils peuvent y ramener, par une ferme patience, par les mouvemens de l'esprit public et par d'opportunes négociations, les populations des états qui se sont séparés. Quant à les conquérir et à les gouverner comme des états subjugués, il n'y faut pas songer un instant. C'est pour ces motifs que nous voyons avec appréhension l'invasion de la Virginie. Si par malheur on n'évite point les rencontres, si de grands combats sont livrés, c'est la fin irrévocable de l'union. Deux républiques devront se partager l'Amérique, et c'est malheureusement par une inimitié envenimée qu'elles auront inauguré leurs orageuses relations.

La campagne politique ne finit pas bien pour l'Allemagne. Au milieu des événemens qui surprennent et émeuvent le monde, la confédération germanique n'a pas l'air de se douter de ce qui se passe autour d'elle, et consume le temps en puériles querelles et en stériles chicanes. Une correspondance publiée dans un journal anglais, le *Daily News*, a mis en feu ces jours passés tous les petits états. On le voit, c'est la mode, quand on veut secouer la torpeur d'un état continental, d'emprunter la bouche fulminante d'une gazette anglaise. Le correspondant du *Daily News* lui envoyait de Francfort une terrible imputation contre les états secondaires; il accusait ces états de rêver et de travailler à la résurrection de la confédération du Rhin de napoléonienne mémoire. Le patriotisme germanique ne saurait concevoir trahison plus noire. Aussi les états secondaires, que l'on accusait en outre de chercher à s'agrandir aux dépens des états de troisième ordre, se sont-ils défendus par les dénégations les plus indignées. On s'est retourné en leur nom contre les inventeurs de cette horrible calomnie. Les partisans des petits états ont vu là tout de suite une machination du parti unitaire, une création du *National Verein*, et l'on s'est chamaillé à cœur joie. On en veut au grand-duché de Bade, qui s'est laissé dominer par l'associa-

tion nationale, et à qui l'on reproche d'être plus prussien que la Prusse. Pour nous distraire, nous n'allons point tarder à jouir d'une représentation nouvelle de la comédie qui se joue depuis 1848 dans la Hesse électorale. Les chambres vont se réunir à Cassel, lieu admirablement choisi; c'était la charmante capitale du fantastique royaume de Westphalie. Vous ignorez peut-être que les dernières élections de la Hesse électorale comme les avant-dernières, et aussi bien que les antépénultièmes, ont donné la quasi-unanimité à la constitution infortunée de 1831; mais vous n'êtes pas sans avoir deviné que l'électeur se déclare impuissant à rétablir cette constitution, parce qu'elle a été abolie par la diète. En conséquence les chambres seront dissoutes, et l'on fera de nouvelles élections. Le spirituel électeur rend la Hesse victime d'un mauvais jeu de mots, et, puisqu'elle est un électorat, la condamne aux élections à perpétuité. Que l'on aille du tragique au comique, des États-Unis à l'Allemagne, les confédérations n'ont décidément pas de quoi nous séduire, et les Italiens, en voyant ce qui s'y passe, doivent plus que jamais bénir le ciel d'avoir échappé au piége du système fédératif.

Lorsqu'on va quelque part, il faut savoir comment on en pourra sortir. L'idée est triviale, mais c'est une loi qu'il importe d'observer en politique. Nous l'avions un peu oubliée en partant pour la Syrie, et, après quelques perplexités bien naturelles, nous en sortons grâce à l'arrangement du gouvernement du Liban. Nous l'avons absolument méconnue en allant à Rome : nous ne savons après douze ans comment faire pour en sortir; mais Dieu est grand, et, comme disait le vieux ministre toscan, *il mundo va dà se.*

E. FORCADE.

REVUE MUSICALE.

Les théâtres en général, mais surtout les théâtres lyriques, sont entrés dans la saison difficile de leur existence. Ils essaient encore de vivre, mais ce n'est pas sans peine, et leurs plus grands efforts consistent à préparer les élémens de la prochaine campagne, qui s'ouvre à la fin du mois de septembre. A l'Opéra surtout, on s'agite beaucoup, et le ministre d'état, M. Walewski, paraît animé des meilleures intentions envers ce grand établissement lyrique, auquel on voudrait imprimer une certaine vie. On a déjà décidé, assure-t-on, que l'*Alceste* de Gluck y serait représentée dans le courant de l'année, et Mme Viardot a été engagée expressément pour interpréter le principal rôle de ce vieux chef-d'œuvre. Ce sera le cas de chanter, après un demi-siècle de délaissement :

Et l'on revient toujours
A ses premiers amours.

Comment le public, dans la variété pittoresque de ses goûts d'aujourd'hui,

acceptera-t-il le cadeau qu'on va lui faire? Quel accueil fera-t-il à un aïeul qu'il a tant aimé jadis? N'importe. La tentative de restauration qu'on va faire mérite les encouragemens de tous les vrais amateurs, et il y a toujours du mérite pour un théâtre comme l'Opéra, dont le pain quotidien est assuré, à remonter ainsi à la source de sa tradition. D'autres projets plus hardis encore seraient à la veille d'être adoptés par l'administration qui préside aux destinées de notre première scène lyrique, et il ne nous en coûte pas de dire que parmi ces projets d'avenir se trouve l'acceptation d'un grand ouvrage dont M. Berlioz a fait les paroles et la musique. Si nous avions à émettre un avis dans une pareille circonstance, nous serions favorable au désir, après tout légitime, de M. Berlioz, et, tout en faisant nos réserves sur le mérite particulier d'une œuvre que nous ne connaissons pas, nous saisirions avec empressement l'occasion de juger les derniers efforts d'un homme d'esprit dont nous combattons les tendances. Aussi faisons-nous sincèrement des vœux pour que la demande de M. Berlioz soit accueillie, car, faveur pour faveur, M. Berlioz, qui est Français, vaut bien M. Liszt, dont les prétendues compositions sont la risée de l'Europe.

Mme Gueymard s'est essayée pendant un certain nombre de représentations dans le beau rôle de Valentine des *Huguenots*. Il ne nous a point paru que cette cantatrice eût toutes les qualités qu'exige l'héroïne d'un si beau drame. Elle y a manqué un peu de noblesse, et ce n'est pas sans des efforts trop visibles qu'elle a pu réaliser les effets de l'incomparable scène d'amour du quatrième acte. Mme Gueymard a été obligée de raccourcir les phrases en respirant trop souvent, en ralentissant les mouvemens de cette puissante mélopée. Que fait-il donc, à ce propos, ce diable à quatre de Meyerbeer? Il nous laisse là, *povera gente*, le bec dans l'eau, comme on dit, et à nous débattre avec les infiniment petits. « Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous! » On a repris aussi à l'Opéra l'œuvre intéressante et distinguée de M. Félicien David, *Herculanum*, avec Mme Tedesco dans le rôle d'Olympia, créé dans l'origine par Mme Borghi-Mamo, qui maintenant enchante l'Italie. Le 29 mai, on a donné à ce théâtre un agréable badinage, *le Marché des Innocens*, ballet-pantomime en un acte, que MM. Petipa et Pugni ont fait représenter pour la première fois au grand théâtre de Saint-Pétersbourg. Mme Petipa, une danseuse russe fort élégante et fort piquante, y a débuté avec succès. On l'a vivement applaudie, surtout dans le pas de la *giganka*, qui est ingénieusement dessiné. La musique de M. Pugni est facile, abondante et très bien rhythmée : que voulez-vous de plus?

Au théâtre de l'Opéra-Comique, les œuvres insignifiantes ou impossibles se succèdent avec une rapidité et une constance vraiment fâcheuses. Que dire d'un personnel médiocre, d'artistes secondaires qu'on arrête au passage pour quelques représentations, et de courtiers de bourse qui se font compositeurs? Nous devons être bien reconnaissans à M. Rothschild de ne pas cultiver la musique, car s'il lui prenait fantaisie d'écrire un opéra, qui l'empêcherait de le faire représenter sur n'importe quel théâtre de Paris? Ce n'est pas M. le directeur de l'Opéra-Comique qui aurait le mauvais goût de ne pas apprécier le génie de M. Rothschild à sa juste valeur. Je vous le dis en vérité, tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles, et il doit être permis au pauvre critique d'aspirer à un avenir

moins triste. Cependant le théâtre de l'Opéra-Comique a bien voulu nous donner, le 30 avril, la première représentation d'un opéra en trois actes sous le titre prestigieux de *Salvator Rosa*. Ce sont MM. Grangé et Trianon qui se sont chargés de mettre en couplets la vie aventureuse de ce bandit bouffon, improvisateur de *canzonette,* brosseur de grands tableaux de paysage et de batailles remplies de *fracasso*. Avec un si beau thème, qu'il suffisait de dérouler sur la scène sans grande invention de leur part, les auteurs du *libretto* de *Salvator Rosa* n'ont su imaginer qu'une fable insipide, que le musicien n'a su guère réchauffer des sons de sa musique.

C'est pourtant un homme de talent que M. Duprato, un ancien prix de Rome, qui a débuté, il y a quelques années, sur la même scène par un petit opéra en un acte, *les Trovatelles,* où il y avait de la grâce et d'heureux souvenirs de l'Italie. Ces souvenirs ne se sont pas effacés de la mémoire de M. Duprato, qui en a rempli la partition de *Salvator Rosa,* où tous les maîtres italiens, Donizetti, Verdi, sont mis largement à contribution, ainsi que M. Auber. Ni l'ouverture, qui est un papillotage sans caractère de toute sorte d'instrumens, ni la chanson de Salvator Rosa, — *Sans regret et sans envie,* — ni la sérénade d'Antonio, pas plus que le duo pour ténor et baryton qui vient après, ne sont des morceaux qui accusent la moindre originalité. Le finale du premier acte est conçu à la manière de Donizetti, ainsi que tout le second acte, où je n'ai remarqué que les couplets du vieux Capuzzi, qui sont agréablement accompagnés; mais le finale du second, très bruyant aussi bien que le duo pour voix d'homme qui le précède, rappellent le style de M. Verdi. M. Duprato, qui a du talent et de la facilité, a besoin de prouver qu'il est autre chose qu'un habile compilateur, chantant la brune et la blonde sans regrets et sans remords.

Sylvio-Sylvia, opéra-comique en un acte, paroles de M. Brésil, musique de M. Destribaud, a été représenté pour la première fois le 15 mai et a reçu immédiatement la récompense de ses mérites. J'en dirai presque autant de *la Beauté du Diable,* opéra en un acte, paroles de M. de Najac, qui représenterait l'ombre d'un auteur célèbre qui, pendant un demi-siècle, a diverti tous les bons bourgeois de France et de Navarre. La musique de *la Beauté du Diable* est de M. Alary, professeur de chant, accompagnateur docile des *prime-donne assolute* et correcteur de Mozart pour le compte des vieux ténors italiens. M. Alary, qui n'a pas à beaucoup près le talent et la dextérité de M. Duprato, a les mêmes défauts, et il se rappelle trop fidèlement les idées des autres, de Donizetti, de Verdi, de Rossini et *di tutti quanti*. Déjà coupable d'un opéra, *le Tre Nozze,* qui a été donné au Théâtre-Italien il y a une dizaine d'années, M. Alary n'a pas craint de mettre en musique la moitié de la Bible et de faire chanter la vierge Marie *con un dolce soriso in bocca!* C'était dans une espèce d'oratorio, *la Rédemption,* qui a été exécuté au Théâtre-Italien. J'aime mieux *la Beauté du Diable,* qui ne compromet personne. L'activité est si grande au théâtre de l'Opéra-Comique, qu'après tous les chefs-d'œuvre que nous venons d'énumérer, on y a repris récemment, le 5 juin, *les Mousquetaires de la Reine* de M. Halévy pour les débuts d'une nouvelle cantatrice, Mlle Listchner, et pour la *rentrée,* disait l'affiche, de M. Jourdan. Je ne voudrais pas dire de mal de M. Jourdan, qui est un

artiste intelligent et zélé, pourvu qu'il reste à sa place et qu'il ne se donne pas les airs d'un premier ténor. De pareilles prétentions peuvent être accueillies à Bruxelles, où Mlle Boulard passe pour une grande cantatrice. Quant à Mlle Listchner, qui est un grand prix du Conservatoire et qui vient de la province, sa voix manque de fraîcheur et de charme.

Le Théâtre-Lyrique est bien plus heureux que tous les autres; il a fermé ses portes à la fin du mois de mai, et il s'est endormi du sommeil des justes qui ont beaucoup travaillé et peu récolté. Quand et où se réveillera-t-il? C'est une question qui n'est pas encore résolue. Le Théâtre-Lyrique doit faire sa réouverture au mois de septembre; mais on ignore si la nouvelle salle qu'on a construite place du Châtelet, et qui lui est destinée, pourra être prête pour l'automne prochain. Dans une représentation donnée au bénéfice de M. Battaille le 8 mai, on a représenté à ce théâtre un opéra-comique en un acte, *Au Travers du Mur,* très gai et très amusant. Les paroles sont de M. de Saint-Georges, et la musique, de M. le prince Poniatowski, est facile, naturelle et sans prétention. J'y ai remarqué un trio pour voix d'homme plein d'incidens comiques, une jolie romance qui se dénoue en duo et que Mlle Moreau a fort bien vocalisée, un duo aussi pour des voix d'homme vivement conduit. Toute la partition de cette improvisation princière, *Au Travers du Mur,* est agréable, souriante, et s'écoute sans efforts. Mlle Moreau y a été charmante avec sa belle voix de soprano, qu'elle dirige avec goût. A une autre représentation extraordinaire du Théâtre-Lyrique donnée le 15 mai au bénéfice de Mme Viardot, on a représenté pour la première fois un opéra en un acte, *le Buisson vert,* paroles de M. Fonteilles, musique de M. Léon Gastinel, dont nous avons déjà mentionné le nom dans notre dernier article sur les concerts. La musique du *Buisson vert,* œuvre beaucoup moins importante que la grand'messe que M. Gastinel a fait exécuter à l'église Saint-Eustache, n'en est pas plus originale pour cela. Il est à souhaiter que M. Léon Gastinel, qui a vraiment du talent, se dégage des formules à la mode, et qu'il prenne une physionomie. C'est un souhait qu'on peut faire pour le plus grand nombre des compositeurs modernes.

Si les concerts et les théâtres lyriques de Paris ont fourni à peu près ce qu'ils avaient de plus curieux, les fêtes musicales commencent à briller dans plusieurs villes de France et de l'Europe. Il y a eu à Aix-la-Chapelle, les 19, 20 et 21 mai, une de ces grandes réunions d'amateurs et d'artistes qui placent l'Allemagne au-dessus de toutes les autres nations. Conduite par le maître de chapelle du roi de Bavière, M. Lachner, cette masse d'exécutans, qui se composait d'un orchestre de cent cinquante musiciens et d'un chœur de quatre cent cinquante voix, a dit le premier jour la première partie de la *Symphonie héroïque* de Beethoven et la deuxième partie de la *Messe solennelle en ré* du même maître; le deuxième jour, la *Symphonie en ut* de Mozart, et *Josué,* oratorio de Handel; le troisième jour, l'ouverture d'*Oberon* de Weber, un air ancien de l'abbé Rossi, un concerto de piano de Schumann, exécuté par Mme Clara Schumann, veuve de ce maître, enfin le concerto de violon de Beethoven exécuté par M. Joachim, le plus admirable virtuose qu'il y ait aujourd'hui en Europe sur cet instrument. Au dire d'un grand connaisseur, cette fête musicale d'Aix-la-Chapelle, à laquelle je devais

assister, hélas! a été brillante et digne en partie du grand pays qui a fondé ces congrès annuels de l'art musical. Dans une excursion que j'ai faite en Allemagne en 1859 et dont j'ai entretenu les lecteurs de la *Revue,* j'ai pu juger par moi-même quels effets puissans on obtenait par ces masses de voix saines et vigoureuses qu'on ne trouve nulle part ailleurs. C'est à Cologne que doit avoir lieu l'année prochaine la fête musicale des provinces rhénanes dont l'institution remonte à 1817. En France, où toutes choses arrivent beaucoup plus tard qu'ailleurs, on commence également à prendre goût à ces grandes réunions de musiciens où l'artiste et l'amateur confondent leurs efforts sans morgue et sans vaine distinction. Les nombreuses sociétés orphéoniques qui couvrent la France, toutes composées de simples ouvriers, donnent déjà d'excellens résultats, ne fût-ce que des goûts élevés et des habitudes plus régulières. Dans une exposition des produits de l'industrie locale qui vient d'avoir lieu tout récemment dans la ville de Metz, on a introduit une exposition de peinture et de sculpture, et le tout a été couronné par un festival précédé d'un concours des sociétés orphéoniques des villes environnantes. Quinze sociétés chorales venant de Colmar, de Strasbourg, de Luxembourg, etc., se sont disputé la palme devant un jury dont faisait partie M. Ambroise Thomas, une gloire musicale de la bonne ville de Metz. Ces fêtes, ces luttes pacifiques qui se produisent partout et à chaque instant sous le patronage de l'autorité, ne peuvent manquer d'avoir avec le temps les plus heureuses conséquences sur l'éducation des classes inférieures de la nation.

P. SCUDO.

ESSAIS ET NOTICES.

SINGULARITÉS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.

Il est presque aussi rare de rencontrer dans une œuvre d'érudition la couleur de la vérité que la gaieté dans le roman ou le naturel dans la poésie. Le nombre des hommes qui pensent, sentent et agissent est restreint. Bien peu vivent de la vie du présent, moins encore peuvent vivre de la vie du passé. Tandis que nous voudrions connaître des hommes, l'érudition nous présente des morts, classés, analysés, en manière d'argumens, pour servir de preuve à un fait ou à une théorie. Réduite à n'être qu'une science, l'histoire, qui est la politique du passé, perd son intérêt et sa popularité; elle les retrouve quand, grâce à des exceptions, celles-là brillantes, celles-ci heureuses, elle redevient elle-même. Tout le monde a lu et personne n'a oublié les *Récits des Temps mérovingiens* de M. Augustin Thierry. Dans un genre très différent, mais sur des époques également obscures et inconnues, M. Hauréau vient de publier un volume intitulé : *Singularités historiques et littéraires* (1). Il y raconte ce qui a été comme on raconterait ce qu'on a

(1) Chez Michel Lévy.

vu, avec la même vivacité, avec le même naturel. Les personnages vivent; ils vivent de leur vie individuelle et de la vie de leur siècle. On me permettra de laisser de côté les travaux plus étendus de M. Hauréau, l'*Histoire de la Philosophie scolastique* et le *Gallia christiana,* couronné pour la cinquième fois par l'Académie des Inscriptions, pour appeler l'attention sur un petit livre, plein de nouveautés vieilles de bientôt dix siècles, et qui, sans prétentions historiques, donne le sentiment vrai de l'histoire. La forme adoptée par l'écrivain y bannit la théorie et laisse place entière à la vérité. Le livre raconte la vie de plusieurs personnages des temps carlovingiens sur lesquels l'auteur a découvert ou constaté des faits curieux. L'exécution agrandit le sujet, et dans chaque tableau on distingue un homme ou un siècle.

C'est par un récit vraiment singulier que commencent ces *Singularités historiques*. Du VIe au IXe siècle, des petits-fils de Clovis au petit-fils de Charlemagne, on voit l'Irlande donner à l'Occident des savans, des poètes, des théologiens et des philosophes. La barbarie s'est emparée des Gaules, de l'Italie, de l'Espagne : un coin de terre au nord-ouest reste seul intact; il en sort des missionnaires de la civilisation et du christianisme. Les élèves rendent aux maîtres la science qu'ils ont reçue; ils la rendent transformée par le génie particulier de leur race. Rome n'avait pas conquis l'Irlande, elle ne lui avait imposé ni ses mœurs ni ses lois. C'est au milieu du Ve siècle que le Gallo-Romain saint Patrice l'a convertie au christianisme. Il a apporté la religion et la science; il n'a pas apporté le gouvernement de Rome. La science irlandaise est latine, elle est même grecque; elle n'a rien d'impérial, rien de romain. Le rameau ayant été détaché du tronc, ce jeune christianisme, cette jeune civilisation se sont imprégnés du caractère national de l'Irlande. Pendant trois siècles que dure la propagande des Irlandais, on trouve chez eux une érudition et un esprit particuliers. Rome et l'orthodoxie romaine proscrivent la lecture des poètes et des auteurs profanes. Le premier et peut-être le plus grand des missionnaires irlandais, saint Columban, écrit un poème contre l'amour de l'or sur un rhythme « emprunté à Sapho. » Saint Livin, apôtre et martyr des Gantois, s'afflige dans ses vieux ans de n'être plus le poète dont les applaudissemens de l'Irlande lettrée ont encouragé les débuts. Partout où ont passé des maîtres irlandais se manifeste l'originalité de leurs mœurs et de leur doctrine : on la retrouve dans les monastères qu'ils ont fondés, à Luxeuil, à Saint-Gall, à Bobbio; on la retrouve chez les apôtres, chez les érudits, chez les hérétiques. L'érudition irlandaise est la seule dans l'Occident qui connaisse et qui pratique la langue grecque. Les doctrines irlandaises sont celles du christianisme alexandrin. En tout temps, on voit lutter ceux qui les enseignent contre l'autorité de Rome et contre le principe d'autorité en général. Saint Columban écrit au pape : « Votre puissance durera autant que votre raison sera droite. » Saint Virgile est persécuté pour avoir affirmé l'existence des antipodes, et Jean

Scot Erigène soutient que « l'autorité procède de la raison, nullement la raison de l'autorité. » Lorsqu'à la fin du VIIIe siècle les Danois font leur première descente en Irlande, les écoles de l'île sont bouleversées, un nombre considérable de savans émigre et se répand sur l'Occident. En même temps, par malheur, le foyer d'où partait la lumière est éteint. Les hardiesses de Jean Scot ont indigné et armé l'église. Les Irlandais, depuis trois siècles vénérés pour leur science, sont poursuivis à cause de leurs hérésies, et l'histoire des écoles d'Irlande finit avec celle de l'indépendance irlandaise.

On comprend le penchant de M. Hauréau pour des érudits, libres penseurs des temps barbares, qui viennent défendre les droits de l'esprit dans le monde de l'ignorance, s'insurgent contre toutes les autorités et font face pendant trois siècles à la brutalité des vainqueurs de l'Occident. L'histoire des écoles d'Irlande n'est pas seulement un épisode curieux de l'histoire de la philosophie et de la religion, c'est la tradition d'un peuple expliquée et justifiée. Quiconque parcourt l'Irlande rencontre le souvenir vague d'une civilisation perdue. Quelle peut être cette civilisation qui n'a laissé de traces que dans les cœurs? On est tenté de penser que les réminiscences n'ont pas plus de réalité que les rêves. Cette civilisation perdue, cette gloire aujourd'hui méconnue, c'est la civilisation et la gloire des écoles d'Irlande, qui réunissaient un si grand nombre d'écoliers qu'Armagh seule en comptait sept mille. Les princes, les rois, les évêques étrangers venaient s'instruire en Irlande, et l'Irlande envoyait des maîtres et des apôtres aux peuples d'Occident. Avant la conquête des Normands, avant celle des Danois, il s'était formé comme une nation dans la nation; même alors l'Irlande offrait le spectacle d'une société intellectuelle raffinée s'élevant au milieu d'une société inculte et sauvage. Le sentiment populaire, qui a conservé le souvenir du passé, n'en méconnaît pas le caractère. Plus d'une fois j'ai moi-même entendu dire à de simples paysans irlandais : « Nous n'avions rien de commun avec Rome; saint Patrice était notre saint. Les Saxons nous ont unis à Rome. De quel droit veulent-ils maintenant nous séparer de Rome? » Si les Irlandais, jadis hostiles à Rome, lui sont aujourd'hui dévoués, le tempérament national n'a pas changé. Aux VIIe, VIIIe et IXe siècles, le philosophe irlandais était ce qu'est aujourd'hui le paysan irlandais : un rebelle. Dans cette poésie, dans cette théologie contentieuse, dans cette érudition des âges écoulés, se retrouve la trace vivante du caractère national.

Après avoir vu paraître dans le premier chapitre des *Singularités historiques* Clément l'Hibernien, le plus célèbre grammairien que l'Irlande ait envoyé à Charlemagne, on fait connaissance dans le second avec son rival Théodulfe, Goth de naissance, Gète comme il s'appelle lui-même, et pour cette raison plus civilisé que ne l'aurait été alors un habitant des Gaules ou de l'Italie. C'est un homme distingué, ancien, moderne, autant que barbare, qui s'est élevé à la politique par les lettres et au gouvernement par l'opposition. Il a été mêlé à beaucoup d'affaires, et ses poésies sont des tableaux

de mœurs sans forme originale (il n'y a pas d'originalité dans la littérature des temps barbares), mais propres à donner une idée de l'état de la société au commencement du IXe siècle. Les débuts de Théodulfe sont hardis. Simple diacre, il écrit un poème critique sur les mœurs des évêques. Le poème est remarqué, l'auteur est appelé au palais; il devient l'un des maîtres de l'école et l'un des lettrés favoris. A la cour d'Aix-la-Chapelle, aucune muse ne pouvait rester silencieuse, moins que toute autre celle de Théodulfe. C'est comme poète que Théodulfe est maître dans l'école, c'est comme poète qu'il marche de pair avec les guerriers barbares et qu'il a gagné les faveurs du souverain : il lui faut raconter à Charlemagne sa gloire, à la cour ses joies, ses magnificences, ses passe-temps. C'est ainsi que Charlemagne aimait à être loué, lorsqu'au retour des guerres il se reposait en patriarche au milieu de sa famille et de ses amis. On plaisait aux jeunes princesses avec des complimens mythologiques, on flattait les dignitaires ecclésiastiques en leur donnant des surnoms païens, on amusait les guerriers barbares par le récit des querelles de l'école. Tous les détails sont précieux, et les moindres intéressent le plus. Vous voyez Charlemagne s'asseoir à table; on lui sert son dîner de quatre plats et le rôti de gibier. Vous vous asseyez à cette même table que préside alors Alcuin; vous trouvez le lait fade, vous vantez les mets pimentés. Avec la partie choisie de la société, vous vous rendez ensuite dans le lieu où le rude vainqueur des Saxons s'abandonne aux plaisirs de l'esprit avec ses théologiens, ses grammairiens et ses poètes.

Théodulfe est nommé évêque d'Orléans et abbé de Fleury. Un capitulaire adressé au clergé du diocèse d'Orléans et une épître à saint Benoît d'Aniane donnent sur son épiscopat des renseignemens précieux. Il n'y a pas là seulement un témoignage de la grossièreté et de la corruption de ceux dont Théodulfe essaie de corriger les mœurs; il y a aussi une preuve de l'ardeur intellectuelle et de la passion littéraire qui animent les hommes cultivés du IXe siècle. On aimait alors les lettres comme on aime aujourd'hui la liberté. « L'instruction, proclame Théodulfe, est la première charité à faire au peuple. » Il met en vigueur les prescriptions de la lettre de Charlemagne de 787; il ordonne à tous les clercs d'ouvrir dans toutes les villes et dans tous les bourgs des écoles publiques et gratuites; il encourage et surveille les écoles des monastères; il répond en vers aux écoliers d'Orléans, qui lui écrivent en vers; il s'efforce de répandre autour de lui le goût des arts et de la vie délicate. Aimer l'étude, c'était être l'ennemi des mœurs grossières et l'ennemi de l'injustice. Aux mérites qui le distinguaient déjà, le poète-évêque unit ceux de l'administrateur. Pour dire le vrai, il penche du côté de César; les *capitulaires* sont sa loi plutôt que les canons : c'est un fonctionnaire, un vrai fonctionnaire public. Charlemagne ne pouvait laisser inactives des dispositions si rares, devenues moins précieuses depuis qu'elles sont devenues plus communes. Personne plus que Théodulfe n'était propre à remplir les fonctions de *missus dominicus*. On l'envoie en cette qualité dans la Gaule

narbonnaise, et nous devons à cette mission un rapport en vers adressé à l'empereur.

Dans le poème de Théodulfe sur la corruption des agens du prince et sur l'empressement des populations à favoriser cette corruption, on trouve des faits trop souvent renouvelés depuis pour qu'ils intéressent beaucoup; mais une vérité vous saisit : tout despotisme est corrupteur. Quand même le despote est Charlemagne, le despotisme conduit à la malhonnêteté, et par la malhonnêteté à la décadence. Le but est l'état, il n'est pas le peuple. Les agens du pouvoir le sentent bien. Aucune main n'est assez forte pour imposer la probité. On le sait, on s'y accoutume, on ne croit qu'à la corruption; tous la stimulent et l'encouragent. Voilà pourquoi la restauration du pouvoir a précipité la décadence d'une race et pourquoi la nation franque, au lendemain de la toute-puissance, est tombée au dernier degré de la faiblesse et du désordre. Avec le *missus dominicus* de Charlemagne, on s'écrie : « Les vrais coupables sont ceux qui reçoivent, et non pas ceux qui donnent. »

Si les vers de Théodulfe ne disent pas tout ce qu'on voudrait savoir, ils font au moins connaître les sentimens d'un civilisé de la cour de Charlemagne. Le monde, au IXe siècle, n'était pas simplement ignorant et désordonné. La brutalité du grand nombre excitait chez quelques-uns de merveilleux raffinemens de cœur et d'esprit. Ce qu'on admire, c'est que d'un côté étaient l'ordre moral tout entier, la science, la piété, la justice, et de l'autre tous les désordres, la grossièreté des mœurs et la violence des actes. Peut-être était-ce une illusion (noble illusion!) de confondre la science avec la vérité et de penser que plus l'esprit s'élève, plus l'âme se rapproche de Dieu.

Après Clément l'Hibernien et Théodulfe se présente à nous un autre type curieux de la société carlovingienne, Smaragde, abbé de Castellion. Celui-là est un grammairien, c'est-à-dire un philosophe. Sa grammaire l'avait rendu célèbre, et Charlemagne lui demanda souvent des conseils. Smaragde écrivit le *Via Regia,* — le *Livre du Prince,* comme on aurait dit plus tard. Quelques citations montreront quelle était l'indépendance des esprits à la cour de Charlemagne.

« O roi, dit Smaragde, le Seigneur tout-puissant a mis entre tes mains des royaumes vastes, florissans, pleins de richesses; il t'a distribué les nombreux domaines de tes proches, il a fait venir en ton épargne les produits des impôts les plus variés... pour te donner le moyen de construire des palais. Ne t'élève donc pas une royale demeure avec les larmes des pauvres, aux frais des malheureux... Interdis, ô roi très clément, interdis l'esclavage dans toutes les parties de ton empire... L'homme doit sincèrement obéir à Dieu; il doit, autant qu'il le peut, se montrer fidèle observateur de ses préceptes. Or, parmi ces préceptes, qui par les bonnes œuvres conduisent au salut, il y a celui-ci, dicté par l'immense charité de Dieu : « quiconque possède des esclaves doit les renvoyer libres, considérant que ce n'est pas

la nature, mais une faute, qui les a réduits en servitude. Tous, en effet, nous avons été créés dans une parfaite égalité de condition. »

On lit aussi dans le *Commentaire* de Smaragde *sur la règle de saint Benoît :* « Il est conforme à la raison que celui qui, dans l'église, sait le mieux chanter, le mieux lire, le mieux remplir tout autre office, occupe la place où il pourra convenablement faire valoir son mérite, et s'il est doué d'une intelligence suffisante, d'une éloquence, d'une instruction telles qu'il puisse être doyen ou prévôt, qu'on ne considère pas s'il est né de parens libres ou esclaves, mais si la raison l'appelle à ces emplois. »

Naturellement Smaragde défend la liberté de lire, mère de la liberté de penser, comme le dit M. Hauréau. Ce n'est pas simplement un lettré au goût délicat, c'est un philosophe et un naturaliste. Sans négliger la forme, il va au fond des choses. Aussi Charlemagne consulte-t-il l'abbé de Castellion sur les questions de dogme et sur les questions de discipline. Smaragde devient l'âme des conciles et des placites. Il porte à Rome la célèbre délibération du concile d'Aix-la-Chapelle sur le symbole, rédige la lettre où Charlemagne expose au pape la doctrine catholique, et il en rapporte la décision demandée par l'empereur.

La science, la vertu, aussi bien que la poésie, toutes les distinctions intellectuelles et morales avaient donc leur place à la cour de Charlemagne. On admire ces théologiens, ces lettrés; on admire surtout le prince qui les appelait dans ses conseils, et on est prêt à tomber dans l'erreur classique qui fait d'un héros barbare un grand homme civilisé. Si Charlemagne n'avait été de son temps, il n'aurait pas doublé l'empire des Francs et conquis l'admiration de la postérité. Son gouvernement est à beaucoup d'égards un gouvernement barbare, le vieux gouvernement des Francs, et ses actions les plus décisives sont celles qui convenaient au chef d'une nation dont la victoire était la vie. La nouveauté fut de créer au-dessus des institutions franques des institutions impériales, au-dessus des lois particulières de chaque nation des lois générales, obligatoires pour tous. On comprend la grandeur et la fragilité d'une telle œuvre : c'est l'ordre à côté du désordre, c'est le despotisme superposé à l'anarchie, une machine monstrueuse que fait mouvoir la main de Charlemagne, et que nul autre ne saurait manier. Effrayé d'une décadence dont il ne parlait qu'en versant des larmes, Charlemagne s'efforçait de rendre la vie à tout ce qui l'avait possédée, barbarie, civilisation, religion. De même qu'il respectait les lois particulières des nations tout en établissant des lois générales, de même qu'il conservait les anciennes magistratures en plaçant au-dessus d'elles des envoyés royaux, il appelait à lui tous les hommes remarquables, barbares ou civilisés; il les associait au gouvernement, comme le peuple était associé au vote des lois. Un signe certain de la grandeur ou de la petitesse, c'est le goût ou la haine des hommes supérieurs. Charlemagne portait au plus haut degré l'amour de la science et du talent, et il a été grand parmi les plus grands. Son

fils Louis, qui craignait l'indépendance plus que la médiocrité, a été justement livré au mépris de l'histoire.

Un siècle s'est écoulé. Nous ne sommes plus au temps de Charlemagne, ni même au temps de Louis le Débonnaire. La puissance appartient aux seigneurs, aux évêques, aux abbés. Ce n'est plus le souverain qui appelle au gouvernement des peuples; chacun fait sa place, et des abbés sont plus puissans que des rois. Voici un grand personnage. Odon, fils d'un seigneur pieux et lettré, a reçu dans son enfance une éducation libérale; on l'a ensuite envoyé à la cour de Foulques le Bon, comte d'Anjou, et à celle de Guillaume le Pieux, duc d'Aquitaine, pour se perfectionner aux exercices et aux manières. Sa vocation l'arrache aux luttes du monde matériel pour le jeter dans celles du monde moral. « Au xe siècle, comme le dit M. Hauréau, les clercs ne sont pas des gens tranquilles, indolens, acceptant la vie comme elle leur est offerte, et résignés à tracer chaque jour le même sillon. Ils sont au contraire actifs, ardens, ne sachant rester en place, formant toujours de nouveaux desseins. » On va dans les cloîtres chercher l'indépendance et le combat contre le monde. Odon étudie à Saint-Martin-de-Tours, à Paris, change souvent de dessein, et devient écolâtre de Cluny avant d'en être l'abbé. Alors se déroule une des vies les plus pleines. Le caractère d'Odon, ses grands talens, lui font maintenir à Cluny la règle et les fortes études. L'abbaye croît en célébrité, et l'abbé en puissance. On l'appelle à réformer une foule de monastères : Aurillac en Auvergne, Fleury-sur-Loire, Sarlat en Périgord, Tulle en Limousin, Romans-Moustier au diocèse de Lausanne, Charlieu au diocèse de Mâcon, Saint-Paul à Rome, Soupenton, Salerne, Saint-Augustin de Pavie. De toutes parts, clercs et laïques sollicitent ses jugemens et s'inclinent devant son autorité. Il va trois fois à Rome rétablir l'ordre entre le pape, le roi de Lombardie, le patrice Albéric et les Romains. Cent quatre-vingt-huit chartes de donations faites à Cluny datent de cette époque.

Ce grand abbé, le second de Cluny, prédécesseur d'une foule d'hommes illustres, agit par la parole comme par le conseil et par l'exemple. Encore aujourd'hui on est ému en lisant les antiennes d'Odon, et l'on comprend la célébrité de ses homélies. L'ouvrage appelé *Collations* étonne par la rudesse avec laquelle sont traités les vices, les plaisirs sensuels et le corps lui-même. Les auteurs modernes qui se disent réalistes ne vont pas aussi loin dans leurs descriptions que le saint abbé de Cluny; leur culte pour la matière est moins hardi que son dégoût. Notre timidité se révolte, mais il y a une éloquence faite pour remuer des civilisés aussi bien que des barbares dans le parallèle entre la beauté du corps et la beauté de l'âme qui se termine ainsi : « Es-tu curieux d'éprouver combien la beauté, quelle qu'elle soit, de ton corps vient moins de la chair que de l'âme? Voici le cadavre d'un homme. Est-ce un objet qui charme ta vue? ou plutôt n'inspire-t-il pas à qui le contemple un invincible effroi? L'âme souverainement belle s'est éloignée, et avec elle a disparu toute la beauté qu'elle prêtait à la chair. » On trouve dans le même

écrit deux preuves remarquables d'un esprit très différent de celui qui est généralement attribué au moyen âge : saint Odon ne veut pas qu'on administre fréquemment les sacremens; il ne veut pas qu'on place les reliques des saints sur les autels consacrés à Dieu.

En lisant cette vie, on éprouve une impression ressentie toutes les fois que, laissant de côté les histoires classiques, on étudie dans les monumens contemporains les temps où les fils et alliés de Robert le Fort et les derniers carlovingiens portèrent alternativement le titre de roi. Le pouvoir n'existe plus, les nations disparaissent, les peuples se confondent. A tous les désordres intérieurs s'ajoutent les ravages des Normands, des Sarrasins, des Hongrois. Les villes sont brûlées, leurs habitans tués ou dispersés. Les moines fuient les monastères : ils mènent une vie sauvage et s'abandonnent à tous les déréglemens. Rome même, Rome, si longtemps un foyer de lumières, « tombe, comme le dit Arnoul d'Orléans, dans de monstrueuses ténèbres. » Néanmoins l'homme a grandi; en perdant son passé barbare et son passé romain, il est devenu jeune. La mort sociale a rendu la liberté à l'individu, et des routes nouvelles s'ouvrent devant lui. Où trouver l'autorité? Les peuples en sont avides. Ne croyez pas que la violence crée seule le pouvoir; parfois l'héroïsme ou la sainteté donne la puissance. Si le mal finit par triompher, la vertu fait souvent obstacle à la violence et à la bassesse. Ce ne sont plus des demi-esclaves pleurant sur un passé à jamais détruit; ce sont des hommes libres de leurs pensées, qui combattent pour la patrie non encore fondée, pour la justice méconnue et pour la religion oubliée : ainsi Eudes et Raoul parmi les princes, saint Odon, saint Gérauld et saint Mayeul parmi les abbés. Les bonnes fortunes du xe siècle n'ayant pas moins que ses malheurs conduit plus tard aux usurpations, on a confondu la barbarie et la féodalité, l'anarchie qui a précédé et l'oppression qui a suivi; on les a jugées l'une par l'autre, absolument comme si l'on jugeait la féodalité par l'ancien régime et 89 par l'empire, le morcellement par l'unité et la liberté par le despotisme. Il eût été plus conforme à l'esprit de l'histoire de penser que les excès de la féodalité avaient été produits par des excès opposés. Une oppression telle que l'oppression féodale ne pouvait avoir pour ancêtres que l'indépendance effrénée de la barbarie et l'anarchie, — non pas ce que nous appelons anarchie, — mais l'anarchie véritable, la destruction des lois, des nations et des mœurs.

Jamais les érudits n'ont commis l'erreur dans laquelle sont tombés la plupart des anciens historiens. Les travaux des bénédictins et ceux de l'école des chartes, les préfaces de l'*Histoire littéraire* comme celle du *Polyptique d'Irminon*, témoignent que le xe siècle fut un siècle de renaissance et d'anarchie et non un siècle de décadence et d'oppression. On ne pouvait manquer d'en trouver une preuve indirecte, mais saisissante, dans les *Singularités historiques et littéraires* de M. Hauréau.

Les quatre *Vies* qui suivent celle d'Odon de Cluny appartiennent au xie et

au XIIe siècle, et sont des vies de philosophes. Tous les hommes du XIe et du XIIe siècle sont les fils d'une révolution; il y a dans leur esprit la force et la nouveauté que les révolutions donnent toujours. C'est Anselme le Péripatéticien, auteur du *Rhetorimachia,* jusqu'à présent confondu avec Anselme de Laon. En rendant à ce maître le siècle d'ancienneté qui lui avait été enlevé, M. Hauréau prouve l'existence d'une grande école péripatéticienne, célèbre en Italie dès les premières années du XIe siècle. C'est Gaunilon, dans sa jeunesse prévôt et trésorier laïque de Saint-Martin de Tours, dont l'abbé laïque est le roi de France; dans sa vieillesse, moine de Marmoutiers et adversaire théologique d'Anselme du Bec (plus tard de Cantorbéry). C'est Roscelin de Compiègne, le nominaliste, maître et ennemi d'Abélard, et Guillaume de Conches, le platonicien, émule et rival du même Abélard. Roscelin, Abélard et Guillaume professent des doctrines différentes; tous trois sont condamnés par l'église. Les moins illustres sont pardonnés, le plus grand meurt de douleur.

Ainsi, dans ces vies de poètes, de grammairiens, d'abbés et de philosophes, sans lien entre elles et sans autre ordre que l'ordre chronologique, on distingue la marche des temps et l'on suit le mouvement de l'esprit humain du VIe au XIIe siècle. D'abord la science et la piété combattent la barbarie: timides chez les Gallo-Romains, fils de générations façonnées au despotisme; hardies et rebelles chez les Irlandais, dont les pères n'ont pas été asservis. Ensuite les lueurs s'effacent. Au temps des rois fainéans, l'anarchie, qui s'est emparée de la race conquérante, accable la race conquise. Le pouvoir ayant été restauré par Charles-Martel et l'église unie à l'état par Pépin, Charlemagne donne une place officielle aux sciences, aux lettres et à la théologie dans l'empire des Francs. Tout s'écroule après sa mort. La science et la piété luttent contre le désordre intérieur, comme trois siècles auparavant elles luttaient contre la barbarie étrangère. Une révolution sociale immense rajeunit l'Occident. L'esprit humain a désormais le champ libre; il refait, avec les débris du passé, les croyances en même temps que les institutions et le langage. Les écoles s'élèvent contre les écoles. La philosophie attaque la théologie; elle prétend l'expliquer, elle veut lui imposer ses lois. Alors, dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre matériel, la tyrannie succède à l'anarchie.

D'où vient que ce petit livre, distraction d'érudit que s'est donnée le continuateur du *Gallia christiana,* laisse des impressions et des souvenirs? Le style est simple, animé, presque latin, comme il convient au sujet, et comme pouvait seul l'avoir avec aisance un homme qui a publié des in-folio en langue latine. Il y a de l'art dans la façon dont sont présentés les personnages, et l'on aime l'ardeur pour les buts désintéressés qui distingue l'écrit comme la personne de M. Hauréau. Toutefois ce qui plaît à mon ignorance, c'est l'érudition assez hardie pour se contenter de ses qualités propres et n'aller pas chercher en dehors d'elle-même des stimulans à l'intérêt. Le

grand mérite du livre est d'être un livre d'érudition. C'est par la vertu de l'érudition que les temps, les hommes et les écrits retrouvent la vie et l'individualité. C'est grâce à une érudition forte, facilement portée, que ces récits possèdent une originalité singulière, l'originalité du vrai. La science la donne, quand elle permet au goût de l'accompagner, et quand l'érudit vit dans le présent en même temps que dans le passé.

Le lecteur peu familiarisé avec l'érudition éprouvera de l'étonnement. Ce n'est pas là l'histoire telle qu'il la connaît, l'histoire qu'on lui a apprise, celle du moins qu'il se rappelle. Pour lui, il existe peu de différence entre les six premiers siècles de l'histoire de France; le temps ne compte pas, les époques se confondent : rapprochées par la pensée, la féodalité et la conquête deviennent la conséquence l'une de l'autre. On a lu les *Récits des Temps mérovingiens* de M. Augustin Thierry, les *Essais* de M. Guizot, et l'on sait que l'érudition moderne a beaucoup travaillé et beaucoup découvert; mais les vieux systèmes occupent toujours une place dans les imaginations; attaqués et condamnés, ils suivent leur cours comme un navire continue son sillage après que le vent n'enfle plus ses voiles. Or M. Hauréau parle de poètes, de savans, de lettrés qui marchent de pair avec des guerriers, qui sont les conseillers des rois et tiennent un rang dans l'état. Il parle d'hommes plus grands que des princes, plus puissans que des papes, que le savoir et la sainteté ont élevés à l'autorité. Le monde dans lequel ont vécu ces hommes n'a pu être un monde simplement livré à la conquête, où les vainqueurs se soient partagé les vaincus. On est forcé de conclure que, sous le régime barbare, les nations ont conservé leur indépendance, les individus leur liberté, et que plus tard une révolution intérieure est venue transformer l'Occident.

Si l'époque de la conquête barbare, si le règne de la féodalité appellent l'attention, les temps carlovingiens ne méritent pas moins d'exciter l'intérêt. C'est alors que s'accomplit la grande révolution sociale qui détruit l'ordre barbare, confond toutes les nationalités et constitue l'ordre d'où sortira la civilisation moderne. C'est le vrai commencement de l'histoire de France. Auparavant les populations ont passé des mains d'un conquérant dans celles d'un autre conquérant. Ici, pour la première fois, elles font leurs destinées. C'est une révolution; par le fait de la révolution, il se produit de merveilleuses ressemblances. On me permettra d'en signaler une et d'en tirer un enseignement. Deux grandes révolutions ont renversé en France les deux sociétés du passé, la barbarie et la féodalité. Dans chacune de ces révolutions, qui ont mis l'une et l'autre plusieurs siècles à s'accomplir, aux deux tiers de la route le despotisme est intervenu pour achever la décadence d'une société ancienne et ouvrir les voies à une société nouvelle. Sans Charlemagne, la féodalité n'eût pu se fonder; sans Richelieu et Louis XIV, le régime du privilége eût tardé davantage à tomber devant la démocratie. Comme puissance de destruction sociale, le despotisme est su-

périeur à l'anarchie. On nous dit qu'il faut le despotisme pour sauver la démocratie. L'histoire répond qu'un principe de mort ne peut donner la vie, que ce qui a tué les sociétés anciennes ne peut sauver la société moderne.

JULES DE LASTEYRIE.

LES ARTISTES SCANDINAVES A L'EXPOSITION.

Que faut-il dans les arts pour constituer une *école?* Une communauté d'inspiration et de mérite qui peut être due à l'exemple d'un ou deux maîtres de génie ou à de certaines influences extérieures agissant de même façon sur un grand nombre de talens exercés. Même sans Rembrandt, qui l'a illustrée, l'école hollandaise se fondait, et l'on reconnaît aujourd'hui plus d'une école étrangère de peinture qui se distingue seulement par une manière particulière et uniforme, sans avoir produit des œuvres d'une incontestable supériorité. A ce dernier titre, beaucoup de conditions se réunissent pour faire du groupe des peintres scandinaves une école que les récentes expositions européennes, et particulièrement la grande exposition parisienne de 1855, ont mise en lumière. Ce n'est certes pas empiéter sur le domaine de la critique spéciale à laquelle appartient l'examen du Salon que de montrer comment cette école s'est formée, et quels sont les antécédens des peintres qui la représentent aujourd'hui devant le public parisien.

Les motifs d'inspirations à la fois spéciales et communes ne manquent pas aux peintres scandinaves. Le protestantisme, il est vrai, les a privés, au point de vue de l'art, d'une source religieuse abondante : leurs cieux sont vides d'apparitions brillantes, et leurs froides églises sont dénuées de représentations mystiques; leur pinceau ne rencontre plus qu'un christianisme abstrait, dont l'expression la plus ordinaire est dans les sentimens de la vie de chaque jour, et surtout dans les émotions graves et douces de la vie de famille. C'est ce qui restreint pour eux en bien des cas le domaine de l'art à la peinture de genre, dont ils élèvent du reste le niveau par un mélange de naïveté et d'austérité qui produit parfois un grand effet. Les tableaux de M. Tidemand sont en cette manière des modèles. On doit citer particulièrement ceux dont il a décoré le gracieux château d'Oscarshall, à Christiania. C'est une suite de scènes représentant la vie du paysan norvégien. Jeune fille et jeune garçon échangent d'abord les promesses et les seremens de mains. Vient ensuite la procession de la mariée au riche costume vers le seuil de l'église en bois sculpté. Bientôt le nouveau ménage apparaît dans sa jeune majesté, avec le sourire du bonheur devant le berceau du premier enfant, puis avec l'amertume de l'anxiété au chevet du petit malade : ici la mère a veillé nuit et jour, elle est brisée, et sa plainte est muette; la Bible est ouverte sur ses genoux, elle y cherche le secours divin; le père, assis au pied du lit, les bras croisés, est immobile, dans l'attitude de la résignation et de la douleur; une lampe fixée à l'une des solives

du plafond éclaire la triste scène. — Le malheur a passé, les enfans ont grandi : la mère fait l'éducation de ses deux filles; son visage est radieux de la conscience du grand devoir qu'elle remplit; le père enseigne au fils la fabrication du filet et la pêche au flambeau. Les années s'écoulent ainsi dans le travail; déjà les fils aînés sont partis pour le *fiord;* l'heure est venue pour le dernier-né de quitter, lui aussi, le foyer paternel : le voilà avec son bâton de voyage et son havresac pendu au côté; il n'a plus qu'un pied sur le seuil de la chaumière; son père, aux longs cheveux gris, le conduit et le retient encore; la mère suit en pleurant. Et le lendemain, dans la cabane propre et brillante, qu'une pure lumière illumine par la fenêtre sans rideaux, en face d'une table de bois habilement façonnée, les deux époux, redevenus seuls, sont assis : le vieillard, à la tête chauve, mais droit et ferme, lit la Bible à haute voix; sa femme, au visage ridé, mais calme et souriant, écoute avec foi et reconnaissance. « Ils sont arrivés au repos du soir, dit le poète norvégien, M. Munch, qui a commenté habilement ces peintures (1), et ils n'ont pas peur de la nuit... Les rejetons ont dû se séparer de la tige; celle-ci seule doit sécher; elle ne portera plus sur la terre aucune feuille, aucune fleur, aucun fruit.. Ils le savent et remercient leur Dieu. D'ailleurs ils ne restent pas seuls dans l'asile de leur vieillesse : autour d'eux et en eux sont tous les souvenirs; devant eux et pour eux s'ouvre le saint livre où ils lisent la paix de l'éternel bonheur. Bientôt le sol de la patrie les couvrira, leur vie aura été le commentaire et l'image de cette patrie, rude et solitaire comme les rocs de la Norvége, profonde et fertile comme ses riches vallées. »

Il y a pour les peintres scandinaves une autre source qui leur est devenue riche et féconde : c'est le charme original de la nature du Nord. Nulle part le ciel et la terre n'offrent de plus saisissantes beautés, soit que l'été, rapide, mais chaud et brillant, verse sans l'interruption des nuits les flots d'une lumière continue, ou que les aurores boréales et la lueur magique de la neige et des glaciers tempèrent l'obscurité des hivers, soit que les hautes cimes, les grands lacs silencieux et déserts, les *fiords* resserrés entre les rochers à pic, les chutes majestueuses, la perpétuelle et sombre verdure des bois de sapins ou les forêts de bouleaux, dont, au premier souffle de l'automne, chaque feuille devient dorée ou empourprée comme une fleur, étalent aux regards de ravissans spectacles. Le sentiment de ces beautés est familier aux populations du Nord: nulle part les fleurs et le sol natal ne sont plus aimés. A vrai dire, peu d'étrangers encore vont à la découverte dans ces vastes et lointaines régions; à mesure cependant que les communications se font plus rapides, Anglais et Français s'y aventurent, en reviennent charmés, et publient des récits accompagnés de dessins, qui répandront chez nous la connaissance d'une splendide nature à peine soupçonnée, et seront un commentaire des belles peintures de l'école norvégienne. — M. Gude est le chef des paysagistes de cette école, et M. Tidemand celui de ses peintres de genre.

(1) Voyez l'élégante reproduction faite d'après les cartons de M. Tidemand à l'aide de la lithographie polychrome par M. Sonderland et publiée à Dusseldorf en 1851, avec un texte norvégien-allemand pour chacun des dix épisodes.

Une troisième source d'inspirations serait le cycle fabuleux et épique de la mythologie et des *sagas* scandinaves, à la condition qu'un tel cycle devînt au préalable, par l'effort commun des critiques et des poètes, plus familièrement accessible à l'esprit public, ou bien qu'un artiste de génie en créât de vive force la popularité. Des efforts de talent ont été faits dans cette voie; ils n'ont pas rencontré un succès incontesté, parce qu'en dehors d'une sphère étroite et locale les types qu'ils tentaient de reproduire n'étaient pas consacrés.

Restent donc deux inspirations véritables, celle de la gravité contenue des épisodes domestiques et celle d'une nature particulière et grandiose dont un groupe considérable de paysagistes et de peintres de marine se sont faits les interprètes. Par ce double lien commun et en dehors des autres sentiers, connus de tous, où ils ont pu s'exercer, les artistes du Nord ont formé une école vraiment originale, qui a triomphé auprès de certaines écoles étrangères. On l'a bien vu à Dusseldorf. On sait qu'il y a dans cette ville une académie de peinture, fondée depuis 1767, et qui attire des artistes de différens pays de l'Europe. Cependant Dusseldorf, après la retraite de Cornélius en 1824, languissait; l'école allemande qui y subsistait se laissait aller à un mysticisme sans élan et sans vigueur, qui a fait incliner sa peinture vers le genre incomplet et impuissant de l'imagerie religieuse. Tidemand et Gude ont seuls rappelé la vie par leur originalité. Ils y ont formé de nombreux élèves, venus comme eux surtout du Nord, après avoir admiré la même nature, respiré le même air des lacs et des montagnes, reçu la même éducation première, les mêmes préceptes religieux, les mêmes sentimens et les mêmes idées.

Le groupe des peintres du Nord est représenté à l'exposition de cette année par quelques œuvres de beaucoup de mérite; tous les grands noms de l'école scandinave n'y figurent pas, mais ceux qui y sont méritent d'être comptés parmi les principaux. M. Tidemand a envoyé de Dusseldorf un intéressant tableau : *la Toilette de la Mariée*. Le soin avec lequel l'auteur s'étudie à reproduire les détails curieux de la couleur locale pouvait devenir un danger, s'il n'y eût joint l'expression des sentimens; le danger persistait, tout en changeant de nature, si les sentimens exprimés n'avaient pas tant de gravité contenue et de sincérité modeste. L'attitude pensive de la mariée, son regard pur et méditatif, son éloignement de toute coquetterie mondaine en ce moment solennel de sa vie, les mêmes caractères, en tenant compte des différences d'âge et de situation, empreints sur la figure déjà attentive et sérieuse de sa petite sœur, la joie attendrie qui anime la vieille mère, voilà qui agrandit la scène et l'élève en même temps. M. Tidemand s'était révélé en 1844 par un tableau d'histoire de moyenne grandeur: *Gustave Vasa recevant le serment des Dalécarliens*. Il s'est renfermé depuis dans le genre où il excelle aujourd'hui. Il s'est fait connaître du public français à la grande exposition de 1855, on s'en souvient, par son *Enterrement norvégien à la campagne* et par sa *Prédication sectaire*. Sa nouvelle apparition de cette année ne pourra qu'accroître sa réputation parmi nous.

Nous n'avons rien cette fois du peintre suédois Höckert, dont on avait admiré en 1855 *le Prêche en Laponie,* rien de M. Nordenberg, de qui nous

avions remarqué *l'Invalide suédois racontant ses campagnes,* rien de quelques peintres du Danemark célèbres au-delà du Rhin, comme M. Exner, qui avait envoyé d'excellentes scènes d'intérieur, M. Schleissner, M. Monies, M. Marstrand enfin, qui devrait faire connaître au public parisien ses scènes d'après les comédies de Holberg, ses meilleures œuvres jusqu'à ce jour. Nous avons du moins un tribut considérable de Mme Élisabeth Jerichau, qui avait déjà à l'exposition universelle un beau portrait. Née polonaise, instruite à Rome, où elle a épousé le sculpteur danois Jerichau, cette habile artiste, dont les œuvres sont dispersées aujourd'hui dans les principales galeries du Danemark, de l'Angleterre et des États-Unis, s'est assimilé, en gardant son originalité propre, la nationalité que, par son mariage, elle adoptait. Assez longtemps élève des maîtres de Dusseldorf et vivant désormais dans le milieu scandinave, elle ne se rapproche cependant de la peinture de genre, dont nous venons de signaler quelques principales œuvres, que par la communauté de sentimens profonds et sérieux; son pinceau montre d'ailleurs une manière vive et large, un faire expérimenté et en même temps une conception facile, qui lui assureraient dans toute école et qui lui donnent dans toute exposition publique une place distinguée avec le privilége d'arrêter et de fixer l'attention. Sa *Lecture de la Bible,* un des principaux tableaux de son envoi de cette année, procède évidemment de la même source intellectuelle et morale que nous avons reconnue comme l'une des plus familières à l'école du Nord. Nous y retrouvons la recherche du costume en même temps que l'étude du sentiment religieux. La juste limite, si délicate, n'est-elle en aucun point dépassée? L'effet général de la scène gagnerait-il à être resserré dans un cadre de dimensions un peu moindres? La poursuite du naturel entraîne-t-elle l'auteur sur le seuil du réalisme? Nous avons entendu faire ces questions parmi les groupes de spectateurs qui ne manquent pas de se former en face de l'œuvre de Mme Jerichau. A côté de *la Lecture de la Bible,* Mme Jerichau a encore un certain nombre de tableaux de petites dimensions, tableaux de costume et de mœurs nationales, qui continuent à la ranger dans le groupe que nous étudions.

L'école des paysagistes scandinaves, surtout norvégiens, est, avons-nous dit, fort remarquable. On peut en juger cette fois par deux tableaux de MM. Gude et Martin Muller. *Un Matin dans les hautes montagnes de Norvége* est assurément une œuvre remarquable. On critique le premier plan comme trop brillant et ne se mariant pas par une transition assez douce aux plans intermédiaires et à ceux de l'horizon; mais peut-être est-ce un effet réel du matin qui, sous les premiers rayons du soleil, produit en un relief presque brillanté les objets les plus voisins, tandis qu'une fraîche vapeur enveloppe encore les plus éloignés; il faut tenir compte, en second lieu, de la transparence particulière à la lumière du Nord. D'ailleurs quelle magnifique nature admirablement interprétée! Nous avons devant les yeux un *fiord* qui a pénétré dans les terres. Des milliers d'îles divisent les eaux et les parent de verdure; la rive occidentale ne fait que s'éveiller sous le soleil, qui commence à dépasser le mur de rochers situé à l'orient, tandis que la rive opposée est encore baignée dans l'ombre, et que les plateaux, les hauts pâturages et les sommets reçoivent déjà la pleine lumière; des glaciers enfin,

qui arrêtent la vue vers le sud-est, montrent à travers la distance de riches et harmonieux reflets. Un des caractères du paysage norvégien, c'est-à-dire l'immensité de la scène avec de belles eaux et de hautes montagnes et une lumière à la fois vive et douce, est ici merveilleusement rendu, en même temps que la netteté du dessin, la sûreté du pinceau, la transparence lumineuse des teintes, indiquent un maître expérimenté. Le paysage de M. Muller, avec un premier plan qui prête à la même objection, est d'une rare fermeté. Ces toiles rappellent celle qu'avait envoyée à l'exposition de 1855 un peintre suédois, M. Marcus Larson. La liste serait trop longue, si nous voulions donner, après ces noms, une énumération complète des habiles paysagistes du Nord.

Nous avons dit que l'école scandinave pourrait bien rencontrer, après le sentiment profond et religieux de la vie de famille et des mœurs nationales, après l'admiration commune d'une magnifique nature, une troisième source d'inspirations particulières dans les souvenirs de la mythologie du Nord et dans ceux des *sagas*. C'est précisément de là que Mme Jerichau a tiré cette fois le sujet de deux tableaux. Sa *Femme de mer* (*Havfrue*) est bien l'être mystérieux dont les navigateurs scandinaves redoutent la puissance et la perfide beauté. C'est elle qui s'attache au flanc du navire et qui, déchaînant la tempête, le fait inévitablement sombrer; c'est elle aussi qui peut apaiser l'orage et conduire le bâtiment jusqu'au port. Quand la lune brille sur la surface des eaux, elle sort des profondeurs de l'Océan, s'avance sur quelque rivage, et là, interrogée, révèle ou prédit le sort du voyageur absent et du navigateur égaré; mais malheur à celui que son doux regard, sa voix enchanteresse, sa science surnaturelle, auront attiré et séduit! Pour prix des ténébreux mystères qui lui seront révélés, il perdra la raison. — Telle est la donnée légendaire que Mme Jerichau a mise en œuvre fort heureusement: la vaste étendue de la pleine mer, la lumière incertaine, le regard mystérieux et profond de la sirène, sa beauté perfide, répondent bien au type que les chants et les récits populaires ont rendu familier dans le Nord. Le spectateur étranger lui-même n'a pas besoin ici de beaucoup de commentaires; la donnée est simple et rappelle la mythologie classique: il n'y a rien de trop particulier. En est-il de même pour le tableau que Mme Jerichau a intitulé *Halgerda, costume de fiancée à Reikiavik?* Ou l'indication du livret et la peinture elle-même sont incomplètes, ou le nom d'Halgerda est ici de trop. Pour qui connaît la *saga* de Nial, au nom d'Halgerda correspond un certain type historique de la femme du Nord qu'il aurait fallu plus complétement montrer. « Un jour Gunnar descendait de la Montagne de la Loi; il vit une femme richement vêtue qui venait à sa rencontre : elle le salua; il lui rendit son salut et lui demanda qui elle était. Elle répondit qu'elle se nommait Halgerda, fille de Hœskuld. Parlant avec liberté, elle le pria de lui raconter le voyage qu'il venait de faire, et au sujet duquel chacun le félicitait à l'*althing*. Elle avait une tunique brune avec un manteau rouge orné sur les bords; sa chevelure, épaisse et blonde, descendait jusque sur son sein... » Halgerda épouse Gunnar; mais, jalouse et vindicative, elle remplit sa maison de meurtres. Irrité contre elle, mais fasciné, Gunnar commet lui-même des violences à la suite desquelles ses ennemis l'entourent et l'as-

siégent dans sa propre maison. Tant qu'il tient son arc redoutable, il ne craint pas les assaillans; mais un coup de hache en rompt la corde. « Femme, crie-t-il à Halgerda, vite une boucle de tes cheveux pour tresser une corde à mon arc! — En as-tu grand besoin? demande Halgerda. — Notre vie en dépend. — Eh bien donc! je refuse, répond-elle; souviens-toi du coup dont tu me frappas naguère! — Je ne prierai pas longtemps, reprit Gunnar; chacun se rend illustre à sa façon. » Tel est le récit de la *saga,* telle est l'héroïne ou plutôt la furie que le nom d'Halgerda désigne; mais peu importe après tout au public français, qui ne demande à Mme Jerichau qu'une belle peinture, de quelque façon qu'elle soit conçue.

Après MM. Tidemand et Gude et Mme Jerichau, il y aurait encore à apprécier, si l'espace ne nous manquait, les œuvres de M. Jacobsen, peintre danois de genre et d'histoire, de M. Grönland, bien connu au-delà du Rhin pour ses fleurs et ses fruits, de M. Frölich, dont les amateurs ont remarqué, en dehors de l'exposition, les spirituelles illustrations du poème d'*Héro et Léandre* et des petits poèmes de *l'Anthologie.* Nous souhaiterions de voir M. Frölich commenter de la sorte notre André Chénier.

Nous regrettons que la difficulté des transports nous ait sans doute privés de quelques œuvres des sculpteurs compatriotes de Thorwaldsen, de Sergel et de Fogelberg. M. Jerichau, directeur de l'académie des beaux-arts à Copenhague, pouvait nous envoyer des morceaux déjà célèbres dans une partie de l'Europe. On se rappelle encore à Rome son groupe colossal d'*Hercule et Hébé,* exposé en 1846 sur la place du Peuple. Nous connaîtrons sans doute bientôt son *Chasseur au Léopard,* dont les copies sont répandues en Angleterre, et son *Adam et Ève,* qui lui a valu une *prize-medal* à l'exposition de Londres en 1851. Nous souhaitons enfin de voir bientôt exécutée une frise représentant les principales scènes de *l'Iliade,* et dont l'esquisse, achevée entièrement, témoigne d'une véritable habileté et d'une grande élévation de dessin sévère et classique. M. Bissen, de Copenhague, M. Byström, de Stockholm, avaient envoyé aux expositions dites universelles des statues et des groupes. L'année prochaine nous promet une de ces grandes exhibitions dans la capitale de l'Angleterre. Probablement nous y verrons réunis tous les principaux ouvrages qu'a produits dans ces dernières années l'école scandinave. Soit; à coup sûr, dans le nouveau Palais-de-Cristal de Londres, ces œuvres seront exposées au grand jour de l'opinion : est-ce une erreur cependant de croire qu'une comparaison acceptée avec les œuvres de l'école française au sein même de nos expositions de famille peut éclairer efficacement les artistes étrangers et les servir auprès du vrai public ami des arts en Europe?

A. GEFFROY.

V. DE MARS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TRENTE-TROISIÈME VOLUME.

SECONDE PÉRIODE. — XXXIe ANNÉE.

MAI — JUIN 1861

Livraison du 1er Mai.

Valvèdre, quatrième partie, par M. George SAND 5

L'Expédition de Garibaldi dans les Deux-Siciles, Souvenirs et Impressions personnelles. — IV. — Naples et la Bataille du Vulturne, dernière partie, par M. Maxime DU CAMP 40

La Philosophie chimique et les Travaux de M. Berthelot, par M. Auguste LAUGEL 88

L'Angleterre et la Vie anglaise. — X. — Les Théatres de Londres et le Drame, par M. Alphonse ESQUIROS 116

La Pologne un siècle après le partage et l'Agitation de Varsovie, par M. Charles de MAZADE 155

Une Caravane française en Syrie au printemps de 1860, par M. Louis de SÉGUR 181

Revue Musicale. — La Fin de la Saison des théatres lyriques; *La Statue*, de M. Reyer, par M. P. SCUDO 219

Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire 230

Essais et Notices. — La Campagne de Saigon, par M. Rodolphe LINDAU 242

Revue des Théatres. — *Les Femmes fortes*, de M. Sardou, etc., par M. Émile MONTÉGUT 249

Livraison du 15 Mai.

Valvèdre, cinquième partie, par M. George SAND 257

Les Russes dans le Caucase. — III. — Schamyl, sa Mission religieuse et politique, ses Guerres et sa Retraite a Kalouga, par M. E. DULAURIER ... 297

Économistes contemporains. — Léon Faucher, par M. Louis REYBAUD, de l'Institut 336

O.K'm'

Le Japon depuis l'ouverture de ses ports, par M. Alfred JACOBS.......... 370
La Crise du Protestantisme en Angleterre, par M. Edmond SCHERER....... 403
Hester Lynch Piozzi, par M. E.-D. FORGUES................................ 425
Études d'Économie forestière. — L'Industrie et le Commerce des Bois en France, par M. J. CLAVÉ... 446
Récits et Paysages, Poésie, par M. André THEURIET........................ 481
Chronique de la quinzaine, Histoire politique et Littéraire.............. 496
L'Académie Française et le Prix décennal, par M. Émile MONTÉGUT........ 506

Livraison du 1er Juin.

Valvèdre, dernière partie, par M. George SAND............................ 513
Louvois et Saint-Cyr, par M. J. MICHELET, de l'Institut.................. 544
Elpis Melena et Garibaldi, par M. Saint-René TAILLANDIER................. 579
Économie rurale de la Belgique. — II. — La Campine et la Hesbaye, par M. Émile de LAVELEYE.. 617
Saint-Domingue et les nouveaux Intérêts maritimes de l'Espagne, par M. R. LE PELLETIER DE SAINT-REMY... 645
Un Sculpteur contemporain et le Principe des concours, par M. BEULÉ, de l'Institut.. 666
Des Crises financières et de l'Organisation du Crédit en France, par M. G. POUJARD'HIEU 686
Les Chemins de fer espagnols et la Traversée des Pyrénées, par M. Valentin de MAZADE.. 709
Revue Musicale. — Les Concerts de la dernière saison, par M. P. SCUDO.. 733
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire.............. 748
Essais et Notices. — Affaires du Danemark, par M. A. GEFFROY.......... 759

Livraison du 15 Juin.

Le Prince Eugène, par M. Louis de VIEL-CASTEL........................... 769
L'Angleterre et la Vie anglaise. — XI. — La Pantomime, la Comédie et les Acteurs dans le théatre anglais, par M. Alphonse ESQUIROS.......... 826
Le Salon de 1861, par M. Henri DELABORDE................................. 868
Une Ame chrétienne dans la vie du monde. — Mme Swetchine, par M. Albert de BROGLIE... 903
Elsie Venner, Épisode de la vie américaine, première partie, par M. E.-D. FORGUES... 930
Les Affaires de Syrie d'après les papiers anglais. — I. — La Convention du 5 septembre 1860 et l'Expédition française, par M. Saint-Marc GIRARDIN, de l'Académie Française.. 964
Chronique de la quinzaine, Histoire Politique et Littéraire.............. 993
Revue Musicale. — *Salvator Rosa*, etc., par M. P. SCUDO.................. 1003
Essais et Notices. — Singularités historiques et littéraires, de M. Hauréau, par M. Jules de LASTEYRIE.. 1007
Les Peintres scandinaves a l'Exposition de 1861, par M. A. GEFFROY...... 1017

Paris. — Imprimerie de J. CLAYE, rue Saint-Benoît, 7.

3
5
6
1
6
6
13
44
79
17
45
366
386
709
733
748
750
769
826
868
903
930
964
993
1003
1007
1017